

B.H. Jol.
(E. IV)

1949

complets



ĀTHĀR-É ĪRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ĪRĀN



4
1949

Complète

TOME IV
(FASCICULE I

ERRATUM

(page 77, ligne 16)

Au lieu de . . . celle de l'arrangement des anciennes
mosquées à quatre iwāns et celle de la construction,
d'une seule venue, . . .

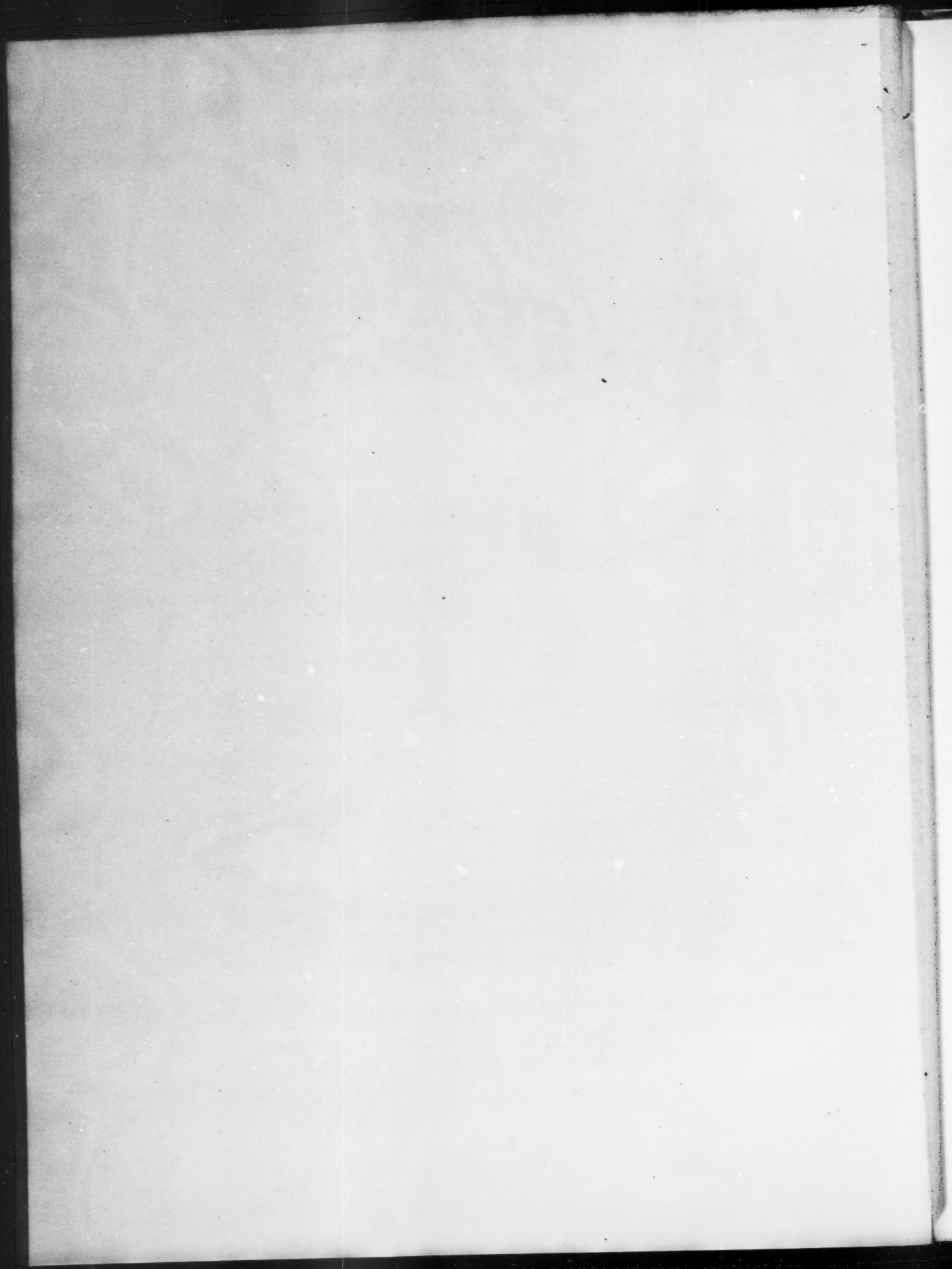
lire . . . celle de l'arrangement des anciennes
mosquées kiosques en mosquées à quatre iwāns et
celle de la construction, d'une seule venue, . . .

ERRATUM

(page 77, ligne 16)

Au lieu de celle de l'arrangement des anciennes
mosquées à quatre iwāns et celle de la construction,
d'une seule venue,

lire celle de l'arrangement des anciennes
mosquées kiosques en mosquées à quatre iwāns et
celle de la construction, d'une seule venue,



1949

ĀTHĀR-É ĪRĀN

ANNALES
DU
SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ĪRĀN

TOME IV

JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN, HAARLEM





IMPRIMÉ AUX PAYS-BAS PAR JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN HAARLEM

KHORĀSĀN

KH O R Ā S Ā N

Lors d'un voyage au Khorāsān,¹⁾ dont le but principal était d'examiner les travaux qui venaient d'être exécutés et de décider de ceux qui devaient être entrepris pour tenter de sauver de la ruine l'inquiétante mosquée de Gawhar Shād, j'ai visité des monuments en cours de réparation et de restauration, j'en ai cherché d'autres où il n'y a plus rien,²⁾ d'autres encore où il n'y eut jamais rien, à Burzinān, par exemple,³⁾ et j'ai pu étudier quelques édifices encore inconnus. J'ai donc revu d'anciens amis et fait des connaissances nouvelles. Il m'a semblé que plusieurs d'entre eux, Robāt Sharaf, les mosquées de Forūmad et de Zawzan, la Nizāmīyè de Khargird, les muṣallās de Ṭuruk et de Meshhed se groupaient tout naturellement pour nous fournir abondamment de renseignements sur l'origine et le processus de l'évolution des anciennes mosquées de l'Est iranien. C'est de cela surtout qu'il va être question.

ROBĀṬ SHARAF

Robāt Sharaf⁴⁾ est situé entre Meshhed et Sarakhs, à six kilomètres au Sud du lieu dit Shūrlagh,⁵⁾ dans une vaste région ravinée, jaune et désertique en cette saison de l'année mais où paissent de nombreux troupeaux de moutons durant le printemps et au début de l'été. L'édifice apparaît, à qui le cherche, dans une sorte de cuvette lunaire où l'on se prend à douter si jamais quelqu'un a pu vivre

1. En Septembre 1940.

2. L'ancien robāt de Za'farānī, dont parlent N. de Khanikoff (*Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, Paris. 1861. p. 88-89), Curzon (*Persia and the Persian Question*. t.I. p. 268), W. Jackson (*From Constantinople to the Home of Omar Khayyam*. p. 227), Fraser, Truillier, Ferrier, Eastwick, etc. . . et celui de Mazinān (N. de Khanikoff, *idem*, p. 86, W. Jackson, *idem*, p. 208, Curzon, *idem*, t.I. p. 272, Clerk, O'Donovan, Ferrier, etc.) n'existent plus.

3. W. Jackson, cherchant à identifier le site de "Burzin Mitro" (Ādhur Burzīn Mihr), l'un des trois principaux temples du feu de l'Irān, remarque que Houtum-Schindler "is inclined to suggest the village of Burzinan, near the north-Western limit of the Nishapur province." *From Constantinople to the Home of Omar Khayyam*. p. 213.

4. Nous devons de connaître ce monument à M. Mawlawī, administrateur des biens fonciers du Sanctuaire de l'Imām Riḍā, qui nous l'a signalé, ainsi qu'à M. Mahmūd Rād, agent du Service archéologique à Meshhed, qui en fit un premier examen et en reconnut l'importance.

5. Shūrlagh se trouve sur la route carrossable de Meshhed à Sarakhs, à près de 150 kilomètres de Meshhed.

KHORĀSĀN

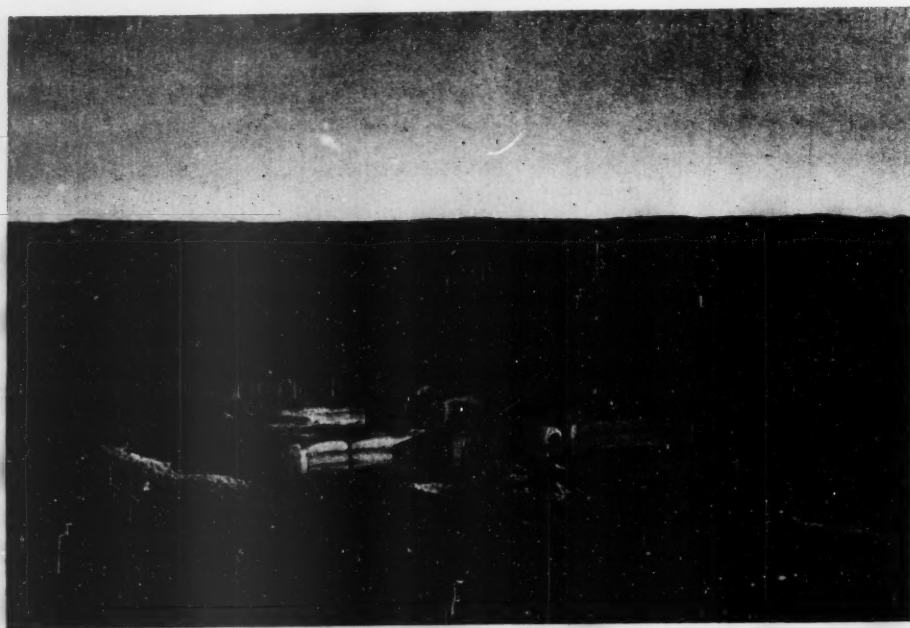


FIG. 1. ROBĀṬ SHARAF. VUE GÉNÉRALE
CLICHÉ A. G.

en une telle solitude (fig. 1). L'endroit semble le lieu d'habitation le plus mal choisi du monde, mais là même, autrefois, passait la route de Nishāpūr à Marw, la grande route du Khorāsān, et il fallait bien que sur cette route, de place en place, en cette région inhabitée, en un temps où ne cessaient au Khorāsān la guerre ni la circulation des bandes armées, les voyageurs, les agents du Sultān et le Sultān lui-même pussent trouver chaque soir un lieu de repos assuré. Robāṭ Sharaf était l'un de ces gîtes d'étape (fig. 2). Il ne s'est pas toujours appelé du nom qu'il porte aujourd'hui.

L'historien Ḥamd Allāh Mustawfī al-Kazwīnī, décrivant les grandes routes de l'Īrān de son temps,¹⁾ parle ainsi du tronçon Nishāpūr-Sarakhs de celle qui joignait Nishāpūr à Marw et à Balkh: "De Nishāpūr il y a 7 farsakhs jusqu'à Deh-Bād, où la route de Herāt s'embranché à main droite. De Deh-Bād, tournant à gauche, il y a 5 farsakhs jusqu'au village de Khākistar, puis 3 farsakhs jusqu'au

1. Le *Nuzhat al-Kulūb* fut écrit en l'année 740 H. (1340).

KHORĀSĀN

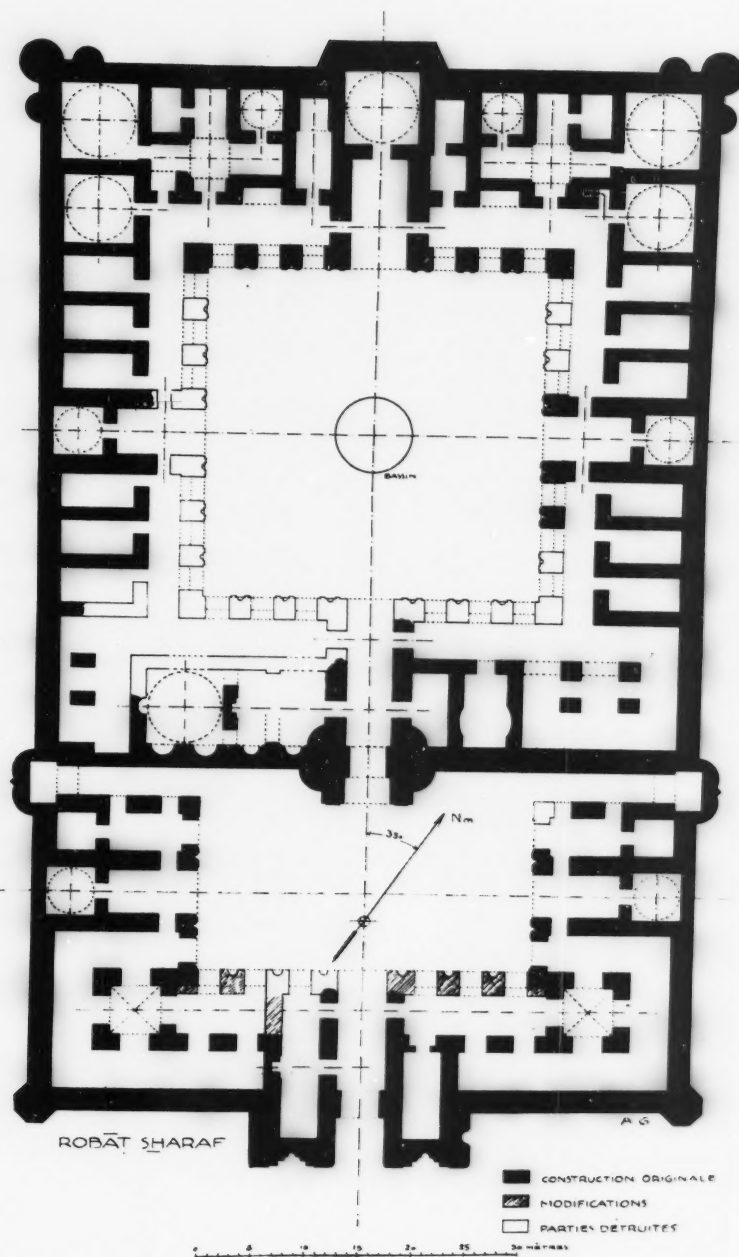


FIG. 2. PLAN DE ROBĀT SHARAF

robāt de Sangbast,¹⁾ 6 farsakhs jusqu'à Robāt Māhī²⁾ et 7 farsakhs jusqu'à Robāt Tūrān (ou Nūrān). Ensuite, en 7 farsakhs, on franchit deux passes d'un demi-farsakh de longueur chacune et l'on arrive à Robāt Ābgīnē. Sarakhs se trouve à 6 farsakhs au delà.³⁾

Le Robāt Ābgīnē de l'époque mongole, soit le "cristal", le "diamant", sans doute en raison de sa beauté, ne peut être que l'actuel Robāt Sharaf. La distance qui le sépare de Sarakhs, par Shūrlagh et la route carrossable, est d'un peu plus de quarante kilomètres alors que la route d'autrefois, plus directe, mesurait bien 6 farsakhs, soit environ 34 kilomètres.⁴⁾ Il est probable qu'à l'époque de sa construction, plus de deux siècles avant la composition du *Nuzhat al-Kulūb*, il portait encore un autre nom.

Ce nom, nous ne le connaissons sans doute jamais certainement, mais je dois mentionner, à ce sujet, une intéressante hypothèse de Maḥmūd Rād. Rād suppose que Sharaf peut être le nom du constructeur de l'édifice. "Je ne connais,

1. Ses ruines et celles de l'édifice qui est probablement le tombeau de son fondateur, Arslān Djādhīb, existent encore. Selon la *Géographie* de Ḥāfiẓ Abrū (folio 208 du manuscrit en possession de Ḥādjdjī Ḥusain Aga Malek, à Tehrān), Arslān Djādhīb fut nommé gouverneur de Tūs par le Sultān Maḥmūd de Ghazna en l'année 390 H. (1000) et conserva ce poste durant tout le règne de ce souverain. (Communication de M. Khān-é Malek.)

2. Robāt Māhī existe encore, sur la rive gauche de la rivière de Meshhed. Je ne l'ai vu que de loin et ne peux dire ce qu'il a de commun avec l'édifice original, mais voici ce qu'en dit la *Géographie* de Ḥāfiẓ Abrū:

Firdawsī, ayant achevé d'écrire le *Shāh-nāmē*, comptait sur la récompense que lui avait promise le Sultān Maḥmūd de Ghazna mais s'en trouva frustré par suite des intrigues du wazīr Aḥmed b. Ḥasan al-Maimandī et quitta la cour. Après un certain temps Sultān Maḥmūd résolut de réparer cette injustice, mais la somme d'argent considérable qu'il envoya au poète ne parvint à Tūs, où il demeurerait, qu'après sa mort. Firdawsī n'avait qu'une fille, qui refusa cette aubaine tardive. Sultān Maḥmūd fit alors construire, au moyen de cet argent et en mémoire de Firdawsī, un robāt sur la route de Tūs à Sarakhs, près de Čāhē. On l'appela Robāt Čāhē. De Sangbast à Robāt Čāhē il y a 5 farsakhs. Cette construction fut exécutée en l'année 410 H. (1019-20). (Folio 177 du manuscrit de Ḥādjdjī Ḥusain Aga Malek.)

Robāt Čāhē serait devenu Robāt Māhī. Le fait que, selon Ḥamd Allāh Mustawfī, la distance qui sépare le robāt de Sangbast de Robāt Māhī est de 6 farsakhs alors que, selon Ḥāfiẓ Abrū, celle qui sépare le robāt de Sangbast de Robāt Čāhē est de 5 farsakhs n'indique pas que Robāt Māhī n'est pas Robāt Čāhē. Les distances, autrefois, n'étaient pas mesurées mais estimées au jugé, au pas ou au temps, et 5½ farsakhs pouvaient aussi bien être comptés pour 5 que pour 6 farsakhs.

D'autre part, si la date de la construction de Robāt Čāhē qui est indiquée par Ḥāfiẓ Abrū est exacte, Firdawsī ne serait pas mort en 411 H., comme on le dit généralement, mais au plus tard en 410 H.

3. *Nuzhat al-Kulūb*. Edition E. J. W. Gibb Memorial. Traduction G. le Strange. p. 169.

4. Ḥamd Allāh Mustawfī explique, en tête de la section I de la division III du *Nuzhat al-Kulūb*, que le farsakh correspondait, de son temps, à environ 12000 coudées communes. Il dit aussi que 20 farsakhs séparent Semnān de Damghān (p. 168 de la traduction G. le Strange). Or la route de Semnān à Damghān par Robāt Ahūān, qui est encore celle de notre temps, mesure 113 kilomètres. Il s'ensuit que l'on peut considérer le farsakh d'Ḥamd Allāh Mustawfī comme mesurant 5650 mètres, ce qui correspond à une coudée normale de 0,47 m.

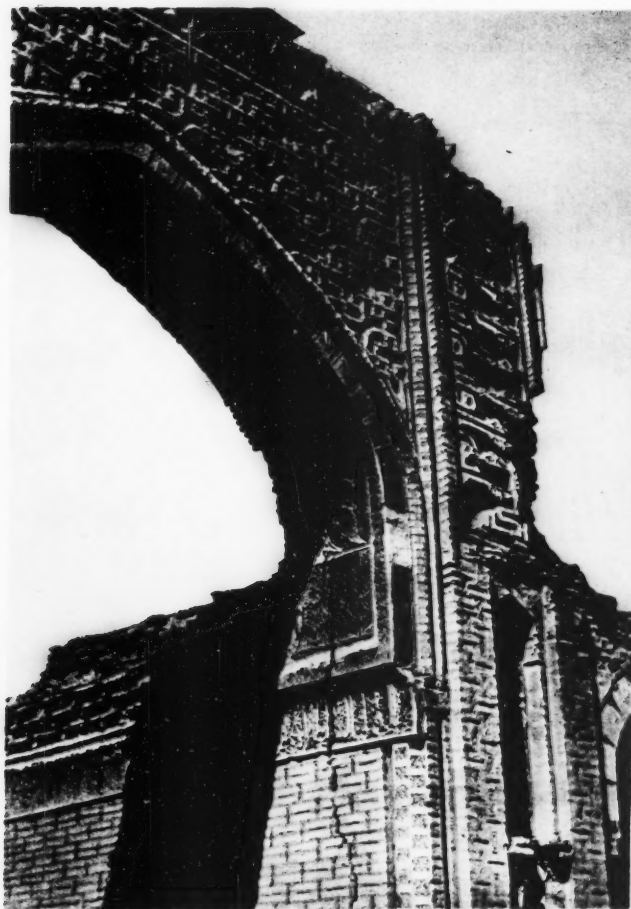


FIG. 3. ROBĀṬ SHARAF. L'ARC DE TÊTE DE L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

m'écrivait-il de Meshhed, qu'un homme qui ait pu construire un monument de cette importance à l'époque seldjukide, c'est Sharaf al-Dīn Abū Ṭāher b. Sa'd al-Dīn b. 'Alī al-Ḳummī. Ce personnage vint de Ḳumm au Khorāsān en 481 H. (1088) et fut pendant quarante années le gouverneur de Marw." Il devint wazīr de Sulṭān Sandjār en 515 H. (1121).¹ Or il est bien vrai que seul un puissant personnage ait pu édifier un tel monument. Il est également certain que la sûreté

1. E. de Zambaur. *Manuel de généalogie et de chronologie*, p. 224.

KHORĀSĀN



FIG. 4. ROBĀT SHARAF. LA PAROI DE FOND DU MÊME IWĀN
CLICHÉ RĀD

de la route de Marw à Nishāpūr était pour Sultān Sandjar de la plus grande importance et que les robāts et les grands caravansérails qui jalonnent encore les anciennes routes de l'Īrān ont été, pour la plupart, construits par les souverains eux-mêmes, leurs ministres ou d'autres dignitaires de leur entourage. Il est donc possible que notre robāt se soit appelé dès son origine comme il l'est encore de nos jours. L'époque de la plus grande puissance de Sharaf al-Dīn al-Ḳummī, celle de son élévation au wazīrat, correspond d'ailleurs assez bien à la date probable de la construction de l'édifice, 508 H. (1114-5), comme on le verra plus loin.

Il semble bien que le monument n'ait subi depuis lors que peu de modifications. La principale est celle dont on trouve les traces indiscutables dans l'iwān du fond. On y a placé après coup, au dessous de la retombée des arcs, une

KHORĀSĀN

longue inscription qui bute mal dans les colonnes d'angle (fig. 3). De plus on remarque que les murs de l'iwān, derrière l'inscription nouvelle, comportent un décor destiné à être vu (fig. 4). Il n'y a donc pas doute quant à la réalité de cette adjonction. L'inscription en question est aussi, de toutes celles du robāt, la seule qui ait été composée en caractères arrondis. Exposée aux intempéries depuis que la voûte de l'iwān s'est écroulée, depuis plusieurs siècles, peut-être, elle n'est pas entièrement lisible, mais il se trouve que les parties essentielles nous en ont été conservées. Elles nous fournissent, entre autres renseignements, le nom du souverain sous le règne de qui et la date à laquelle une restauration de l'édifice a été effectuée. En voici la transcription et la traduction:

في عالي دولة السلطان المعظم شاهانشاه الأعظم مالك رقاب الأمم سيد ملوك
العرب والعجم أطال الله بقاءه معز الدنيا والدين ابوالحرث سنجر بن ملك شاه برهان امير
المؤمنين أعز الله انصاره و باهتمام خاتون والمسلمين ملكة نساء العالمين
معزة آل افراسياب قتلغ بلكا سيده تركان بنت الخاقان الأعظم أدام علاها
الله في شهور سنة تسع وأربعين وخمسمائه

"Durant la faveur du gouvernement du Sultān glorifié, roi des rois glorieux, maître des nuques de nations, souverain des Arabes et de l'Adjem – Que Dieu prolonge sa durée! – . . . Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn, Abu'l-Hārith Sandjar, fils de Malek Shah, Borhān Amīr al-Mu'menīn – Que Dieu glorifie ses victoires! – Par les soins de . . . des Musulmans, reine des femmes des mondes, celle qui honore la descendance d'Afrāsiyāb, Kutluḡh Balkā, Saiyidē Turkān, fille du Khākān glorieux – Que Dieu fasse durer sa grandeur! – . . . Dans les mois de l'année 549." (fig. 48 et 49.)

Ainsi donc, c'est en l'année 549 H. (1154-5), sous le règne de Sultān Sandjar, que furent exécutées la grande inscription de l'iwān du fond du robāt ainsi que d'autres adjonctions et modifications dont je vais parler.

Dans les figures 4 et 5, qui représentent la paroi de fond du même iwān, on voit nettement que le décor actuel a été superposé à un autre décor plus en rap-



FIG. 5. ROBĀṬ SHARAF. LA PAROI DE FOND DU MÊME IWĀN

CLICHÉ A. G.

port que lui avec l'architecture générale de l'édifice et qui consiste en un jeu de briques apparentes entre lesquelles on distingue non seulement l'habituel ornement des joints de l'époque seldjukide mais aussi des étoiles en plâtre sculpté. L'appareillage des briques est semblable à celui dont il reste quelque chose dans l'iwān droit de la première cour (fig. 30), dans la partie haute de certaines salles à coupole (fig. 40 et 41) ainsi que dans les demi-coupoles qui ornent si heureusement les façades sur cour du monument (fig. 38). Il appartient bien à l'édifice original, et c'est cela qui nous intéresse, mais il ne détermine aucune date, car ce jeu de briques en zigs-zags, très couramment utilisé au Khorāsān, peut y être trouvé à toutes époques. On le voit à Sangbast, à l'intérieur du présumé tombeau d'Arslān Dīdāhib,¹) ainsi que dans un édifice de Sangān bālā (fig. 54)²) qui comporte et a toujours comporté des points d'émail d'un bleu violet orné

* 1. Voir E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*, pl. 17 et 18.

2. Donald N. Wilber. The two structures at Sangān, dans *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, juin 1937, p. 33-37.

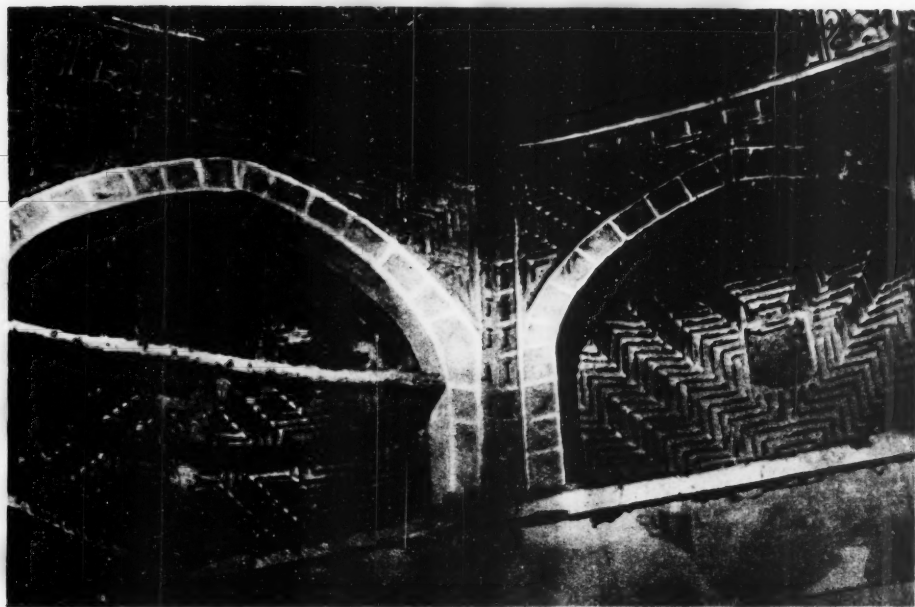


FIG. 6. SANGĀN PĀIN. LA COUPOLE DU MASJID-É GUNBAD
CLICHÉ A. G.

de fleurs qui sont des fragments de carreaux de revêtement du VII-ème siècle de l'Hégire.¹⁾ On le voit ornant la voûte d'un charmant petit édifice de Sangān pāin qui est daté de l'année 535 H. (1140-1) (fig. 6), et même le portail d'accès de la rue à la cour de ce même monument, construit l'an dernier. On le voit aussi à Khargird, dans la madrasa de Nizām al-Mulk (fig. 63), dans la Khāneqāh de Reshkar, qui est datée de l'année 835 H. (1454-5) (fig. 7), à Gunābād, où il représente une réparation moderne (fig. 8), et ailleurs.

Du point de vue composition générale, l'ancien décor était, au dessus de la baie d'accès à la salle à coupole postérieure, constitué par un panneau central.

1. Il existe, sur la route de Turbat-é Haidari à Khāf et à Tāiyābād, deux localités qui portent actuellement le nom de Sangān, ou Sandjān. L'une, celle des "deux structures" de Wilber, se trouve entre Turbat-é Haidari et Reshkar. On l'appelle Sangān bālā. L'autre, qui se trouve à quatre farsakhs au delà de Khāf, est Sangān pāin, ou Sangān de Khāf. De Sangān bālā, Hamd Allāh Mustawfi dit ceci, qui servira peut-être à l'identification des deux structures, lesquelles ne sont d'ailleurs que les extrémités d'un seul bâtiment dont le centre a disparu: "Du sanctuaire de Zāwē (Turbat-é Haidari) à Sandjān il y a 15 farsakhs. Kutb al-Din Haidar a été inhumé à Zāwē et Shāh Sandjān à Sandjān." (*Nuzhat al-Kulūb*. Trad. le Strange, p. 149.)

KHORĀSĀN



FIG. 7. RESHKAR. LA COUPOLE DE LA KHĀNEKĀH
CLICHÉ A. G.

décoré de briques en zigs-zags et de rosaces en plâtre sculpté, entre deux niches plates dont la section fut modifiée en 549 H. (fig. 4). La baie, qui était originai-
rement en forme d'arc, devint alors rectangulaire dans la partie antérieure de son
épaisseur et fut pourvue d'un bandeau d'encadrement en plâtre. L'intrados des
grands arcs de tête et de fond fut également orné d'un nouveau décor en plâtre
sculpté (fig. 9).

Mais de si petits travaux n'auraient pas justifié la pompeuse inscription de



FIG. 8. GUNĀBĀD. MASJID-É DĪĀMI'
CLICHÉ RĀD

549 H. Le décor du portail conduisant de la première à la seconde cour fut aussi modifié, sur toute la surface du porche et jusqu'à une certaine hauteur des piédroits. On aperçoit, dans les parties où le revêtement de plâtre a disparu, l'ordinaire décor des murs du robāt (fig. 31). Ce n'est pas tout. J'avais pensé tout d'abord que les mosquées de la première et de la seconde cour avaient été toutes deux ajoutées après coup. Il me semblait que le plan du monument, si parfaitement symétrique en toutes ses parties, s'en trouvait déséquilibré et que leur décor était moins ancien que celui des parties certainement originales de l'édifice. Ce n'était qu'en partie exact. Les murs de refend sont anciens, c'est à dire que les mosquées existèrent bien dès l'origine, mais leur décor a été renouvelé en 549 H. On remarque dans la mosquée de la seconde cour, et particulièrement bien autour d'un écoinçon subsistant de la salle à coupole (fig. 34), que le premier décor était semblable à celui des murs ordinaires du robāt, mais qu'un enduit a ensuite recouvert le tout, sur lequel fut sculpté et peint le décor actuel. Quant à la mosquée de la première cour, il en va un peu différemment.

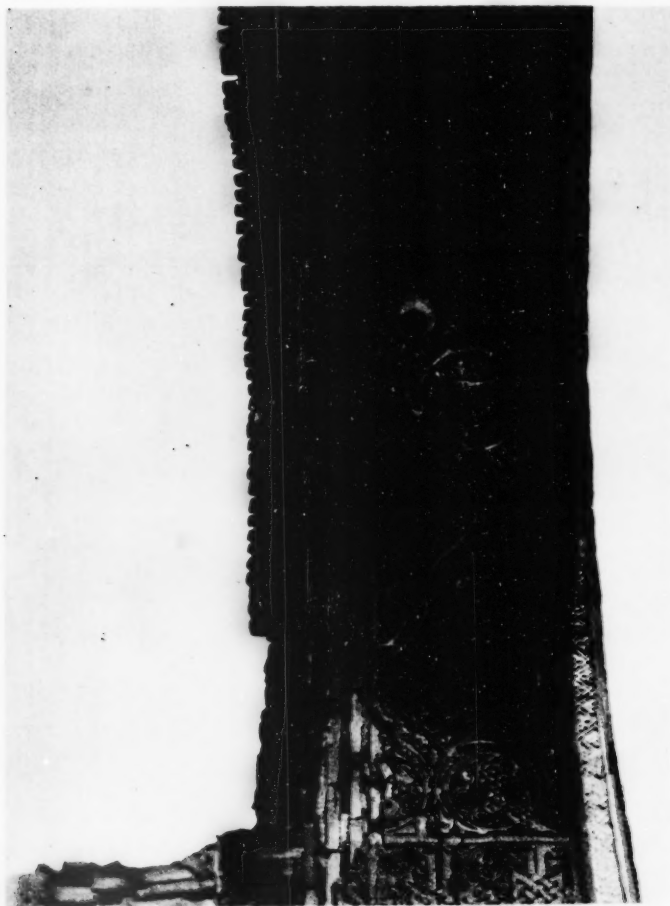


FIG. 9. ROBĀṬ SHARAF. DÉCOR DE L'ARC DE TÊTE DE L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

Elle existait à l'origine, mais n'était alors qu'une sorte de cul de sac ouvrant dans la galerie qui longe la façade Sud de la cour, ou une petite pièce analogue à celle qui lui fait pendant, de l'autre côté de l'axe longitudinal de l'édifice. En 549 H. on barra la galerie au moyen d'un mur (fig. 2), augmentant ainsi la surface du masdjid et l'isolant. Puis on y construisit un mihrāb (fig. 36) analogue à celui de la salle voûtée en berceau de la mosquée principale (fig. 35). On la rendit ainsi un peu moins rudimentaire.

Pour une raison que le plan n'explique pas mais qui peut être trouvée, comme nous allons le voir, dans l'époque de la restauration du monument, la façade Sud de la première cour fut reconstruite, vraisemblablement aussi en 549 H. Si l'on ne reproduisit pas ses dispositions originales, telles qu'elles se trouvent encore sur les faces Est et Ouest de la même cour (fig. 27), c'est sans doute parce qu'on pensa faire mieux, en quoi d'ailleurs on se trompa (fig. 28 et 29).

Ainsi donc, sauf de quelques reconstructions, celle de la façade Sud de la première cour et d'autres, moins importantes, que je mentionnerai chemin faisant en visitant le robāt, il ne s'est guère agi, en 549 H., que de réparer le monument et de le décorer plus richement qu'il ne l'était primitivement. On peut dire que tout le décor en revêtement de plâtre sculpté date de cette époque, le décor en jeux de briques apparentes, rehaussé d'empreintes sur les joints et de quelques rosaces en plâtre, représentant le décor original.

Ces travaux furent exécutés, comme nous l'apprend la grande inscription de l'iwān du fond, en l'année 549 H. (1154-5). Or c'est en 548 H. que se produisit la terrible révolte des tribus Ghuzz au cours de laquelle Sultān Sandjar fut fait prisonnier. J'emprunte à E. G. Browne sa description des "deplorable ravages wrought in what was previously one of the most flourishing parts of Persia by the barbarous Turcoman tribe of the Ghuzz, about the end of the year A. H. 548 (beginning of A. D. 1154)."¹) Ces Ghuzz, dont les pâturages se trouvaient dans le voisinage de Balkh, payaient un tribut annuel de 24.000 moutons à la cuisine de Sultān Sandjar. La dureté et l'avidité des serviteurs chargés de le recouvrer ayant provoqué des disputes suivies d'effusion de sang, Kumadj, le gouverneur de Balkh, se plaignit à Sandjar de l'insolence des Ghuzz et lui demanda de les placer sous son autorité, promettant de les ramener promptement à l'obéissance et de porter le montant de leur redevance à 30.000 moutons. Kumadj ayant été battu par les Ghuzz et chassé de leur territoire, Sandjar se laissa persuader par son entourage de se rendre lui-même sur place et de rejeter les excuses ainsi que l'indemnité de 100.000 dinars et de 1000 esclaves turcs que les Ghuzz effrayés offraient alors. Lorsque le Sultān parvint dans le voisinage de leurs campements, ils s'avancèrent vers lui en suppliants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, implorant son pardon et lui offrant

1. *A literary History of Persia*, t. II, p. 384 et suivantes.

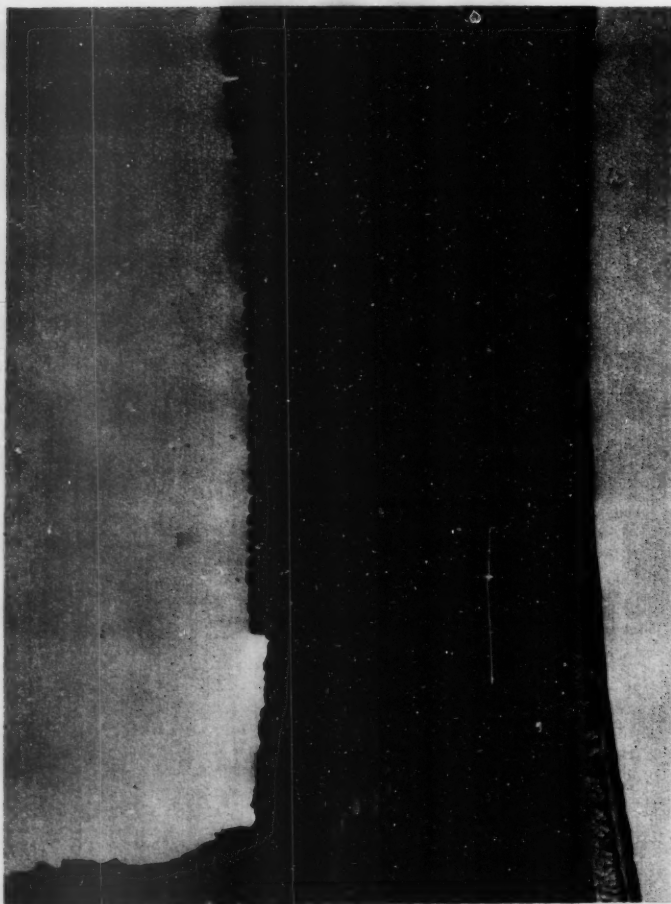


FIG. 9. ROBĀṬ SHARAF. DÉCOR DE L'ARC DE TÊTE DE L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

Elle existait à l'origine, mais n'était alors qu'une sorte de cul de sac ouvrant dans la galerie qui longe la façade Sud de la cour, ou une petite pièce analogue à celle qui lui fait pendant, de l'autre côté de l'axe longitudinal de l'édifice. En 549 H. on barra la galerie au moyen d'un mur (fig. 2), augmentant ainsi la surface du masdjid et l'isolant. Puis on y construisit un mihrāb (fig. 36) analogue à celui de la salle voûtée en berceau de la mosquée principale (fig. 35). On la rendit ainsi un peu moins rudimentaire.

Pour une raison que le plan n'explique pas mais qui peut être trouvée, comme nous allons le voir, dans l'époque de la restauration du monument, la façade Sud de la première cour fut reconstruite, vraisemblablement aussi en 549 H. Si l'on ne reproduisit pas ses dispositions originales, telles qu'elles se trouvent encore sur les faces Est et Ouest de la même cour (fig. 27), c'est sans doute parce qu'on pensa faire mieux, en quoi d'ailleurs on se trompa (fig. 28 et 29).

Ainsi donc, sauf de quelques reconstructions, celle de la façade Sud de la première cour et d'autres, moins importantes, que je mentionnerai chemin faisant en visitant le robāt, il ne s'est guère agi, en 549 H., que de réparer le monument et de le décorer plus richement qu'il ne l'était primitivement. On peut dire que tout le décor en revêtement de plâtre sculpté date de cette époque, le décor en jeux de briques apparentes, rehaussé d'empreintes sur les joints et de quelques rosaces en plâtre, représentant le décor original.

Ces travaux furent exécutés, comme nous l'apprend la grande inscription de l'iwān du fond, en l'année 549 H. (1154-5). Or c'est en 548 H. que se produisit la terrible révolte des tribus Ghuzz au cours de laquelle Sultān Sandjar fut fait prisonnier. J'emprunte à E. G. Browne sa description des "deplorable ravages wrought in what was previously one of the most flourishing parts of Persia by the barbarous Turcoman tribe of the Ghuzz, about the end of the year A. H. 548 (beginning of A. D. 1154)."¹) Ces Ghuzz, dont les pâturages se trouvaient dans le voisinage de Balkh, payaient un tribut annuel de 24.000 moutons à la cuisine de Sultān Sandjar. La dureté et l'avidité des serviteurs chargés de le recouvrer ayant provoqué des disputes suivies d'effusion de sang, Kumaḍj, le gouverneur de Balkh, se plaignit à Sandjar de l'insolence des Ghuzz et lui demanda de les placer sous son autorité, promettant de les ramener promptement à l'obéissance et de porter le montant de leur redevance à 30.000 moutons. Kumaḍj ayant été battu par les Ghuzz et chassé de leur territoire, Sandjar se laissa persuader par son entourage de se rendre lui-même sur place et de rejeter les excuses ainsi que l'indemnité de 100.000 dinars et de 1000 esclaves turcs que les Ghuzz effrayés offraient alors. Lorsque le Sultān parvint dans le voisinage de leurs campements, ils s'avancèrent vers lui en suppliants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, implorant son pardon et lui offrant

1. *A literary History of Persia*, t. II. p. 384 et suivantes.

KHORĀSĀN

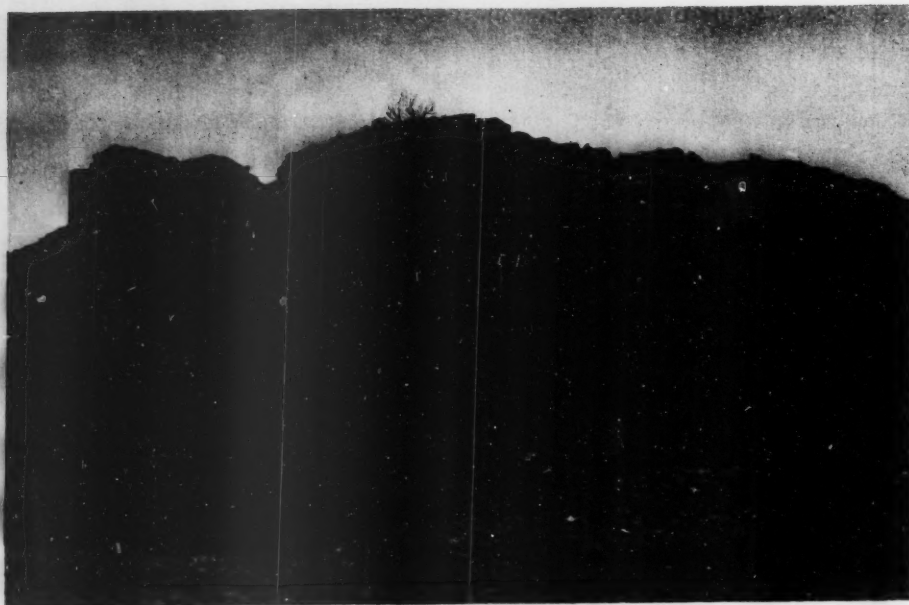


FIG. 10. ROBĀṬ SHARAF. L'UN DES ANGLES DE L'ENCEINTE

CLICHÉ A. G.

un "kalah" d'argent par famille.¹) De nouveau Sandjar fut poussé par ses amīrs à rejeter ces propositions. Une bataille s'ensuivit où les Ghuzz, désespérés, se précipitèrent avec un tel emportement qu'ils mirent complètement en déroute l'armée de Sandjar, le firent prisonnier et l'amenèrent en captivité à Marw, sa propre capitale. Ils pillèrent la ville pendant trois jours et torturèrent ses malheureux habitants pour en obtenir l'indication des endroits où ils avaient caché leurs biens. Rejoints par de nombreux soldats débandés et d'autres malfaiteurs, ils se dirigèrent ensuite vers Nishāpūr où, ayant rencontré une certaine résistance au cours de laquelle plusieurs des leurs furent tués, ils se livrèrent à un si terrible massacre qu'"on ne pouvait voir les morts dans la grande mosquée parce qu'ils disparaissaient dans le sang qui couvrait le sol." Ils incendièrent la mosquée Mutarris, dont les bâtiments pouvaient contenir deux mille personnes, et, à la lueur de ce brasier, continuèrent leurs ravages. Ils campaient en dehors de la

1. C'est à dire un lingot d'argent. Le *Ta'rikh-é Guzīdē* parle d'un "maun" d'argent, soit de deux livres d'argent de douze onces chacune. (H. G. Raverty. *Tabakāt-é Nājiri*, t. I. p. 155 note 7.)

ville et venaient chaque jour y tuer, torturer, piller et détruire. Ils agirent de la même façon dans le Khorāsān tout entier. Anwarī écrivait en 550 H. (1155), c'est à dire pendant la captivité de Sandjar: la mosquée principale de chaque ville, sans toit ni portes, est l'écurie de leurs chevaux. Nulle part on ne pourrait lire la khutba, car il n'y a plus, dans tout le Khorāsān, ni prêtre ni minbar.

Voilà ce qui se passait en l'année 548 H. (1153-4) dans la région de l'Īrān qui nous intéresse. Il est probable que notre robāt, sur le chemin même des bandes affolées de meurtre et de pillage qui, ayant saccagé Marw, s'en allèrent saccager aussi Nishāpūr, n'échappa pas à la dévastation, puis fut restauré l'année suivante.

Robāt Sharaf, en sa solitude actuelle, est encore étonnamment riche. Du dehors, avec ses hauts murs lisses et ses tours en saillie (fig. 10), il a bien l'air de ce qu'il était, un robāt, c'est à dire une sorte de forteresse, mais à l'intérieur c'est presque un palais. Devant son unique porte passait la grande route du Khorāsān et, de l'autre côté de cette route, il y a maintenant les ruines d'une enceinte carrée contenant celles d'un vaste āb-anbār, citerne voûtée où l'on emmagasinait l'eau des pluies (fig. 1), car il ne se trouve aux alentours ni rivière, ni source, ni vestiges de kanāts ou decanaux, et l'eau de la région de Shūrlagh est une drogue imbuvable.

Robāt Sharaf est un édifice à deux cours, chaque cour comportant quatre iwāns en croix. Trois d'entre eux servaient de passage, de l'extérieur à la première cour, de la première cour à la seconde et de la seconde à la première. Les cinq autres étaient les vestibules de salles à coupole. Leur utilité? Aucune, si ce n'est décorative. On peut dire, en effet, que dans les madāris, en principe composées, comme on le sait, de locaux d'habitation disposés autour d'une cour, des iwāns étaient utiles, voire nécessaires, parce que l'un d'eux était, le plus souvent, utilisé comme mosquée, un autre comme vestibule d'entrée, et que tous servaient au travail, sortes de salles de classe, et au repos des maîtres et des élèves qui trouvaient sous leurs voûtes un abri contre le soleil et la pluie. Mais dans les caravansérails, et dans le Robāt Sharaf en particulier, il y avait de nombreuses et larges galeries où l'on pouvait dormir à son aise et se reposer dans la lumière de son choix, dans la quasi-obscurité ou le plein jour. Aucun besoin d'iwāns. Il semble évident qu'ils faisaient déjà, au commencement du VI^{ème} siècle de l'Hégire, partie des éléments traditionnels de l'architecture religieuse et hospitalière de l'Īrān.

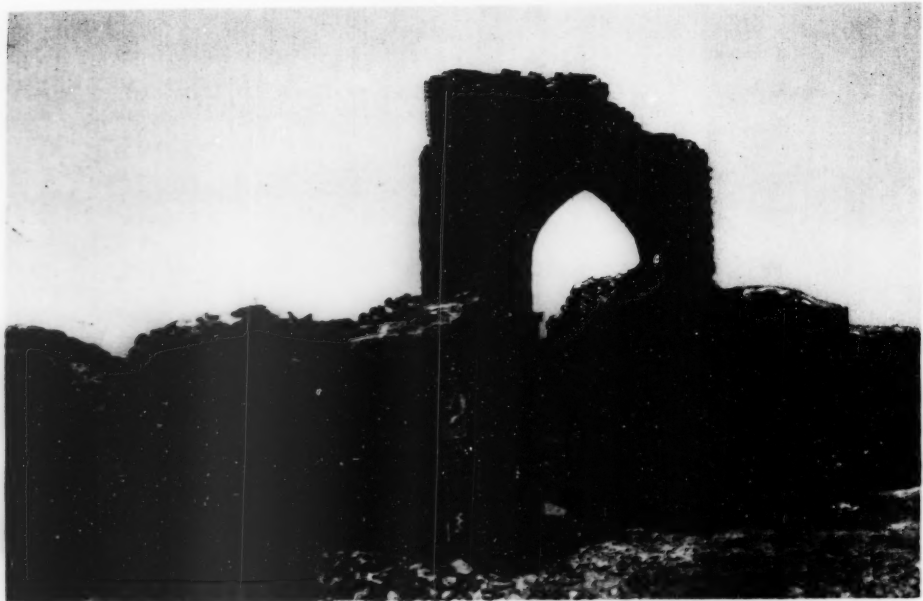


FIG. 12. ROBĀT SHARAF. L'ENTRÉE DU MONUMENT
CLICHÉ A. G.

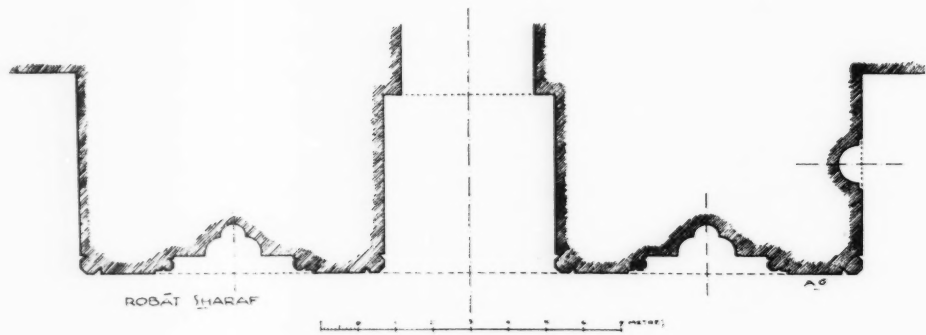


FIG. 11. ROBĀT SHARAF. PLAN DE L'AVANT-CORPS

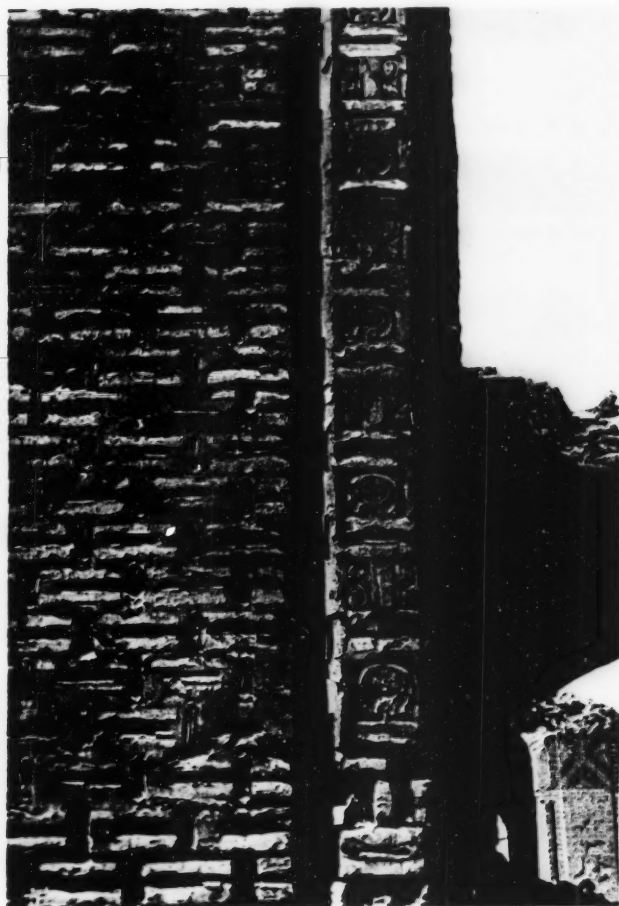


FIG. 13. ROBĀT SHARAF. DÉTAIL DE L'ĪWĀN D'ENTRÉE
CLICHÉ A. G.

La première cour du robāt, destinée sans doute aux moins huppés de ses hôtes, ne comporte que quelques chambres. L'une d'elles a été utilisée comme mosquée. Tout le reste est galeries. La seconde cour est plus confortable. Ses quatre façades sont doublées d'un large couloir qui dessert les īwāns, un certain nombre de chambres voûtées en coupole ou en berceau, une mosquée et, du côté Nord, deux vastes et luxueux appartements. Si nous ne nous trouvions pas là en un point de la route où chaque soir des voyageurs devaient pouvoir trou-



FIG. 14. SANGBAST. DÉTAIL DE LA CONSTRUCTION DU MINARET
CLICHÉ A. G.

ver refuge, nous pourrions penser que notre robāt était un manzel royal, un relai royal, uniquement, mais dans cette région sans eau, inhabitée et qui ne semble pas l'avoir été autrefois moins que nous ne la voyons maintenant, il fallait bien que cette forteresse isolée ait été ouverte à tout venant. Peut-être la première cour l'était-elle seulement, la seconde étant réservée à l'usage du souverain et de hauts personnages en voyage.

Ce magnifique édifice fut construit en briques cuites, façades, décor et inscriptions y compris. Ces briques étaient généralement apparentes, sauf dans les parties basses de la plus grande des deux mosquées (fig. 34) et de quelques salles à coupole (fig. 40, 41, 44) qui ont été couvertes d'un mince et simple enduit de plâtre. Quelques vestiges de cet enduit, mais surtout l'appareillage des briques, plus ordinaire ou moins soigné en ces endroits, nous l'apprennent. En 549 H. ainsi que je l'ai dit précédemment, certaines parties du monument furent revêtues d'un décor en plâtre sculpté. La pierre n'intervint qu'à peine dans la construction, et seulement dans les fondations et les parties basses du gros œuvre.

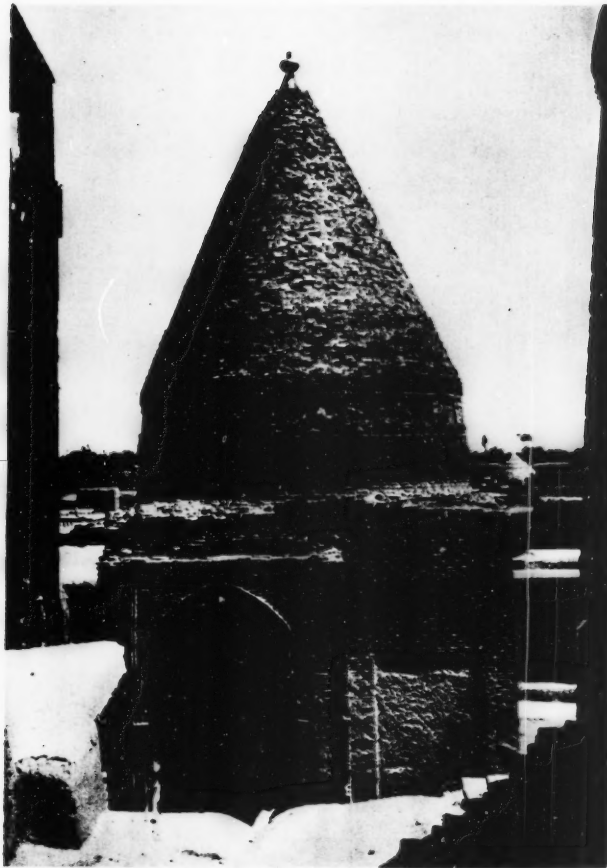


FIG. 15. BASTĀM. TOMBEAU DANS LA COUR DU SANCTUAIRE
DE SHAikh BĀYAZĪD

CLICHÉ A. G.

J'examinerai maintenant le robāt en détail.

Sur le mur d'enceinte, absolument lisse, font saillie des tours demi-circulaires (fig. 10) et polygonales qui ont pour fonction de renforcer les angles du monument, un groupe de deux tours vers le premier tiers de chacun des longs côtés et, à l'arrière, une excroissance justifiée par l'emplacement de la salle à coupole axiale. Le portail d'entrée se trouve sur le côté Sud de l'édifice,¹⁾ au centre d'un

1. Pour simplifier, j'appellerai dorénavant façade Sud la façade Sud-Est, et les autres en conséquence.



FIG. 16. ROBĀT SHARAF. TRAVÉE DE LA FAÇADE DE L'AVANT-CORPS
CLICHÉ A. G.

large avant-corps richement décoré, flanqué de grandes niches trilobées en plan aussi bien qu'en élévation (fig. 11 et 12). Sur le retour de l'avant-corps, à l'Est, il y a un mihrāb.

Alors que l'appareillage du parement extérieur des murs Est, Nord, Ouest de l'enceinte et de ses tours est tout à fait ordinaire (fig. 10), celui de l'avant-corps et du mur Sud représente déjà, dès l'extérieur, le décor des murs intérieurs que nous appellerons le décor courant des murs du robāt (fig. 13). Il est simple, mais ingénieux, effectif et très généralement employé en Irān à l'époque seldjukkide. Au Khorāsān, comme au Turkestān, l'ornement imprimé sur les joints verticaux a, le plus souvent, la hauteur de deux briques, d'où l'appareillage très particulier que l'on remarque dans notre monument mais qui ne le date pas car on le rencontre déjà à Sangbast (fig. 14), c'est à dire un siècle plus tôt, et on le trouve encore à Bastām, à l'époque mongole (fig. 15). Cependant certaines parties de l'avant-corps, celles qui seraient ornées de kāshīs à l'époque suivante, sont pourvues d'un décor analogue mais moins haut, n'intéressant qu'une seule

hauteur de brique, qui produit un effet de pointillage plus serré, encadre admirablement les niches trilobées et précise ainsi le parti architectural de la façade (fig. 16). Cependant aussi, les colonnettes d'angle sont décorées un peu différemment quoique toujours au moyen d'ornements imprimés ou sculptés sur les joints ou dans les intervalles plus ou moins larges ménagés à cet effet entre les briques (fig. 13).

Comme on le voit dans la figure 17, et mieux encore sur la façade, analogue, de l'*iwān* du fond (fig. 45), le bandeau à inscription qui encadrerait le haut portail d'entrée, mais dont il ne reste plus que les parties verticales, se retournait horizontalement au dessus des constructions latérales de l'avant-corps et en constituait le couronnement. Cette grande inscription, parfaitement monumentale, exécutée en briques taillées et en saillie sur le fond du bandeau, n'est malheureusement plus qu'une ruine. On peut lire:

à droite,

..... غياث الدولة اباص

"... *Ghiyāth al-Dawlè* ..."

et à gauche (fig. 18),

..... رحمه الله ابو سعد محمد

"... *Rahmat Allāh Abū Sa'd Muḥammad* ..."

C'était donc une inscription historique, mais de ce *Ghiyāth al-Dawlè* et de cet *Abū Sa'd Muḥammad* nous ne savons rien et n'apprenons rien ici, même pas quel fut leur rôle dans la construction du monument.

L'espace compris entre l'arc du portail et le bandeau à inscription comporte un très beau décor de broderie exécuté en briques saillantes et bordé d'un galon très décoratif qu'il est très curieux de rencontrer au *Khorāsān* à cette époque (fig. 17 et 18). Il est pour ainsi dire inconnu dans l'architecture seldjukide de l'école d'*Iṣfahān* et fort rare dans les autres régions de l'*Īrān*. Je n'en connais qu'un exemple, mais beaucoup moins nettement exprimé, dans la *Djabāliyyè* de *Kermān* (fig. 19).

KHORĀSĀN

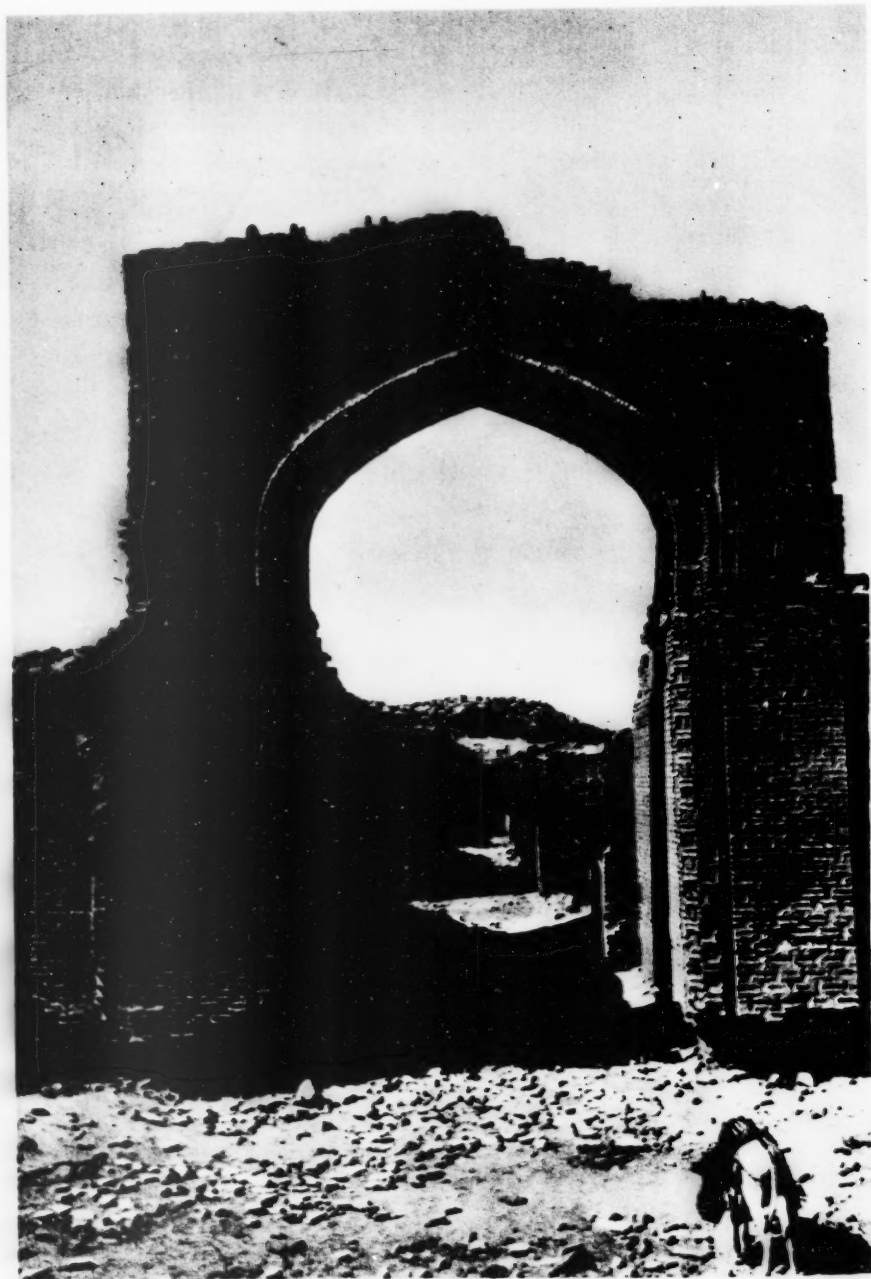


FIG. 17. ROBĀT SHARAF. L'IWĀN D'ENTRÉE
CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN

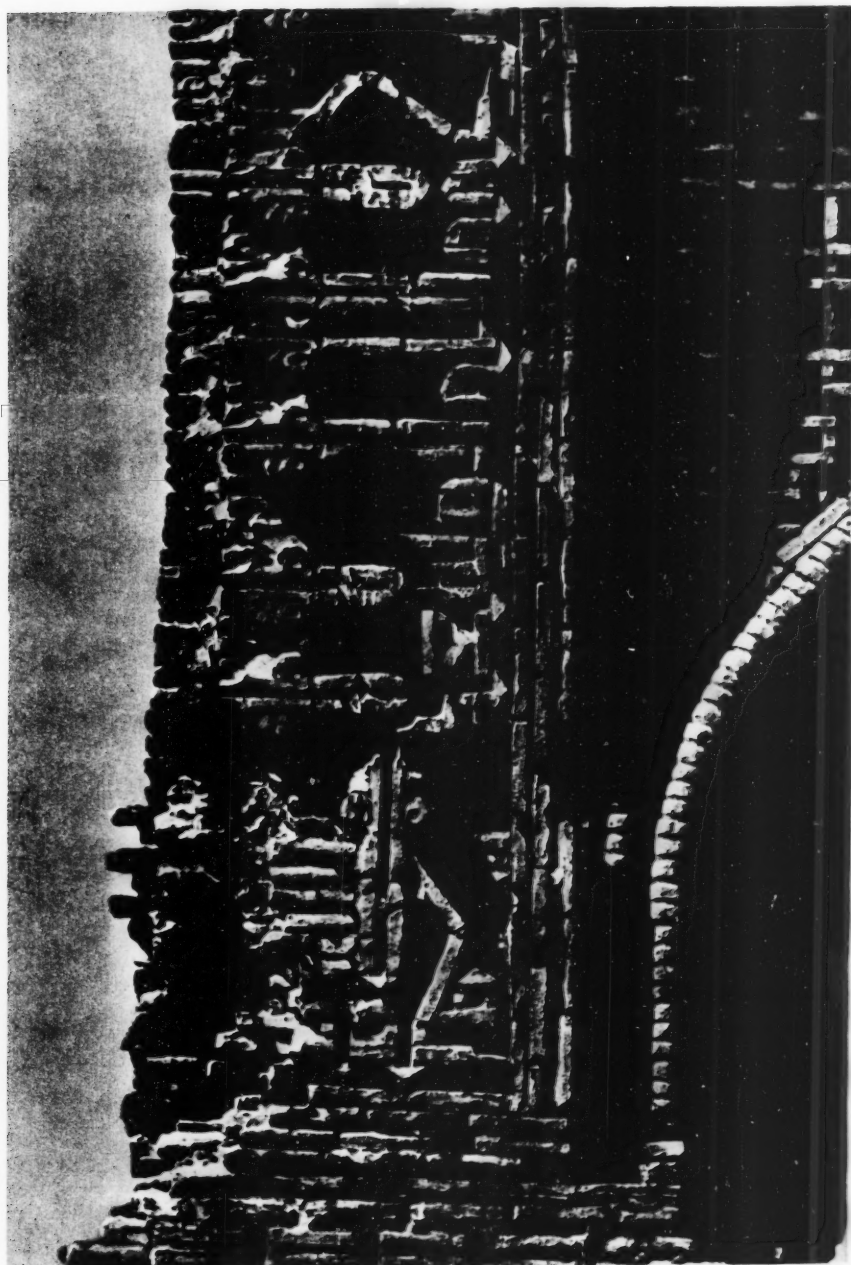


FIG. 18. ROBĀṬ SHARAF. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN D'ENTRÉE
CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN

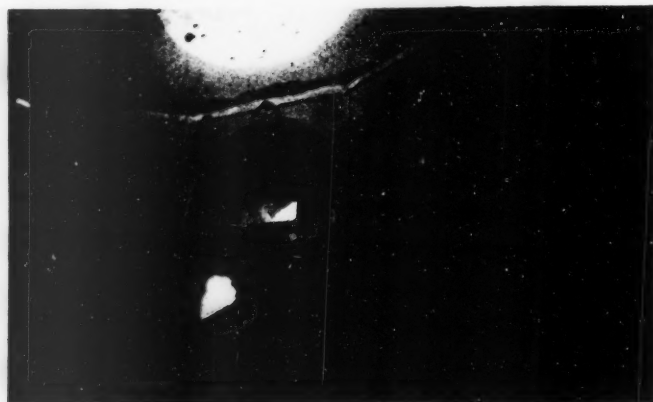


FIG. 19. KERMĀN. INTÉRIEUR DE LA DJABĀLIYÈ
CLICHÉ A. G.

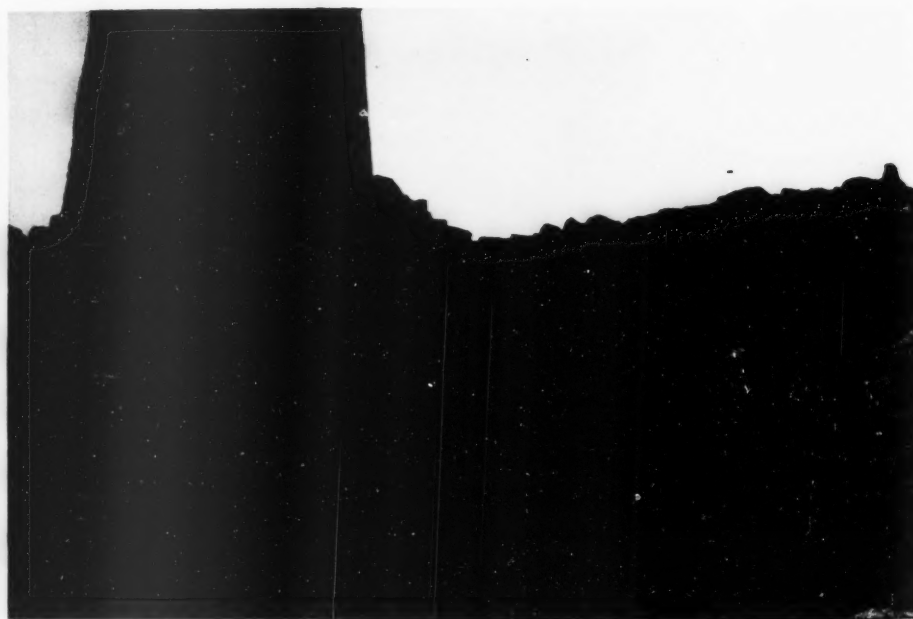
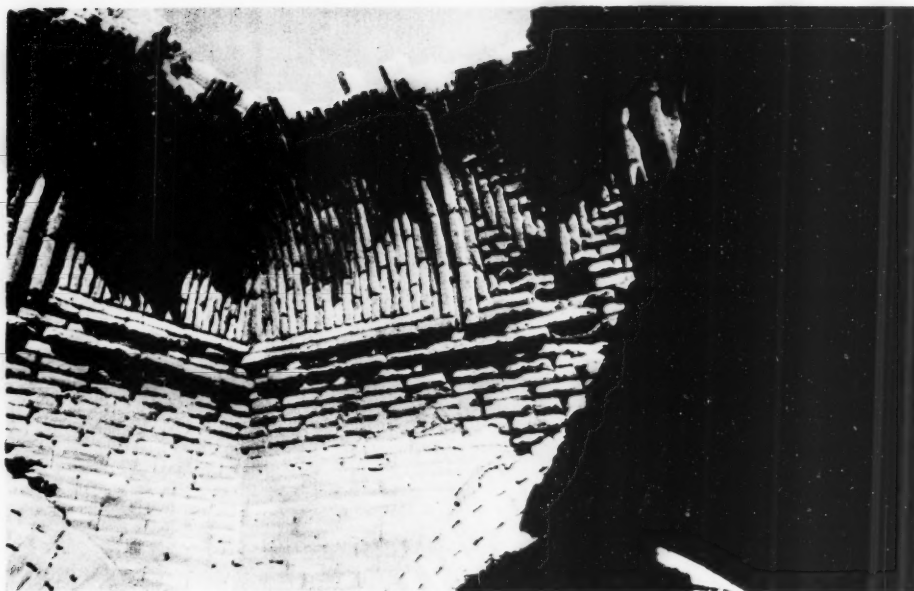


FIG. 20. ROBĀṬ SHARAF. INSCRIPTION DU PORCHE D'ENTRÉE
CLICHÉ A. G.

FIG. 21. ROBĀT SHARAF. VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

CLICHÉ A. G.

La porte d'entrée du robāt, je veux dire la porte en bois, ne se trouvait pas au nu de la façade du portail, mais à près de cinq mètres en retrait, dans le passage qui conduit à la première cour. La partie basse du porche ainsi constitué était ornée du décor courant des murs du robāt. La figure 20 représente ce qui subsiste de l'inscription qui en faisait le tour. C'est la fin d'un texte historique:

.....سهل الطائر قاني تقبل الله منهما برحمته

"... Que Dieu daigne l'accepter d'eux!"

Je pense que ce texte, ornement d'un bandeau exécuté en plâtre postérieurement à l'époque de la construction de l'édifice, a remplacé une inscription en briques taillées dont le tort fut peut-être, aux yeux des Ghuzz, de porter le nom de Sandjar, ou, aux yeux du restaurateur de 549 H., de mentionner le nom du premier donateur, Sharaf al-Dīn al-Ḳummī ou autre.

Passée la porte, on entre dans un large couloir qui fait suite au porche et con-

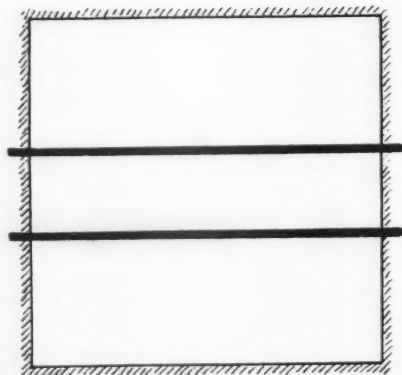


FIG. 22. SCHÉMA DE LA
CONSTRUCTION D'UNE VOÛTE
EN ARC DE CLOÎTRE

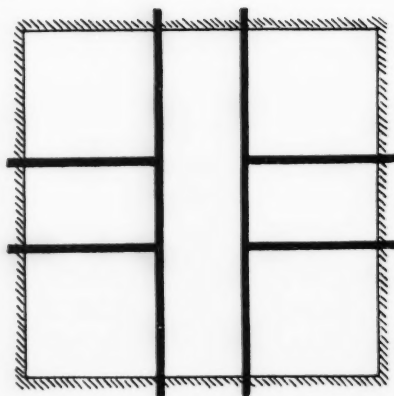


FIG. 23. SCHÉMA DE LA
CONSTRUCTION D'UNE VOÛTE
EN ARC DE CLOÎTRE

duit dans la première cour. Dans ce couloir on rencontre d'abord, à gauche, la porte de la mosquée de cette partie du monument, boyau de 3 m,60 de largeur et, depuis les travaux de 549 H., d'environ 14 mètres de longueur. On rencontre ensuite deux baies qui ouvraient originairement, celle de gauche comme celle de droite, sur la galerie qui longe la façade Sud de la cour et aboutit à deux salles couvertes de voûtes remarquables qui ont la forme générale de nos "voûtes en arc de cloître" mais en diffèrent totalement par leur construction (fig. 21). Chez nous, la voûte en arc de cloître, définie par Choisy comme constituée par le "prolongement des quatre murs d'enceinte se courbant progressivement au dessus du vide,"¹⁾ se construit sur une véritable voûte auxiliaire en bois. Mais l'Irān, faute de bois, ou de bois en suffisance, n'a jamais opéré de cette façon. Il aurait pu se servir d'arcs diagonaux et il l'a fait parfois, mais il avait horreur des complications d'exécution qu'ils entraînent. Il s'en passait, le plus souvent, comme il se passait de voûtes auxiliaires et même, lorsqu'il le fallait, de cintres de bois, ces cintres de bois sans lesquels, paraît-il, de telles voûtes sont inconstructibles. Je me suis expliqué longuement à ce sujet dans une étude consacrée aux voûtes iraniennes qui paraîtra peut-être un jour quelque part, en des temps meilleurs. Je ne reviendrai donc pas sur la question de principe. Je

1. *Histoire de l'architecture*, t. I, p. 124.

KHORĀSĀN



FIG. 24. COUPOLE DU KHORĀSĀN
CLICHÉ A. G.

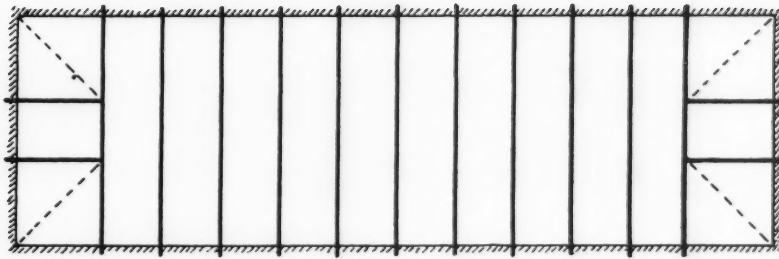


FIG. 25. SCHÉMA DE LA CONSTRUCTION D'UNE VOÛTE EN BERCEAU
TERMINÉE PAR DEUX DEMI-VOÛTES EN ARC DE CLOÎTRE



FIG. 26. ROBĀṬ SHARAF. PASSAGE ENTRE LA PREMIÈRE
ET LA SECONDE COUR

CLICHÉ A. G.

dirai seulement ici, sommairement, comment furent exécutées celles de Robāt Sharaf.

Au moyen d'un arc en bois ou d'arcs en plâtre armé de roseau, si l'on n'avait pu, en cette région désertique du Khorāsān, se procurer le bois nécessaire à l'établissement d'un cintre, les maçons chargés du travail construisirent deux arcs d'une épaisseur de trois briques chacun, à un peu moins d'un mètre de distance l'un de l'autre, ainsi que la figure 22 l'indique. Puis ils exécutèrent dans le vide, à leur habitude, le remplissage de l'espace intermédiaire. Ayant ainsi obtenu un arc d'un mètre environ de largeur, qui offrait donc une certaine résistance aux efforts latéraux, ils appuyèrent quatre demi-arcs contre cette espèce de pont (fig. 23). Après avoir exécuté le remplissage du second pont d'un mètre de largeur ainsi constitué, ils n'eurent plus qu'à bâtir les quatre angles de la voûte, opération très simple que les maçons les moins habiles de l'Īrān exécutent couramment dans le vide, même en briques de terre crue (fig. 24). Le résultat de

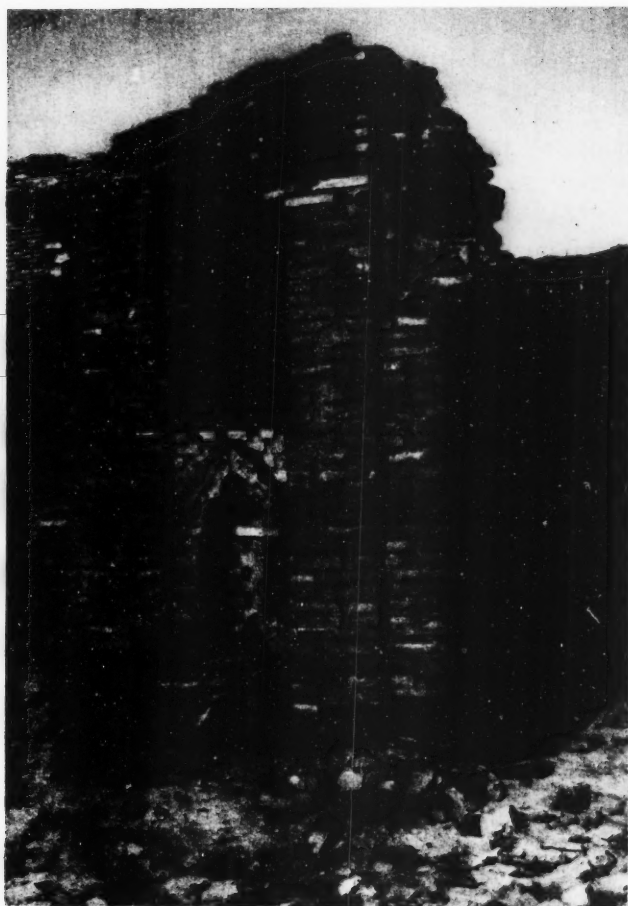


FIG. 27. ROBĀṬ SHARAF. PILIER D'UN IWĀN LATÉRAL DE
LA PREMIÈRE COUR

CLICHÉ A. G.

cette opération est parfaitement décoratif, comme la figure 21 le montre bien, la croix étant appareillée autrement que les angles. Cette sorte de voûte est surtout employée dans la province de Kermān. On conçoit d'ailleurs sa commodité, la simplicité de sa construction et qu'on en puisse couvrir des salles aussi longues qu'on le désire (fig. 25).

Elle est à peu près inconnue en Europe. Cependant on en trouve les lignes

KHORĀSĀN



FIG. 28. ROBĀT SHARAF. PARTIE RESTAURÉE DE LA PREMIÈRE COUR
CLICHÉ A. G.

caractéristiques en Espagne, à Tolède, dans la petite mosquée de San Cristo de la Luz, qui date du X-ème siècle A.D., soit du IV-ème de l'Hégire. La salle de prière de cette mosquée se compose de trois nefs de trois travées, c'est à dire de neuf carrés qui mesurent environ deux mètres de côté chacun et sont couverts de neuf "coupôles" différentes, dont celle-ci. "L'une d'elles se compose du même arceau qui se répète quatre fois, par paires parallèles et entrecroisées, chaque paire étant parallèle à l'une des parois du tambour."¹) Mais ce qui représente en Īrān un système de construction n'est à San Cristo de la Luz qu'une fantaisie décorative. Il ne faut pas voir ici autre chose qu'une fortuite rencontre de formes et, surtout, bien se garder de rapprocher ce système de construction de celui de l'architecture gothique. Ricard dit des voûtes de San Cristo qu'elles ont été "réalisées au moyen d'une ossature organique sur laquelle se sont posés des panneaux de remplissage en matériaux légers. L'avantage de ces coupôles nervées, continue-t-il, est de diminuer les pressions, de répartir celles-ci sur l'ossature seu-

1. P. Ricard. *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne*, p. 110.

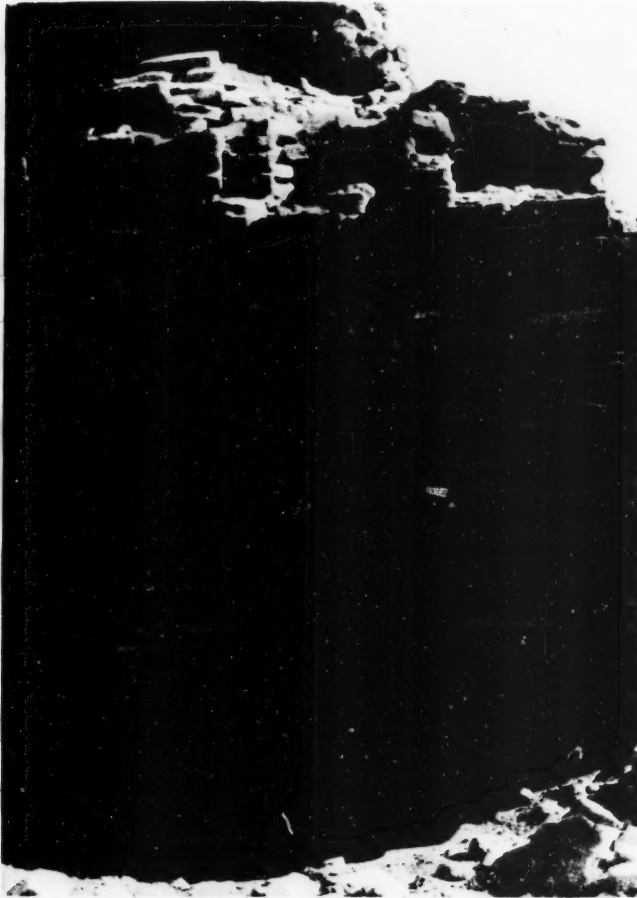


FIG. 29. ROBĀṬ SHARAF. DÉTAIL DE LA FIGURE PRÉCÉDENTE
CLICHÉ A. G.

lement et de transmettre les poussées en quelques points déterminés des supports, murs ou piliers. Eléments primordiaux, sans doute, de la merveilleuse combinaison gothique des formerets, doubleaux, ogives, liernes, tiercerons, etc. . . . les nervures musulmanes se sont enchevêtrées, s'arcboutant les unes aux autres, formant un lacis rigide et indéformable." Ce qui ne s'applique aucunement au cas de la voûte iranienne. Voici, en effet, ce que l'on pourrait dire de celle-ci en reprenant à peu près les termes de Ricard: "Certaines voûtes iraniennes

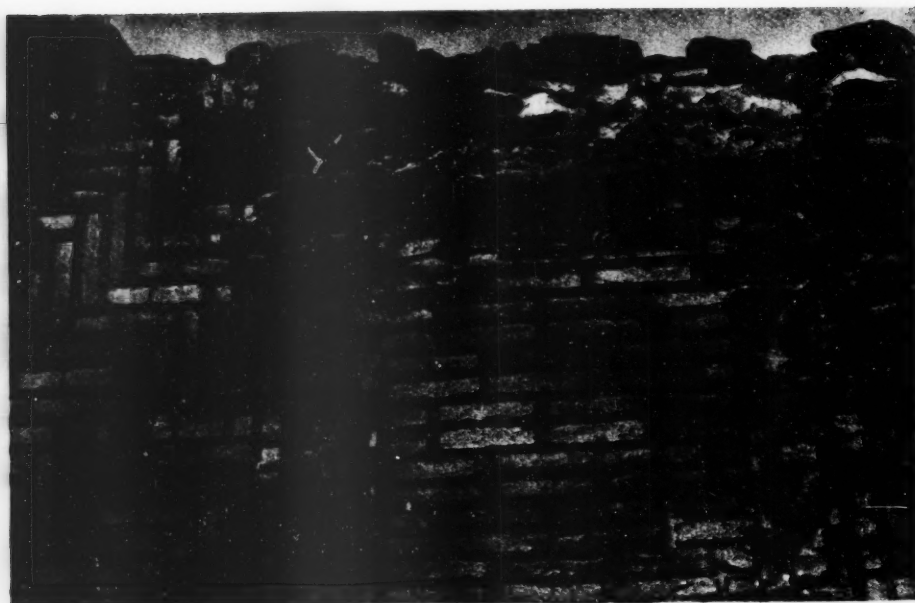


FIG. 30. ROBĀṬ SHARAF. FOND D'UN IWĀN LATÉRAL DE LA PREMIÈRE COUR
CLICHÉ A. G.

nes ont été réalisées au moyen d'arcs chargés de faciliter le travail du maçon et contre lesquels, non sur lesquels, a été maçonné le remplissage. L'avantage de ces voûtes n'est pas de diminuer les pressions, ni de répartir celles-ci sur l'ossature seulement, puisque l'ossature est noyée dans la maçonnerie. Il n'est pas davantage de transmettre les poussées en quelques points déterminés des supports, murs ou piliers, puisque leur maçonnerie pousse sur tout leur périmètre. Leur avantage est de pouvoir être construites dans le vide, sans l'aide de charpentes auxiliaires. Elles n'ont donc rien à voir avec la merveilleuse combinaison gothique des formerets, doubleaux, ogives, liernes, tiercerons, etc. . . ." Lorsque les arcs sont exécutés en briques et que le remplissage n'a que l'épaisseur d'une brique à plat, soit cinq centimètres environ; ils ont seulement de commun avec les nervures gothiques que leur "lacs rigide" s'oppose, dans une certaine mesure, à la déformation des voûtes.

La façade Nord de la première cour du robāt n'est qu'un mur orné en son centre du portail de l'iwān d'accès à la seconde cour (fig. 26). Les façades Est

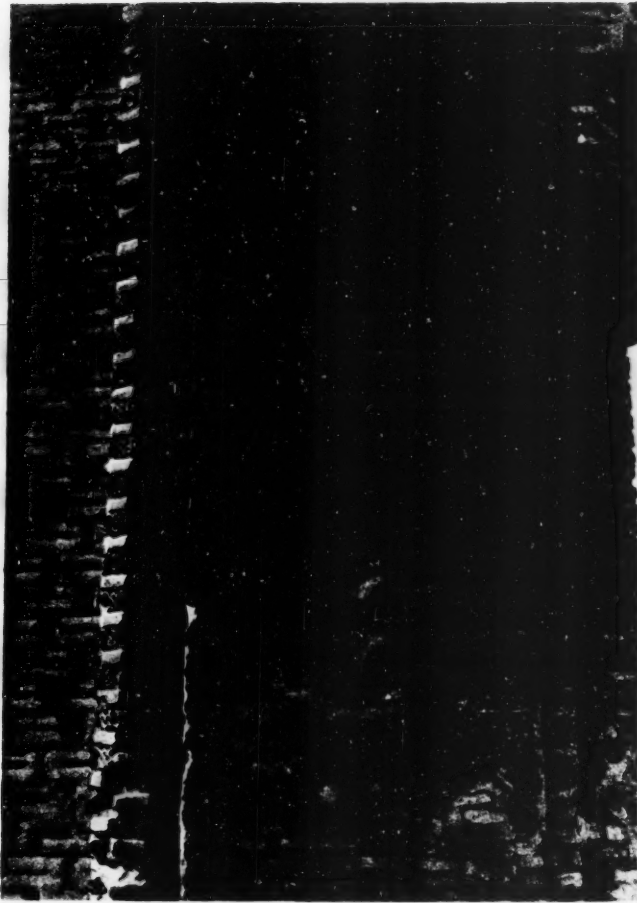


FIG. 31. ROBĀṬ SHARAF. DÉTAIL DE LA FIGURE 26
CLICHÉ A. G.

et Ouest sont encore, bien qu'en mauvais état de conservation, celles du temps de la construction de l'édifice. La figure 27 en représente une partie, ce qui subsiste de la pile Nord de l'iwān Est. Elle est, en plan, identique aux autres piles anciennes de la première cour et à peu près, mais moins riche, semblable à celles de la seconde cour (fig. 38). Elle se compose de deux pilastres montant de fond et encadrant deux niches en deux étages. L'une de ces niches, celle du bas, est trilobée; l'autre, dont la partie supérieure n'existe plus et n'a subsisté nulle part

KHORĀSĀN

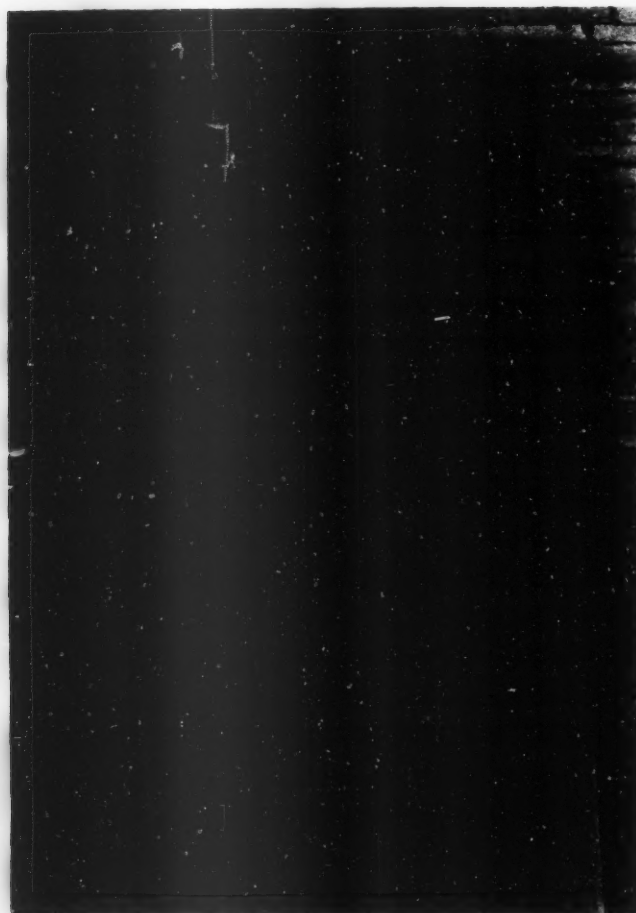


FIG. 32. ROBĀṬ SHARAF. INSCRIPTION DU PORCHE DE L'IWĀN
D'ACCÈS À LA SECONDE COUR

CLICHÉ A. G.

dans cette cour, était probablement surmontée d'un arc brisé, comme le sont les niches supérieures des piles de l'iwān du fond de la seconde cour (fig. 45). Partout se trouve le décor mural que nous avons remarqué à l'extérieur du monument, sur l'avant-corps, ainsi que dans la galerie d'accès et dans la mosquée.

La façade Sud, celle que l'on a derrière soi quand on pénètre dans la cour, fut sans doute détruite, ou gravement endommagée par les Ghuzz, en



FIG. 33. ROBĀṬ SHARAF. INSCRIPTION DU PORCHE DE L'ĪWĀN
D'ACCÈS À LA SECONDE COUR

CLICHÉ A. G.

548 H., et reconstruite en 549 H. Elle le fut assez mal et c'est probablement ce qui explique son état de délabrement actuel (fig. 28) ainsi que le manque de finesse de son plan et de son décor (fig. 29). Cependant on y remarque le même appareillage des briques et, en général, le même décor des joints.

Chacun des deux īwāns latéraux de cette première cour donne accès, comme d'ailleurs tous les īwāns du robāt qui ne sont pas des passages, à une salle carrée voûtée en coupole. Leur mur de fond est percé d'une baie de communication assez basse au dessus de laquelle il y avait une niche plate flanquée de colonnettes octogonales encastrées. La figure 30 représente la seule des niches de cette espèce qui ait subsisté. Elle a été bouchée, sans doute à la suite du désastre qui a motivé la reconstruction de la façade Sud, en guise de consolidation. On voit, au nu du remplissage de la niche, un fragment d'inscription en caractères kufiques dont voici la transcription:

عمل ابى الحسن

et la traduction:

"Oeuvre de Abu'l-Ḥ.s . . ." (Ḥusain ou Ḥasan).



FIG. 34. ROBĀṬ SHARAF. ANGLE DE LA SALLE À COUPOLE DE
LA MOSQUÉE DE LA SECONDE COUR

CLICHÉ RĀD

Cette inscription, remployée évidemment, nous donne sans doute le nom de l'un des ouvriers de l'édifice original.

Les salles à coupole, en très mauvais état de conservation, sont du type "à coupole sur trompes d'angle" dont il se trouve des exemplaires mieux conservés dans la seconde cour et dont je parlerai plus loin.

Le portail d'accès de la première cour à la seconde est particulièrement fastueux. Plus exactement, il a été enrichi en 549 H., ce qui ne signifie pas qu'il l'ait été heureusement. On remarque en effet, dans la figure 26, que le décor nouveau s'arrête à une certaine hauteur des piédroits et que l'ancien, visible au dessus, lui est bien supérieur en qualité. Ce portail, dont toute la partie haute a disparu, se présentait autrefois, comme les autres, sous la forme d'un haut rectangle dans lequel ouvrait, comme à l'entrée mais moins profondément, un porche percé aussi d'une arcade jadis pourvue d'une porte en bois commandant l'accès à la seconde cour.

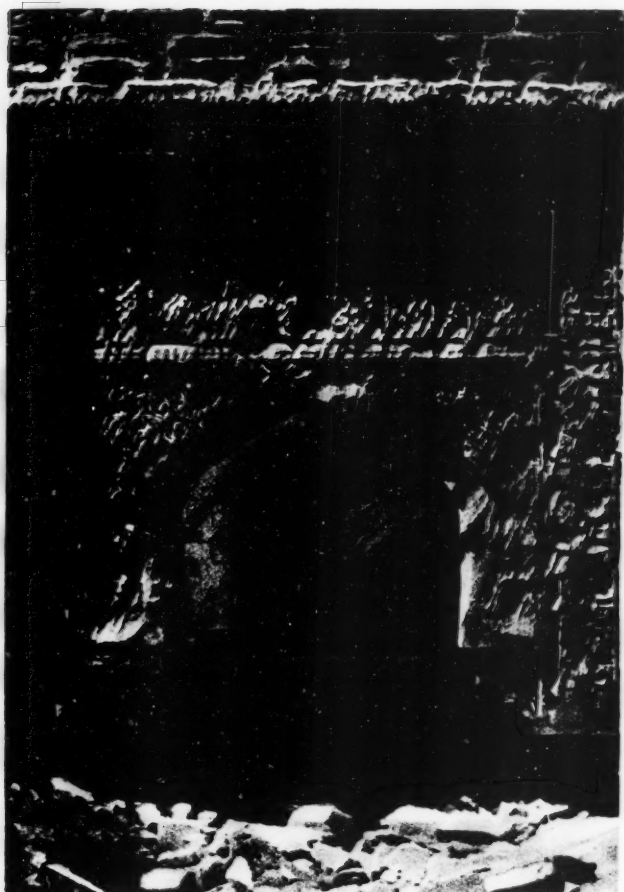


FIG. 35. ROBĀṬ SHARAF. MIHRĀB DE LA MOSQUÉE DE LA SECONDE COUR
CLICHÉ RĀD

De l'ancien décor, dans la partie basse, les colonnettes d'angle des piédroits ont subsisté telles quelles, mais les panneaux qui les joignent, autrefois ornés du décor courant des murs du robāt, ainsi qu'on le voit par les déchirures du revêtement de plâtre (fig. 31), ont été couverts d'une ornementation dont le dessin n'est pas, en somme, mauvais mais qui est si mou, par la faute du matériau utilisé, qu'on ne voit pas bien ce que le monument y a gagné. Il en est de même de l'intérieur du porche, de ce simili-jeu de briques en plâtre qui garnit ses parois

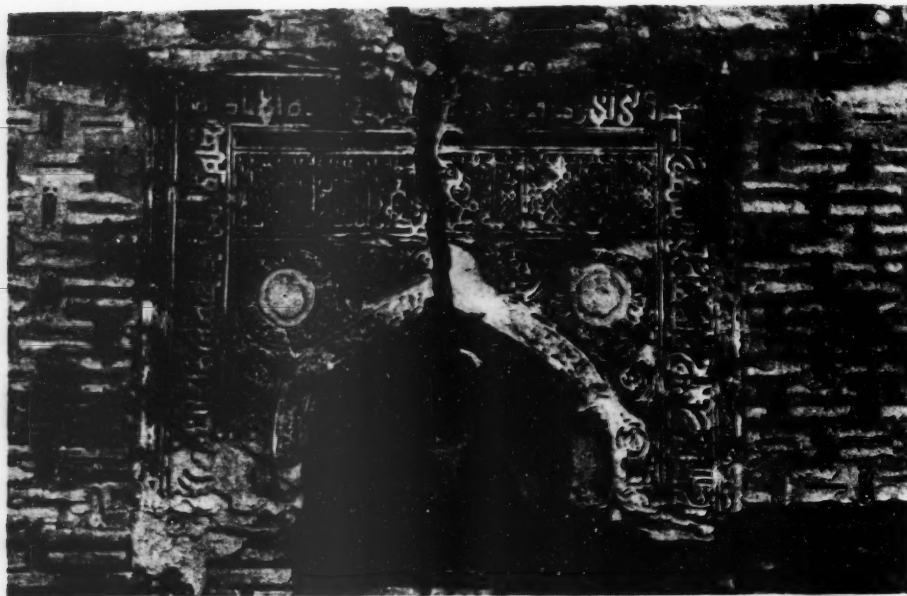


FIG. 36. ROBĀṬ SHARAF. MIHRĀB DE LA MOSQUÉE DE LA PREMIÈRE COUR
CLICHÉ A. G.

latérales. A droite et à gauche sont les restes d'une inscription en caractères kufiques exécutée en plâtre, comme le reste.

A droite (fig. 32):

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

"Bismillāh al-Raḥmān al-Raḥīm."

A gauche (fig. 33): Texte koranique.

Au fond du porche, au dessus de l'arcade, il y a un essaim de niches et de stalactites, également en plâtre sculpté.

Passée la porte on s'engage dans une galerie où l'on rencontre à gauche, comme dans celle de l'entrée, une porte de mosquée. De l'autre côté, une autre porte était celle d'un poste de garde ou d'une loge de portier. Plus loin on trouve, également comme dans le premier passage, deux baies, l'une à droite et l'autre à gauche, qui donnent accès à la galerie qui fait le tour de la seconde cour.

La mosquée se compose de deux salles autrefois voûtées, l'une en berceau et

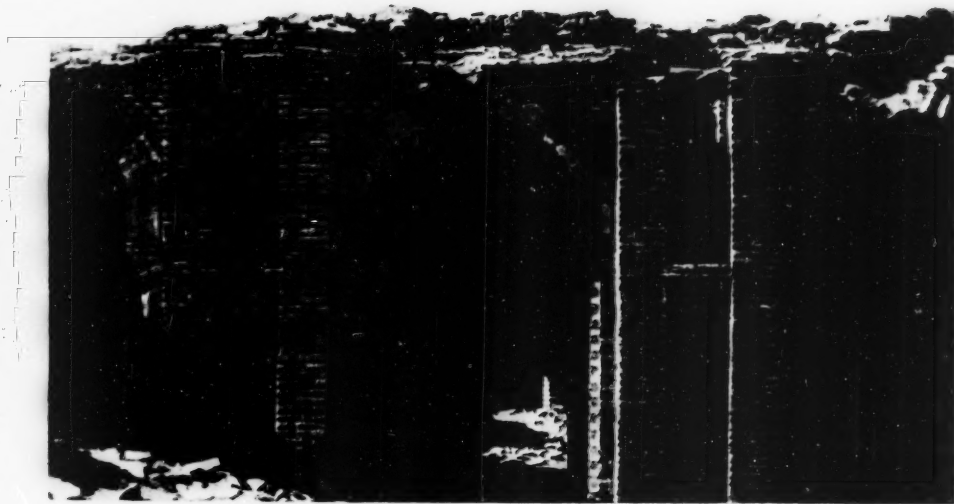


FIG. 37. ROBĀT SHARAF. FAÇADE COURANTE DE LA SECONDE COUR
CLICHÉ A. G.

l'autre en coupole. Primitivement, ces deux salles n'étaient ornées que du décor mural habituel. Il couvre encore les murs de la première (fig. 35) et couvrait autrefois ceux de la salle à coupole, comme on le voit dans la figure 34, aux endroits où le revêtement de plâtre, ajouté lors de la restauration de 549 H., a disparu. Cette figure 34 représente l'une des quatre trompes, ou sortes de trompes, qui portaient la coupole. Sa forme peut être considérée comme originale. Son décor seul fut modifié. Ces trompes portaient quatre des huit côtés du tambour au dessus duquel la coupole s'élançait. Le mihrāb de cette salle est en fort mauvais état de conservation, mais voici celui de la salle voûtée en berceau (fig. 35). Il est pour ainsi dire identique à celui de l'autre mosquée (fig. 36) et fut certainement exécuté comme lui en 549 H. sur l'ancien mur. Dans les deux cas l'inscription d'encadrement reproduit le verset 256 de la surate 2 et l'inscription horizontale est la profession de foi musulmane: "Il n'y a de dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu." Les cotes de largeur totale sont les mêmes, 2,10 m, et pareillement les cotes de largeur des niches, 0,98 m.

KHORĀSĀN



FIG. 38. ROBĀṬ SHARAF. PILIER COURANT DE LA SECONDE COUR
CLICHÉ A. G.

Les façades sur cour, dont une seule subsiste en entier, se composaient, comme celles de la première cour, de lourds piliers reliés à l'autre par des arcades surmontées de demi-coupoles (fig. 37). Je ne pense pas que l'art musulman ait jamais créé plus harmonieuse architecture que celle-là. C'est assurément l'un de ses chefs d'œuvre, tant en raison des heureuses proportions de l'ensemble que par l'élégance du décor. Cependant il faut imaginer ces façades courantes surmontées de la haute inscription en briques taillées qui encadre le portail des

iwān
Il fa
terre
L
enca
sont
leur
cula
puis
sym
lerie
tem
pal
on
a d
som



KHORĀSĀN

īwāns et se retourne comme on le voit parfaitement amorcé dans la figure 47. Il faut aussi se représenter la partie basse des façades dégagée des monceaux de terre et de briques, débris de l'édifice lui-même, qui la cachent aujourd'hui.

Les piliers courants sont semblables à ceux de la première cour, deux pilastres encadrant chaque fois deux niches en deux étages, mais leurs angles antérieurs sont ornés de colonnettes (fig. 38). Ceux des īwāns (fig. 45) ne diffèrent d'ailleurs des piliers courants qu'en ce que leurs niches sont plates et non demi-circulaires, ce qui, par le jeu des ombres, produit une impression de masse plus puissante. Les chambres voûtées en berceau qui occupent la partie du plan symétriquement placée par rapport à la mosquée et celles que dégagent les galeries Est et Ouest de la cour sont extrêmement simples. Par contre, les appartements qui se trouvent de part et d'autre de l'īwān de fond sont véritablement palatiaux. Je donne en détail le plan de l'un d'eux (fig. 39). De la galerie Nord on pénètre dans une petite cour autour de laquelle ouvrent quatre īwāns. Il y a donc, dans ce robāt seldjukide, deux autres cours à quatre īwāns, soit, en somme, quatre cours à quatre īwāns. Ce fait remarquable semble bien indiquer

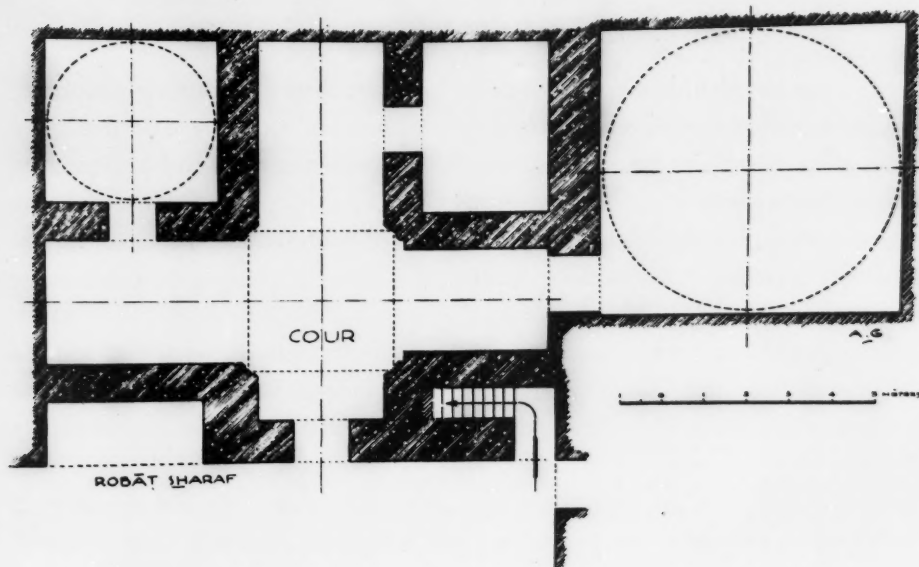


FIG. 39. ROBĀT SHARAF. PLAN D'UN APPARTEMENT

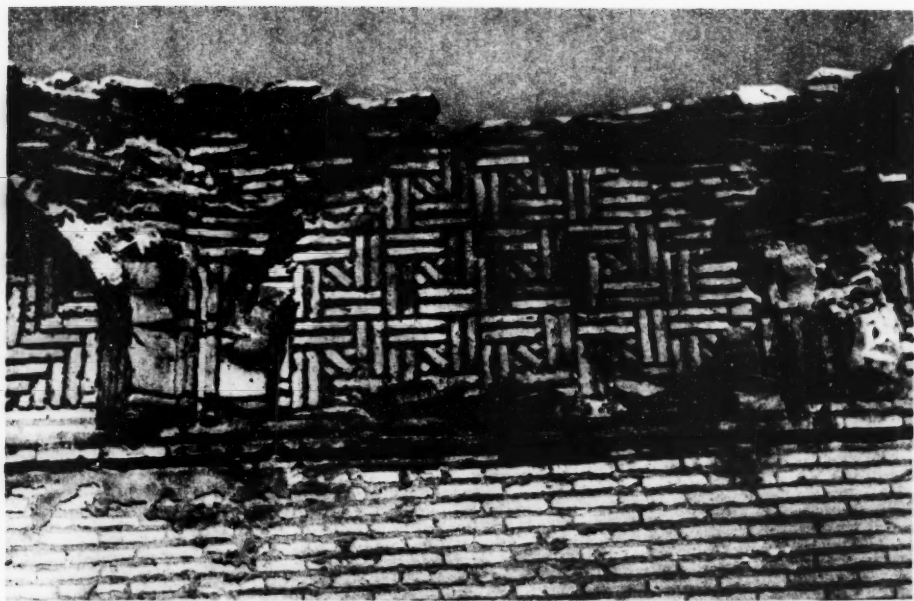


FIG. 40. ROBĀṬ SHARAF. ANGLE D'UNE SALLE À COUPOLE
CLICHÉ A. G.

que ce type de plan, la cour à quatre iwāns, était alors couramment employé, et non seulement dans l'architecture des caravansérails et des madāris mais aussi dans celle des simples maisons, car les deux appartements de Robāt Sharaf ne sont pas autre chose que deux maisons.¹) On y voit des pièces fermées dans les angles, mais au Nord seulement car l'iwān Sud, où se trouve l'entrée, est peu profond. L'iwān Est donne accès à une salle carrée de plus de sept mètres de largeur.

Cette grande salle est voûtée en "couple sur trompes d'angle" (fig. 40), de même que celle qui lui est symétrique, à l'angle Nord-Ouest du robāt, celle qui se trouve sur l'axe de l'édifice, au fond du plan, et quatre autres salles auxquelles donnent accès les iwāns Est et Ouest de la première et de la seconde cour. Sept des douze coupoles du monument sont donc du même type. Le dessin et la construction en sont d'une pureté et d'une simplicité parfaites. Rien de caché,

1. Voir, en confirmation, la plan d'une maison relevé sur le site de la ville de Bāmiyān, en Afghānistān, détruite par Čingis-Khān en l'année 618 H. (1221). (fig. 59).

FIG. 41. ROBĀT SHARAF. DÉCOR D'UNE SALLE À COUPOLE

CLICHÉ A. G.

rien de trop, aucune hésitation. Il est évident que leur constructeur était parfaitement maître de sa technique, mais aussi que cette technique était alors à ce point fixée qu'il n'avait la liberté d'exercer sa fantaisie que dans l'appareillage varié des parements (fig. 41). Ce type de voûte, qu'il serait préférable d'appeler "en coupole sur arcs d'angle", car les demi-coupoles qui apparaissent en arrière des arcs de tête des soit-disant trompes n'ont été construites qu'après coup et ne concourent aucunement à la stabilité de la construction, représente d'ailleurs le type classique de la coupole iranienne. On le trouve partout en Īrān à l'époque seldjukide, dans le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān (fig. 42),¹⁾ dans celui de Ḳazwīn,²⁾ dans la Madrasa Ḥaidariyè de cette même ville,³⁾ à Zawārè,⁴⁾

1. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 288 et 290. On peut déduire de la figure 42, qui représente extérieurement le Gunbad-é Šāheh, que tout le système de stalactites situé en arrière des arcs d'angle n'est que remplissage.

2. *idem.* pl. 305.

3. *idem.* pl. 314.

4. *Āthar-é Īrān*, 1936, fig. 198.

KHORĀSĀN

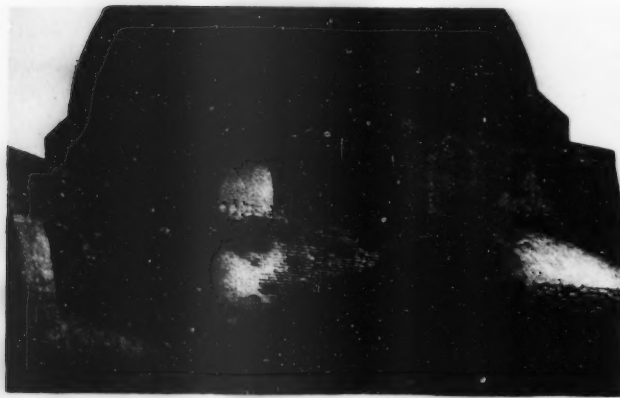


FIG. 42. IŞFAHĀN. LA COUPOLE PRINCIPALE DU MASĠID-É DJUM'A
CLICHÉ A. G.

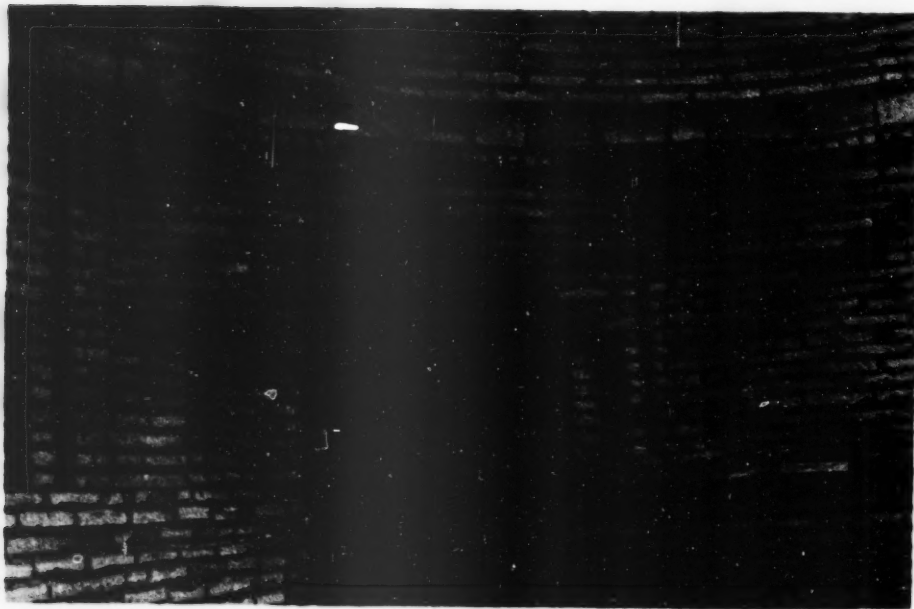


FIG. 43. ROBĀṬ SHARAF. ANGLE D'UNE SALLE À COUPOLE
CLICHÉ A. G.

Ar
cett
San
Nu
L
sall
app
je v
cor
43
ass

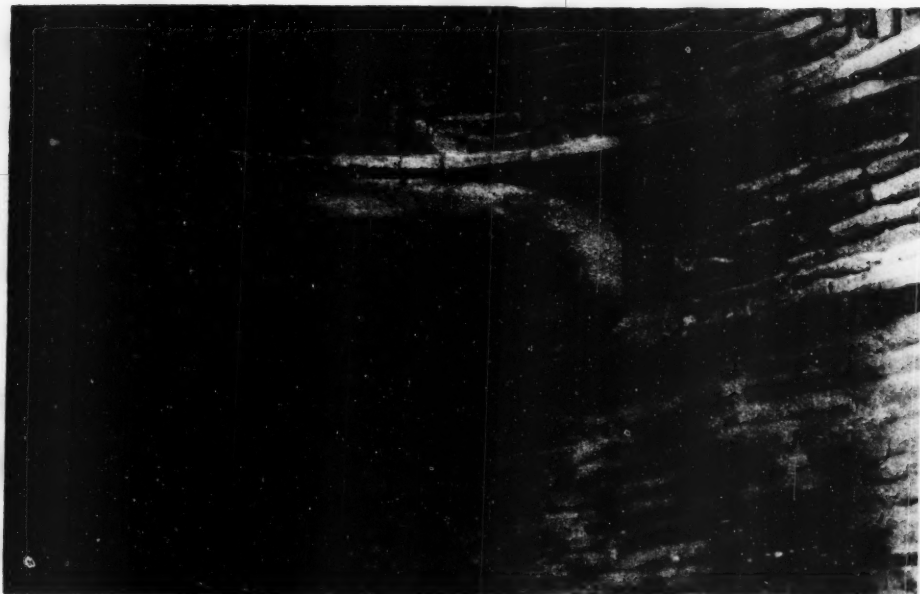


FIG. 44. ROBĀṬ SHARAF. ANGLE D'UNE SALLE À COUPOLE
CLICHÉ A. G.

Ardistān,¹⁾ Gulpāygān,²⁾ Barsiān,³⁾ Sangān pāin (fig. 6), etc. . . . et même avant cette époque, donc avant la construction de Robāt Sharaf, dans le tombeau du Samanide Ismā'il, à Bukhārā⁴⁾ et dans celui d'Arslān Djādhīb(?), à Sangbast.⁵⁾ Nulle part on ne le voit plus nettement exprimé qu'à Robāt Sharaf.

Le passage du plan carré au plan circulaire est autrement conçu dans les deux salles à coupole qui se trouvent immédiatement au Sud des salles d'angle des appartements. Aussi facilement, aussi habilement qu'il posa les coupoles dont je viens de parler sur des arcs, avec autant de désinvolture, pourrait-on dire, le constructeur y remplaça ce dispositif par l'arrangement que représente la figure 43. C'est une amusette, même pas un tour de force, un empilage de briques assez astucieux mais qui n'a rien de la solidité d'un bon arc de quatre briques

1. *Athar-e Irān*. 1936. fig. 192.

2. *idem*. fig. 133.

3. Myron B. Smith. Barsiān, dans *Ars islamica*. 1937. fig. 4 et 12.

4. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. III.

5. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 260 B.

KHORĀSĀN

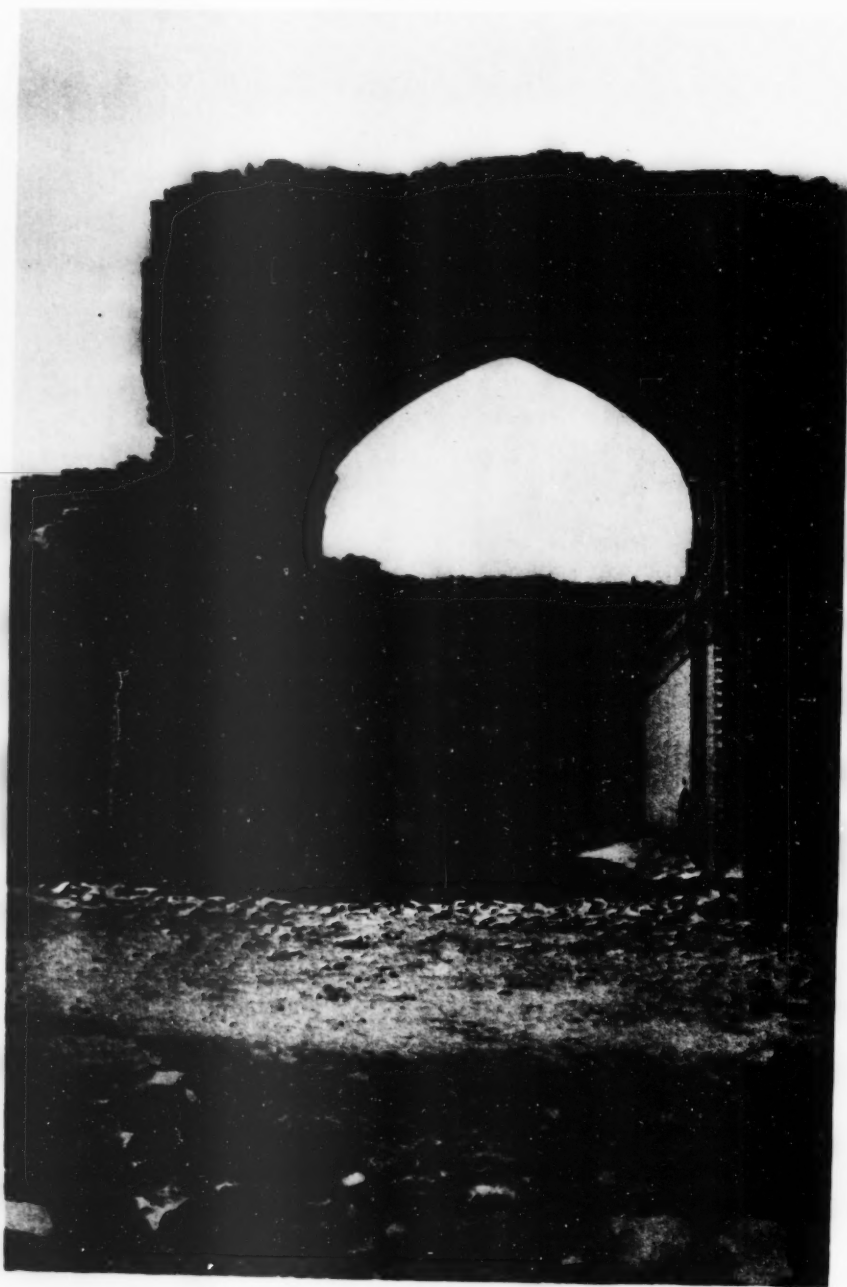


FIG. 45. ROBĀT SHARAF. L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.



FIG. 46. ROBĀT SHARAF. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'ĪWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

d'épaisseur. Les lits de briques, en effet, s'affaissèrent sous la charge, provoquant, dans chaque cas, la rupture de la voûte à la rencontre des deux encorbellements.

Les deux dernières des douze coupoles du robāt sont celles qui couvrent les petites salles carrées des appartements de la seconde cour (fig. 44). Elles ne mesurent que quatre mètres de diamètre et leur auteur n'estima pas nécessaire de passer des arcs sur les angles du carré. Il se contenta de les franchir au moyen de je ne sais quoi, une ou deux pièces de bois probablement, dont il ne fut pas particulièrement fier et qu'il habilla de plâtre.

Le grand iwān de la seconde cour, celui du fond du robāt, est l'endroit le plus décoré de l'édifice. Sa façade, très belle, très noble, est demeurée telle qu'à l'origine du monument (fig. 45). Mais tout l'intérieur a été revêtu en l'année 549 H. (1154-5) d'une nouvelle ornementation en plâtre sculpté.

La façade se compose, comme le portail de l'entrée, d'une haute arcade surmontée d'un panneau de broderie en briques taillées encadré d'une inscription

en caractères kufiques monumentaux, également exécutés en briques taillées. La partie supérieure de cette inscription a disparu, comme dans le cas de l'iwān d'entrée, mais au dessous de son emplacement a subsisté une inscription plus petite, exécutée en caractères kufiques et en briques taillées (fig. 46). Elle nous fournit le nom du rédacteur de la grande inscription, "cette inscription" désignant vraisemblablement le texte du bandeau qui couronnait les façades de la seconde cour et sans doute aussi celles de la première cour. En voici la transcription et la traduction:

حرر هذه الكتابة على يادي ابي منصور اسعد بن محمد الطرائفي السرخسي غفر الله
له و لوالده

"Cette inscription a été rédigée par 'Alī[ā]bādī Abū Maṣṣūr As'ad, fils de Muḥammad le Ṭā'ifī, de Sarakhs. Que Dieu lui pardonne (ses fautes), ainsi qu'à ses parents!"

Dans les parties verticales de la grande inscription, qui seules ont subsisté, on peut lire, à droite (fig. 45):

..... ابوالقاسم

"... Abu'l-Kāsem ..."

et à gauche (fig. 47):

..... لهما في شهر سنة ثمان

"... à eux. Durant les mois de l'année . . 8."

La date de la construction de l'édifice, ou l'une des dates, se trouvait donc ici, mais il n'en reste que le chiffre des unités. Je dirai dans un instant pourquoi je pense qu'elle était 508 H. (1114-5).

J'ai parlé plus haut de l'intérieur de l'iwān, à propos de la restauration de 549 H., et j'ai donné, à cette occasion, le texte de l'inscription en plâtre sculpté qui en fait le tour. En voici de nouveau la traduction, dont nous allons avoir besoin:

"Durant la faveur du gouvernement du Sulṭān glorifié, roi des rois glorieux,

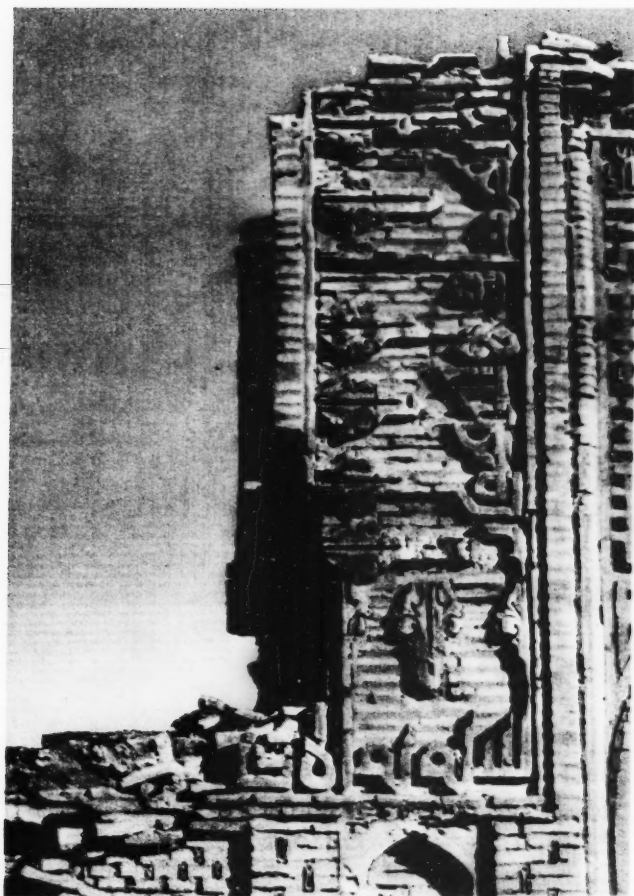


FIG. 47. ROBĀṬ SHARAF. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'ŪWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

maître des nuques des nations, souverain des Arabes et de l'Adjem – Que Dieu prolonge sa durée! – . . . Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn, Abu' l-Hārith Sandjar, fils de Malek Shāh, Borhān Amīr al-Mu'menīn – Que Dieu glorifie ses victoires! – Par les soins de . . . des Musulmans, reine des femmes des mondes, celle qui honore la descendance d'Afrāsiyāb, Kutlugh Balkā, Saiyidē Turkān, fille du Khākān glorieux – Que Dieu fasse durer sa grandeur! – . . . Dans les mois de l'année 549 H." (fig. 48 et 49).

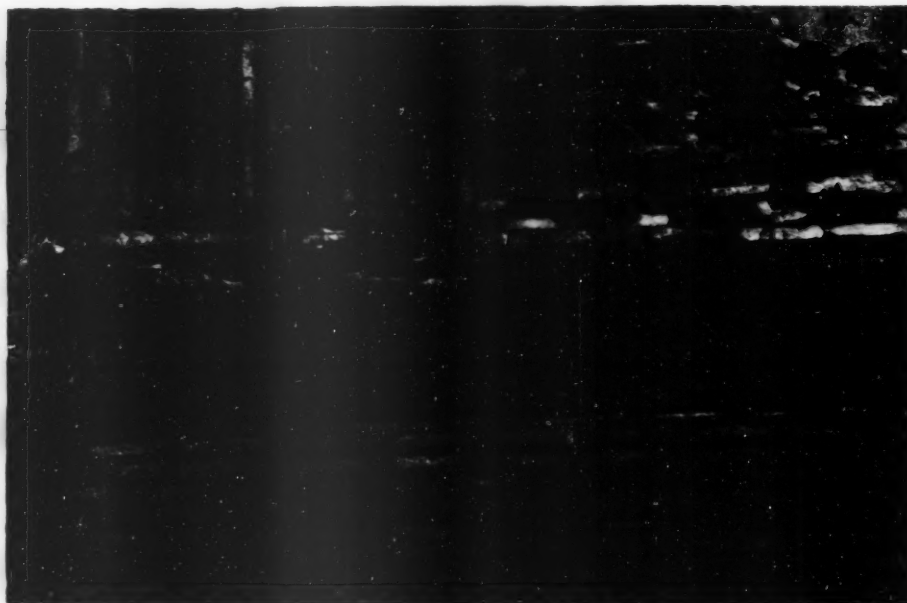


FIG. 48. ROBĀṬ SHARAF. INSCRIPTION INTÉRIEURE DE L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

Le premier des personnages cités est Sulṭān Sandjar, fils de Malek Shāh, le dernier des "Grands Seldjuks". Il porte ici les titres qui lui ont été conférés par le Khalife al-Mustarshid: "Mu'izz al-Dunyā wal-Dīn" et "Borhān Amīr al-Mu'menīn".¹) Il était, en l'année 549 H. (1154-5), date de l'exécution de l'inscription, prisonnier des Ghuzz, mais continuait d'être considéré par eux comme le souverain légal. La khuṭba fut dite en son nom pendant toute la durée de sa captivité et jusqu'à sa mort, en 552 H. (1157).

Du second personnage cité, la haute dame "par les soins" de qui le robāt fut restauré en 549 H., on pourrait tout d'abord penser qu'elle était la mère de Sulṭān Sandjar, le titre de Saiyidè qu'elle porte dans notre inscription étant l'un de ceux que l'on donnait souvent aux reines-mères, mais il n'en est rien, car la mère de Sandjar mourut en 515 H. (1121-2)²). Elle n'était d'ailleurs qu'une

1. *Ta'rikh-e Guzide*. Edition Ed. Gibb Memorial. p. 457 du texte et p. 101 de la traduction de E. G. Browne et R. A. Nicholson.

2. *idem*, p. 101.

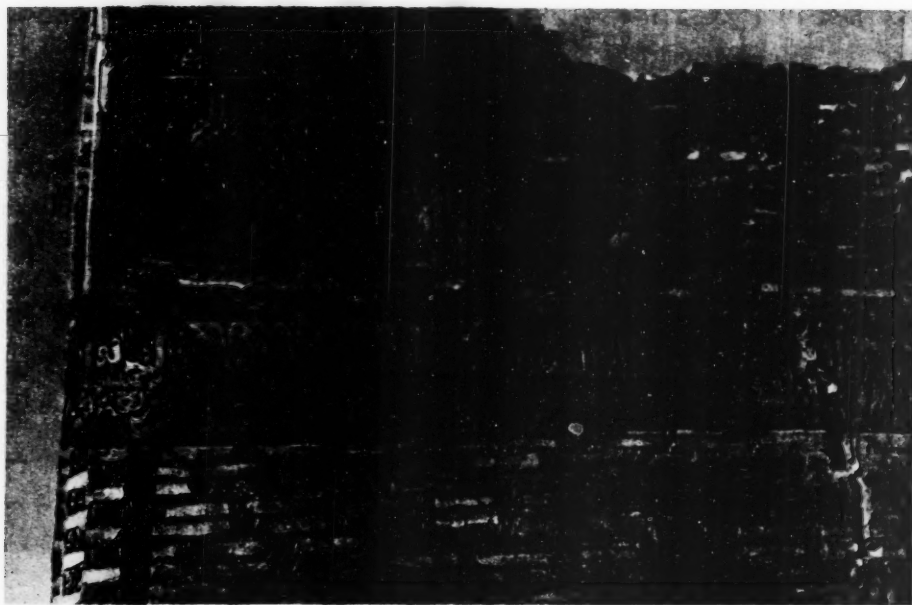


FIG. 49. ROBĀṬ SHARAF. INSCRIPTION INTÉRIEURE DE L'IWĀN DU FOND
CLICHÉ A. G.

esclave turque, du nom de Tapar, qui n'est jamais comptée au nombre des épouses de Malek Shāh¹⁾ et n'aurait pu porter le titre de "reine des femmes des mondes". Notre Saiyidè Turkān, "fille du Khāqān glorieux", "honneur de la descendance d'Afrāsiyāb", est l'épouse de Sandjar, sa seule épouse connue, la célèbre Turkān Khātūn, fille du Khāqān Muḥammad Arslān Khān b. Sulaimān, prince de Transoxiane, l'un de ces "Afrāsiyābī Malik, de la postérité d'Afrāsiyāb" dont parle le *Tabakat-e Nāsirī*.²⁾ Arslān Khān, alors qu'il n'était encore que le prince Muḥammad Tegīn, s'était enfui au Khorāsān au moment de la conquête de la Transoxiane par Qadr-Khān Djibrā'il. Après la défaite de ce Qarakhānide par Sulṭān Sandjar il fut établi seigneur de Samarkand avec le titre d'Arslān Khān (495 H. (1102)). Il maria plus tard sa fille à Sandjar.³⁾

Cette princesse est bien souvent mentionnée par les historiens sous l'appel-

1. Voir E. de Zambaur, *Manuel de généalogie et de chronologie*, Tableau R. Note 6.

2. *Tabakat-e Nāsirī*, Traduction H. G. Raverty, t. II, p. 900.

3. W. Barthold, dans *Encyclopédie de l'Islām*, Article: Arslān Khān.

lation de Turkān Khātūn,¹⁾ mais jamais, à ma connaissance, sous celle, d'ailleurs parfaitement admissible, de Ḳutluḡ Balkā.²⁾ Elle accompagnait Sandjar dans ses déplacements, même à la guerre, et fut deux fois prisonnière, en 536 H. (1141), lors de la défaite de Sandjar par les Ḳara-Khitāi,³⁾ et une autre fois, en 548 H. (1153), en même temps que son époux, lors de la révolte des Ghuzz. Les historiens iraniens nous disent que le Sultān demeura en captivité pendant quatre années et que pendant tout ce temps il ne fit aucun effort pour se libérer, afin de ne pas laisser Turkān Khātūn aux mains de l'ennemi.⁴⁾ Ce n'est qu'après la mort de cette princesse, survenue au commencement de l'année 551 H. (1156), qu'il s'y décida. Il y parvint en Ramaḍān de la même année 551 H. et rentra à Marw où il mourut au commencement de l'année 552 H. (1157), à l'âge de 72 ans.

Turkān Khātūn, que notre inscription appelle probablement "Saiyid" en raison de son âge, car elle semble avoir été l'épouse de Sandjar pendant plus de cinquante années, avait sans doute hérité de son père, Arslān Khān, le goût qu'il avait pour les constructions et qui l'a rendu célèbre en Asie centrale.⁵⁾ C'est elle qui, bien qu'en captivité, fit restaurer Robāṭ Sharaf. Elle fit aussi, paraît-il, réparer, sur la même route de Sarakhs à Nishāpūr, Robāṭ Māhi, qui aurait également souffert du brigandage des Ghuzz.

Reste à essayer de déterminer la date de la construction de notre monument.

1. Le mot "Turkan," qui désigne fréquemment les reines turques, n'est pas un nom propre mais signifie "reine, grande dame". La prononciation correcte est "Terken". (W. Barthold, dans *Turkestan down to the Mongol Invasion*. Ed. Gibb. Memorial. p. 337. note 2).

2. "Ḳutluḡ" et "Balkā" sont des titres généralement attribués aux princes et qui sont aussi bien féminins que masculins. Nous connaissons une dynastie des Ḳutluḡ Khāns, dont Ḳutluḡ Turkān Khātūn, veuve de Ḳuṭb al-Dīn Muḥammad, qui régna sur Kermān de 655 H. (1257) à 681 H. (1282). Ses filles s'appelaient Urdū Ḳutluḡ et Yol Ḳutluḡ.

To "Ḳutluḡ" corresponds the Arab "Mubārak" and the Mongol "Oldjāitū." (*Tabakat-é Nāṣirī*. Ed. H. G. Raverty. p. 865, en note).

Bak signifie "a lord, a great man. It is a title or surname, like Bak in Bak-Taghdi, Alb in Alb-Tigin, and Balkā in Balkā-Tigin." (*idem*. p. 49. note 7).

Balkā Tigin est un prince de la dynastie ghaznawide.

3. "Ils s'emparèrent de Turkān Khātūn, qui était Maliké Djahān (reine de l'univers) et l'épouse de Sultān Sandjar... Après la conclusion de la paix, ils rendirent Turkān Khātūn à Sultān Sandjar." (*Tabakat-é Nāṣirī*. Ed. H. G. Raverty. p. 154-5. Voir aussi p. 911 et 926 en note).

4. *Ta'rikh-é Guzide*. Ed. Gibb Memorial. Trad. E. G. Browne et R. A. Nicholson. p. 462. Voir aussi *Tabakat-é Nāṣirī*. Ed. H. G. Raverty. p. 156. note 8.

5. Voir dans W. Barthold. *Turkestan*... p. 319-320, l'énumération des monuments publics dont la construction lui est attribuée.

Nous avons vu que ce n'est pas la vétusté qui motiva les travaux de réparation et de restauration exécutés en 549 H. mais, vraisemblablement, le fait de sa dévastation par les Ghuzz, en 548 H. Historiquement nous devons donc supposer que la construction du robāt a pu être terminée en cette même année 548 H. L'édifice ne nous fournit, en effet, aucune date de construction complète et les noms divers que nous trouvons dans ce qui subsiste des inscriptions anciennes ne nous apprennent rien. Ghiyāth al-Dawlē, Abū Raḥmat Allāh, Abū Sa'd Muḥammad, Abū'l-Ḥasan (ou Ḥusain), Abū'l-Ḳāsem, 'Alīābādī Abū Maṣṣūr, sont pour nous des inconnus. D'autre part, nous pouvons, à la rigueur, rapprocher notre robāt, qui comprend plusieurs cours à quatre iwāns, du premier édifice de ce type connu, la Madrasa de Khargird, au nom de Niẓām al-Mulk, ministre d'Alp Arslān et de Malek Shāh de 456 H. (1063-4) à 485 H. (1092). Nous pouvons donc penser que Robāt Sharaf fut construit entre les années 456 et 548 H. (1063-4 et 1153). Nous pouvons même, la Niẓāmiyye de Khargird ayant été vraisemblablement édifée entre les années 475 et 485 H. (1082-1092)¹) réduire cet espace de temps à 475-548 H., mais cette datation est évidente à première vue.

Pour parvenir à plus de précision, notre seule ressource est d'encadrer le robāt, d'aussi près que possible, au moyen de monuments dûment datés, puis d'exercer ce que la nature nous a donné de sens critique. Il nous faut malheureusement écarter de cette confrontation de nombreux édifices de l'école d'Iṣfahān qui n'ont rien à voir avec le Khorāsān et regretter la disparition de quelques autres qui nous auraient mieux servis. Cependant, à l'époque qui nous intéresse, il s'est produit, entre l'Est et l'Ouest de l'Īrān, un échange si considérable de techniques architecturales et de formules décoratives qu'il nous est possible de tirer quelque profit de cette constatation. De plus il se trouve qu'au Khorāsān même, dans le Khorāsān seldjukide, en un temps où l'art brillant des Samanides se modifiait rapidement, quelques monuments ont subsisté qui nous fournissent des renseignements précieux.

A l'époque de la construction du robāt, ainsi que je l'ai dit plus haut, l'architecture du Khorāsān utilisait uniquement la brique, pour le décor comme pour la construction. Il ne s'y trouvait en plâtre que les rosaces occupant des espaces

1. Dans l'inscription de fondation de cette madrasa, Niẓām al-Mulk est qualifié de Raḍī Amīr al-mu'menīn, titre qui ne lui aurait été octroyé que peu de temps avant l'année 480 H.



FIG. 50. BASTĀM. DÉCOR D'UN ARC DE LA MOSQUÉE DE 514 H.

CLICHÉ A. G.

en forme de croix, ménagés dans les jeux de briques. Mais en 549 H. (1154-5), dans le grand *īwān* du *robāṭ*, et même en 547 H. (1152), sur le tombeau de *Djalāl al-Dīn al-Ḥusain*,¹⁾ on couvrait certaines parties des murs au moyen d'un revêtement de plâtre abondamment sculpté. Ce qui était déjà devenu une formule décorative à la mode, et continua à se développer ensuite, s'élabora donc entre la date de la construction du *robāṭ* et celle de sa restauration (549 H.). Or en l'année 514 H. (1120-1) fut édifiée dans le cimetière de Bastām, près de la tombe de *Shaiḫ Bāyazīd*, une mosquée où nous trouvons le décor sur revêtement de plâtre à son début. Dans la salle étroite et longue, encore voûtée en berceau, qui longe la salle centrale a subsisté un arc dont le décor un peu maladroit (fig. 50) est déjà celui de l'arc de tête du grand *īwān* de notre monument (fig. 9). Il me paraît bien indiquer que la mosquée de Bastām est moins ancienne que le *robāṭ* original, qui ne comporte rien de semblable, et fixer à 514 H. la limite basse de l'espace de temps dans lequel nous devons chercher la date de

1. E. Cohn-Wiener. *Turan*, pl. XII-XIV.

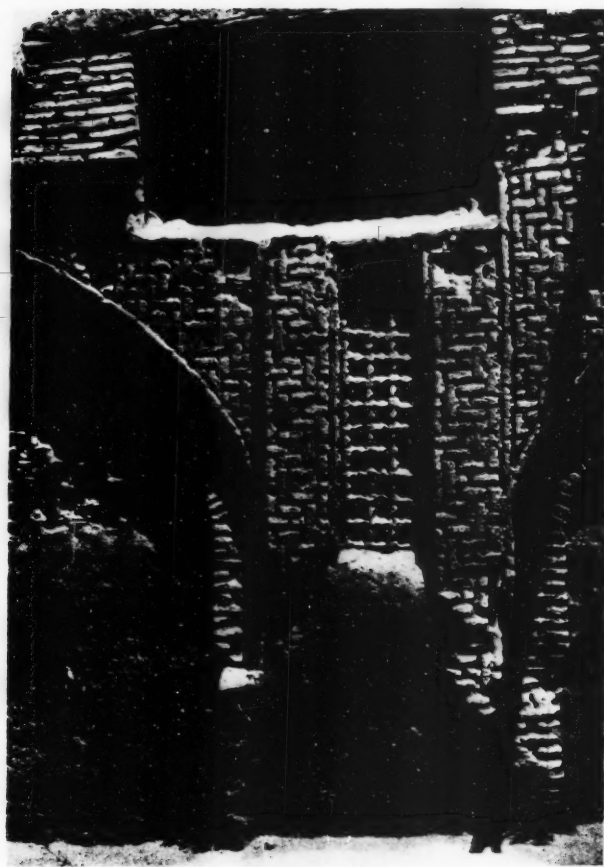


FIG. 51. BASTĀM. DÉCOR DU MUR POSTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE 514 H.

CLICHÉ A. G.

la construction de notre monument. D'autres constatations semblent bien venir en confirmation de cette vue. La mosquée de Bastām possède des panneaux de cette broderie, en jeux de briques très saillantes (fig. 51), qui décore encore les façades du portail d'entrée (fig. 3 et 17) et de l'iwān axial (fig. 45 et 46) du robāt. Cette broderie, nous la trouvons aussi en 513 H. (1119-20) dans la Namāzgāh de Bukhārā,¹) en 505 H. (1111-2) sur le minaret de Khosrūgird,²)

1. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. VI.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 358 B.



FIG. 52. GUNĀBĀD. DÉCOR DE LA COUR DU MASDĪD-É DJĀMI'

CLICHÉ A. G.

en 504 H. (1110-1) sur celui de Sāwé,¹⁾ vers 450 H. (1106-7) sur celui de la mosquée Djāmi' de Dāmghān,²⁾ en 490 H. (1096-7) sur la tour de Mehmān-dūst, "shortly before 1076" (470 H.) sur le Robāt-é Malik (Transoxiane),³⁾ entre 417 et 446 H. (1026-7 et 1054-5) sur le minaret de la mosquée Djum'a de Semnān,⁴⁾ entre 417 et 420 H. (1026-7 et 1029-30) sur celui du Tārī Khānè de Dāmghān,⁵⁾ en 417 H. (1026-7) sur le tombeau de Pīr-é'Ālamdār, à Dāmghān⁶⁾ etc. . . . Par contre ce vigoureux décor a déjà perdu de son énergie à Bukhārā en 515 H. (1121-2), sur le minaret de la mosquée Kāliyān,⁷⁾ tombe dans la monotonie à Usghen en 547 H. (1152), sur le tombeau de Djalāl al-Dīn

1. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 358 A.
2. *idem.* pl. 359 A (et non B).
3. *idem.* t. II, p. 986, et t. IV, pl. 272 A.
4. *idem.* t. IV, pl. 360 A.
5. *idem.* pl. 359 B (et non A).
6. *idem.* pl. 339 B.
7. E. Cohn-Wiener. *Turan*, pl. IV.



FIG. 53. BASTĀM. DÉCOR DE LA FAÇADE DE LA MOSQUÉE DE 514 H.
CLICHÉ A. G.

al-Ḥusain,¹) et n'est plus que veulerie en 609 H. (1212-3), à Gunābād (fig. 52).

D'autre part, on trouve dans la mosquée de Bastām et à Robāt *Shāraf* les mêmes croix ménagées dans les jeux de briques et garnies d'ornements en plâtre sculpté (fig. 53). Ce décor qui, à ma connaissance, n'apparaît tel au *Khorāsān* que dans ces deux monuments, nous le retrouvons plus tard, mais les croix sont alors garnies d'éléments de brique taillés, comme sur un tombeau d'Usgen daté de l'année 582 H. (1186-7)²), ou de *kāshīs*, voire des deux à la fois, comme à

1. E. Cohn-Wiener, *Turan*, pl. XII.

2. *idem*, pl. XVI 2.

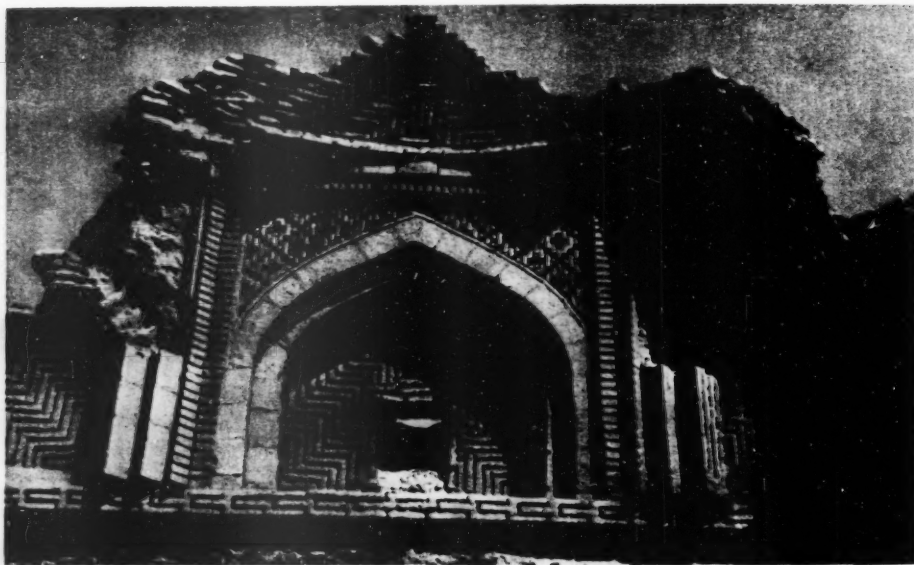


FIG. 54. SANGĀN BĀLĀ. COUPOLE D'UN TOMBEAU

CLICHÉ A. G.

Sangān Bālā (fig. 54). Par contre, il existe en 491 H. (1097-8) sur le minaret de Barsiān,¹⁾ tel qu'à Bastām et à Robāṭ Sharaf.

Nous sommes donc amenés à remonter sensiblement, par rapport à la mosquée de Bastām, la date haute possible de la construction du robāt, mais non jusqu'à 417 H., bien entendu, ni même jusqu'à celle du minaret de Barsiān, 491 H. Il existe en effet dans notre robāt une forme architecturale parfaitement caractéristique, devenue classique, et qui fut empruntée aux monuments de l'école d'Iṣfahān, le pilier à niches plates superposées et à colonnettes d'angle (fig. 37 et 45). Le plus ancien exemple daté s'en trouve dans la Djāmi' de Zawārè, dont la construction fut terminée en l'année 530 H. (1035-6)²⁾. Il en subsiste d'autres qui sont vraisemblablement plus anciens, à Gaz, à 20 kilomètres au Nord d'Iṣfahān (fig. 55), et dans la Djum'a d'Iṣfahān, sur la façade de l'Īwān Est de la cour,³⁾ mais le Masdjid-é Buzurg de Gaz n'est pas daté et le moment

1. M. B. Smith. Barsiān, dans *Ars islamica*, 1937, fig. 45.

2. *Athār-é Irān*, 1936, fig. 200 et 201.

3. *idem*, 1936, fig. 175.



FIG. 55. GAZ (PRÈS D'ISFAHĀN). PILIER DE L'ĪWĀN SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.

de la transformation de la mosquée de Nizām al-Mulk en une mosquée à quatre īwāns n'est pas exactement connu. Je pense que ces derniers travaux eurent pour origine l'incendie de 515 H. (1121-2) et qu'ils furent exécutés au cours des années suivantes,¹⁾ mais cette datation manque encore de précision. Les piliers en question sont d'ailleurs, dans les deux cas, pour ainsi dire si sûrs d'eux-mêmes qu'ils ne sont évidemment pas les premiers du genre. Il y en eut de plus anciens, qui ont disparu.

1. *Āthar-e Irān*, 1936, p. 226.

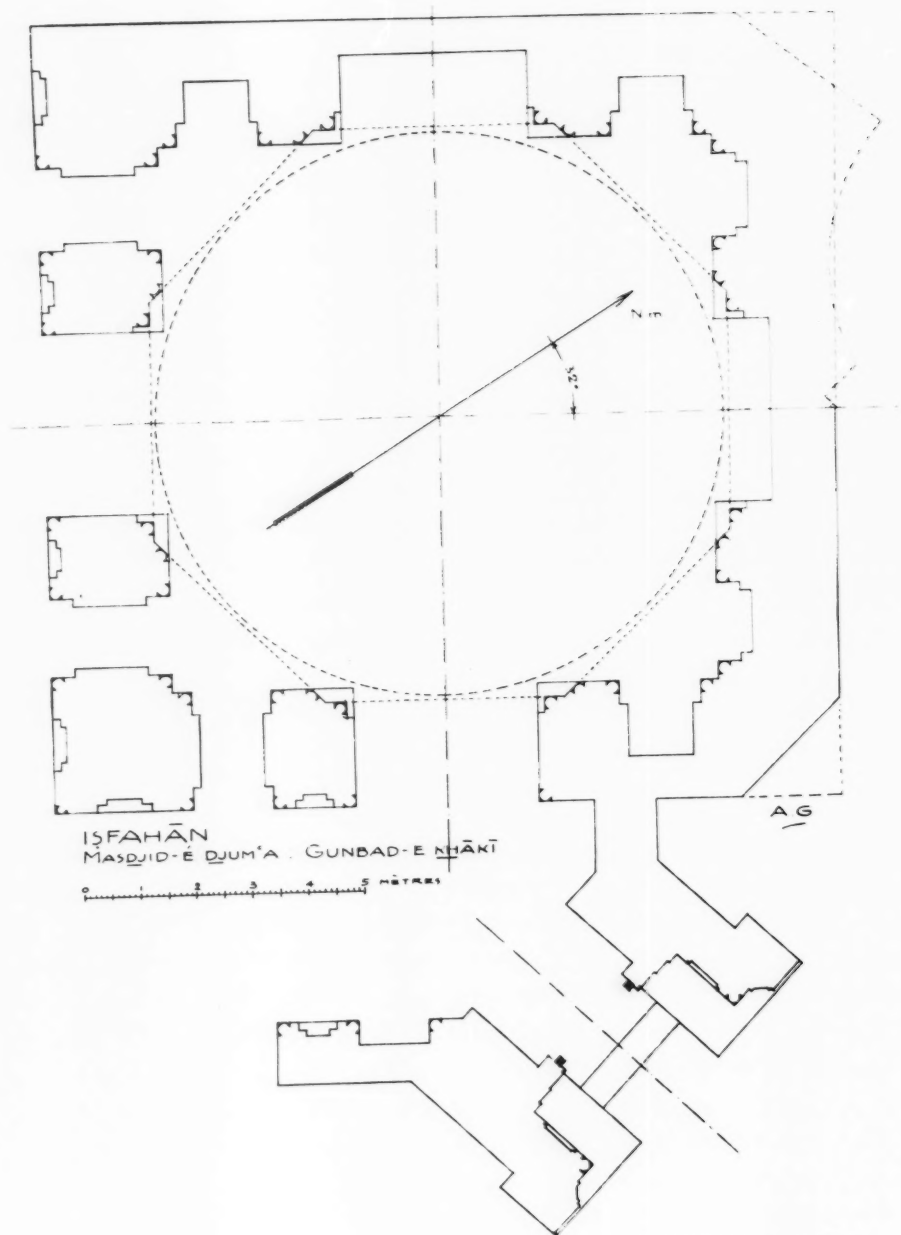


FIG. 56. ISFAHĀN. MASJID-E DJUM'A. PLAN DU GUNBAD-E KHĀKĪ

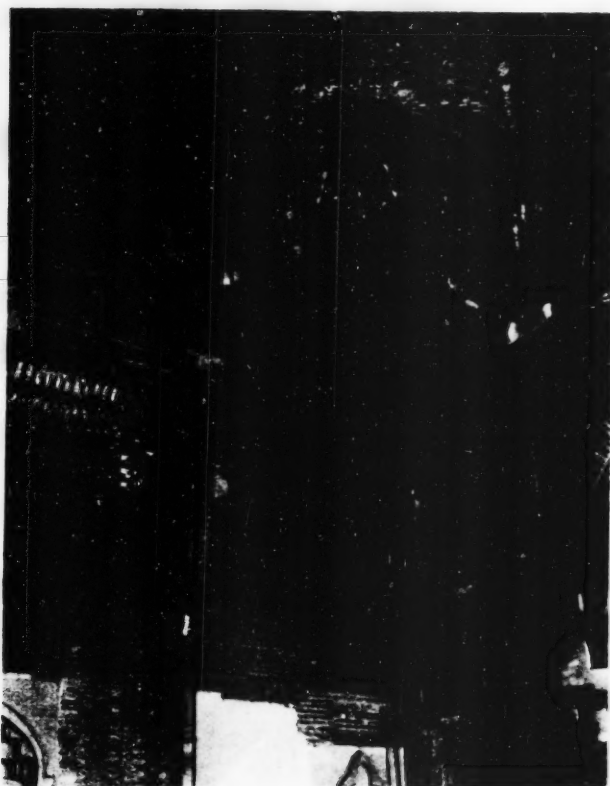


FIG. 57. GULPĀYGĀN. INTÉRIEUR DE LA SALLE À COUPOLE
CLICHÉ A. G.

Cependant le pilier à une niche plate et à colonnettes d'angle existe en 481 H. (1088-9) à l'intérieur et à l'extérieur du Gunbad-é Khākī d'Iṣfahān (fig. 56).¹⁾ A Barsiān, en ou vers 491 H. (1097-8), l'arcade enveloppante de cette niche s'étant élevée considérablement, bien maintenue dans un renforcement rectangulaire, la place d'une niche supérieure existe, mais sa place seulement.²⁾ A Gulpāygān, c'est à dire entre les années 498 et 511 H. (1105 et 1118), dates du règne de Sulṭān Muḥammad, fils de Malek Shāh, deux ouvertures se superposent, parfaitement encadrées (fig. 57). Les éléments constitutifs du pilier de l'iwān

1. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 289 et 290.

2. M. B. Smith, Barsiān, dans *Ars islamica*, 1937, fig. 15.

KHORĀSĀN

sont alors réunis, mais il n'y a d'iwāns ni au Gunbad-é Khākī ni à Gulpāygan. A l'époque de la construction de ces édifices, la cour à quatre iwāns n'a pas encore apparu de ce côté de l'Irān. Les grandes mosquées de type iranien sont encore des mosquées kiosques. C'est un peu plus tard que la Djum'a d'Iṣfahān devint une mosquée cruciforme, mais nous avons vu que les piliers de ses iwāns n'en étaient pas alors à leur coup d'essai. C'est donc probablement sous le règne du Sultān Muḥammad que, de l'assemblage et de l'arrangement d'éléments préexistants se constitua le pilier à niches plates superposées et à colonnettes d'angle qui connut par la suite une si constante faveur.

Si l'on pense que cet événement, car c'en est un, qui marque sans doute aussi l'apparition de la cour à quatre iwāns dans la région d'Iṣfahān, ne se produisit pas durant la première année du règne de Sultān Muḥammad mais quelque part entre les années 498 et 511 H. (1105 et 1118), si l'on admet, comme je crois logique de le faire, que Robāṭ Sharaf fut construit avant la mosquée de Bastām, c'est à dire avant l'année 514 H. (1120-1), et si l'on se souvient que la grande inscription de couronnement de robāṭ comportait une date de fondation qui a disparu, sauf le chiffre des unités, qui est 8, on en déduira que la date de la construction du monument est 508 H. (1114-5). Ce n'est encore, assurément, qu'une supposition, mais vraisemblable.

Ainsi donc la construction de Robāṭ Sharaf fut probablement terminée en l'année 508 H. (1114-5). Quarante années plus tard, en 548 H. (1153-4), il fut sans doute saccagé par les Ghuzz, puis, l'année suivante, en 549 H. (1154-5), réparé, légèrement modifié et, ainsi que dut le penser la haute dame qui ordonna ces travaux, embelli. Ensuite, devenu "Ābgīnè," le diamant, comme l'appelle Ḥamd Allāh Mustawfī, il périclita en même temps que la route qui était sa raison d'être, à mesure que prenait plus d'importance celle de Meshhed à Herāt. Il prit ou reprit, le nom de Robāṭ Sharaf. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ruine abandonnée dans un désert, repaire des loups, sans autre importance que pour les historiens de l'art iranien.

LA NIZĀMIYĒ DE KHARGIRD

Je pensais, il y a quelques années, que la plus ancienne mosquée à quatre iwāns datée, la Djāmi' de Zawārè (530 H. (1135-6)), étant d'un siècle antérieure à la

plus ancienne madrasa à iwāns multiples connue à cette époque, la Mustanṣiriyye de Baghdād (631 H. (1233-4)),¹⁾ ce long espace de temps pouvait indiquer que la madrasa n'a pas fourni à la mosquée le principe de la cour à quatre iwāns. "Il semble," disais-je alors, "que la mosquée ait elle-même découvert ce perfectionnement et qu'elle en ait fait bénéficier la madrasa."²⁾ Mais voici que des découvertes récentes viennent à l'encontre de cette hypothèse. La principale est celle d'un monument qui n'est ni une mosquée ni une madrasa mais un caravansérail, ce Robāt Sharaf dont je viens de parler, essentiellement composé de deux cours à quatre iwāns, construit antérieurement à la Djāmi' de Zawārè, probablement terminé en l'année 508 H. (1114-5).³⁾ D'autre part j'ai eu l'occasion de revoir la Nizāmīyè de Khargird.

Ce n'est même plus une ruine, mais un amas de terre où il est bien difficile de reconnaître autre chose qu'une cour et l'iwān au fond duquel se trouve le mihrāb de l'édifice. Cette fois cependant, venant de Robāt Sharaf et y retournant, intrigué par une certaine disposition du plan de ce monument laïc qui me paraissait avoir une origine religieuse, j'ai résolu de savoir décidément si la Nizāmīyè de Khargird possédait originairement un, deux ou quatre iwāns, autrement dit, si ce monument, daté par le nom célèbre de son constructeur, Nizām al-Mulk, pouvait être, ou non, considéré comme le plus ancien spécimen connu du type de construction que caractérise la cour à quatre iwāns. J'ai donc recherché, dans le chaos de terre crue qui représente aujourd'hui les bâtiments anciens de la madrasa et les ruines des constructions qui y ont été ajoutées au cours des siècles, ceux des murs originaux qu'il était possible de situer par rapport à l'iwān encore debout. J'ai pu mesurer les cotes importantes qui figurent sur le plan ci-joint (fig. 58).

L'angle Sud de la cour se trouve à 5,30 m du parement extérieur du mur gauche du grand iwān et à 5,90 m d'un morceau de mur long de onze mètres et

1. Gurgis Awad. The Mustanṣiriyah College, dans *Sumer*. Vol. I. p. 15: "L'édifice avait quatre iwans principaux, destinés à l'usage des quatre rites orthodoxes... Ibn Batuta dit: Les quatre rites sont représentés dans ce collège. Chaque rite a un iwan dans lequel il y a un emplacement pour l'enseignement, surmonté d'un petit dôme en bois sous lequel le professeur, grave personnage en vêtements noirs et turban, est assis sur un banc recouvert de tapis. A sa droite et à sa gauche sont assis deux récitants qui répètent tout ce qu'il dit. Il en est de même dans chacun des quatre groupes." (Ibn Batuta. Paris. 1914. Vol. II. p. 109).

2. A. Godard. Les premières mosquées de l'Irān, dans *Athār-e Irān*. 1936. p. 208. note 2.

3. Voir ci-dessus.

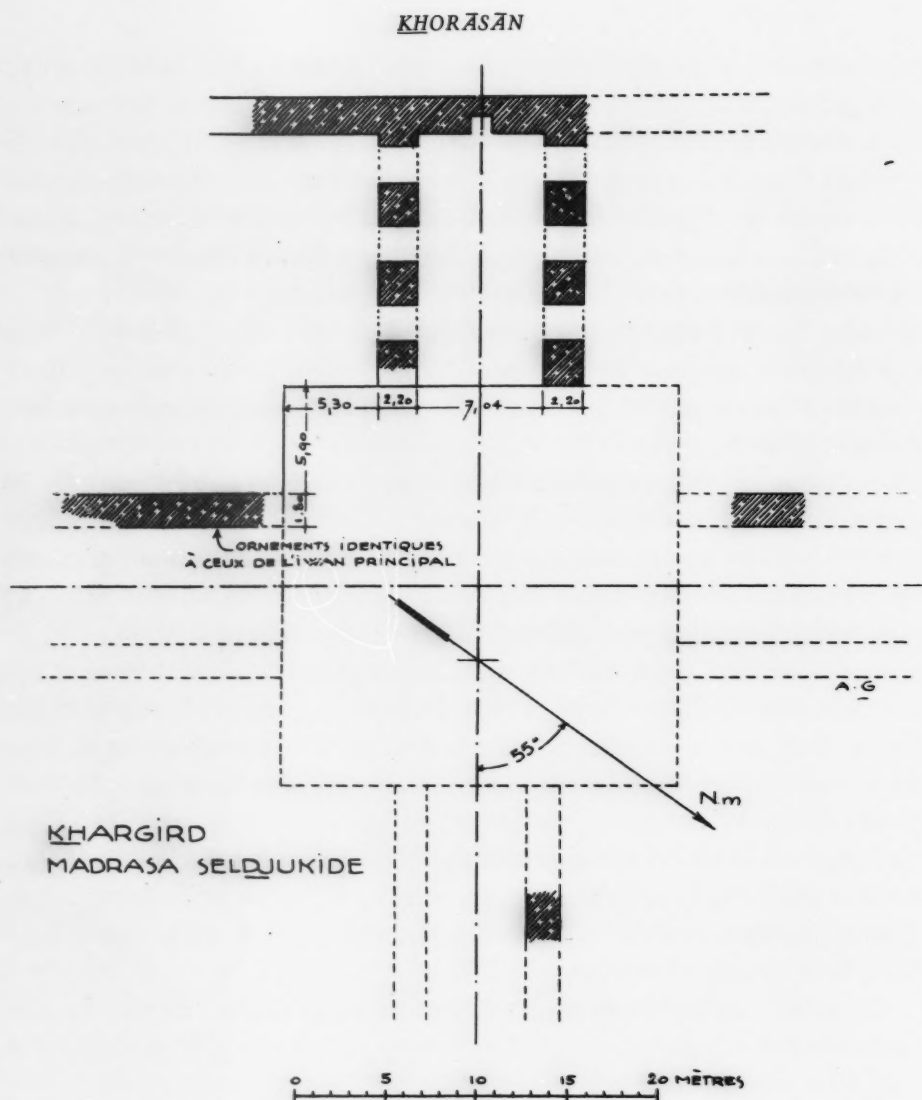


FIG. 58. KHARGIRD. PLAN DE LA MADRASA SELDJUKIDE

perpendiculaire au côté de la cour. Ce mur est encore orné, là où mon dessin l'indique, d'un fragment de décor identique à celui du parement intérieur des murs de l'iwān principal (fig. 58), c'est à dire d'un décor exécuté en briques cuites et non tel que serait celui d'une pièce d'habitation. Il semble donc bien

qu'il y ait eu originairement, sur le côté gauche de la cour, un īwān semblable au grand īwān. Je n'ai pu mesurer sa largeur, puisqu'il n'en subsiste plus que l'un des murs latéraux, mais son emplacement indique que la cour était carrée et nous pouvons, en conséquence, déterminer cette cote, 6,64 m, un peu inférieure à celle de l'īwān kibli. Il n'y a dans cette différence de largeur rien que de très normal, l'īwān kibli devant être, par tradition, plus monumental que les autres. A Zawārè, par exemple. l'īwān kibli mesure 7,45 m de largeur et les īwāns latéraux 3,76 m.¹⁾ A Naṭanz l'īwān kibli mesure 6,50 m et les īwāns latéraux 5,28 m.²⁾ A Ardistān l'īwān kibli mesure 9,40 m et les īwāns latéraux 6,60 m.³⁾ Il en est de même dans les édifices suivants, que je n'ai pas mesurés moi-même mais dont je prends les cotes sur les plans ou à l'échelle des plans que j'indique en notes:

Masjdjid-é Djum'a, à Iṣfahān (Īwān kibli = 13 mètres. Īwāns latéraux = 11 mètres.⁴⁾

Masjdjid-é Shāh, à Iṣfahān (Īwān kibli = 15 mètres. Īwāns latéraux = 13 mètres.⁵⁾

Madrassa Māder-é Shāh, à Iṣfahān. (Īwān kibli = 8,55 m. Īwāns latéraux = 6,20 m.⁶⁾

Masjdjid-é Malek, à Kermān (Īwān kibli = 9,50 m. Īwāns latéraux = 6 mètres.⁷⁾

Masjdjid-é Djāmi', à Kermān (Īwān kibli = 10,50 m. Īwāns latéraux = 6,50 m.⁸⁾

Masjdjid-é Gawhar Shād, à Meshed (Īwān kibli = 15 mètres. Īwāns latéraux = 10 mètres).⁹⁾

Etc. . . .

Je ne connais qu'une exception à cette règle, dans la Ghiyāthiye de Khargird, mais cette madrasa possède une mosquée indépendante de la cour et c'est pour

1. Voir le plan de ce monument dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 143.

2. *idem*. 1936. fig. 56.

3. *idem*. 1936. fig. 141.

4. Voir *A Survey of Persian Art*. vol. II. fig. 328.

5. P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. pl. VIII.

6. Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. pl. 77.

7. *A Survey of Persian Art*. vol II. fig. 367.

8. *idem*. fig. 395.

9. *idem*. fig. 424.

cette raison que tout caractère religieux a été volontairement enlevé à l'iwān kibli. Il n'est pas plus monumental que les autres et ne s'avantage pas d'un mihrāb.¹⁾ Ainsi donc, non seulement l'iwān retrouvé de la Nizāmiyè de Khargird peut être moins large que l'iwān kibli, mais encore il le doit. Il me semble d'ailleurs aussi que l'épaisseur des murs de cet iwān latéral (1,80 m.), inférieure à celle des murs de l'iwān kibli (2,20 m), indique que la portée de sa voûte était inférieure à celle de la voûte du grand iwān.

De ces constatations il se déduit bien qu'il y avait là, autour d'une cour carrée, un grand iwān, l'iwān kibli, et, au centre du côté gauche, un autre iwān, un peu moins large. Cet autre iwān ne pouvant se concevoir sans un troisième, symétriquement placé par rapport au principal, et trois iwāns autour d'une cour carrée n'allant pas, en Īrān du moins, sans un quatrième, opposé à l'iwān kibli, nous pouvons, sans aucun doute, penser que la Nizāmiyè de Khargird se composait d'une cour carrée, de quatre iwāns disposés sur les axes longitudinal et transversal de la cour et de locaux d'habitation, dans les angles de l'édifice ainsi déterminé.

Il existe d'ailleurs sur le côté droit de la cour, comme le montre la figure 58, un fragment de mur ancien qui me paraît être une partie du mur gauche de l'iwān droit. De même, sur la côté de la cour opposé à l'iwān kibli, on voit encore, mais dans un tel embarras de constructions en ruine que je n'ai pu le situer exactement par rapport au grand axe de la madrasa, un autre pan de mur, d'une longueur de 2,50 m, qui me semble avoir appartenu à l'iwān septentrional. Il m'a paru que sa distance de l'axe principal de l'édifice est sensiblement inférieure à la demi-largeur de l'iwān kibli, inférieure même à la demi-largeur des iwāns latéraux, ce qui n'aurait rien d'étonnant, ni même rien que de très normal, si cet iwān avait été le vestibule d'entrée de la madrasa. On remarque en effet que, dans les édifices religieux, l'ordre hiérarchique des iwāns, basé sur l'importance de la place qu'ils occupent autour de la cour, se trouve parfois modifié. Alors que l'iwān kibli est toujours le plus monumental et qu'en principe l'iwān septentrional vient ensuite, les iwāns latéraux n'arrivant qu'en troisième lieu, l'iwān septentrional, quand il sert de passage de l'extérieur à la cour du monument, peut être moins large que les iwāns latéraux. L'iwān septentrional de la

1. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. pl. XVII.

KHORĀSĀN

Djum'a d'Iṣfahān, par exemple, qui servait originairement de galerie d'accès à la cour de la mosquée, mesure huit mètres de largeur alors que les iwāns latéraux en mesurent onze.¹⁾ Dans la Djāmi' de Kermān, pour la même raison, l'iwān Nord mesure 6,00 m de largeur et les iwāns latéraux 6,50 m,²⁾ etc. . . .

A part le fragment de décor qui se trouve encore sur le mur subsistant de l'iwān gauche et dont je viens de parler, il n'y a plus, dans la madrasa, d'autres vestiges visibles de son ancienne ornementation qu'à l'intérieur et à l'extérieur de l'iwān kibli. En haut du mur gauche subsistent encore quelques parties du revêtement extérieur de cette partie du monument. Elles reproduisent exactement le même jeu de briques en zigs-zags dont il reste quelques vestiges sous l'inscription de Niẓām al-Mulk (fig. 63), ce qui nous prouve que l'iwān kibli, et sans doute aussi les autres iwāns, étaient beaucoup plus hauts que les parties courantes des façades sur cour. Il faut donc, en définitive, nous représenter la Niẓāmīyè de Khargird comme un monument où, autour d'une cour carrée, quatre iwāns d'importance inégale dominaient de beaucoup les constructions à un étage qui les joignaient.

Robāṭ Sharaf est un édifice à deux cours comportant chacune quatre iwāns. La première de ces cours, sorte de dépendance de la seconde, est rectangulaire. L'autre est parfaitement carrée. On y remarque ceci de très étonnant que l'axe principal du monument n'est pas dirigé selon la kibla du lieu mais que cependant l'iwān du fond est plus large que les iwāns latéraux, lesquels sont eux-mêmes plus larges que le quatrième iwān, qui sert d'entrée à la seconde cour. L'iwān du fond mesure 5,26 m de largeur, les iwāns latéraux 4,50 m et le quatrième 4,33 m. La largeur relative des iwāns a donc été déterminée selon la hiérarchie que nous venons de reconnaître dans les mosquées et dans les madāris. Or il n'y a, logiquement, aucune raison pour que l'un des iwāns de ce caravansérail soit plus large que les autres et il n'existe qu'une explication plausible de ce fait: les premiers caravansérails à quatre iwāns imitèrent servilement les dispositions de la madrasa. Plus tard, en effet, les iwāns des caravansérails auront le plus souvent même largeur. Les quatre iwāns de celui de Dehbīd, par exemple, mesurent uniformément 4,20 m de largeur.³⁾ Même constatation à Čelesiyè, où les

1. *A Survey of Persian Art*. vol. II. fig. 328.

2. *idem*. fig. 395.

3. Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. pl. 87.

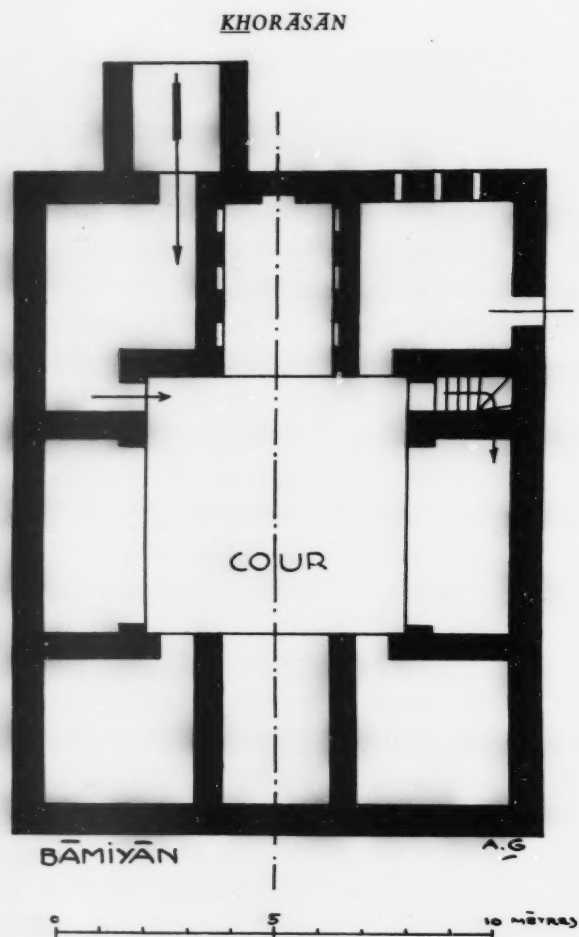


FIG. 59. PLAN D'UNE MAISON DE BĀMIYĀN (AFGHĀNISTĀN)

īwāns mesurent 4,90 m. de largeur.¹) Lorsqu'il s'y trouvera une différence, ce ne sera plus la tradition religieuse qui la motivera mais la question de l'accès à la cour de l'édifice. Trois des īwāns du caravansérail d'Amīnābād mesurent 4 mètres de largeur et le quatrième, l'īwān d'entrée, 3,40 m.²) A Pāsangān, par symétrie, l'īwān d'entrée et celui qui lui est opposé mesurent 5 mètres de lar-

1. Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. pl. 86.

2. P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. pl. LXVI.

geur. Les deux autres mesurent 5,50 m.¹⁾ Etc. . . .²⁾ Nous pouvons donc penser que le caravansérail à quatre iwāns, lorsqu'il se constitua, adopta le plan de la madrasa. Nous verrons qu'un peu plus tard la mosquée l'imita aussi, mais dans une autre région de l'Īrān, autour d'Isfahān.

Ce n'est pas tout ce que nous venons d'apprendre. Robāt Sharaf possède deux cours principales à quatre iwāns, mais aussi deux petites cours à quatre iwāns. Il y a donc quatre cours à quatre iwāns dans ce monument. Ce fait et l'excellence de leur architecture semblant bien indiquer que la cour à quatre iwāns était alors couramment employée, non seulement dans l'architecture monumentale des madāris et des caravansérails mais aussi dans celle des simples maisons, car les deux petites cours à quatre iwāns de Robāt Sharaf et les locaux divers qui les accompagnent ne sont pas autre chose que deux maisons. Or je trouve dans l'un de mes carnets de voyage le plan d'une maison dont les ruines existaient encore en 1923 sur l'emplacement de Bāmiyān, déserté depuis l'époque de la destruction de cette ville par Čingiz Khān, en l'année 618 H. (1221).³⁾ J'y trouve aussi, noté sur place, que les maisons de l'endroit étaient d'un type presque uniforme, qu'elles sont toutes ruinées mais que les restes de l'une d'elles permettaient d'en relever le plan (fig. 59). On y reconnaît quatre iwāns autour d'une cour. L'un d'eux, décoré de niches plates, était sans doute la pièce d'apparat. L'une des chambres d'angle, avec ses trois petites fenêtres et sa porte ouvrant directement sur l'extérieur, était probablement la cuisine. Ainsi donc une cour à quatre iwāns et une pièce fermée dans chaque coin du rectangle ainsi déterminé constituaient la maison-type de Bāmiyān à l'époque de sa destruction par les Mongols. Sans doute était-elle aussi celle du Khorāsān seldjukide, puisque nous en retrouvons les dispositions caractéristiques dans le Robāt Sharaf. Elles y apparaissent en de simples maisons mais également comme éléments essentiels d'une architecture

1. P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. pl. LXV.

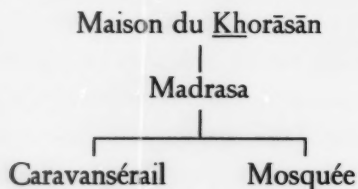
2. Il est peut-être intéressant de remarquer que le caravansérail Māder-é Shāh, à Isfahān, attenant à la madrasa Māder-é Shāh et fondé en même temps qu'elle pour lui procurer des revenus, a été conçu comme un pur édifice religieux. L'iwān Sud y mesure 5,80 m, l'iwān Nord 5,40 m et les iwāns latéraux 5 mètres.

3. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Bāmiyān. "En 618 (1221), la ville fut détruite par les mongols. Pendant le siège, Mütügen, petit-fils de Čingiz Khān, avait été tué. Pour le venger, le conquérant fit détruire la ville de fond en comble et massacrer tous ses habitants. L'emplacement reçut le nom de Mo-Balik (ville mauvaise), ou, d'après Rashid al-Dīn, de Mo-Kurghān (forteresse mauvaise) et, quarante ans plus tard, au temps de l'historien Djuwainī, il était encore inhabité." Il l'est toujours. On l'appelle maintenant Shahr-é Gholgola, la ville des sanglots.

KHORĀSĀN

plus vaste et déjà si perfectionnée qu'il nous faut bien admettre qu'elle n'en était pas alors à ses coups d'essai, ni là ni probablement dans la Nizāmīyè de Khar-gird, d'une quarantaine d'années antérieure au Robāt.

De même que la mosquée arabe, hypostyle, semble bien être le résultat de l'adaptation de la maison arabe aux besoins de l'Islām, la maison à quatre iwāns du Khorāsān semble donc bien se trouver à l'origine du plan à quatre iwāns de la madrasa, puis, par l'intermédiaire de la madrasa, du caravansérail et de la mosquée. C'est ce que résume le petit tableau suivant:



De ces trois édifices, la madrasa, le caravansérail et la mosquée à quatre iwāns, issus directement ou indirectement de la maison du Khorāsān, les uns, la madrasa et le caravansérail à quatre iwāns, sont vraisemblablement originaires du Khorāsān même. L'autre, la mosquée à quatre iwāns, se constitua dans la région d'Iṣfahān à l'imitation de ces "Nizāmīyè" que le ministre de Malek Shāh fit construire en plusieurs villes de l'Irān') et jusqu'à Baghdād et à Balkh, peut-être même, plus précisément, à l'imitation de celle d'Iṣfahān, qui a malheureusement disparu.

Il semble bien que les premières mosquées à quatre iwāns aient été le résultat de la simple adjonction de plan de la madrasa à celui de la mosquée iranienne du temps de Nizām al-Mulk, la mosquée-kiosque. "En avant du kiosque, qui fut toujours conservé comme sanctuaire, on construisit quatre iwāns autour d'une cour et, dans les intervalles demeurés entre cette cour et le mur d'enceinte, on trouva des salles diverses dont la couverture fut soutenue par des murs, des colonnes ou des piliers, selon les cas, le goût des architectes ou les dimensions

1. "Vers le milieu du V-ème siècle, Nizām fonda à Nishāpūr une madrasa pour le célèbre juriste Djuwainī. Quelques années après, il en créa une autre à Baghdād pour le fameux Shīrāzī, alors à l'apogée de sa popularité, puis d'autres à Baṣra, à Iṣfahān, à Balkh, à Herāt, à Mossoul, ailleurs encore." M. van Berchem, dans *Corpus Inscriptionum Arabicarum*. Egypte. p. 260.

de l'édifice."¹) C'est ce que nous constatons au Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān et c'est de la même façon que furent constituées les mosquées à quatre iwāns d'Ar-distān, Naṭanz, Gulpāygān, Sāwē, etc. . . . Cet arrangement, dont le succès fut très vif, fixa rapidement le parti architectural de la grande mosquée iranienne, c'est à dire de ce type d'édifice que l'on a très justement appelé "mosquée-madrassa."²) Les nouvelles mosquées furent construites selon cette formule nouvelle qui dotait les édifices religieux iraniens, jusqu'alors peu confortables, de vastes espaces couverts, c'est à dire des avantages de la mosquée de plan arabe. La plus ancienne actuellement connue est la Djāmi' de Zawāré, qui est datée de l'année 530 H. (1135-6). On y trouve bien, en arrière de l'iwān kibli, une vaste salle à coupole, souvenir de l'ancien kiosque. J'ai dit précédemment, en recherchant le moment de la construction de Robāṭ Sharaf, que c'est probablement sous le règne de Muḥammad, fils de Malek Shāh, que furent exécutées les premières transformations de mosquées kiosques en mosquées à quatre iwāns. Il n'y aurait donc eu qu'une trentaine d'années, au plus, entre les deux étapes de la constitution des édifices de ce type, celle de l'arrangement des anciennes mosquées à quatre iwāns et celle de la construction, d'une seule venue, des mosquées à quatre iwāns.

A l'époque seldjukide toutes les mosquées-madrasas connues, résultat d'arrangement ou non, semblent bien se trouver dans la région d'Iṣfahān.³) Chose curieuse, alors que le Khorāsān fournit, par l'intermédiaire de la madrasa, la cour à quatre iwāns aux mosquées de l'école d'Iṣfahān, il semble qu'en retour ce soit l'école d'Iṣfahān qui ait fourni au Khorāsān la mosquée à quatre iwāns. Longtemps après que, dans l'Ouest de l'Īrān, la grande mosquée était devenue un édifice cruciforme, le Khorāsān continua de construire des mosquées à deux iwāns seulement, l'iwān kibli, au fond duquel se trouvait le miḥrāb, et un autre iwān, moins important, qui lui faisait face, au centre du côté opposé de la cour.

1. *Athār-é Irān*. 1936. p. 208.

2. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Masdjid. t. III. p. 431.

3. La mosquée à quatre iwāns de Kermān qui est appelée Masdjid-é Malek a bien été édifée par le seldjukide Malek Tūrān Shāh, qui régna de 477 H. à 490 H. (1084-5 à 1096-7), mais elle a été depuis lors entièrement reconstruite. "Elle était très ruinée," dit N. de Khanikoff, "et on la reconstruisait quand je la visitai (en 1858). Je n'ai pu y trouver qu'un débris d'un verset du Koran tracé en caractères qu'on ne rencontre pas avant le VIII-ème siècle de l'Hégire." *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*. p. 194. De l'époque seldjukide elle n'aurait gardé qu'un miḥrāb en plâtre endommagé et un minaret décapité.

On dirait que le Khorāsān ait eu pendant longtemps scrupule de composer une mosquée à la façon de ses plus ordinaires maisons. Ce qui lui paraissait admissible pour une madrasa, qui n'était en somme qu'une grande maison, et pour un caravansérail, ne lui semblait peut-être pas convenir à la maison de Dieu. C'est du moins ce que paraissent indiquer les grandes mosquées de cette région de l'Īrān. Celle de Forūmad (fig. 65), vraisemblablement construite au commencement du VII-ème siècle de l'Hégire, celle de Gunābād, datée de l'année 609 H. (1212-3), celle de Zawzan (fig. 96), datée de l'année 616 H. (1219), sont des mosquées à deux iwāns. Celles, plus tardives, de Nishāpūr, de Sabzewār, etc. . . en sont aussi. D'autre part, la plus ancienne mosquée khorasanienne à quatre iwāns que je connaisse, ou dont je me souvienne pour l'instant, est celle qui fut construite à Meshhed en l'année 821 H. (1418) par l'épouse du Sultān Shāh-rukh, Gawhar Shād. Encore son architecte, Kīwām al-Dīn, était-il un homme de Shīrāz! ¹⁾

De ce qu'étaient les premières grandes mosquées du Khorāsān nous ne savons pas grand'chose, si ce n'est, par les historiens, qu'un certain nombre d'entre elles étaient des édifices hypostyles dont les colonnes étaient parfois de bois.²⁾ Mais nous pouvons penser qu'à côté de ces monuments d'instigation étrangère il y avait au Khorāsān, comme nous savons qu'il y eut dans la partie Ouest du pays, des édifices dont le plan aussi bien que la construction étaient purement iraniens. Ils furent probablement, tout d'abord, de simples iwāns, semblables à l'iwān kibli de la Nizāmiyeh de Khargird, et des salles à coupoles précédées du haut iwān cher au Khorāsān et au Turkestān, quelques chose comme les salles de prière des muṣallās de Turuk et de Meshhed.³⁾ Devant ces édifices, sur une esplanade limitée ou non par des murs, les fidèles se rangeaient pour la prière,

1. Cependant, avant cette date fut construit à Samarḳand le monument à quatre iwāns qui porte le nom de Bibi Shānim et qui est daté des années 801 H. (1398) et 808 H. (1405). C'est une madrasa, il est vrai, mais elle se présente exactement comme une mosquée à quatre iwāns de l'Ouest et on l'appelle souvent "Mosquée de Bibi Shānim." (Voir E. Cohn-Wiener. *Tūrān*. pl. LXIV-LXVII). Plus tôt encore, probablement, la grande mosquée à piliers, construite à Bukhārā par Arslān Khān Muḥammad b. Sulaimān, en 515 H. (1121-2), fut transformée en mosquée à quatre iwāns par l'adjonction d'iwāns latéraux.

2. "Abū Muslim, le fameux général et propagandiste des Abbasides, construisit des mosquées à Marw et à Nishāpūr. Cette dernière était supportée par des piliers de bois, et nous trouvons parfois mention d'autres mosquées sur piliers de bois en Perse (par exemple à al-Rubāt, province de Djurdjān, à Shīrāf, sur le Golfe persique, etc. . .)." E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Masjid. vol. III. p. 440. J'ai tout lieu de croire que la toiture de la vieille mosquée de Shūshtar était primitivement portée par des colonnes de bois.

3. Voir plus loin.

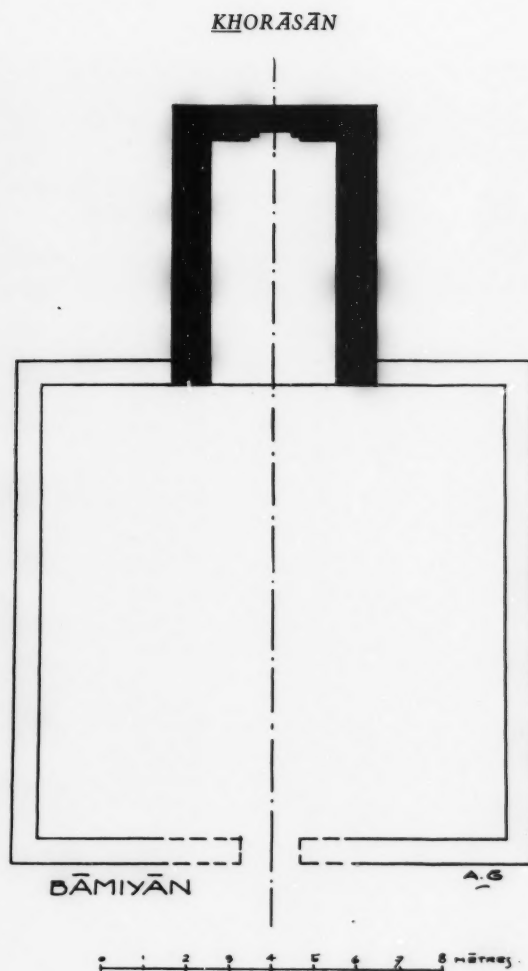


FIG. 60. PLAN D'UNE PETITE MOSQUÉE DE BĀMIYĀN (AFGHĀNISTĀN)

comme il le font encore devant nombre de mosquées du Turkestān. "Cela est particulièrement usuel au Turkestān," dit E. Diez. "L'iwān et les niches n'étaient en effet que des mihrābs à proportions monumentales, il n'y avait donc pas besoin d'autre chose."¹) J'ai d'ailleurs, mais ce n'est qu'une indication, car il s'agit d'une très petite construction, relevé sur l'emplacement de la ville de Bāmiyān, détruite par Čingiz Khān en l'année 618 H. (1221), le plan d'une petite mos-

1. E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Masjid. p. 441.

KHORĀSĀN

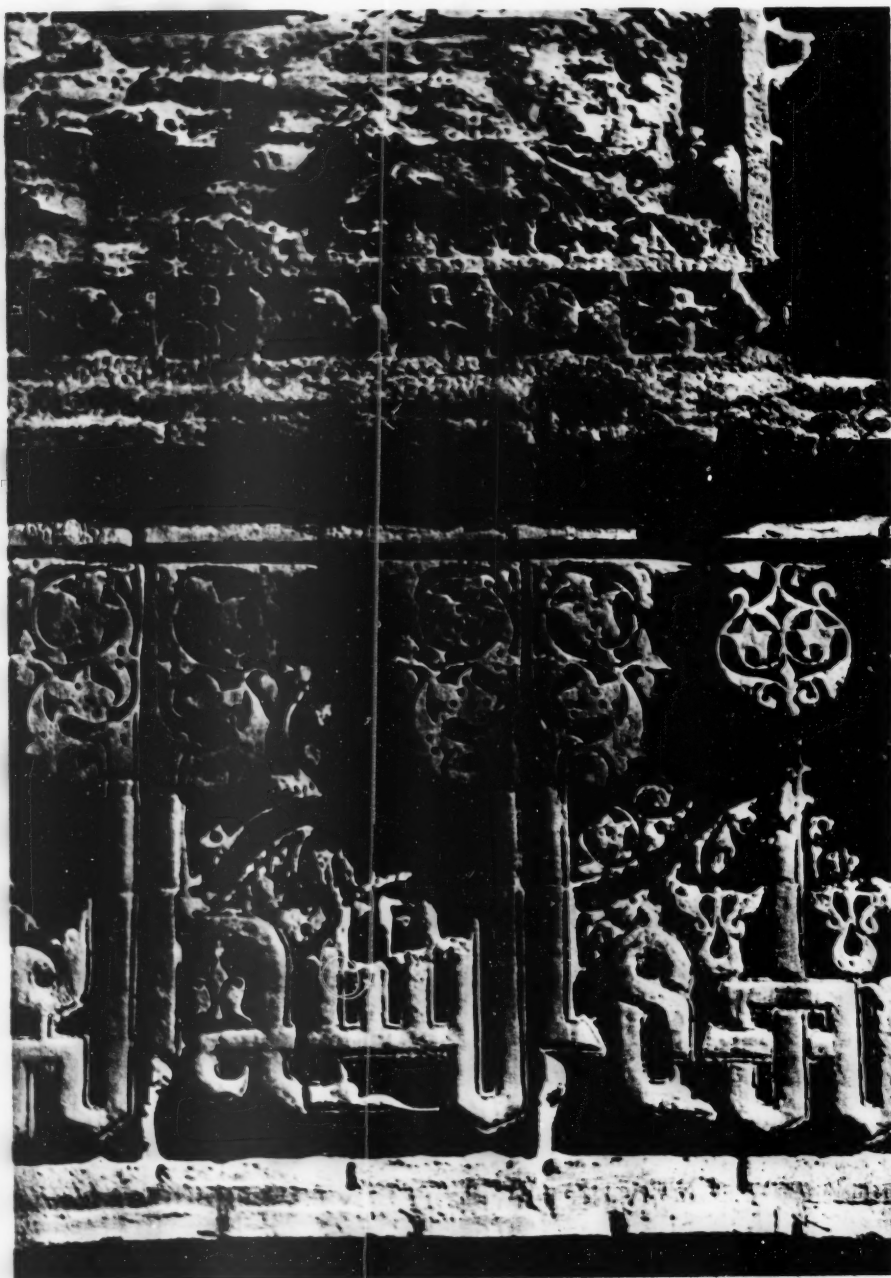


FIG. 61. KHARGIRD. DÉTAIL DE L'INSCRIPTION DE LA MADRASA SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.

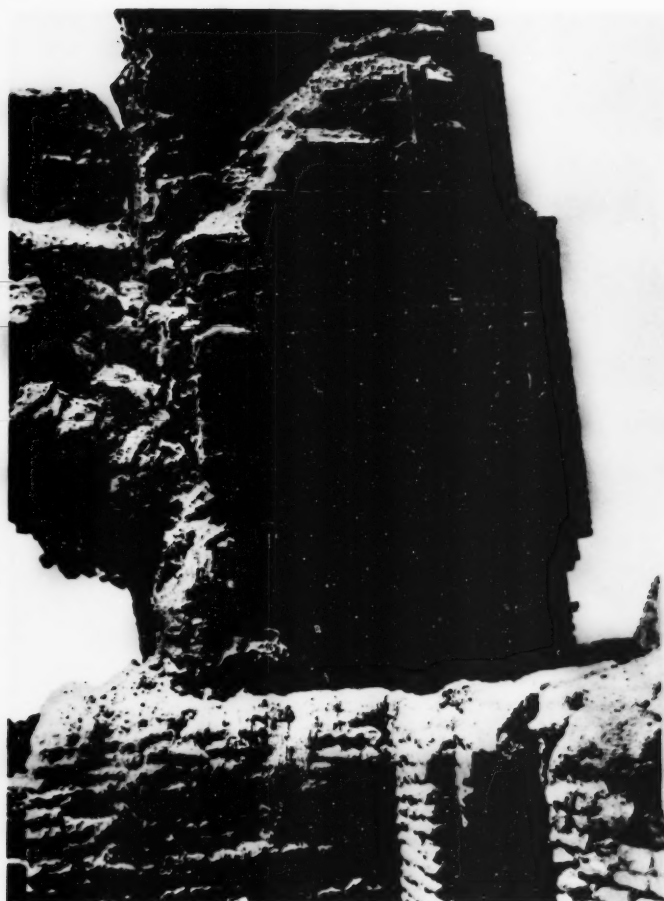


FIG. 62. KHARGIRD. DÉTAIL DE L'INSCRIPTION DE LA MADRASA SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.

quée qui n'était autre chose qu'un *īwān* dûment orienté, contenant le *miḥrāb* et précédé d'une cour limitée par des murs bas (fig. 60), une mosquée kiosque, encore un coup, semblable à celle de *Nirīz*,¹⁾ mais moins grande.

P.S.

Les murs de la seule partie de la *Nizāmīyè* de Khargird qui soit encore debout,

1. Le *Masdjīd-é Djum'a* de *Nirīz*, dans *Athār-é Īrān*, 1936, p. 163-172.

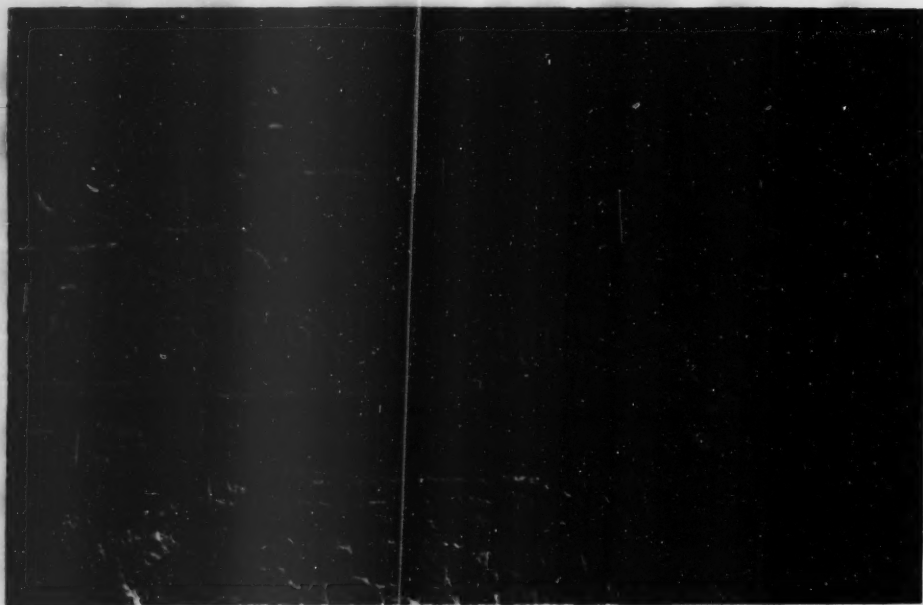


FIG. 63. KHARGIRD. DÉTAIL DE L'INSCRIPTION DE LA MADRASA SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.

l'*iwān kiblī*, menacent à ce point de s'écrouler que le Service archéologique a pris la décision d'en détacher la précieuse inscription au nom de Nizām al-Mulk, sans doute la plus belle de l'Irān, et de la transporter au musée de Tehrān, où elle se trouve maintenant.

Elle était si complètement enduite de boue, provenant de la liquéfaction des murs en terre crue de l'édifice, qu'on a cru pendant longtemps qu'elle était, elle aussi, en terre crue et qu'on ne pourrait la déposer sans la réduire en poussière, mais elle a été exécutée en terre cuite, taillée en de bonnes briques jaunes. Elle se compose d'une partie basse, l'inscription elle-même, d'une partie haute, uniquement ornementale, et d'éléments intermédiaires, les hampes des lettres, qui joignent la partie basse à la partie haute (fig. 61). La partie basse mesure 0,34 m de hauteur. Elle est formée d'une suite de grandes briques dont la largeur, dépendant de celle des lettres ou des groupes de lettres, varie de 0,40 m à 0,20 m. Leur épaisseur est de 0,11 m, mais les lettres qui y ont été taillées n'ayant que 0,075 m de saillie, il s'ensuit qu'elles reposent sur un fond rectangulaire de

KHORĀSĀN

0,035 m d'épaisseur. Les ornements de la partie supérieure ont été également taillés dans des briques de 0,40 m × 0,40 m × 0,11 m, mais en utilisent toute l'épaisseur. Leur surface est donc réduite aux limites de leur contour extérieur, sans doute afin de laisser toute liberté d'évolution au décor en plâtre sculpté qui remplit les vides, entre la partie basse et le haut du bandeau. Quant à la forme des ornements floraux, elle est variable selon les cas, selon qu'ils sont portés par deux hampes (fig. 61 et 63), par une hampe seulement (fig. 63), ou ne sont pas portés (fig. 61 et 63). La hauteur des éléments portés est uniformément de 0,315 m et celle des morceaux de hampes intermédiaires de 0,135 m.

L'inscription, ainsi constituée de trois éléments superposés qui mesurent 0,34 m, 0,135 m et 0,315 m, a donc une hauteur totale de 0,79 m, soit, avec les joints de scellement, 0,80 m. Le texte important qu'elle nous a conservé a été parfaitement lu par E. Herzfeld.¹⁾

La voici, telle qu'elle se trouve maintenant au Musée de Tēhrān:

اعوذ بالله من الشيطان

.... العادل ب... الملك قوام الد

..... ي بن اسحق رضى امير المؤمنين اطال الله في العز الدائم

يدى الشيخ العميد الاجل السيد سديد الدوله

"Que Dieu (nous) garde du diable! (fig. 62)²⁾ ... le juste, Nizām al-Mulk, Kiwām al-Dīn ... 'Alī b. Iṣḥāk, Rāḍī Amīr al-Mu'menīn. Que Dieu dure dans sa gloire éternelle! (fig. 63) ... Par la main du Shāikh, soutien (de la religion), le glorieux, al-Saiyid Sadīd al-Dawlè ..."

LES MOSQUÉES DE FORŪMAD ET DE ZAWZAN

Forūmad, l'ancienne Fariyūmad, se trouve à une douzaine de kilomètres de la route de Shāhrūd à Sabzewār, au N.E. d'Abbāsābād, au N.O. de Mazīnān.

1. E. Herzfeld. *A. M. I. t.* VII. p. 84-5.

2. Formule souvent placée devant une citation koranique.

KHORĀSĀN

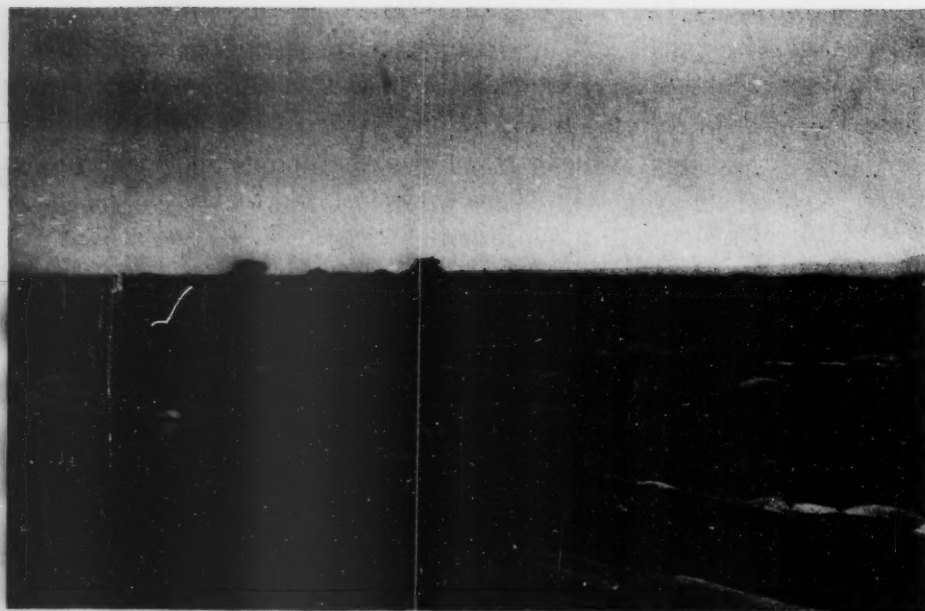


FIG. 64. FORŪMAD. VUE GÉNÉRALE
CLICHÉ A. G.

Cette localité, qui n'est plus qu'un gros village (fig. 64), fut autrefois le chef-lieu du district de Djuwain. Ḥamd Allāh Mustawfī le dit nettement.¹⁾ Yāḳūt, en 623 H. (1225), n'en parle pas, la ville principale du Djuwain étant, de son temps, Azādwar.²⁾ C'est donc à l'époque mongole que Fariyūmad prit de l'importance. Le Strange écrit, "according to Mustawfī," que c'est au VIII-ème siècle H. (XIV-ème A.D.) que "the capital of the Juvayn district had changed to Fariyūmad."³⁾ Cependant Mustawfī ne dit pas cela. Cependant aussi Azādwar, que Yāḳūt décrit comme une ville populeuse, possédant de belles mosquées,⁴⁾

1. Djuwain "is a district that formerly was included in that of Bayhaq, but which is now counted as separate. Its chief town is called Fariyūmad". (*Nuzhat al-Kulub*. Trad. G. le Strange. p. 148).

2. Djuwain est un "canton vaste et florissant sur le chemin que suivent les caravanes en allant de Bestham à Niṣabour. Les habitants du Khoraṣān le nomment Gouian et les Arabes ont formé de cela le nom de Djouein. Il est limitrophe au Bethaq, du côté de la Kibla, et à Djadjerm au nord. Son chef lieu est Azadvar, ville située sur la frontière occidentale de ce canton." (C. Barbier de Maynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*. p. 180).

3. G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate*. p. 392.

4. *Idem*.

KHORĀSĀN

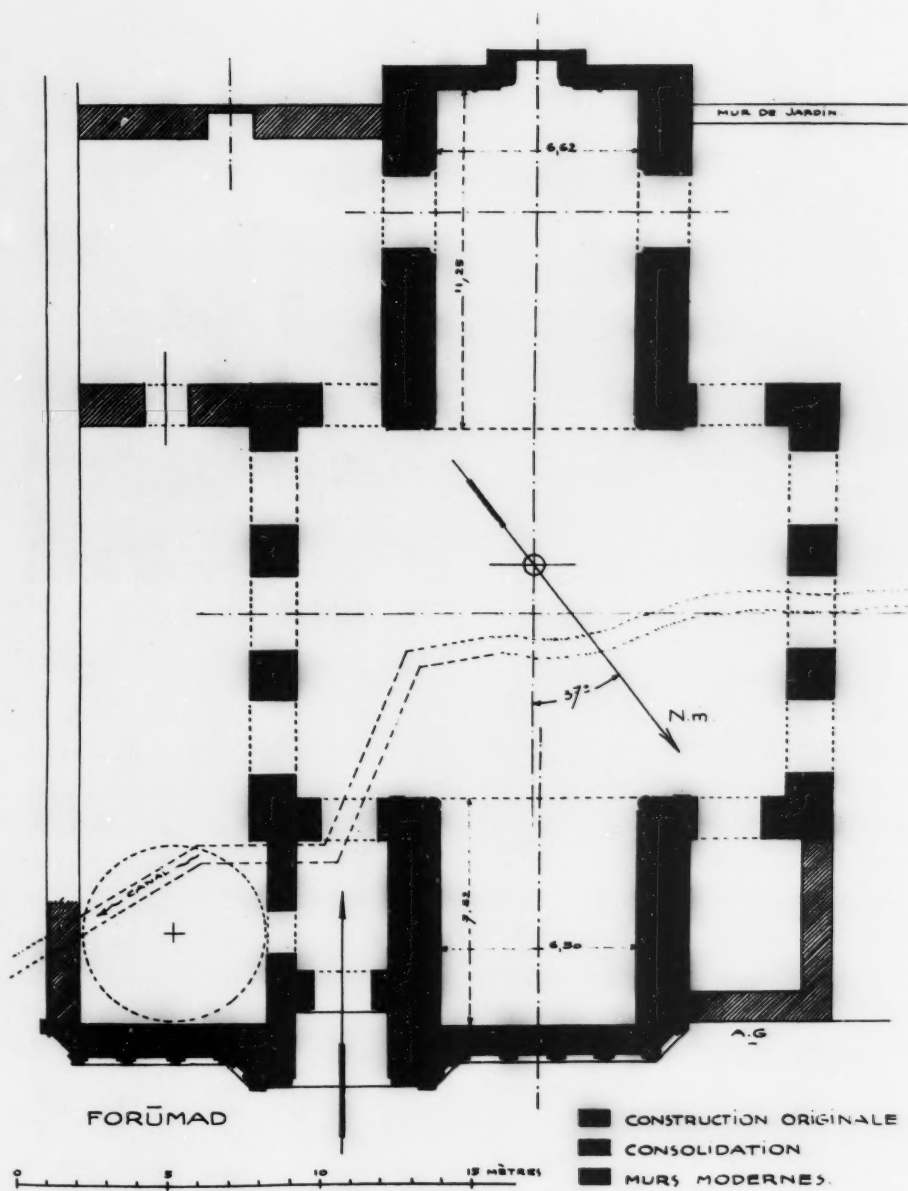


FIG. 65. FORŪMAD. PLAN DE LA MOSQUÉE



FIG. 66. FORŪMAD. VUE GÉNÉRALE DE LA MOSQUÉE

CLICHÉ A. G.

Mustawfī ne la nomme qu'en tant que "village" situé sur la route de *Djādjarm* à *Nīshāpūr*.¹⁾ D'autre part il cite les "other large places" du district, *Baḥrābād*, *Arūkāzrī*, *Dilband* et *Khūrāshāh*,²⁾ parmi lesquelles ne se trouve pas *Azādwār*. Il est donc probable qu'une assez longue période de temps s'est écoulée entre l'époque de l'abandon d'*Azādwār* au profit de *Fariyūmad* et l'année 740 de l'Hégire (1340 A.D.), date de l'achèvement du *Nuzhat al-Ḳulūb*. La grande et somptueuse mosquée de *Fariyūmad*, vraisemblablement édifiée lorsque la ville devint le chef-lieu de la région, aurait pu nous fournir des assurances à ce sujet, mais elle ne comporte plus aucune date de construction et ses inscriptions ne mentionnent le nom d'aucun personnage connu. Cependant, comme nous allons le voir, sa caractéristique architecture khorasanienne nous oblige à la rapprocher le plus possible d'édifices bien datés qui appartiennent au VI-ème siècle de l'Hégire (XII-ème A.D.). Nous pouvons donc penser qu'elle n'est pas de

1. *Nuzhat al-Ḳulūb*, Trad. G. le Strange, p. 169.2. *idem*, p. 149.



FIG. 67. FORŪMAD. L'IWĀN PRINCIPAL DE LA MOSQUÉE
CLICHÉ A. G.

beaucoup postérieure à l'époque de la composition du *Mu'djam al-Buldān* et, par mesure de précaution, dater du VII-ème siècle de l'Hégire (XIII-ème A.D.) la mosquée de Forūmad ainsi que, du même coup, le déplacement de la capitale du *Djuwain*, d'*Azādwar* à *Fariyūmad*.

La mosquée de Forūmad est maintenant une ruine dont le plan n'est plus intelligible en entier (fig. 65). Nous ignorons les dispositions de ses parties secondaires, mais l'essentiel nous est parvenu: deux hauts iwāns se faisant face, de

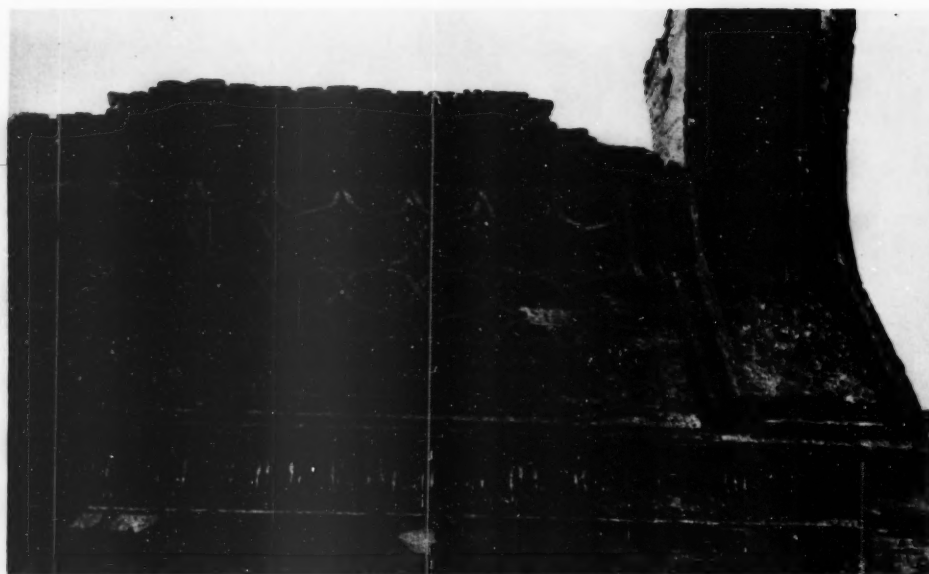


FIG. 68. FORŪMAD. DÉTAIL DE L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

part et d'autre d'une cour bordée d'arcades basses (fig. 66). Ces arcades, autrefois, donnaient accès à des galeries latérales dont la largeur est représentée par la distance qui sépare le mur Est de la cour de celui qui longeait une sorte de ravin et dont la partie basse, en soutènement, est encore visible (fig. 67). Nous n'en savons rien d'autre. La moitié d'une coupole en briques de terre crue, indiquée sur le plan par un cercle en pointillés, subsiste bien à l'Est du vestibule d'entrée, mais elle est relativement moderne. Symétriquement au vestibule d'entrée, par rapport à l'iwān septentrional, il y avait une autre salle, longue et voûtée en berceau, mais deux seulement de ses murs sont encore debout. Nous ignorons, en somme, à peu près tout des dépendances de cette mosquée, mais il nous est évident qu'elle était "à deux iwāns," typiquement khorasaniennne.

Elle fut assez négligemment bâtie. Sans raison apparente, sans raison probablement, les axes des deux iwāns ne sont pas dans le prolongement l'un de l'autre et il s'ensuit que les arcades qui les flanquent ne sont pas de même largeur. Les murs latéraux de l'iwān kiblī, percés de quatre larges baies, étaient trop faibles, ainsi qu'il apparaît de suite à la seule vue du plan, et des accidents se produisi-

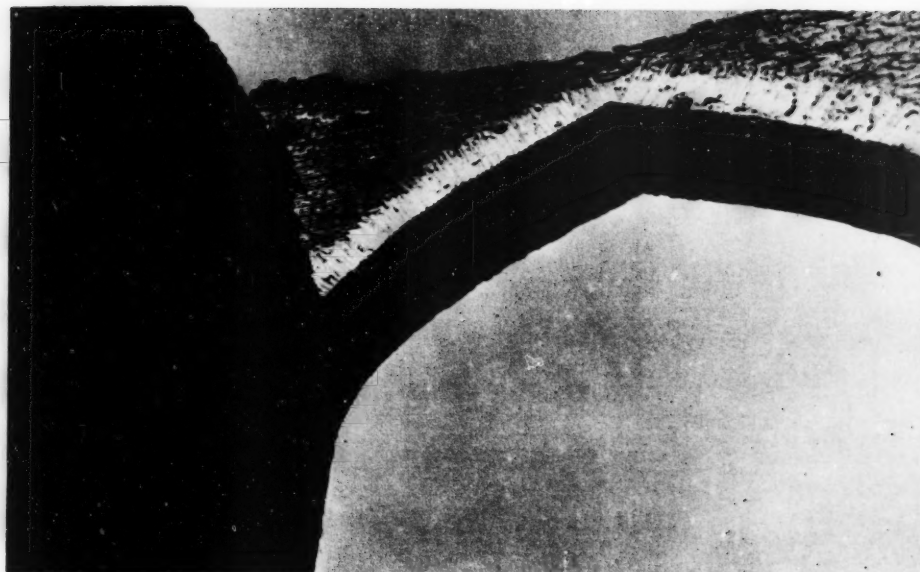


FIG. 69. FORŪMAD. L'ARC DE TÊTE DE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

rent auxquels on tenta de remédier en bouchant les ouvertures antérieures. De larges fissures, des décollements et même d'assez considérables déplacements de maçonneries (fig. 68) s'ensuivirent, qui expliquent l'état actuel du monument sans qu'il soit nécessaire d'en rendre responsable l'ennemi mortel des édifices iraniens, le tremblement de terre. Entre les arcs de tête et les arcs intermédiaires des iwāns, qui ne sont même pas aussi solidement construits que ceux des arcades de la cour, doubles quoique ne portant rien, les éléments des voûtes sont libres, sans liaison avec leur renfort naturel, les arcs (fig. 69). En conséquence, les arcs ont subsisté et les voûtes se sont écroulées. Le constructeur ne valait pas le décorateur, ou, plus probablement, l'architecte du monument était plus décorateur que constructeur. C'est ce qu'on peut dire aussi de l'auteur du Masjdjid-e Gawhar Shād de Meshhed, Kīwān al-Dīn Shīrāzī, ce que l'on remarque d'ailleurs dans presque tous les monuments de l'Īrān, et non seulement en Īrān mais dans tout le monde islamique. Je l'ai déjà dit quelque part, l'idéal du véritable technicien, construire pour l'éternité, fut toujours étranger à l'Islām: il ne s'intéresse pas à la durée de ses œuvres. Bien plus, il éprouva toujours une sorte



FIG. 70. SEMNĀN. LA KHĀNEQĀH D'ALĀ' AL-DAWLĒ
CLICHÉ A. G.

d'horreur sacrée pour l'idée de durée: "La preuve de Dieu est dans le caractère périssable de ce qui n'est pas Lui." L'architecture islamique, en Īrān, est décorative, remarquablement ingénieuse dans ses moyens, subtile, aisément grandiose ou charmante, à son grè, savante dans la plus humble bourgade du pays, mais peu soucieuse de durée. L'époque mongole installa d'énormes coupoles en briques cuites,¹) parfois même de doubles coupoles (fig. 70) et de hauts mina-

1. Voir le tombeau d'al-Ḥasan b. Kaikhosraw, dans *Athūr-é Īrān*. 1936. fig. 42.

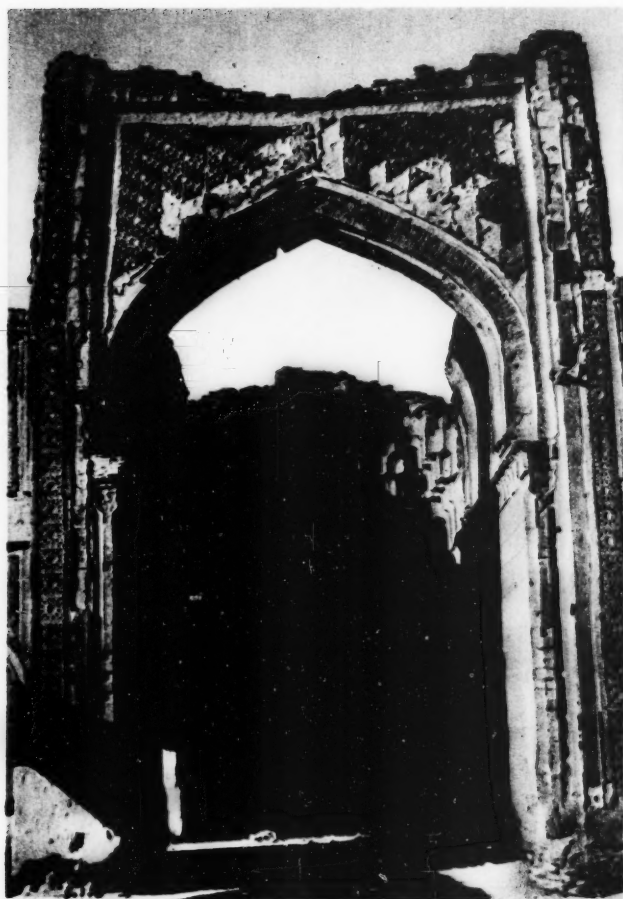


FIG. 71. FORŪMAD. L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

rets sur des murs et des socles de terre crue.¹⁾ Les fondations sont rarement suffisantes. Celles des minarets sont déterminées par cette formule simpliste: Périmètre de la fondation = hauteur de l'édifice, comme si la résistance du sol aux pressions était toujours et partout la même. Les monuments de l'époque safawide sont couverts de carreaux de faïence émaillée collés au plâtre qui n'ont aucune raison de demeurer en place et ne tardent pas à s'écrouler. L'Imāmzādē

1. Voir celui du Masdjid-é Dīāmi' d'Abarḳūh, dans *Athār-é Irān*, 1936, fig. 38.

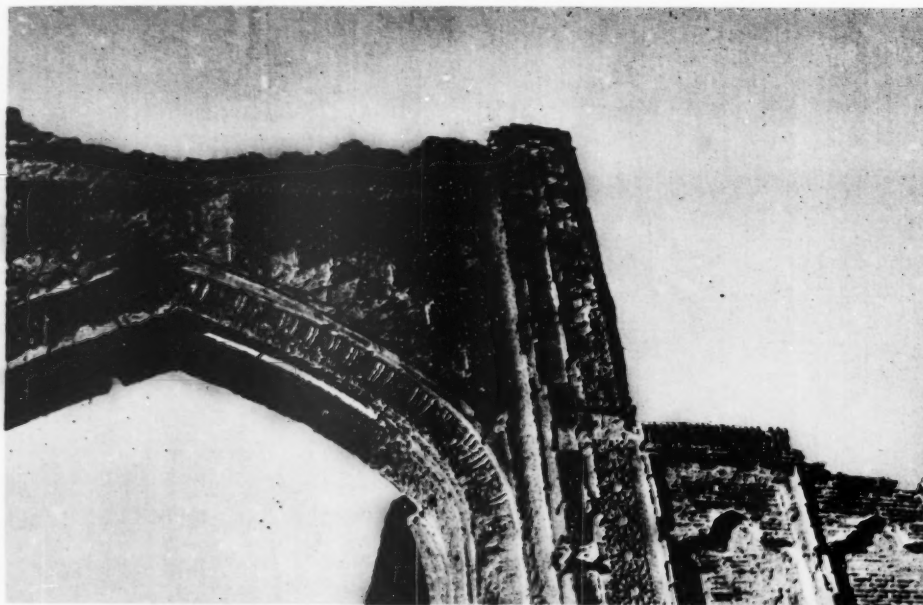


FIG. 72. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

Yahyā, à Warāmīn, n'est rien d'autre qu'une masse de terre entourée d'une mince pellicule de briques cuites. C'est, par suite des tassements de cette terre, de la consécutive dislocation du parement protecteur et de l'infiltration des eaux de pluie, un bâtiment en décomposition que l'on rapetasse tant bien que mal et qui se résoudra un jour en un tas de boue. Mais le décor en plâtre sculpté de l'intérieur est beau, là où l'on en voit encore quelque chose entre les crevasses et les coulées de terre. Les kashis des monuments safawides sont beaux quand ils viennent d'être restaurés. Le Minār 'Ālam était aussi beau que son nom l'indique, mais il s'est écroulé quand la municipalité d'Iṣfahān s'est avisée de faire passer un petit ruisseau dans son voisinage.

L'Irān, qui eut le génie des formes nobles et du décor le plus magnifique, serait l'un des quelques musées de l'architecture du monde s'il s'était soucié de construire bien. Assurément le sens profond de la mystique musulmane n'est pas perceptible à chaque musulman, et, pour en revenir à notre mosquée de Forūmad, son architecte n'en fut probablement pas affecté, mais la poésie, dont

KHORĀSĀN

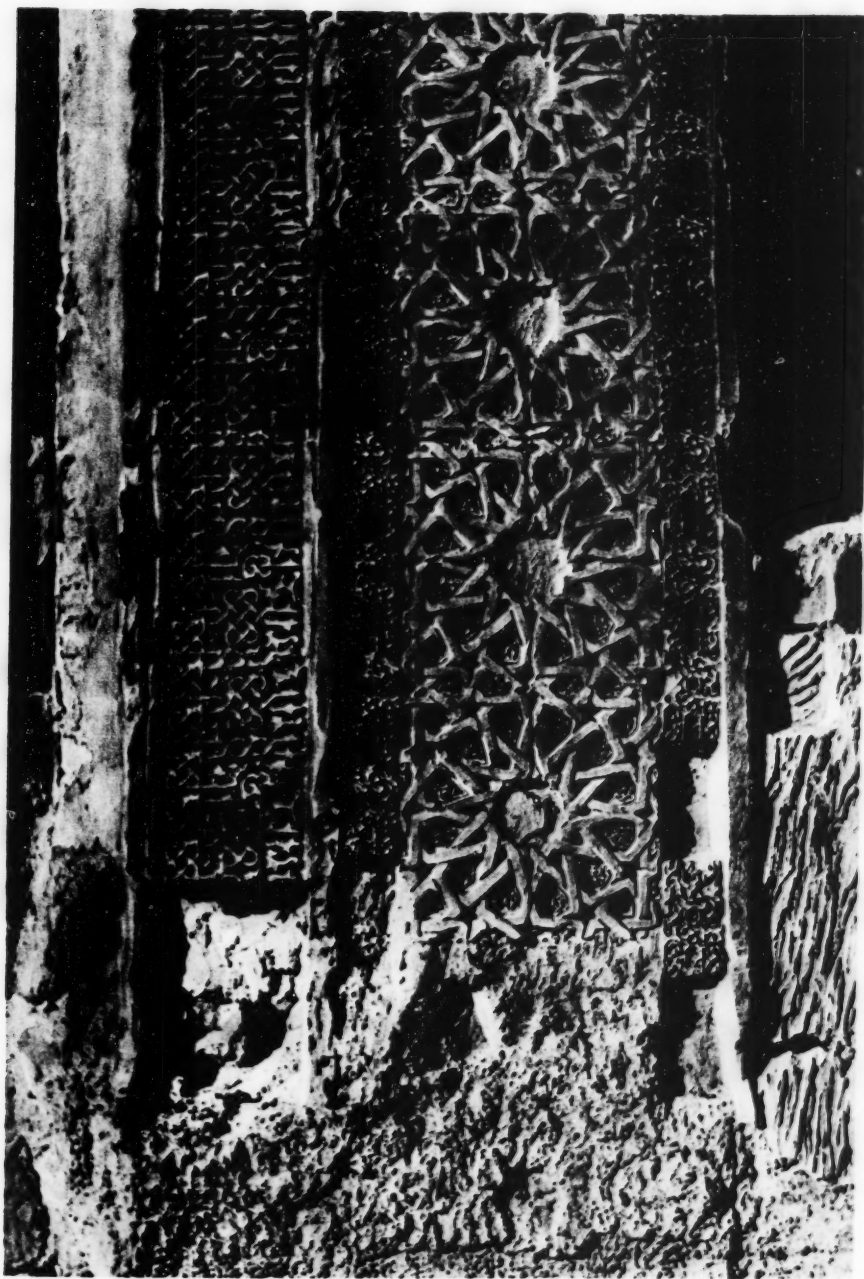


FIG. 73. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN



FIG. 74. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'IWĀN SEPTENTRIONAL
CLICHÉ A. G.



FIG. 75. FORŪMĀD. DÉTAIL DE LA FAÇADE SEPTENTRIONALE
CLICHÉ A. G.

l'âme iranienne est intoxiquée, n'est que variations sur ce thème, d'origine religieuse: "Le temps est un glaive" (Sa'di).

"N'attache pas ton cœur à ce monde de décombres," dit encore Sa'di.

"Avant que nous fussions, rien ne manquait à ce monde.

Quand nous ne serons plus, il sera tel qu'il a toujours été," ajoute Khayyām.

A quoi bon? conclut le maçon.

Mais c'est faire œuvre pie, c'est particulièrement honorer Dieu que de parer

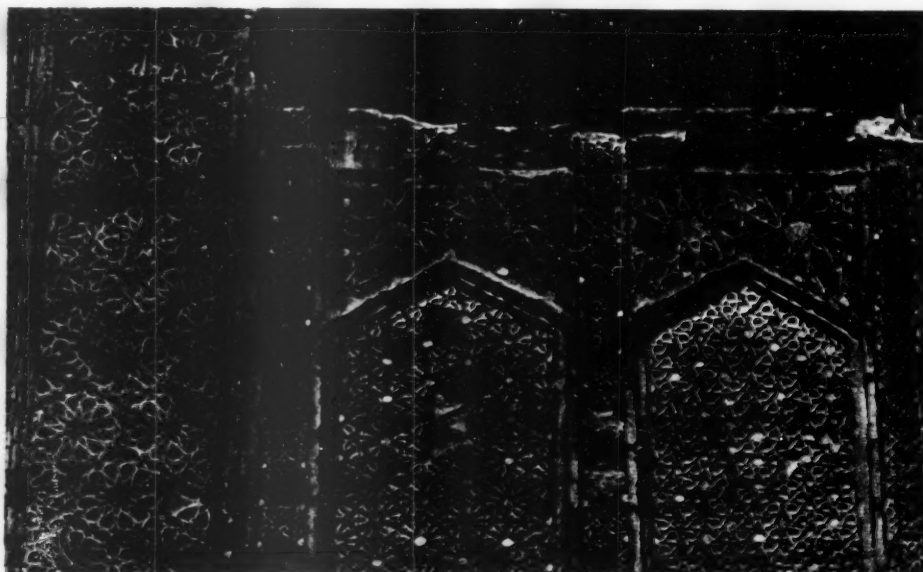


FIG. 76. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE SEPTENTRIONALE
CLICHÉ A. G.

une mosquée et, en vérité, il a été dépensé plus de temps, plus d'ingéniosité, plus de talent pour orner celle de Forūmad que pour édifier son gros-œuvre. Elle est entièrement couverte, intérieurement, d'un décor en plâtre sculpté, et, extérieurement, d'une ornementation en terre cuite qui peut compter parmi les plus beaux morceaux de l'art décoratif iranien.

La façade de chacun des deux iwāns se composait, autrefois, d'une haute arcade surmontée d'un panneau surmonté lui-même d'une inscription horizontale, le tout à l'intérieur d'un riche bandeau d'encadrement. Au dessus de colonnes d'angle, l'arcade de l'iwān kibli (fig. 71) est entourée d'une gorge ornée d'une inscription en plâtre sculpté. Le panneau décoratif (fig. 72) est un assemblage d'hexagones exécutés par parties à l'atelier, en mosaïque de petits éléments de brique taillés. Il est bordé d'un étroit galon en terre cuite moulée, puis d'un galon plus large et en forme de gorge, dont le décor, en plâtre sculpté, a disparu. Au dessus de cette brillante ornementation, rien n'existe plus, mais les parties verticales du bandeau d'encadrement continuent de monter, indiquant ainsi qu'il y avait une inscription au dessus du panneau décoratif, comme à Robāt



FIG. 77. FORĪMAD. DÉCOR D'UNE COLONNE
CLICHÉ A. G.

Sharaf (fig. 46), et que c'est seulement au dessus de cette inscription que le bandeau se retournait horizontalement.

Le bandeau lui-même se compose de quatre bandes parallèles exécutées soit en mosaïque d'éléments de brique taillés, soit en terre cuite moulée (fig. 73). La bande principale est une suite d'hexagones exécutés par parties à l'atelier et assemblés sur place.¹⁾ Dans les fonds sont logés des ornements en terre cuite mou-

1. Chaque hexagone mesure 0,42 m de largeur et se compose de quatre éléments carrés.



FIG. 78. FORŪMAD. MUR LATÉRAL DE L'ĪWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

lée. Au centre de chaque hexagone il y avait peut-être un cabochon demi-sphérique, comme on en voit à l'intrados des arcs de tête des īwāns (fig. 68 et 89), ou, plus probablement, des étoiles en terre cuite moulée, analogues à celles qui ornent le centre des hexagones du bandeau septentrional (fig. 74). Les deux petites bandes voisines sont formées d'éléments rectangulaires moulés.¹) La quatrième bande est une broderie, souvenir du décor des inscriptions kufiques de

1. Chacun de ces rectangles mesure 0,185 × 0,095 m.



FIG. 79. FORŪMAD. IWĀN PRINCIPAL. VOUSURE D'UN ARC
CLICHÉ A. G.

l'époque précédente, celle de Robāt Sharaf (fig. 45). Elle se compose aussi d'éléments rectangulaires moulés.¹) Il n'y a de couleur dans aucune de ces quatre bandes.

Le bandeau d'encadrement de l'iwān septentrional, aussi riche mais un peu moins heureusement proportionné que l'autre, est formé de deux bandes bordées, l'une et l'autre, d'étroits galons (fig. 74). La bande principale, plus large

1. Chacun d'eux mesure $0,37 \times 0,265$ m.

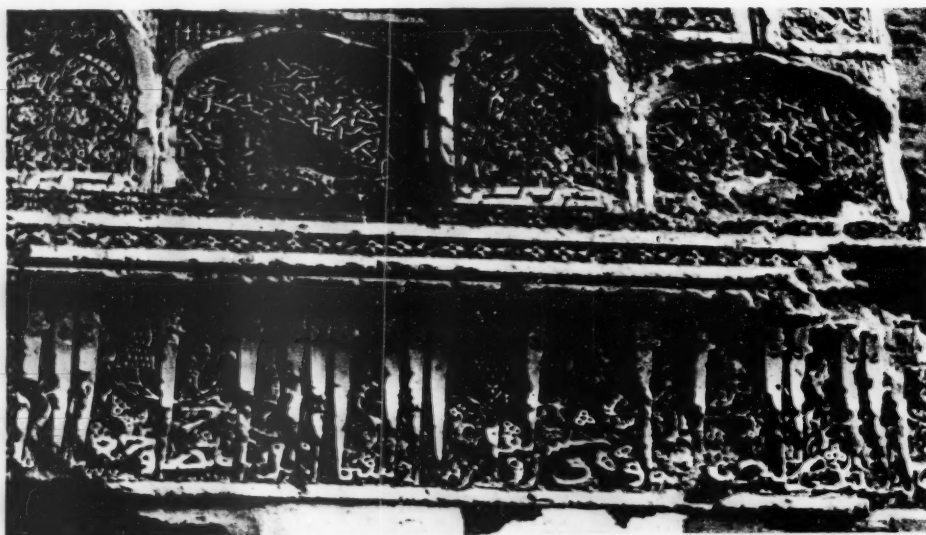


FIG. 80. FORŪMAD. IWĀN PRINCIPAL. LA GRANDE INSCRIPTION
CLICHÉ A. G.

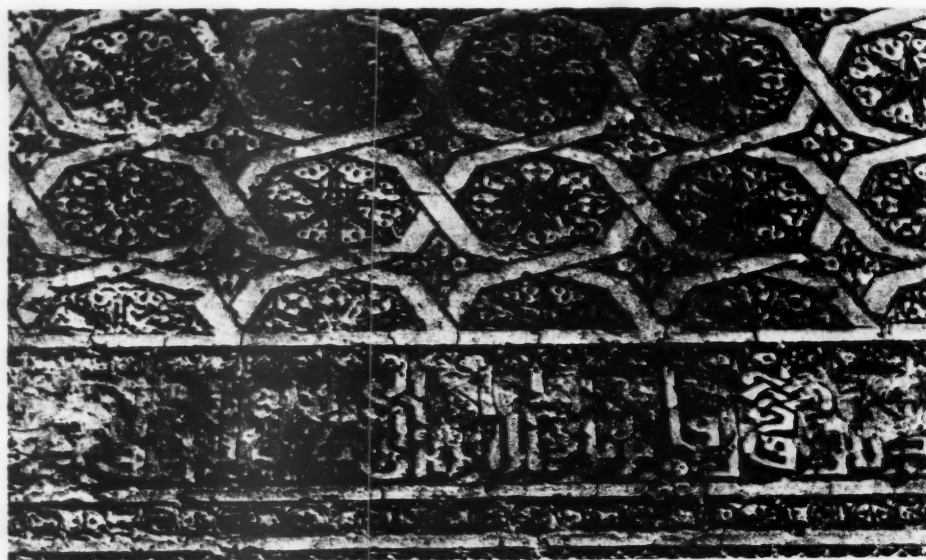


FIG. 81. FORŪMAD. IWĀN PRINCIPAL. LA BASE DE LA VOÛTE
CLICHÉ A. G.

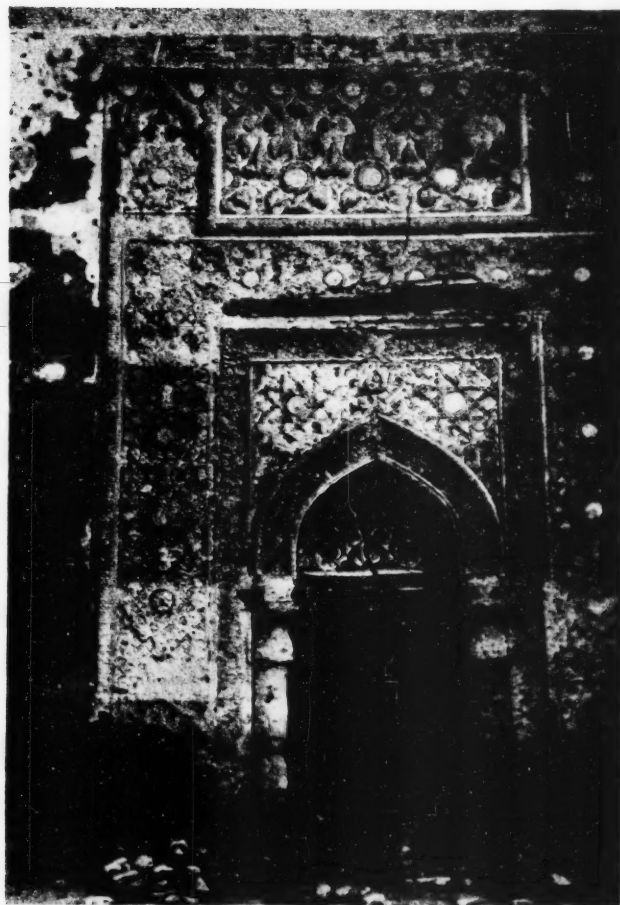


FIG. 82. FORŪMĀD. LE MIHRĀB
CLICHÉ A. G.

que celle de l'iwān kīblī, est aussi un arrangement d'hexagones exécutés par parties,¹⁾ au moyen de petits éléments de brique taillés. Dans les fonds, ainsi qu'au centre de chaque hexagone, se trouve un ornement en terre cuite moulée. L'autre bande est également un arrangement d'hexagones, mais beaucoup plus petits, ou, plus précisément, un assemblage de carrés portant chacun un hexagone. Ces carrés, comme aussi les quatre galons, sont en terre cuite moulée.

1. Chaque hexagone se compose de six parties.



FIG. 83. FORŪMAD. DÉTAIL DU MIHRĀB

CLICHÉ A. G.

Les deux īwāns sont flanqués de parties de murs qui n'atteignent pas leur hauteur mais dominent les façades latérales de la cour, sortes de contreforts, mais destinés plutôt à satisfaire l'oeil qu'à assurer effectivement la stabilité des grands arcs (fig. 66 et 75). Ils sont ornés, au Nord, comme le sont les façades des īwāns (fig. 75 et 76) et c'est là qu'apparaissent, en clair sur la figure 76, les seuls points d'émail, de couleur turquoise, qui subsistent dans le monument. Les niches plates étaient sans doute surmontées d'inscriptions puis couronnées

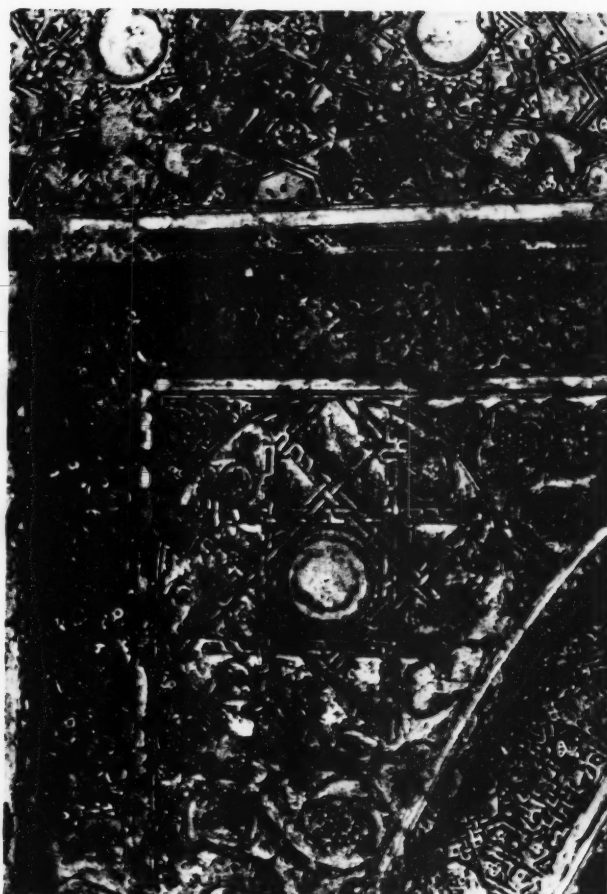


FIG. 84. FORŪMAD. DÉTAIL DU MIHRĀB
CLICHÉ A. G.

d'un bandeau horizontal identique à ceux qui les bordent verticalement. Au Sud c'est la maçonnerie nue qui apparaît à droite de l'iwān (fig. 72). A gauche, cette maçonnerie est couverte d'un mauvais décor en plâtre, soit que le décor en terre cuite n'ait pas été exécuté, soit, plus probablement, qu'il soit tombé puis ait été remplacé tant bien que mal.

Quelques parties des colonnes d'angle des iwāns ont gardé leur revêtement de terre cuite moulée (fig. 77).



FIG. 85. FORŪMAD. DÉTAIL DU MIHRĀB
CLICHÉ A. G.

La partie basse des faces latérales de l'iwān kibli est ornée du décor courant des murs de Robāt Sharaf (fig. 78). Même appareillage des briques et même ornement imprimé sur les joints verticaux. Les baies demeurent libres sont bordées de voussures où sont logées des inscriptions en caractères kufiques. On remarquera qu'il se trouve en cet endroit deux inscriptions superposées et séparées l'une de l'autre par un enduit de terre (fig. 79). La seconde appartient sans doute à l'époque des travaux de consolidation de l'iwān, au cours de laquelle les deux baies



FIG. 86. FORŪMAD. DÉTAIL DU MIHRĀB
CLICHÉ A. G.

antérieures ont été bouchées. La première est contemporaine de la construction de l'édifice. On remarquera aussi, en comparant les caractères de l'écriture, que ces deux époques, celle de la construction du monument et celle de sa réparation, sont très voisines l'une de l'autre. Au dessous de la retombée de l'arc de tête court, sur les trois côtés de l'iwān, une somptueuse inscription en caractères arrondis (fig. 80). Immédiatement au dessus d'elle, entre l'arc de tête et celui qui limite la zone des stalactites, on voit une autre inscription, mais en caractères kufiques.



FIG. 87. FORŪMAD. DÉTAIL DU MIHRĀB
CLICHÉ A. G.

Puis part le décor de la voûte, en plâtre et dont le principe décoratif est encore l'hexagone (fig. 81).

Le fond de l'iwān est occupé par le riche mihrāb dont je donne ici une vue d'ensemble (fig. 82) et quelques détails (fig. 83 à 87) ainsi que par un énorme essaim des stalactites au centre duquel il y a une inscription qui nous fait connaître le nom de l'un des exécutants du monument, le sculpteur, probablement (fig. 88):

عمل علی

"Travail de 'Ali."

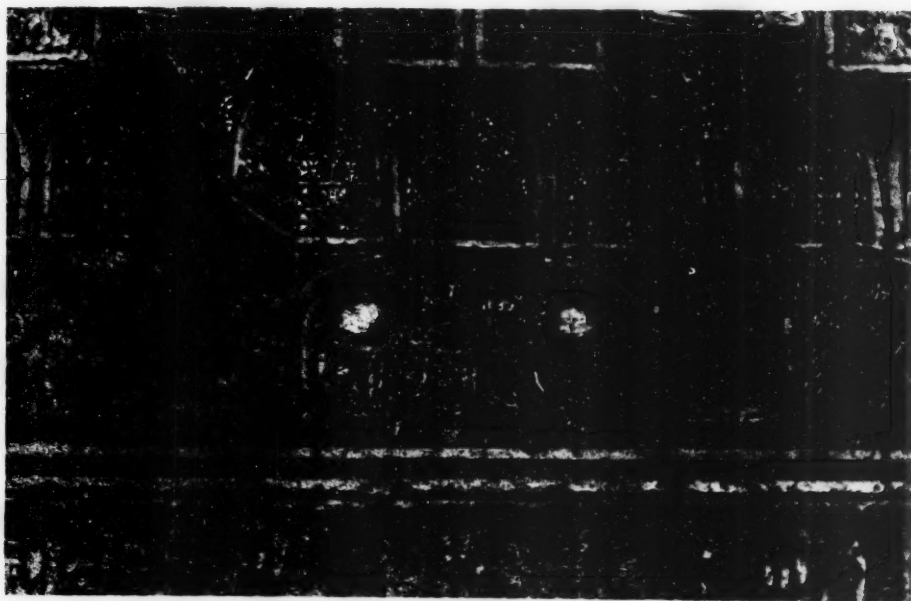


FIG. 88. FORŪMĀD. DÉTAIL DU FOND DE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

Les autres inscriptions de la mosquée reproduisent des textes religieux. Cependant il y avait une date à la fin du bandeau d'encadrement de la niche du miḥrāb. Il n'en subsiste que ceci: "... dans les mois de ..." Le reste a disparu.

L'iwān septentrional est beaucoup moins profond que l'iwān ḳibli. Un bandeau à inscription fait le tour de ses parois sous la retombée des arcs. Un arc intermédiaire limite une masse importante de stalactites. L'intrados de l'arc de tête est aussi richement décoré que celui de l'autre iwān. Toutefois le décor de la voûte est différent. Entre l'arc de tête et l'arc intermédiaire, très rapprochés l'un de l'autre, on ne trouva pas la place d'une inscription mais tout juste la largeur d'une niche plate encadrée d'une gorge à inscription (fig. 89). Au dessus de cette niche la voûte est décorée d'un semble-jeu de briques en plâtre.

Les façades latérales de la cour et le parement intérieur des arcades étaient autrefois revêtus d'ornements en plâtre sculpté, mais on ne voit rien de semblable sur la face postérieure. Sans doute n'y eut-il jamais rien, ce qui confirme



FIG. 89. FORŪMAD. LA VOÛTE DE L'ĪWĀN SEPTENTRIONAL
CLICHÉ A. G.

l'impression fournie par le plan, que ces arcades ne servaient pas simplement de clôture à la cour mais donnaient accès à des galeries couvertes en charpente et terrasse. De leur décor sur cour il ne reste que fort peu de chose, à peine de quoi nous permettre de supposer que ces arcades, encadrées, comme les autres, de gorges ornées d'inscriptions, étaient séparées les unes des autres par des sortes de pilastres ou de bandeaux verticaux qui aboutissaient probablement à un bandeau de couronnement horizontal. Ces pilastres étaient ornés d'un décor analogue à celui des bandeaux d'encadrement des grands īwāns, mais en plâtre. Au dessus des arcs et limités par les pilastres et le bandeau de couronnement on voit encore de hauts panneaux dont l'ornement a partout et complètement disparu (fig. 90). Du parement intérieur des arcades sur cour les figures 90 et 91 donneront une idée suffisante. La figure 92 représente l'épaisseur de l'une des baies libres de l'īwān kibli.

Le passage d'entrée est extrêmement simple, soit qu'il n'ait jamais été décoré, soit qu'il ne le soit plus.



FIG. 90. FORŪMAD. LES ARCADES D'ANGLE DE LA COUR
CLICHÉ A. G.

La façade postérieure est de nouveau assez riche (fig. 93). Le porche est composé à l'instar des *iwāns* (fig. 94), mais le décor des ailes, de proportions plutôt vagues, est en outre plutôt grossier (fig. 95).

Essayons maintenant de dater approximativement l'édifice. Le principe du décor des façades au moyen d'un revêtement de plaques de terre cuite moulées ou taillées à l'atelier, de même que l'encadrement des baies au moyen d'inscriptions en plâtre sculpté, nous le connaissons bien. Nous avons vu ailleurs des voûtes couvertes d'un large décor géométrique où sont logés des ornements floraux, rosaces et autres, et pareillement cette écriture arrondie aux hampes évasées qui apparaît déjà à Robāt *Sharaf* en 549 H. (1154-5). Nous voyons aussi à Robāt *Sharaf*, également en 549 H., et en d'autres monuments du même temps, le semble-jeu de briques ménageant de petits espaces ornés de rosaces ou de fleurettes taillées dans le plâtre qui décore la voûte de l'*iwān* septentrional et les parois de l'*iwān* *kibli* de Forūmad. De même l'ornementation de l'intrados des grands arcs. De même le caractère très particulier des masses de stalactites qui

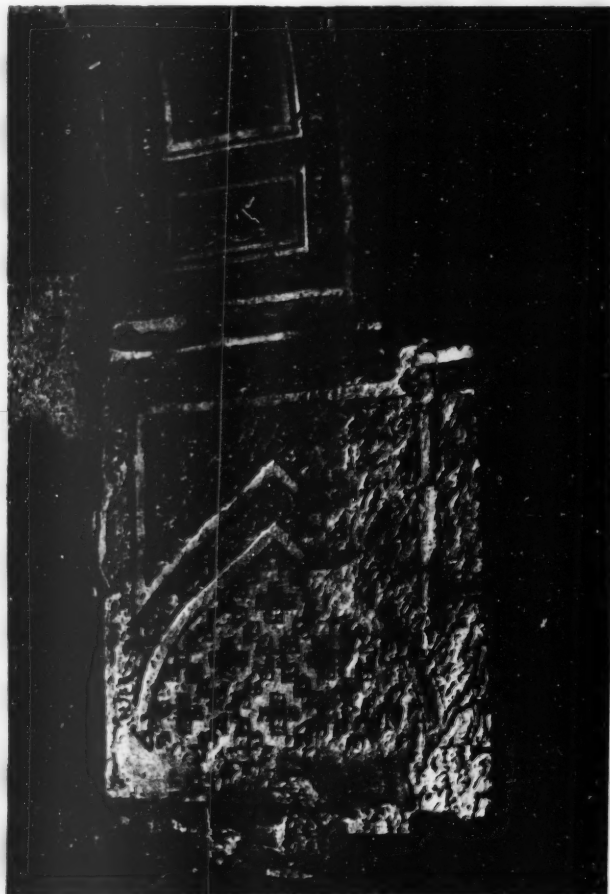


FIG. 91. FORŪMAD. DÉTAIL DES ARCADES D'ANGLE DE LA COUR
CLICHÉ A. G.

occupent les fonds des iwāns de Forūmad. Etc. . . . Nous retrouvons tout cela en quelques monuments bien datés ou datables du Turkestān, d'où venait alors la lumière, et du Khorāsān.

Comparez les figures 73 et 74 à la planche XVIa d'E. Cohn-Wiener, dans *Turan*,

les figures 72, 74, 90, 94 aux planches XII, XIII et XV du même ouvrage, la figure 81 aux planches XIII et XIV du même ouvrage,



FIG. 92. FORŪMAD. DÉTAIL D'UNE ARCADE DE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

la figure 80 aux figures 48, 49 de la présente étude et aux planches VIIIc, XIII, XIVb de *Turan*,

les figures 89, 91, 92, 94, 95 aux figures 5, 32 de la présente étude et aux planches VIIla.c.d, XVIb de *Turan*,

les figures 72, 89 à la figure 9 de la présente étude et à la planche VIII de *Turan*.

Remarquant que les monuments dont nous venons de rapprocher la mosquée de Forūmad, le tombeau de *Djalāl al-Dīn al-Husain*, à Uşgen, celui de *Sulţān*

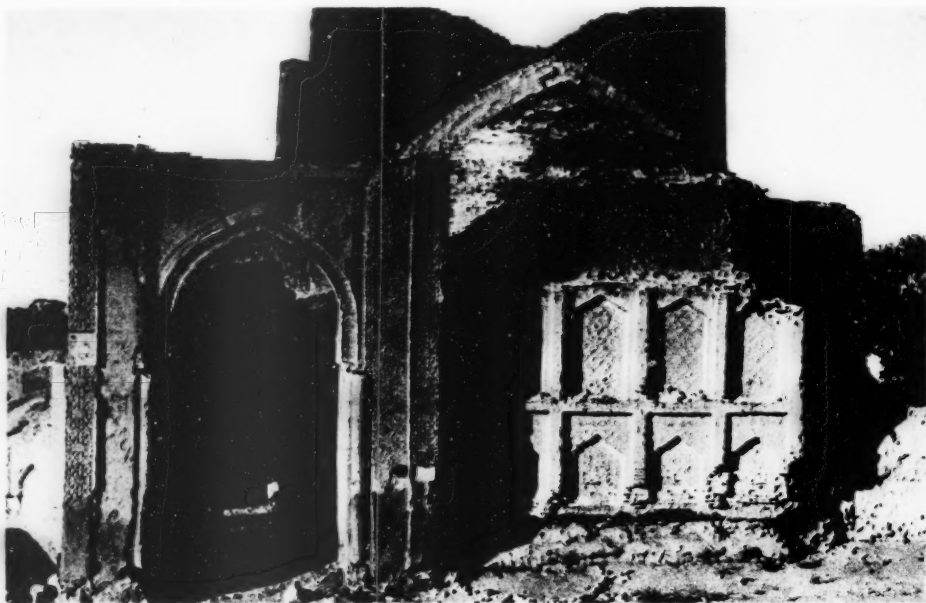


FIG. 93. FORŪMAD. LA FAÇADE POSTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE
CLICHÉ A. G.

Sandjar, à Marw, le tombeau anonyme d'Usgen et Robāṭ Sharaf sont respectivement datés de 547 H. (1152 A.D.), des années qui suivirent la mort de Sandjar, c'est à dire d'environ 552 H. (1157 A.D.), de 582 H. (1186-7 A.D.) et de 549 H. (1154-5), date de la réparation et de la restauration de Robāṭ Sharaf, nous pourrions être tentés d'en conclure que la mosquée de Forūmad fut construite aussi durant le VI-ème siècle de l'Hégire (XII-ème A.D.). Nous le pourrions même d'autant mieux que nous trouvons à Robāṭ Sharaf et à Forūmad le même décor original des murs (fig. 5 et 78) sous le même décor contemporain d'une réparation. A Robāṭ Sharaf on voit les deux décors superposés (fig. 5 et 31). A Forūmad, l'un d'eux, correspondant à la première inscription du tour des baies libres, se trouve sur la paroi gauche de l'iwān kibli (fig. 78). L'autre, correspondant à la seconde inscription, couvre encore la paroi droite du même iwān. Mais il y a la phrase de Yāḳūt, citée au début de cette étude. Disons donc que notre mosquée fut probablement construite durant le VII-ème siècle de l'Hégire (XIII-ème A.D.).

KHORĀSĀN



FIG. 94. FORŪMAD. L'IWĀN D'ENTRÉE

CLICHÉ A. G.

De l'immense mosquée de Zawzan') il reste moins encore que de celle de Fo-

1. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān le 10 Février 1940 (20 Bahman 1318).

Zawzan se trouve au Sud et à une soixantaine de kilomètres de Khwāf. Yākūt l'appelle "une petite Baṣra" en raison de l'importance de son commerce (C. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique... de l'Irān*. Article: Zewzen). Hamd Allāh Mustawfi la cite, au début du VIII-ème siècle H. (XIV-ème A.D.), comme l'une des trois villes principales du district de Khwāf, les autres étant Salāmē (Salūmak), et Sandjān (Sangān pāin). (*Nuzhat al-Kulub*. Trad. G. le Strange. p. 152).

Zawzan est aujourd'hui représentée par les collines de décombres qui entourent les ruines de la mosquée (fig. 105). A l'Ouest du grand iwān se trouve un village qui a conservé le nom de l'endroit.

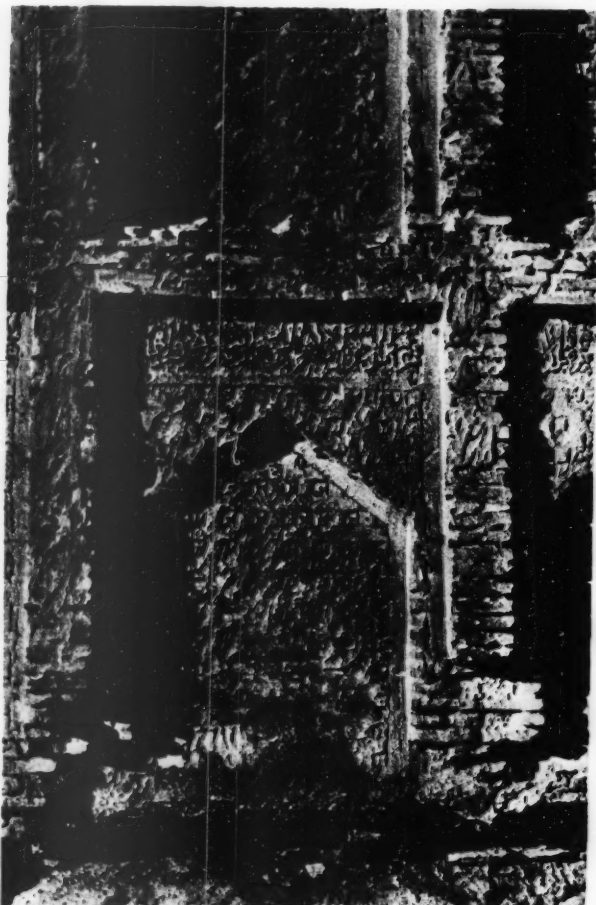


FIG. 95. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE POSTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE
CLICHÉ A. G.

rūmad: deux iwāns, l'un en face de l'autre, à 45 mètres l'un de l'autre (fig. 96). Rien d'autre, si ce n'est, par des vestiges d'arcs visibles à droite et à gauche de l'iwān kibli (fig. 97), l'indication que des arcades, en un seul étage, bordaient la cour, comme à Forūmad. Encore ne savons-nous rien de leur forme, de leur décor, ni même de la largeur de la cour. Cependant il est évident que nous sommes, à Zawzan comme à Forūmad, en présence d'une mosquée du type khorasanien à deux iwāns. De plus, cette mosquée est datée de l'année 616 H.

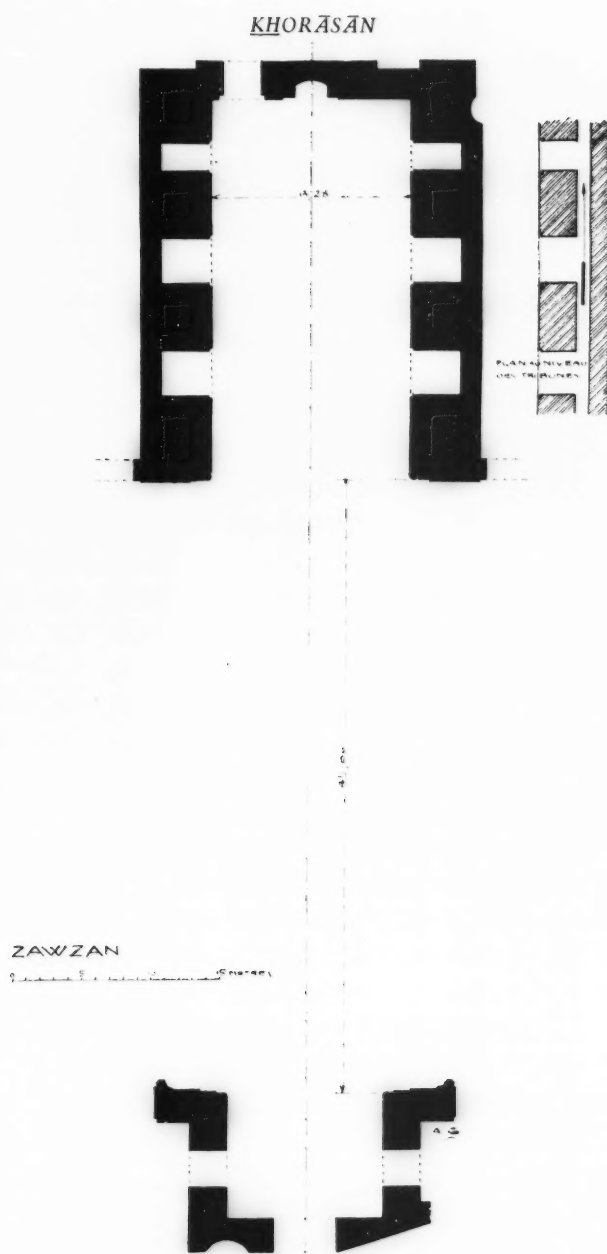


FIG. 96. ZAWZAN. PLAN DE LA MOSQUÉE

KHORASAN



FIG. 95. FORŪMAD. DÉTAIL DE LA FAÇADE POSTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE
CLICHÉ A. G.

rūmad: deux iwāns, l'un en face de l'autre, à 45 mètres l'un de l'autre (fig. 96). Rien d'autre, si ce n'est, par des vestiges d'arcs visibles à droite et à gauche de l'iwān kibli (fig. 97), l'indication que des arcades, en un seul étage, bordaient la cour, comme à Forūmad. Encore ne savons-nous rien de leur forme, de leur décor, ni même de la largeur de la cour. Cependant il est évident que nous sommes, à Zawzan comme à Forūmad, en présence d'une mosquée du type khorasanien à deux iwāns. De plus, cette mosquée est datée de l'année 616 H.

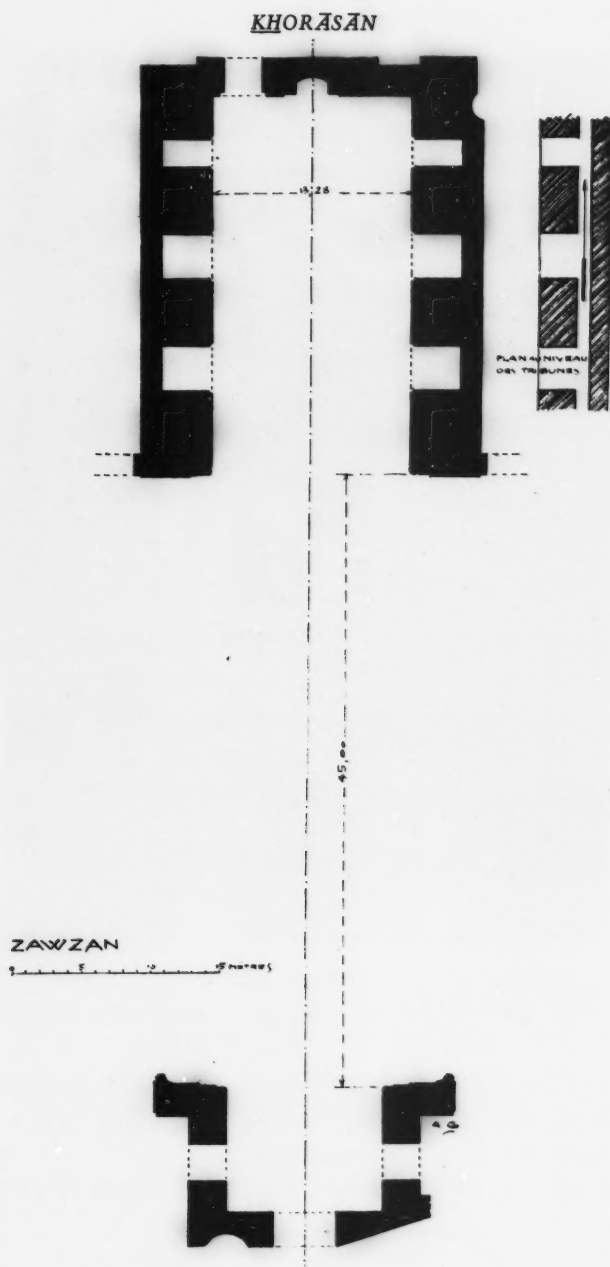


FIG. 96. ZAWZAN. PLAN DE LA MOSQUÉE

KHORĀSĀN

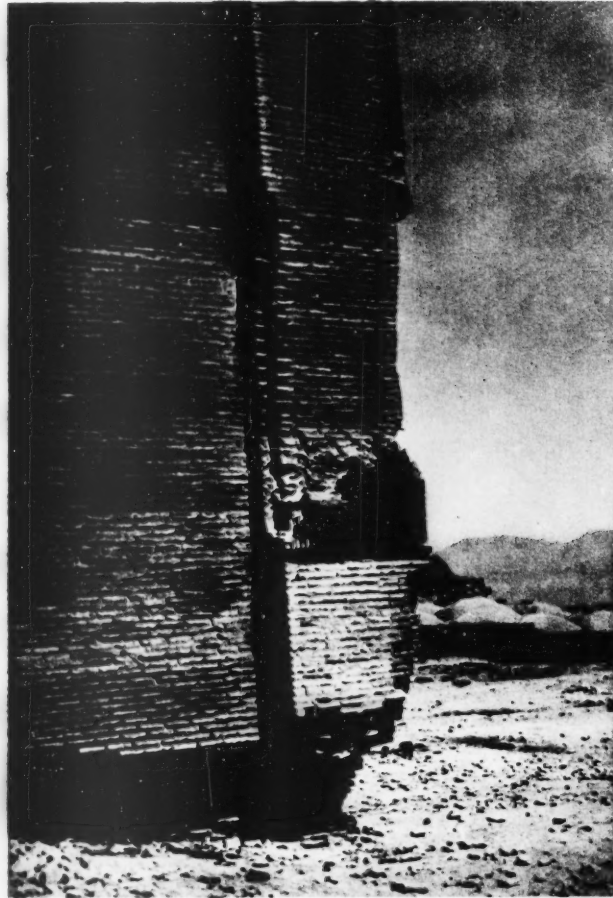


FIG. 97. ZAWZAN. TRACES D'ARC CONTRE L'IWĀN PRINCIPAL
CLICHÉ A. G.

(1219 A.D.) et l'on y trouve, largement employé, l'émail outremer et bleu turquoise. Elle est donc le plus ancien monument iranien connu dont le décor extérieur ait utilisé des émaux de deux couleurs.¹)

L'iwān ḳibli mesure intérieurement 13,30 m de largeur et 27,90 m de pro-

1. Le bleu turquoise ayant été seul utilisé dans la mosquée de Forūmad, cette constatation serait, si nous ne savions que cette localité ne devint une ville importante qu'après 623 H., une raison de plus de dater l'édifice de la fin du VI-ème ou du début du VII-ème siècle de l'Hégire.

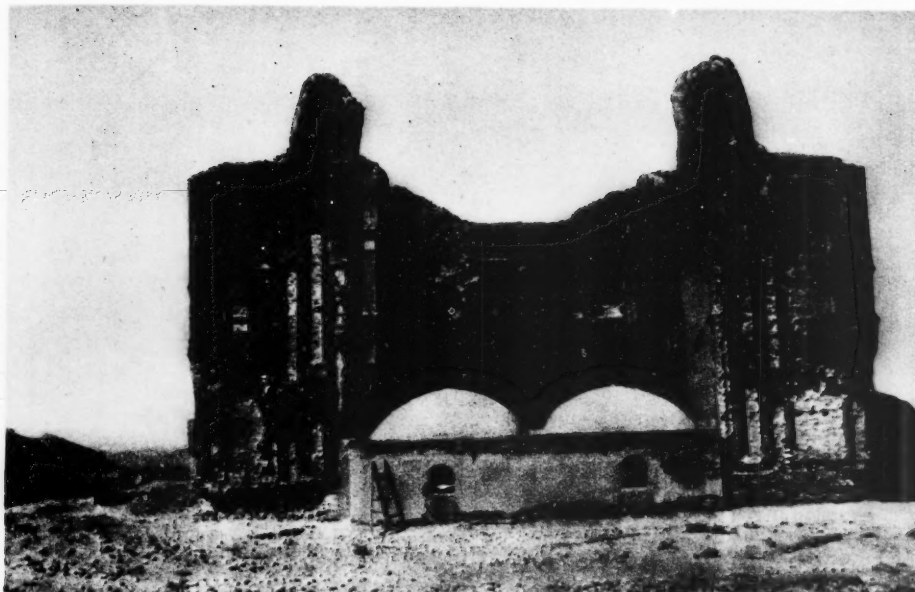


FIG. 98. ZAWZAN. L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

fondeur. Ses longs côtés sont pourvus de tribunes (fig. 96) desservies, comme l'indique le plan, par des couloirs conduisant à l'arrière de l'édifice, où se trouvaient des escaliers. Près du mihrāb, la paroi de fond de l'iwān est percée d'une baie de 2,70 m de largeur. De plus, l'axe de la mosquée fait un angle de 80 degrés avec la direction Nm-S, c'est à dire que sa qibla est tout à fait incorrecte. Ces trois surprenantes dispositions, les tribunes, la porte dans le mur qibli, voisine du mihrāb, et cette qibla fausse peuvent sans doute s'expliquer par le fait que la mosquée était celle du palais de Malek Zawzan¹) et qu'elle fut construite postérieurement à lui. Le bizarre périmètre extérieur de l'iwān prouve en effet que la mosquée était attenante à d'autres bâtiments et que ces bâtiments existaient

1. Malek Zawzan (Kawām al-Dīn Mu'ayyid al-Mulk Abū Bakr b. 'Alī al-Zawzani) fut un personnage important du règne du Khwārezmshāh 'Alā' al-Dīn Muḥammad b. Takash, qui régna de 596 à 617 H. (1199 à 1220-1 A.D.). En l'année 607 H. (1210 A.D.), quand la province de Kermān fut conquise au nom du Khwārezmshāh, Malek Zawzan en devint le gouverneur. Il mourut quelques années plus tard. (*Tabakat-e Nāsirī*. Trad. H. G. Raverty. p. 281. n. 5, 282-3 et n. 8 et 9). Selon le *Nuzhat al-Qulūb* (Trad. G. le Strange. p. 152), il construisit à Zawzan "a mighty palace".

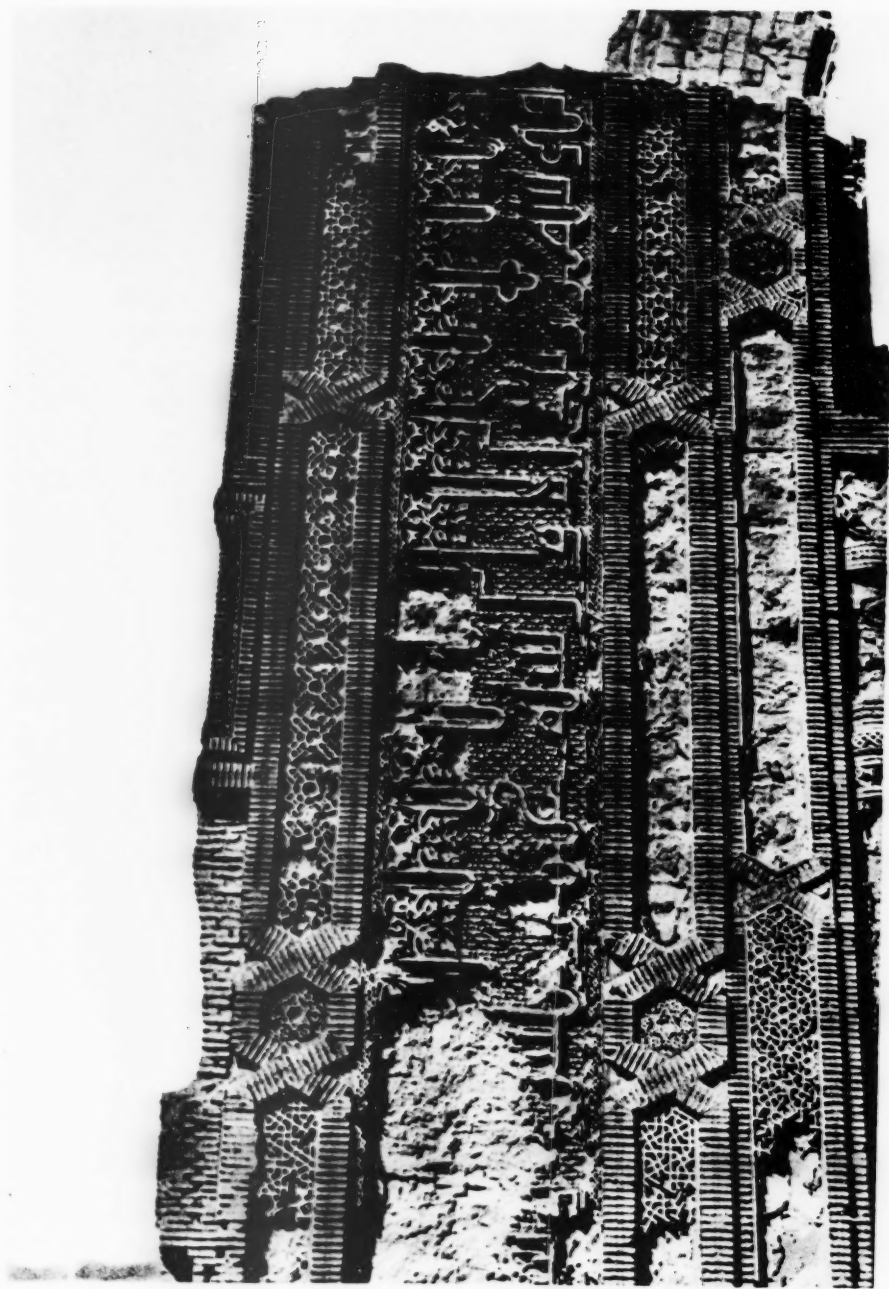


FIG. 99. ZAWZAN. DÉTAIL DU BANDEAU D'ENCADREMENT
DE L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN

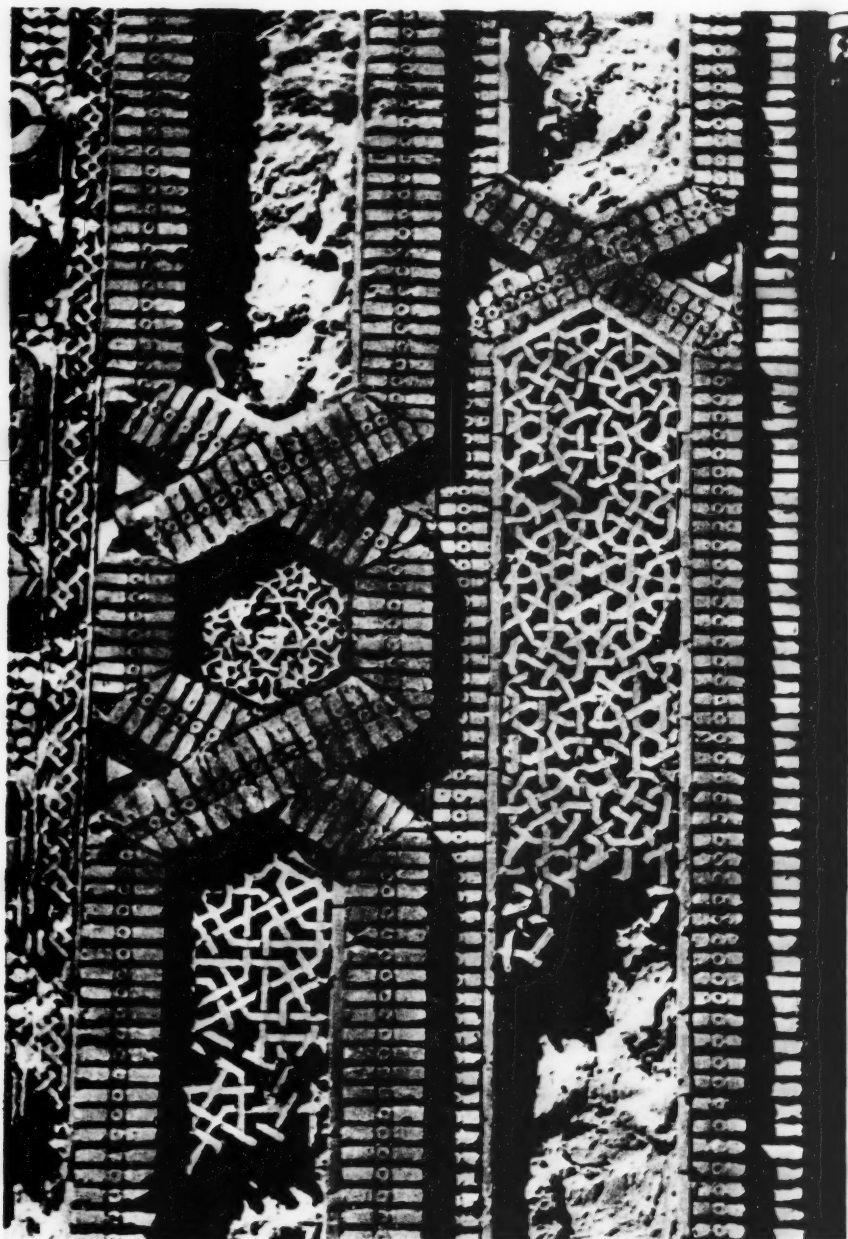


FIG. 100. ZAWZAN. DÉTAIL DU BANDEAU D'ENCADREMENT
DE L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN

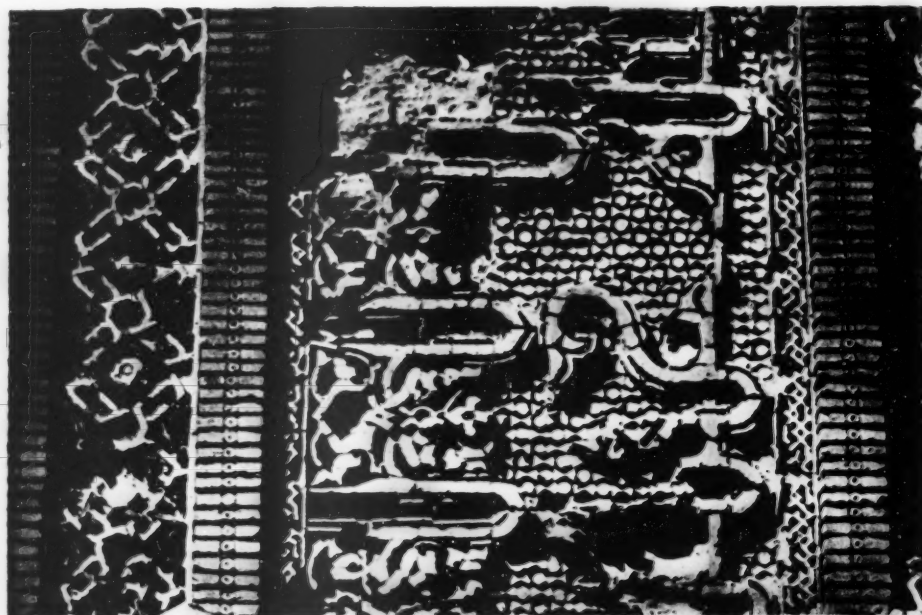


FIG. 101. ZAWZAN. DÉTAIL DU BANDEAU D'ENCADREMENT
DE L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

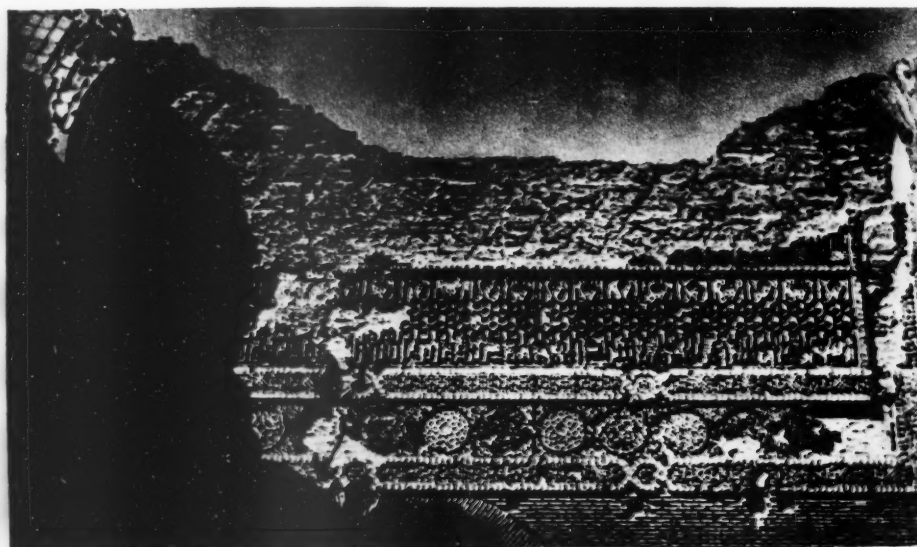


FIG. 102. ZAWZAN. L'INSCRIPTION DU FOND DE L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

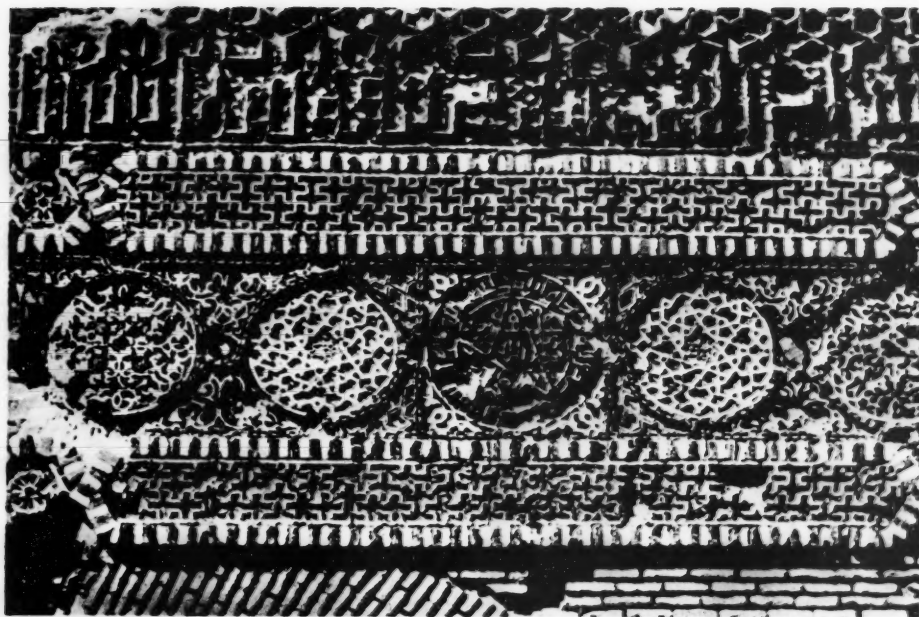


FIG. 103. ZAWZAN. DÉTAIL DE L'INSCRIPTION DU FOND DE
L'IWĀN PRINCIPAL

CLICHÉ A. G.

quand elle fut construite. En conséquence, cet édifice est, du point de vue religieux, mal implanté parce qu'il fut édifié selon les lignes générales du palais, lequel faisait, au bas de la chaîne de hauteurs qui borde la plaine de Zawzan, nettement face à la plaine. La porte voisine du mihrāb s'explique par le fait que la palais se trouvait en arrière de la mosquée, comme l'indiquent aussi les couloirs de dégagement des tribunes. Les tribunes elles-mêmes s'expliquent par la présence des habitants du palais aux cérémonies religieuses.

La voûte de l'iwān s'est écroulée. Elle mesurait cependant, au départ, environ 2,50 m d'épaisseur (9 ou 10 briques. Voir la figure 98). Son sommet se trouvait à une vingtaine de mètres au dessus du sol. Si l'on ajoute à cette hauteur l'espace qui séparait l'arc de tête du bandeau à inscription horizontal, la hauteur de ce bandeau et la largeur du dispositif ornemental qui décore les piliers et devait, comme de coutume, se retourner au dessus de l'inscription, il nous faut imaginer la façade de l'iwān kīblī de Zawzan s'élevant à une trentaine de mètres

KHORĀSĀN



FIG. 104. ZAWZAN. LA DATE DE LA MOSQUÉE
CLICHÉ RĀD

au dessus du niveau de la cour. C'est une belle hauteur, mais la façade en question n'est pas seulement imposante par ses dimensions. Elle n'est pas grande à la façon de la nef de Saint Pierre de Rome, dont l'oeil ne mesure l'énormité que lorsqu'il s'y trouve une foule réunie, ou comme la façade du Masjdjid-é Gawhar Shād, petit décor agrandi. Elle est grande par sa composition même. J'en donne ici quelques détails (fig. 99, 100, 101). On n'a pas couvert sa vaste surface en doublant simplement ou en triplant les dimensions ordinaires des traditionnels

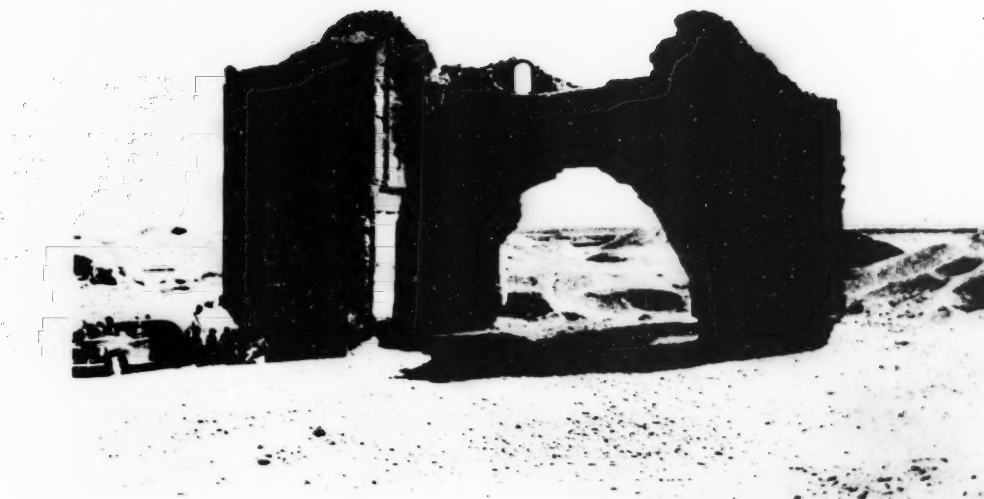


FIG. 105. ZAWZAN. L'IWĀN SEPTENTRIONAL

CLICHÉ A. G.

éléments de ce genre de construction, on a multiplié ces éléments en leur gardant leurs dimensions normales, ce qui augmente considérablement l'effet de grandeur, mais n'est pas à la portée de tous les talents.

Le pilier gauche de cette façade a gardé quelques parties d'une inscription monumentale en caractères kufiques que terminait une indication historique: "... dans le mois de *redjeb* ..." La date de l'année a disparu, mais on la trouve sur la paroi de fond de l'iwān. Il y a là un magnifique panneau décoratif de plus de 13 mètres de largeur et de plus de 5 mètres de hauteur. Les photographies que j'en donne (fig. 102-104) en font connaître les lignes, mais c'est la couleur qui importe surtout ici, c'est à dire la répartition et la proportion des masses d'émail outremer et bleu turquoise sur le fond rose des briques.¹⁾ Elle comporte

1. Dans la partie de ce panneau que représente la figure 103, l'intérieur du médaillon central, les caractères de la grande inscription ainsi que les ornements placés au dessus et une sur deux des briques des quatre petits bandeaux horizontaux sont de couleur outremer. Le remplissage des autres médaillons, les ornements intermédiaires et les autres briques des petits bandeaux sont de couleur turquoise. On voit d'ailleurs parfaitement dans l'ombre (fig. 104) les parties couvertes d'émail bleu turquoise se détacher en clair.

KHORASAN



FIG. 106. ZAWZAN. DÉTAIL DU BANDEAU D'ENCADREMENT
DE L'IWĀN SEPTENTRIONAL

CLICHÉ A. G.

une inscription en caractères kufiques, revêtue d'émail outremer, précieuse et chatoyante mais de dessin assez barbare et difficilement lisible.

برسم ضحى الامام الاعظم سراج الامة رض الله عنه

"Par l'ordre du Soleil des nations, le plus grand, Flambeau de la nation . . .
Que Dieu soit satisfait de lui!"

La date se trouve à la fin, sur une ligne verticale, en caractères arrondis (fig. 104).

..... ستّ عشر و ستمائه

"... six cent seize."

Le second iwān est en fort mauvais état de conservation (fig. 105). Le décor de sa façade sur cour, semblable à celui de l'iwān kibli, a presque complètement disparu (fig. 106). Le fond était orné de stalactites dans sa partie supérieure, au dessus d'une large baie qui servait d'accès public à la mosquée.

LES MUŞALLĀS DE ṬURUK ET DE MESHĤED¹⁾

Les mosquées du vendredi étaient le plus souvent, celles des grandes villes surtout, incapables de contenir l'ensemble des fidèles astreints à la prière en commun, c'est à dire tous les musulmans mâles, adultes et de condition libre. A plus forte raison ne pouvaient-elles recevoir la population musulmane entière, lors des fêtes du Ḳurbān, du Fiṭr et des grandes prières en commun qui avaient lieu en temps d'épidémies ou de trop longue sécheresse. La prière était dite, ces jours-là, sur de vastes terrains libres appelés "muşallā," généralement situés aux abords des villes. "Oratoires en plein vent," dit Georges Marçais.²⁾ Le muşallā, le "lieu de réunion de la multitude," comme se définit lui-même celui de MeshĤhed, est donc un vaste terrain libre, clos ou non, que l'on choisissait et abandonnait selon que se modifiaient le chiffre de la population et la superficie des villes. "A Bukhārā," dit E. Diez, "c'est à l'origine le rigistān, la place devant la citadelle, qui fut utilisé comme muşallā. Comme, pendant le règne du Sāmānide Maṣṣūr b. Nūḥ (350-66 = 961-76), le rigistān était devenu trop petit pour loger les fidèles les jours de fête, on installa en 971 ap. J.C. en dehors des murs de la ville un nouveau lieu de prière... A Herāt également le manque de place semble avoir

1. De ces deux monuments, dont j'ai relevé les plans en Septembre 1940, (fig. 107 et 108), l'un, celui de MeshĤhed, aurait été construit "sur le modèle" de l'autre. Khanikoff, parlant du muşallā de MeshĤhed, dit en effet que "ce monument... a été construit sur le modèle du Moussallah de Tourouk, achevé en 837 de l'hégire" (N. de Khanikoff, dans *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*. Paris 1861. p. 108). Ces renseignements ont été empruntés au *Maṭla' al-Shams*. t. II. p. 46. Les deux édifices sont cependant, comme leurs plans l'indiquent, aussi différents que possible, l'un de l'autre.

2. G. Marçais. *Manuel d'art musulman*. t. II. p. 489.

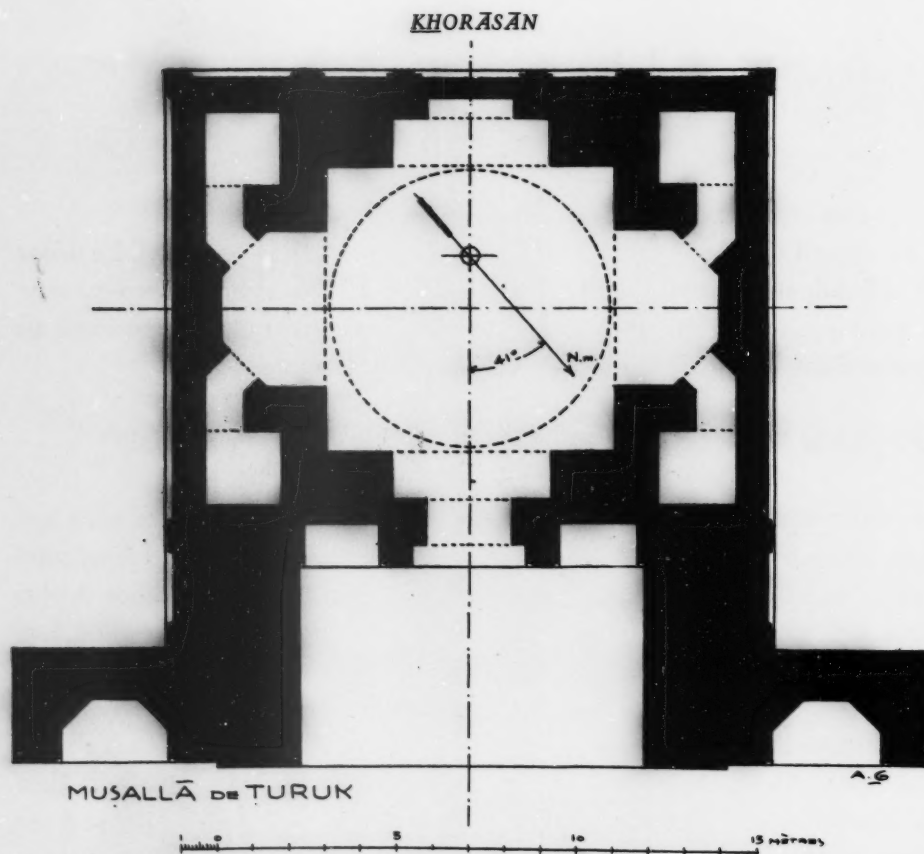


FIG. 107. TURUK. PLAN DU MUŞALLĀ

été la raison du choix d'un emplacement situé au Nord-Ouest de la ville, appelé depuis lors muşallā . . .¹⁾ Le muşallā de Meshhed est un verger situé à un kilomètre environ de la Darwāzè pāin. Celui de Turuk est un morceau de plaine à quelques kilomètres au S.O. de Meshhed. Celui de Yazd, au centre de la ville, est une vaste esplanade aujourd'hui bordée des bâtiments divers d'une madrasa.²⁾ Celui de Hamadhān est une colline nue, au Sud de la ville actuelle. Celui d'Iş-fahān se trouvait en dehors les murs de la ville, près de la porte de Torċi. De tels

1. *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 172.

2. Voir son plan dans *Athār-é Irān*. 1938. fig. 45.

KHORĀSĀN

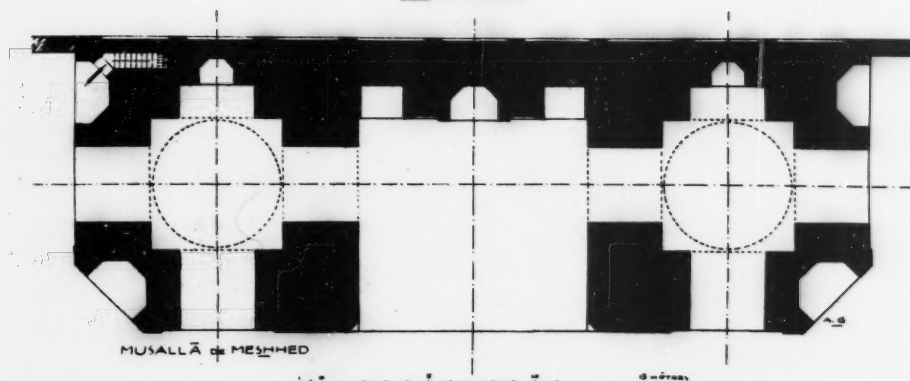


FIG. 108. MESHĤED. PLAN DU MUŞALLĀ

emplacements, rarement utilisés et susceptibles d'être brusquement désaffectés, ne se couvrirent pas de monuments importants et c'est ce qui explique, en dépit du grand nombre des muşallās mentionnés par les écrivains musulmans, la rareté des édifices qui nous sont parvenus sous ce nom. C'est ce qui explique aussi que le muşallā n'ait pas "inspiré un type spécial d'architecture") et que ceux que nous connaissons se présentent sous les formes les plus diverses. Celui de Man-şūra, près de Tlemcen, est "un quadrilatère de murs percé de deux portes sur chacune des faces N.E., S.O. et N.O. Un mihrāb se creusait au milieu du mur S.E."¹⁾ "Dans toutes les villes du Maroc le muşallā est un vaste emplacement avec un mur pourvu d'un mihrāb; on y trouve aussi un endroit surélevé pour le khatīb."²⁾ A Menāma, la capitale de l'île de Bahrain, "des muşallās et des masdjids . . . sont des liwāns à plusieurs nefs composés de rangées de piliers à ogives, courant parallèlement au mur de la kibla . . . Le mur de la kibla n'a pas de niche de prière."³⁾ A Herāt l'édifice que l'on appelait muşallā "avait l'aspect d'une madrasa normale autour d'une cour d'environ 70 mètres de côté."⁴⁾ A Işfahān c'était une sorte de "mosquée à piliers."⁵⁾

1. E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 172.
2. G. Marçais, dans *Manuel d'art musulman*. t. II. p. 489.
3. A. J. Wensinck, dans *Encyclopédie de l'Islām*. t. III. p. 797.
4. E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 171.
5. *idem*. p. 172.
6. *idem*.



FIG. 109. TURUK. LE MUŞALLĀ

CLICHÉ A. G.

Le muşallā de Turuk¹⁾ se compose d'une salle à coupole précédée du haut iwān cher à l'Est iranien, au fond de laquelle se trouve le mihrāb. Celui de Meshhed²⁾ est un haut et profond iwān flanqué de deux salles à coupole. Diez, parlant de ce dernier édifice, explique que "le peuple est en rangs, debout devant cette kībla monumentalisée et y fait la prière en commun".³⁾ Or il parle ailleurs⁴⁾ de monuments du Turkeştān, la mosquée Kāliyān et la mosquée Labi-Khaūs

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān, le 10 Février 1940 (20 Bahman 1318).

Bibliographie: E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. p. 77 — E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 172 — J. P. Ferrier. *Voyages et aventures en Perse*. t. I. p. 259 — Šani' al-Dawlē. *Maṣla' al-Shams*. t. II. p. 46 — C. E. Yate *Khurasan and Sistan*, p. 39.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān, le 6 Janvier 1932 (15 Deh 1310).

Bibliographie: R. Byron. *The Road to Oxiana*. p. 130 — G. N. Curzon. *Persia and the Persian Question*. t. I. p. 174 — E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. p. 76-77 — E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 171-2 — H. Glück et E. Diez. *Die Kunst des Islam*. p. 548 — N. de Khanikoff. *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*. Paris 1861. p. 108 — A. U. Pope, dans *A Survey of Persian Art*. Vol. II. p. 1212-3 — P. Sykes. *History of Persia*. t. II. p. 213 — P. Sykes. *Historical Notes on Khurasan*, dans *J. R. A. S.* Octobre 1910. p. 1152-4.

3. E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 172.

4. *idem*. Article: Masdjid. t. III. p. 441.

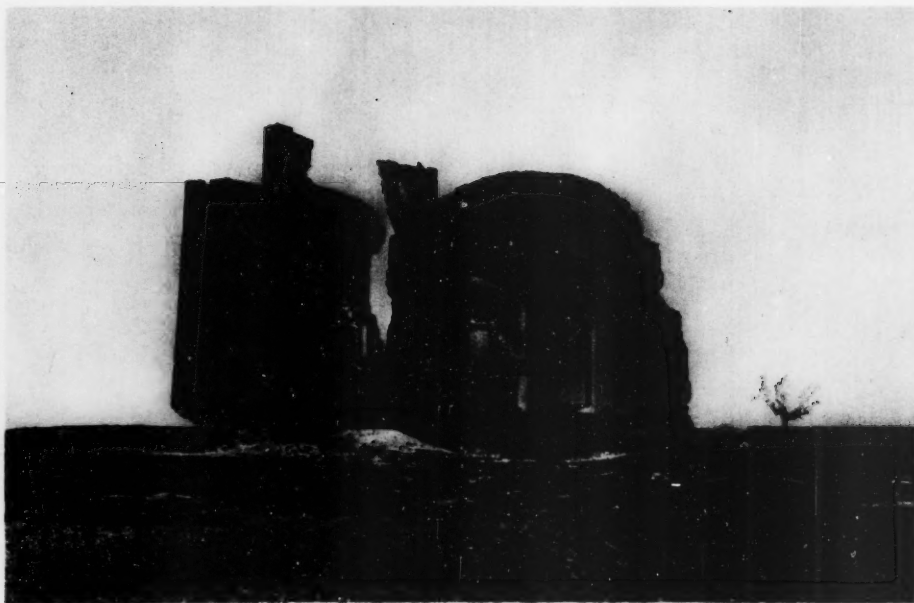


FIG. 110. TURUK. LE MUṢALLĀ
CLICHÉ A. G.

"qui, tous deux, possèdent de grands iwāns d'entrée, mais n'ont pas de cour. Lors des grandes prières communes," dit-il, "la foule se range devant ces mosquées. Cela est particulièrement usuel au Turkeṣtān." D'autre part le monument de Bukhārā que Cohn-Wiener appelle "Moschee Namasga", est installé sur une plateforme légèrement surélevée, devant une esplanade, "lieu de réunion de la multitude". Il se compose d'un haut iwān donnant accès à une salle carrée flanquée de deux salles moins hautes, voûtées et largement ouvertes, analogues à celles du muṣallā de Meshhed.¹⁾ Les monuments de Turuk et de Meshhed ne diffèrent donc des mosquées du Turkeṣtān ni par le parti de leur plan ni par leur aspect. Ils ont été construits, comme la "Moschee Namasga" de Bukhārā, sur des muṣallās, et nous devons, en définitive, nous représenter les muṣallās comme de vastes emplacements le plus souvent libres de toute construction mais parfois ornés d'édifices de formes diverses, sans caractère particulier, depuis le simple enclos de murs, et même le simple mur kiblī, jusqu'à la madrasa et la mosquée.

1. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. VI.

KHORĀSĀN



FIG. 111. ĪRUK. L'INSCRIPTION DU MUṢALLĀ
CLICHÉ A. G.



FIG. 112. MESHĤED. LE MUṢALLĀ
CLICHÉ A. G.

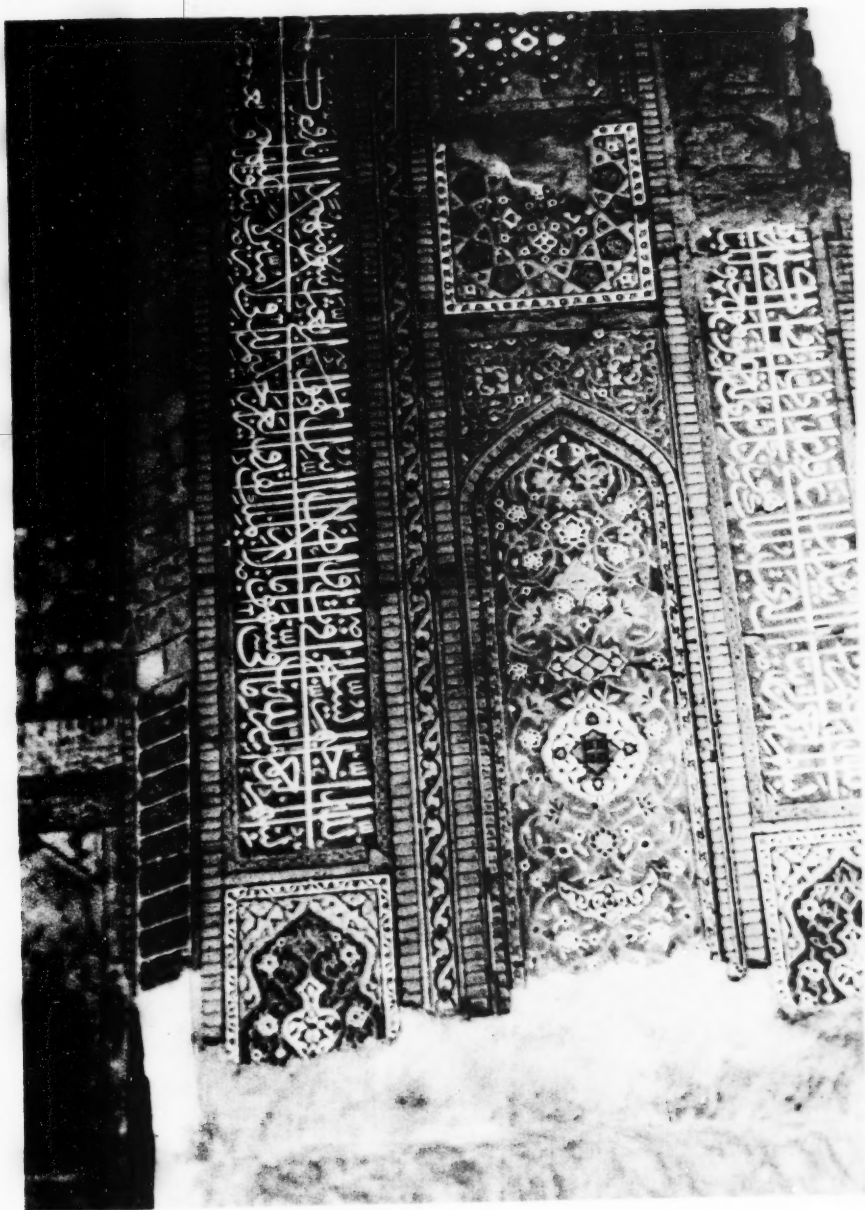


FIG. 113. MESHĤED. DÉTAIL DE LA FAÇADE DU MUŞALLĀ
CLICHÉ A. G.



FIG. 114. MESHĤED. DÉTAIL DE LA FAÇADE DU MUṢALLĀ
CLICHÉ A. G.

Le monument de Ṭuruk est un bel édifice, soigneusement construit mais dont le haut des maçonneries qui contrebutent l'iwān ainsi que les murs des angles postérieurs du plan sont trop faibles. En conséquence, la voûte de l'iwān s'est écroulée, de même que quelques parties de murs, à l'arrière de l'édifice (fig. 109 et 110). Par contre, la coupole, bien épaulée par deux vastes alvéoles en forme de demi-octogones, est parfaitement saine. Le Maṭla' al-Shams, et Khanikoff à sa suite, donnent comme date de sa construction l'année 837 H. (1433-4). Il ne

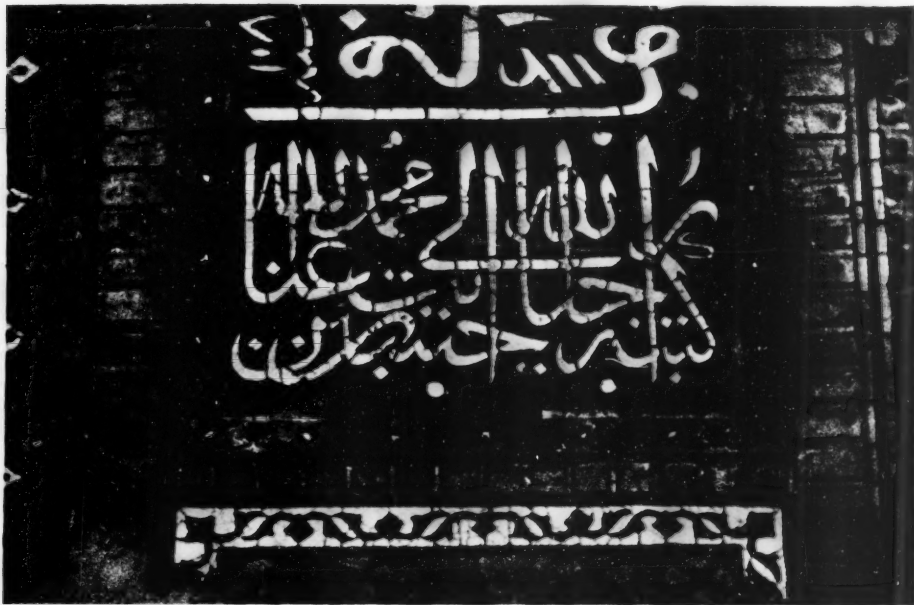


FIG. 115. MESHHEH. DÉTAIL DE LA FAÇADE DU MUṢALLĀ

CLICHÉ A. G.

s'y trouve plus aucune indication de ce genre, mais il est possible que les informateurs de Ṣani' al-Dawlè l'aient trouvée à la fin de la grande inscription de l'iwān, dont il ne subsiste plus que ceci:

باهتمام اخيه الأعز افتخار الفقراء و قدوة الصالحاء السا.....

“... par la sollicitude de son frère, le plus glorieux, honneur des humbles, modèle des gens vertueux...” (fig. 111).

Les caractères de l'écriture s'accordent bien à cette date.

Le grand iwān du muṣallā de Meshhed est flanqué de salles à coupoles qui devinrent peut-être les “chapelles latérales pour les femmes” dont parle Diez¹) mais qui furent certainement dans l'esprit du constructeur, alors chargé des difficiles travaux de consolidation du Masdjid-é Gawhar Shad de Meshhed, les nécessaires contreforts de l'édifice (fig. 112). Mieux défendue contre ses propres

1. Dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 172.



FIG. 116. MESHED. LA GRANDE INSCRIPTION INTÉRIEURE DU MUŞALLĀ
CLICHÉ A. G.

poussées que ne l'était celle de Ṭuruk, la voûte de son iwān est en excellent état de conservation. Sa façade est ornée d'un magnifique décor en mosaïque de *kāshis* du temps de *Shāh Sulaimān Ṣafawī* (fig. 113). Les deux grands bandeaux à inscriptions sont, l'un et l'autre, datés de l'année 1087 H. (1676-7 A.D.). (fig. 114 et 115). Le nom de l'écrivain se trouve à la fin du bandeau rectangulaire (fig. 115):

كتبه رجبا إلى الله محمد حسين بن عنایت الله

"L'a écrit, en honorant Dieu, Muḥammad Ḥusain, fils de 'Ināyat Allāh."¹)

L'intérieur du monument est revêtu de plâtre, sculpté par endroits. La couleur n'y apparaît que sur le mihrāb principal et dans la grande inscription qui

1. Cl. Huart, dans *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman* (p. 230), parle d'un Muḥammad Ḥusain, fils de Mawlānā 'Ināyat Allāh de Tabriz, qui vécut à l'époque safawide. Mais cet écrivain fut l'élève de Mir Saiyid Aḥmed, qui mourut en l'année 986 H. (1578), et, d'autre part, il "fut le seul calligraphe chargé de la secrétairerie du prince sous le règne de *Shāh Ismā'il II*" (984-5 H. = 1576-8 A.D.). Il s'agit donc d'un autre Muḥammad Ḥusain, fils de 'Ināyat Allāh.

KHORĀSĀN

fait le tour de l'iwān à la naissance de la voûte. Cette inscription, également exécutée en mosaïque de *kāshīs*, est aussi l'œuvre de Muḥammad Ḥusain, fils de 'Ināyat Allāh (fig. 116).

A l'intérieur du mihrāb, un bandeau à inscription daté de l'année 1086 H. (1675-6 A.D.), donne le nom de l'écrivain: "Muḥammad Riḍā al-Imā . . ." La fin du dernier mot n'existe plus mais il est évident qu'il s'agit là de ce Muḥammad Riḍā al-Imāmī al-Isfahānī qui écrivit tant d'inscriptions pour les monuments d'Isfahān, de Kumm et, à la fin de sa vie, pour ceux de Meshhed.¹)

Au bas du parement intérieur de l'arc de tête de l'iwān il y a, de chaque côté, dix lignes d'un poème persan en caractères nasta'liq jaunes sur fond bleu:

که هست از وجودش جهان را نظام	بدور سلیمان شه کامکار
سکندر وقار و قباد احتشام	فلک بارگاه و کواکب حشم
بتأیید معمار بیت الحرام	بتوفیق فرمان ده کن فکان
بفرمان ثواب عالی مقام	بالهام حی الدی لا یموت
بود دولتش تا ابد مستدام	ابو صالح انصهر دین کز ازل
که در کارها باشدش اهتمام	بسرکاری وسعی حاجی ملک
باندک زمانی مصلی تمام	زبس جهد کرد از سر صدق گشت
نهادم بصرای اندیشه گام	چو مستغنی از بهر تاریخ آن
بود این بنا مجمع خاص و عام	بگوش دلم گفت پیر خرد
عمل حاجی شجاع اصفهانی کتبه محمد حسین مشهدی	

"Au temps de Shāh Sulaimān, le fortuné, dont la libéralité a donné l'ordre au monde, dont la cour est la sphère céleste et les étoiles la suite, qui possède la dignité d'Alexandre et la respectabilité de Kobād, avec l'assistance de celui qui

1. Voir A. G. Muḥammad Riḍā al-Imāmī, dans *Althar-e Irān*, 1938, p. 267-274.

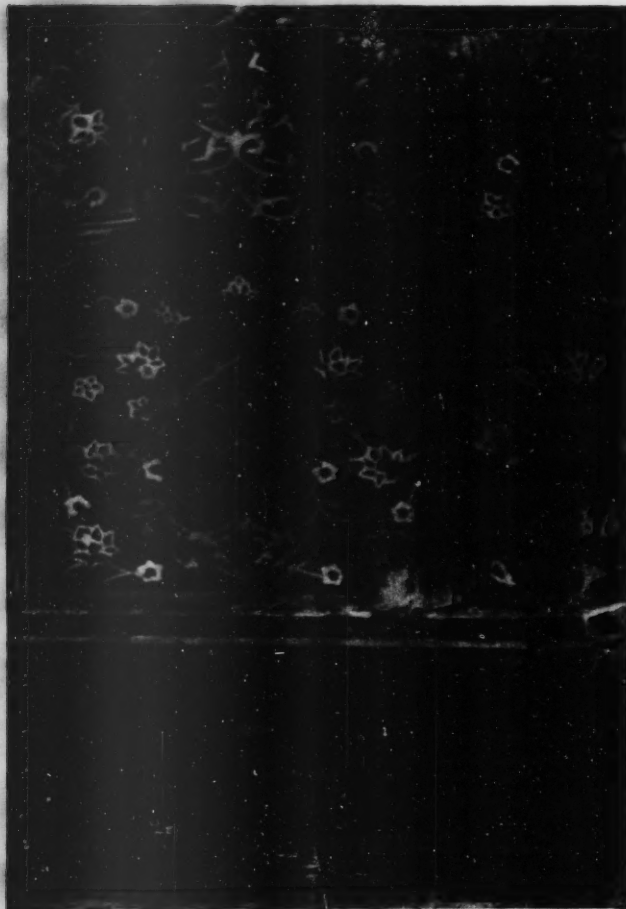


FIG. 117. MESHĤED. DÉTAIL DU MIHRĀB DU MUṢALLĀ
CLICHÉ A. G.

donne des ordres qu'on ne peut manquer d'exécuter et l'appui du constructeur du Beit al-Ḥaram, par l'inspiration de celui qui ne meurt pas, par l'ordre du prince de haut rang, Abū Ṣāliḥ, ce chef de la religion – Puisse son pouvoir durer éternellement! – par le travail et l'effort de Hādjdjī Malek, ce fut terminé. Comme il se donna beaucoup de peine et fut très énergique, le muṣallā fut achevé en peu de temps. Je me suis placé dans le vaste espace de la pensée, cherchant une information au sujet de la date. L'antique sagesse dit à l'oreille de mon cœur: "Cette

construction est le lieu de réunion de la multitude." Oeuvre de Hādjdjī Shudjā', d'Iṣfahān. L'a écrit Muḥammad Ḥusain, de Meshhed."¹)

La valeur numérique du chronogramme est 1087.

Hādjdjī Malek n'est donc pas le "maître de l'œuvre,"²) mais un homme de confiance du donateur, Abū Ṣāliḥ, le Ṣadr al-Dīn, chargé par lui de la conduite des travaux. Le constructeur du monument est "Hādjdjī Shudjā', maçon d'Iṣfahān," dont on trouve une autre fois le nom, libellé de la même façon, dans un médaillon du miḥrāb (fig. 117), l'auteur de l'une des restaurations de la mosquée de Gawhar Shād, à Meshhed.³)

LE MİL-É AHANGĀN

La tour d'Ahangān, à une vingtaine de kilomètres au Nord de Meshhed, peut être rangée dans un groupe de monuments funéraires qui compte, en Irān, la tour de Rādkān Est,⁴) celle de Keshmar,⁵) celle de Kaḷ'at-é Nāderi,⁶) mais dont l'origine⁷) ainsi que le représentant le plus célèbre, le Gūr-é Mir,⁸) se trouvent au Turkeṣtān.

1. D'après Sykes. "Historical Notes on Khurasan," dans *J. R. A. S.* Octobre 1910. p. 1153.

2. H. Glück et E. Diez. *Die Kunst des Islam*. p. 548.

3. Un médaillon situé au bas du minaret gauche de cet édifice, comporte cette indication: "Oeuvre du misérable, de l'humble Hādjdjī Shudjā', maçon d'Iṣfahān. En 1088."

C'est vraisemblablement le même Shudjā', maçon d'Iṣfahān, qui travaillait dans le Masjdīd-é Shāh d'Iṣfahān en 1078 H. (1667-8). Voir *Athār-é Irān*. 1937. p. 114-5.

4. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān, le 6 Janvier 1932 (15 Deh 1310).

Plan par E. Diez dans *Churasanische Baudenkmäler*. fig. 18. Reproduit dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 358. Photographies dans E. Diez. *Churasanische* . . . pl. 6-8 et dans *A Survey* . . . pl. 347A.

5. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān, le 6 Janvier 1932 (15 Deh 1310).

Photographie dans E. Diez. *Churasanische* . . . pl. 6.

6. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques de l'Irān, le 10 Février 1940 (20 Bahman 1318).

Le "Tombeau de Nādir" est une tour semblable à celles de Rādkān Est et de Keshmar, mais de proportions beaucoup plus considérables, autour de laquelle Nādir Shāh fit construire "de petites chambres". Sykes l'appelle "The TreasureHouse of Nadir Shah" et en donne une bonne photographie dans son *History of Persia*. t. II, en face de la page 264. C. E. Yate, dans *Khurasan and Sistan* (p. 157), le décrit comme suit: "... the Makbara-i-Nadir or Nadir's tomb, built under Nadir's orders, though never used as his mausoleum. This is a simple but not inelegant edifice of red sandstone. The central chamber, which was once domed, is encircled by a number of small chambers, and below it is an extensive cellar."

7. Voir un dessin du minaret de Jar Kurgan (Turkeṣtān) dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 363. "Probably built toward the end of the eleventh or beginning of the twelfth century." (A. U. Pope, dans *A Survey of the Persian Art*. t. II. p. 1027.)

8. Voir E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. LXX.

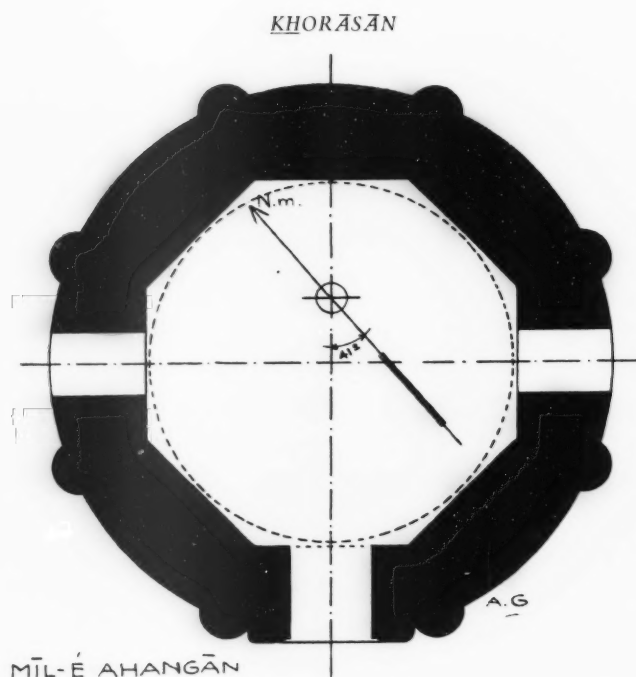


FIG. 118. PLAN DE LA TOUR DE AHANGĀN

C'est une construction de brique, octogonale intérieurement, circulaire extérieurement et ornée de huit demi-colonnes sur son pourtour (fig. 118). Elle est couverte d'une coupole, simplement décorative, et d'un toit qui est la couverture même de l'édifice. Elle est pourvue d'une porte et de deux fenêtres.

Pas de couleur à l'intérieur, mais, extérieurement, le mur, les demi-colonnes et le toit sont décorés de *kāshīs*. Ceux de la partie basse, c'est à dire jusqu'au bandeau à inscription, et de la partie haute jusqu'au départ des godrons, ont généralement la forme de fleurs, mais aussi d'étoiles et de croix (fig. 119). Ils ont totalement disparu jusqu'à hauteur d'échelle mais quelques uns d'entre eux sont encore en place dans la partie haute. Ils sont de couleur générale outremer et bleu turquoise, disposés alternativement, outremer, turquoise, outremer, turquoise, etc. . . . La porte était encadrée de *kāshīs* rectangulaires dont rien n'a subsisté, sauf leur empreinte dans le mortier (fig. 120). Les colonnes portent un bandeau qui était autrefois décoré d'une inscription en *kāshīs* rectangulaires mais dont il ne reste pas le moindre fragment. Au dessus de cette frise montent

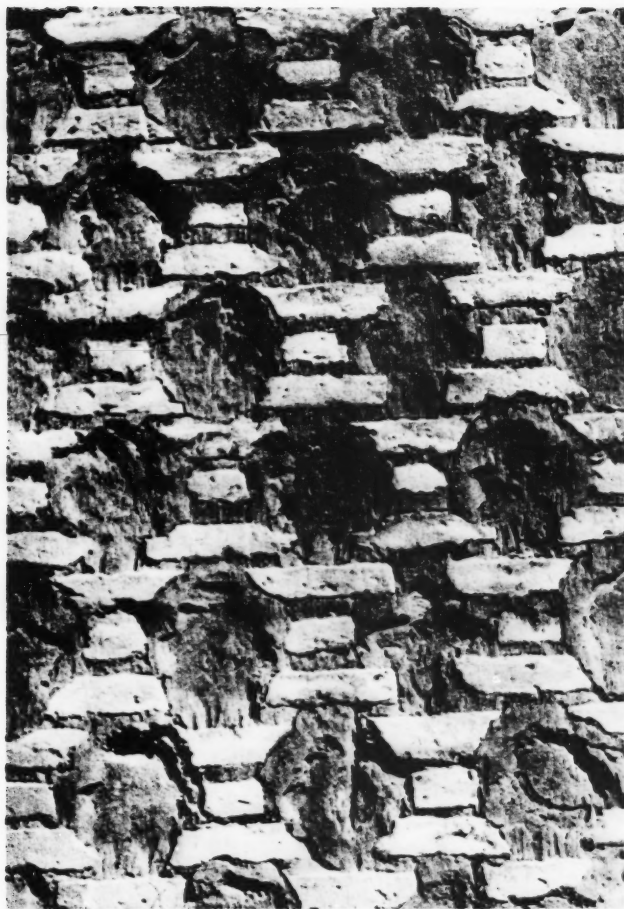


FIG. 119. DÉTAIL DU MUR DE LA TOUR DE AHANGĀN
CLICHÉ A. G.

des groupes de deux petits pilastres triangulaires qui portent les massifs godrons de la toiture, non arrondis comme à Rādkān, Keshmar, Ḳal'at-é Nāderī et au Turkestān, mais triangulaires aussi (fig. 121). Ces godrons sont décorés de doubles lignes de couleurs unies, normales à l'arête, outremer, bleu turquoise et brique naturelle.

La pierre tombale, massif parallélépipède de calcaire gris qui occupe encore le centre du monument, est vraisemblablement celle du personnage pour lequel il

KHORĀSĀN



FIG. 120. LA TOUR DE AHANGĀN
CLICHÉ A. G.

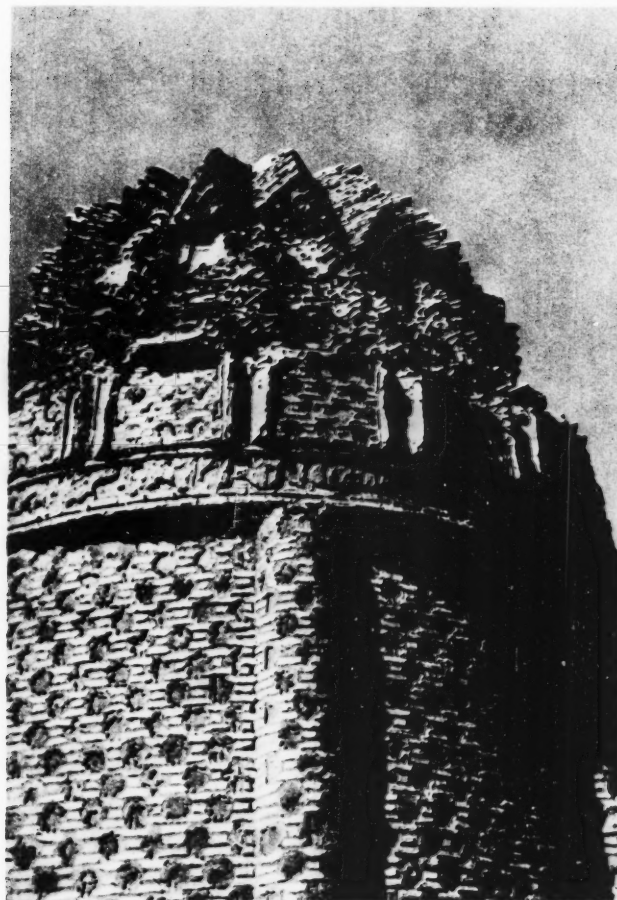


FIG. 121. LA PARTIE SUPÉRIEURE DE LA TOUR DE AHANGĀN
CLICHÉ A. G.

fut construit, car l'écriture qui la couvre est identique à celle de l'inscription en plâtre qui court à la base de la coupole (fig. 122). Les inscriptions de la tombe, très mal exécutées et, de plus, usées et rongées par le temps, sont illisibles. On y reconnaît seulement quelques parties de textes koraniques, mais les habitants de l'endroit prétendent que leurs grands parents y ont lu "Ahangān" et "Ḳamar al-Mulk". On dit encore que l'occupante du tombeau s'appelait Gawhar Tādġ et qu'elle était une sœur, ou une parente, de Gawhar Shād épouse du Sulṭān

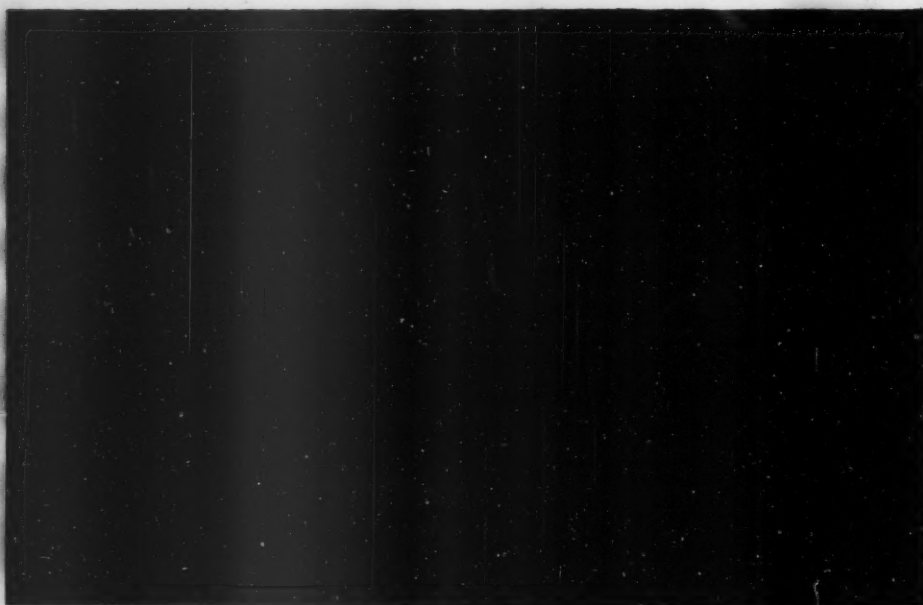


FIG. 122. LA VOÛTE DE LA TOUR DE AHANGĀN

CLICHÉ A. G.

Shāhrukh. D'autres assurent que le *mīl* fut construit pour une certaine Ahangān Khātūn dont ils ne savent rien de plus. Tout cela, bien entendu, n'est pas sûr, et même ne contient probablement pas une parcelle de vérité. Cependant il s'agit dans tous les cas d'une femme, non d'un homme. Il semble que la tradition locale soit ferme sur ce point. Le décor féminin des fleurs d'émail qui décorent l'édifice paraît bien la confirmer.

L'époque de la construction du monument ne pouvant être que mongole ou timuride et les fleurs qui le décorent extérieurement étant plutôt timurides que mongoles, je pense que l'on peut, provisoirement, se représenter le *Mil-é Ahangān* comme le tombeau d'une dame qui mourut à l'époque timuride.

CONCLUSION

Dans l'Ouest de l'Irān les premières mosquées de type iranien furent, le plus souvent, des *čahār-ṭāks* sasanides à peine modifiés, contenant le *mihrāb* et dis-

posés au Sud d'esplanades libres. J'ai parlé déjà longuement de ces monuments,¹⁾ mais ce que je n'ai pas dit, parce que je n'en étais pas encore certain à cette époque, c'est que tous les *čahār-ṭāks* sasanides actuellement connus,²⁾ se trouvent dans la partie Ouest de l'Īrān et que cette coïncidence n'est pas le fait du hasard.³⁾ Nous connaissons aussi, à Nīrīz, dans le Fārs, une mosquée qui ne fut tout d'abord qu'un simple *īwān*, emprunté aux monuments sasanides du Fārs,⁴⁾ et, dans le voisinage d'Iṣfahān, quelques édifices de même destination qui reproduisent exactement les dispositions de la galerie à coupole centrale d'*Īwān-é Karkha* (*Khūzistān*). Nous pouvons donc penser que le *čahār-ṭāk*, la galerie à coupole centrale et l'*īwān* sasanides se trouvent à l'origine des premières mosquées iraniennes de l'Ouest, mais que c'est l'élément monumental le plus courant de l'architecture préislamique de cette région de l'Īrān, le *čahār-ṭāk*, qui y fut le plus couramment utilisé comme élément monumental essentiel des nouveaux édifices.

Dans l'Est, l'élément monumental le plus courant de l'architecture ancienne est assurément l'*īwān*. Il devint tout naturellement un *mihrāb* monumental, et comme, selon la juste observation de Diez, "il n'y avait pas besoin d'autre chose", la mosquée iranienne de l'Est, à côté d'édifices de plan arabe, ne fut tout d'abord pas autre chose. La petite mosquée de Bāmiyān dont la figure 60 représente le plan n'est, exactement, que cela.⁵⁾ Devant ce *mihrāb* monumental, comme devant le kiosque de l'Ouest, les fidèles s'alignaient et priaient en plein air.

Dans les mosquées plus considérables, l'*īwān*, toujours conservé comme élément principal de la composition, fut utilisé de deux façons différentes, soit comme à Nīrīz, profond *īwān* au fond duquel se trouve le *mihrāb*, soit comme vestibule monumental d'une salle couverte en coupole et contenant le *mihrāb*.⁶⁾

1. Voir: Les anciennes mosquées de l'Īrān, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 187-210. Historique du Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 213-282. Les monuments du feu, dans *Athār-é Irān*. 1938. p. 7-80. Les anciennes mosquées de l'Īrān. 2ème article (non encore publié).

2. Sauf un, le monument de Bāz-é Hūr, près de Robāṭ sefid (Khorāsān), qui n'est d'ailleurs pas un pur *čahār-ṭāk*. Voir A. Godard. Les monuments du feu, dans *Athār-é Irān*. 1938. p. 53-58.

3. Ces édifices, isolés et uniquement composés de quatre piliers portant une voûte en coupole, se trouvent à Āteshkūh, Borzū, Djerrē, Farash-Bend, Firūzābād, Kašr-é Shīrīn, Kāzerūn, Khairābād, Naṭanz, Neisar, Tūn-é Sabz, Yazdekhwāst.

4. Voir: Le Masdjid-é Djum'a de Nīrīz, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 163-172.

5. En 1923 on en voyait encore plusieurs exemplaires sur le site abandonné de l'ancienne ville.

6. Contrairement à ce que l'on voit dans l'Ouest, dans le même cas, la façade de l'*īwān* du Khorāsān domine considérablement la coupole. Comparer, par exemple, l'édifice de Turbat-é Shaikh Djām (E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. pl. 35) aux monuments de la région d'Iṣfahān.

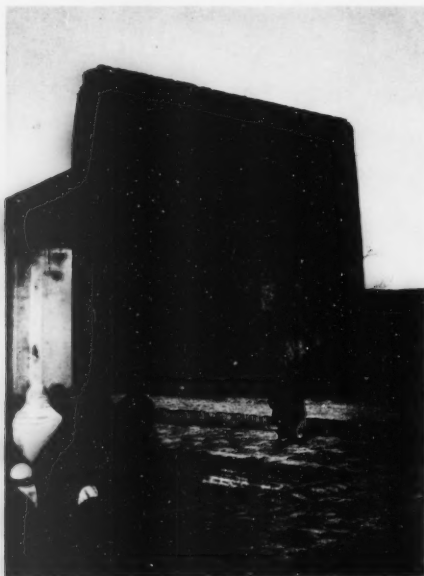


FIG. 123. TURBAT-É HAIDARĪ. LA MOSQUÉE VOISINE DU TOMBEAU DE SHAİKH ḲOTB AL-DĪN HAIDAR

CLICHÉ A. G.

La première solution a fourni le type de la grande Djāmi' du Khorāsān. La seconde fut plutôt employée, au Khorāsān du moins, par des mosquées de destination un peu différente, mosquées funéraires ou mosquées de muṣallās.

A la vérité, le Khorāsān ne cessa jamais de construire des mosquées à un īwān. Nous en avons pour preuve celle de Tūn,¹⁾ qui fut probablement édifée au VII-ème siècle H. (XIII-ème A.D.), celle de Ḳāīn, datée de l'année 770 H. (1368),²⁾ celle qui fut construite à côté du tombeau de Shaikh Ḳotb al-Dīn Haīdar, à Turbat-é Haīdarī, sous le règne de Shāh Safī (1038–1052 H. = 1629–1642 A.D.) (fig. 123),³⁾ d'autres encore. Mais dès le début du VII-ème siècle H.,

1. Actuellement Firdaws.

2. Le Masjdīd-é Djāmi' de Ḳāīn a été inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques de l'Irān le 20 Décembre 1937 (29 Ādhar 1316), sous le no. 295.

Bibliographie: C. E. Yate. *Khurasan and Sistan*. p. 63. P. M. Sykes. *Ten thousand miles in Persia*. p. 406. E. Herzfeld. *Reisebericht*. p. 274.

3. Il y a une vue d'ensemble de ces monuments dans P. M. Sykes. *A History of Persia*. t. II. p. 292. Ils ont été inscrits à l'Inventaire des Monuments historiques de l'Irān le 6 Janvier 1932 (15 Deh 1310), sous le no. 175.

en 609 H. (1212) à Gunābād,¹⁾ en 616 H. (1213-23) à Zawzan (fig. 96) et vers le même temps à Forūmad (fig. 65), nous voyons constituée la grande mosquée *Djāmi'* du *Khorāsān*. C'est la mosquée-*iwān*, mais dans laquelle, afin d'augmenter l'importance monumentale de l'édifice, un second *iwān* a été construit face au premier, sur le côté septentrional de la cour. Cette mosquée à deux *iwāns* demeura le type de la grande *Djāmi'* du *Khorāsān* jusqu'à l'apparition de la mosquée à quatre *iwāns*, qui fut introduite dans l'Est iranien par les architectes de l'Ouest de l'Īrān, de *Shīrāz*, d'*Isfahān*, de *Tabriz*, etc. . . . que les souverains timurides se plaisaient à employer.²⁾ Encore voyons-nous au *Khorāsān*, après l'introduction de la mosquée à quatre *iwāns*, de grandes mosquées à deux *iwāns* se construire à *Nishāpūr* (en 899 H. = 1493-4 A.D.),³⁾ à *Sabzewār*, à *Gurgān*, dans la province voisine (en 859 H. = 1454 A.D.),⁴⁾ etc. . . .

1. Le Masjdjid-é *Djāmi'* de Gunābād a été inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques de l'Īrān le 10 Février 1940 (20 Bahman 1318) sous le no. 325.

2. Peu de temps après que *Timūr* eût établi sa souveraineté sur la Transoxiane et fait de *Samarḳand* sa capitale, en 771 H. (1369), plusieurs monuments furent construits à *Shāh Zindē*, près de cette ville. L'un d'eux, le tombeau de "Tschudschuk Bika Aka," soeur de *Timūr*, daté de l'année 773 H. (1371) (E. Cohn-Wiener. *Turan*. p. 25), est l'oeuvre de *Ustād 'Izz al-Dīn* et de *Ustād Shāms al-Dīn*, sans doute ce *Shāms al-Dīn* de *Tabriz* dont un fils, en 855 H. (1451), convertit un tombeau de *Meshhed* en une mosquée, l'actuel Masjdjid-é *Shāh*.

L'architecte de la mosquée *Ḥaḍrat Aḥmad Yassavī* (801 H. = 1397 A.D.), à "Turkestan Shahr", est *Khwādjē Ḥusain*, de *Shīrāz* (E. Cohn-Wiener. *Turan*. p. 29).

Le tombeau de *Timūr*, le *Gūr Amīr*, daté de l'année 807 H. (1404), fut construit par *Muḥammad Maḥmūd*, d'*Isfahān*.

L'architecte du Masjdjid-é *Gawhar Shād* fut *Ḳiwām al-Dīn*, de *Shīrāz*. Ce serait lui, selon R. Byron, qui aurait aussi construit la mosquée du *Muṣallā* et celle de *Gawhar Shād*, à *Bukhārā*. Le même *Ḳiwām al-Dīn* commença la construction de la madrasa timuride de *Khargird*. C'est un autre *Shīrāzī*, *Ghiyāth al-Dīn*, qui termina les travaux, en l'année 848 H. (1444-5) et, sans doute, construisit le Masjdjid-é *Mawlānā* de *Tāiyyābād*, en la même année 848 H.

La mode subsista longtemps au *Khorāsān* d'employer des architectes de l'Ouest de l'Īrān, puisque c'est un *Isfahanais*, *Hādjdjī Shudjā'*, qui fut, sous le règne de *Shāh Sulaimān*, appelé au secours de la mosquée de *Gawhar Shād*, à *Meshhed*. Il data ces travaux de l'année 1088 H. (1677-8) et construisit le *Muṣallā* de *Meshhed*, qu'il termina en 1087 H. (1676-7).

C'est *Kamāl al-Dīn Maḥmūd*, de *Yazd*, qui construisit, en 1015 H. (1606-7), le dôme d'or du Sanctuaire de l'*Imām Riḍā*, à *Meshhed*. Etc. . . .

3. Cette mosquée a été inscrite à l'Inventaire des Monuments historiques de l'Īrān le 12 Novembre 1938 (21 Abān 1317), sous le no. 317.

4. Le Masjdjid-é *Djāmi'* de *Gurgān* (autrefois *Astarābād*) a été inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques de l'Īrān le 9 Juillet 1932 (18 Tīr 1311), sous le no. 181.

L'histoire de ce monument est à peu près résumée par les inscriptions qui se trouvent sur le cadre de la porte du minbar. *Rabino*, dans *Mazandaran and Astarabad* (p. 73 et p. 25-26 du texte persan), dit qu'il y en a deux, l'une datée de l'année 1018 H. et l'autre de 1157 H., mais il y en a trois, l'une sur le panneau rectangulaire, datée de 859 H. (1455), une autre sur les parties horizontales du bâti, datée de 1018 H. (1609-10), et la troisième sur le

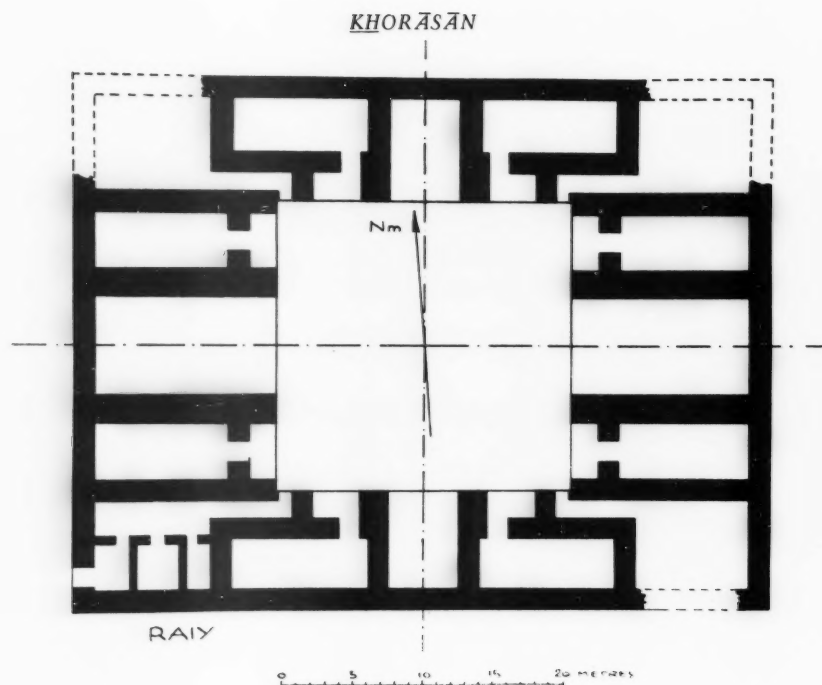


FIG. 124. RAIY. PLAN D'UNE MADRASA SELJUKIDE

La mosquée à deux iwāns est typiquement khorasanienne. Celle dont l'élément architectural essentiel est l'iwān, vestibule plus ou moins profond d'une salle voûtée en coupole, l'est aussi, mais plutôt en raison du caractère particulier de sa haute façade que de son plan. La combinaison de l'iwān et de la salle à coupole n'est, en effet, probablement pas originaire du Khorāsān. Nous la connaissons dans l'Ouest à l'époque sasanide, particulièrement nette dans le Ḳal'è Dukhtar de Fīrūzābād¹⁾ ainsi que dans les palais de Damghān,²⁾ Fīrūzābād,³⁾ Sarwistān,⁴⁾ Ḳaṣr-é Shīrīn.⁵⁾ Elle appartient bien à la tradition architecturale

panneau triangulaire, de 1157 H. (1744). Celle qui nous intéresse ici dit ceci: "Fut construit durant les jours du gouvernement du Sultān le plus grand, prince des rois des Arabes et de l'Adjem, Mu'in al-Dīn Abu'l-Ḳāsem Bāber Bahādur — Que Dieu le Très haut fasse durer son royaume et son sultānat! — Par l'effort de l'Amir le plus juste, al-Ḳhairat Muẓaffar al-Dunyā wal-Dīn, Bābā Ḥusain Khāndān Abi 'Abdallāh. Le 6 Dhu'l-Ḳa'dè 859."

1. Voir: Aurel Stein. *An archaeological Tour in the Ancient Persis*. Plan 4.
2. Voir: O. Reuther. Sasanian architecture, dans *A Survey of Persian Art*. Vol I. fig. 166.
3. *idem*. fig. 150.
4. *idem*. fig. 151.
5. *idem*. fig. 153.

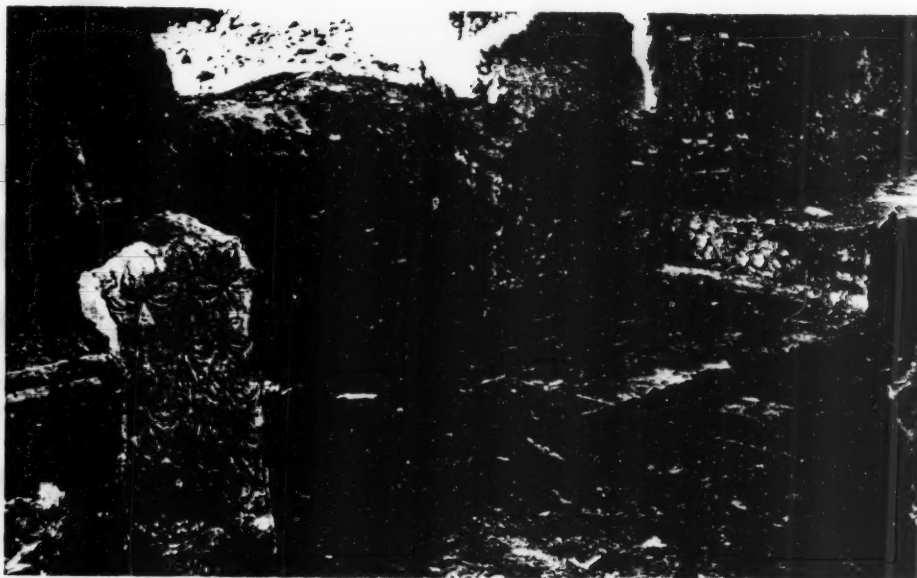


FIG. 125. RAIY. RESTE DE LA FAÇADE SUR COUR DE LA
MADRASA SELDJUKIDE

CLICHÉ A. G.

iranienne, mais elle ne semble pas avoir passé directement de l'architecture sassanide à l'islamique. On ne la trouve ni dans l'Est ni dans l'Ouest de l'Irān avant l'époque seldjukide, durant laquelle elle fut, pour ainsi dire, réinventée. Voici comment.

On sait qu'avant le règne de Muḥammad, fils de Malek *Shāh*, les kiosques des grandes mosquées de l'Ouest n'étaient pas précédés d'iwāns. On sait aussi que durant le règne de Malek *Shāh* la madrasa khorasanienne à quatre iwāns fut introduite à Iṣfahān.¹) La mosquée l'adapta, telle quelle, à son plan, créant ainsi la mosquée à quatre iwāns (fig. 128). Du point de vue qui nous intéresse ici, le résultat de cet arrangement fut que tout naturellement la salle à coupole se trouva précédée de l'iwān méridional de la madrasa et qu'ainsi fut mise à la mode, ou

1. Le Service archéologique de l'Irān a découvert et dégagé à Raiy, en 1937, un édifice qui semble bien être une madrasa à quatre iwāns d'environ le même temps (fig. 124-126). Il possède un mihrāb (fig. 127). Cependant il est orienté Nord-Sud, et non selon la kībla du lieu. D'autre part les iwāns Nord et Sud sont égaux et moins larges que ceux de l'Est et de l'Ouest, disposition contraire à la règle, généralement observée, de la hiérarchie des iwāns dans les édifices religieux.

KHORASAN

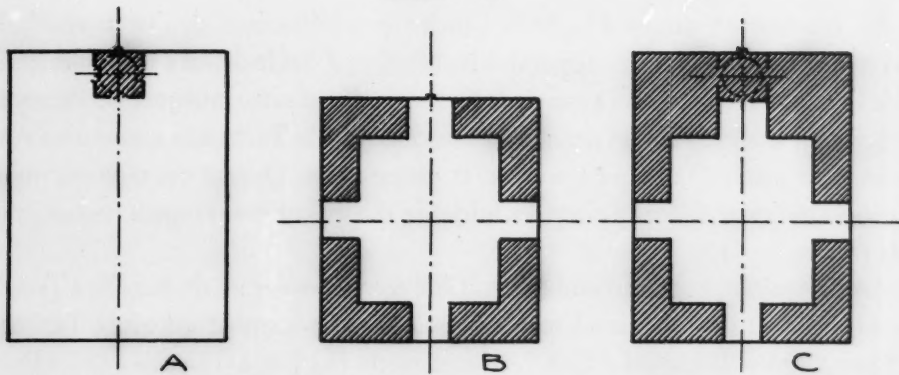


FIG. 126. RAIY. DÉCOR DE LA MADRASA SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.



FIG. 127. RAIY. MIHRĀB DE LA MADRASA SELDJUKIDE
CLICHÉ A. G.

KHORĀSĀN



- A = MOSQUÉE-KIOSQUE
 B = MADRASA À QUATRE ĪWĀNS
 C = MOSQUÉE À QUATRE ĪWĀNS

FIG. 128. SCHÉMA DE LA CONSTITUTION DE LA MOSQUÉE-MADRASA

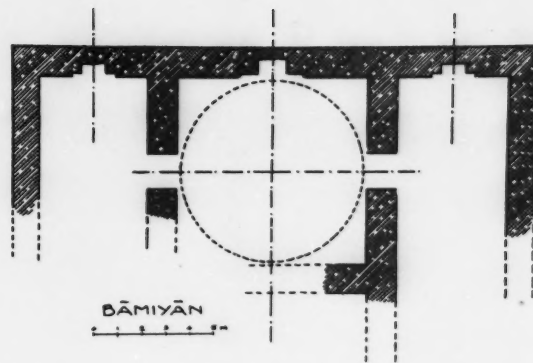


FIG. 129. BĀMIYĀN (AFGHĀNISTĀN). PLAN D'UNE MOSQUÉE

KHORĀSĀN

plus exactement, remise à la mode l'ancienne combinaison de l'iwān vestibule d'une salle à coupole. Elle apparaît à Robāt Sharaf dès le début du VI-ème siècle de l'Hégire. On la trouve aussi dans les ruines d'une autre mosquée de Bāmiyān (fig. 129) dont le plan est celui de la mosquée que le Turkeṣtān construisit couramment jusqu'à l'époque timuride, et même après. Devant ces monuments et non à l'intérieur, faute de place, les fidèles se rangeaient et se rangent encore pour la prière.

Au Khorāsān, ce type d'édifice fut utilisé comme mosquée de muṣallā à Ṭuruk, en 837 H. (1433-4), selon Khanikoff, ou comme mosquée funéraire à Turbat-é Shaikh Djām (Masdjid-é Kāli. VIII-ème siècle H.)¹ et à Tāiyābād (Masdjid-é Mawlānā. 848 H. (1444-5)). Sans doute le fut-il plus tôt, peut-être aussi pour de plus grands monuments, mais nous l'ignorons, pour l'instant.

En somme, le Khorāsān semble bien avoir employé jusqu'à l'époque timuride deux types principaux de mosquées. L'un, la mosquée-īwān, qui devint, sous sa forme à deux iwāns, la grande mosquée Djāmi' du Khorāsān, et l'autre, essentiellement composé d'une salle à coupole précédée d'un iwān très élevé, qui fut celui des mosquées de moindre importance, mosquées de muṣallā et mosquées funéraires. Puis apparut, trois siècles après qu'elle avait été créée dans la région d'Iṣfahān, la grande mosquée à quatre iwāns qui règne encore de nos jours sur l'Est comme sur l'Ouest de l'Irān.

André Godard

1. Ce monument, selon Khanikoff, aurait été construit en l'année 730 H. On n'y lit rien de semblable. Cependant la porte en bois du Masdjid-é Kāli est datée de l'année 733 H. (1332-3).

BADR NESHĀNDÈ

B A D R N E S H Ā N D Ē

L'édifice, encore inconnu, que je présente sous le nom actuel de son emplacement, Badr Neshāndè,¹⁾ m'a été signalé par cette phrase d'une notice consacrée par M. Siroux à Masdjid-é Sulaimān:²⁾ "... Ce sanctuaire (Masdjid-é Sulaimān) n'est pas unique en ces parages où les dégagements gazeux sont fréquents. Il existe, dit-on, un autre site tout proche et analogue."³⁾ Je dois d'avoir pu l'atteindre à la grande obligeance de M. Hobson, directeur administratif des Fields.

Badr Neshāndè se trouve dans le plus important des champs pétrolifères exploités par l'Anglo-Iranian Oil Co., au nord et à une vingtaine de kilomètres de Masdjid-é Sulaimān par la route mais à une distance beaucoup moindre à vol d'oiseau. Il en est donc tout proche, ainsi que le dit M. Siroux. Il lui est aussi analogue, tant par sa composition générale que par sa construction et date comme lui de l'époque arsacide. Mais les raisons de la construction de ces deux monuments semblent bien avoir été différentes, encore qu'en fin de compte ils aient pu être utilisés de la même manière. Masdjid-é Sulaimān, au bas de collines voisines, tire son origine de la présence en ce lieu de gaz s'échappant naturellement du sol. La grande majorité des fidèles assistant aux cérémonies qui s'y déroulaient le voyaient du haut en bas. Badr Neshāndè est, au contraire, un sommet aménagé, un haut-lieu (fig. 130). Sa raison d'être à l'endroit qu'il occupe est évidemment qu'il domine un paysage immense et qu'on le voit de fort loin (fig. 131). Il ne semble pas que le feu ait été pour quelque chose dans le choix de son emplacement mais que ce monument soit justement l'un de ces lieux d'adoration

1. "Badr Neshāndè" signifie littéralement "qui montre des pierres," c'est à dire "l'endroit où l'on voit des pierres," celles de notre monument.

2. Près de Maidān-é Naft (Khuzistān). Masdjid-é Sulaimān a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 20 Décembre 1937 (29 Ādhar 1316).

Bibliographie: E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 93 — E. Herzfeld. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*. t. I p. 71-2. — E. Herzfeld, dans *Naft* 1929 — M. Mercier et A. Seguin. *Le culte du feu dans ses rapports avec les "feux éternels" et le "naphte."* p. 23-24 — M. Siroux. Masdjid-é Sulaimān, dans *Athār-é Irān* 1938. p. 157-60 — Sir Aurel Stein. An archaeological Journey in Western Iran, dans *The geographical Journal*. Octobre 1938. p. 326 — A. Godard. Les monuments du feu, dans *Athār-é Irān* 1938. p. 49-51.

3. M. Siroux. *loc. cit.* p. 160.

BADR NESHĀNDĒ

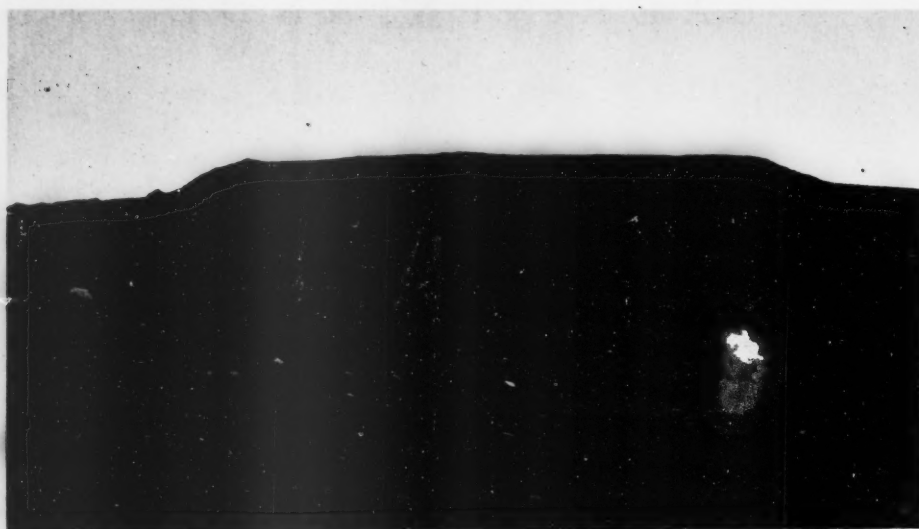


FIG. 130. BADR NESHĀNDĒ. LE HAUT-LIEU
CLICHÉ A. G.



FIG. 131. BADR NESHĀNDĒ. LA VUE QUE L'ON A DU HAUT-LIEU
CLICHÉ A. G.

BADR NESHĀNDĒ

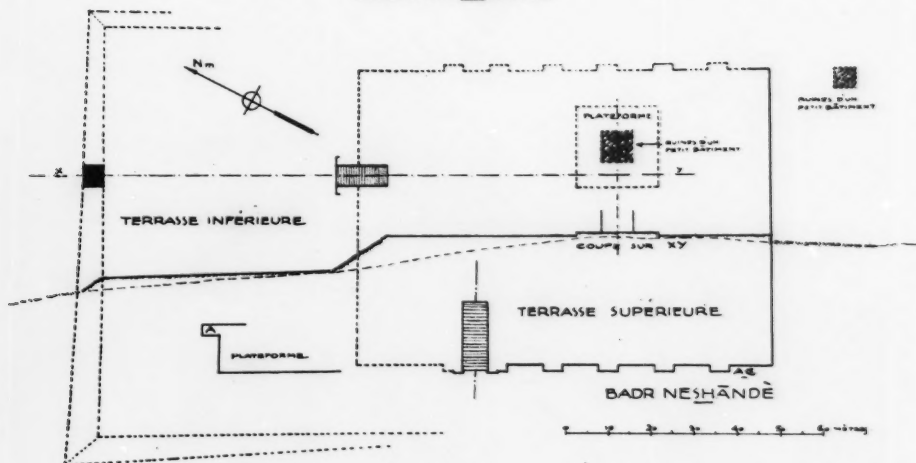


FIG. 132. BADR NESHĀNDĒ. PLAN DU HAUT-LIEU
CLICHÉ A. G.

"hauts et purs" où les anciens iraniens avaient coutume d'offrir des sacrifices aux dieux.¹⁾ On y sacrifiait sans doute au feu mais au même titre et ni plus ni moins qu'au soleil, à la lune, à la terre, à l'eau et aux vents. De plus, il n'y a pas à Badr Neshāndē de ces effondrements du sol et de ces cavités que l'on remarque à Masdjid-é Sulaimān et d'où surgissaient les gaz, mais quelque chose de semblable à la terrasse que Gobineau crut reconnaître au sommet d'un piton qui domine la petite ville de Demāwend.²⁾ Si donc on entend par "temple du feu" un édifice consacré au culte du feu, symbole essentiel de Ahura Mazda, Badr Neshāndē ne semble pas avoir été un temple de cette sorte, ni même un temple, du moins selon le sens qu'Hérodote attribue à ce mot.³⁾ Disons qu'il était un "haut-lieu", même s'il devint un temple du feu par la suite.⁴⁾

Badr Neshāndē, comme Masdjid-é Sulaimān, se compose d'une série de terrasses et de plateformes diversement agencées (fig. 132). La terrasse supérieure, de près de 100 mètres de longueur sur 70 de largeur environ, est limitée par

1. Hérodote. Clio. 131.
2. A. de Gobineau. *Histoire des Perses*. t. I. p. 31-3. Il y a seulement, au sommet de ce piton, des strates rocheuses très régulières qu'un romancier peut en effet confondre avec une construction "cyclopéenne".
3. Voir *Atthār-é Irān* 1938. p. 11.
4. Le temple du feu, c'est à dire un édifice public où la demeure du feu et le lieu des cérémonies religieuses se trouvent réunis dans une enceinte unique, n'apparaît pas avant la fin de l'époque parthe.



FIG. 133. BADR NESHĀNDÈ. LE MUR DE SOUTÈNEMENT DE LA
TERRASSE SUPÉRIEURE

CLICHÉ A. G.

de puissants murs de soutènement renforcés de redans identiques à ceux de Masdjid-é Sulaimān (fig. 133 et 134). Même construction en blocs de pierre bruts ou à peine régularisés, de dimensions très différentes et empilés sans mortier. Sur cette terrasse, également comme à Masdjid-é Sulaimān, il y a une plateforme carrée légèrement surélevée au dessus du sol et déterminée par des murs en pierre blanche taillée. Cette plateforme, d'une vingtaine de mètres de côtés, est désaxée, déportée de la même façon qu'à Masdjid-é Sulaimān vers l'un des longs côtés de la terrasse, comme pour laisser libre un vaste lieu de réunion des fidèles. Mais, tandis qu'à Masdjid-é Sulaimān ce qu'il y avait sur la plateforme a été enlevé pour faire place à un cimetière musulman, les ruines d'un petit bâtiment carré ont subsisté à Badr Neshāndè. Dans l'amas de pierres qui le représente aujourd'hui on reconnaît, encore en place, des restes de son assise inférieure, pierres blanches, comme celles des murs de la plateforme, soigneusement taillées et dont plusieurs se trouvent précisément au centre des côtés de l'édifice. Elles nous apprennent que nous avons pas affaire à un bâtiment ouvert, composé de quatre piliers portant une coupole ou une toiture en charpente, mais à



FIG. 134. MAIDĀN-É NAFT. LE MUR DE SOUTÈNEMENT DE
MASDĪD-È SULAIMĀN

CLICHÉ A. G.

un pavillon clos, construit en pierres régulièrement appareillées, datant certainement de l'époque arsacide. Ce qu'il était, au centre de sa plateforme, en si belle place, face à la foule des fidèles? Sanctuaire, dépôt du matériel du culte, lieu de réunion des prêtres? Saint des saints ou sacristie? Le seul certain est qu'il était arsacide, non sasanide, et qu'on ne découvre parmi ses ruines aucune trace de feu ou de fumée. Peut-être nous permet-il de penser qu'à Masdjid-é Sulaimān, dont la composition générale reproduit exactement celle de notre haut-lieu, la plateforme carrée située sur la terrasse supérieure portait un édifice semblable à celui de Badr Neshāndè et non, comme E. Herzfeld l'a pensé¹⁾ et comme je l'ai supposé aussi,²⁾ un Cahār-ṭāk sasanide.

Deux grands escaliers dont l'un, celui de l'ouest, mesure 17 mètres en projection horizontale³⁾ et l'autre 12,50 m, (fig. 135), conduisaient à la terrasse haute.

1. E. Herzfeld. *A. M. I.* t. I. p. 71-2.

2. *Athār-e Irān* 1938. p. 50.

3. Les marches mesurant, en moyenne, 0,40 m de largeur et 0,27 m de hauteur, il s'ensuit que cet escalier comptait une quarantaine de marches et environ 11 mètres de hauteur. Au bas des marches, le terrain naturel continue à descendre jusqu'à se trouver à une trentaine de mètres en contrebas de la terrasse supérieure, au

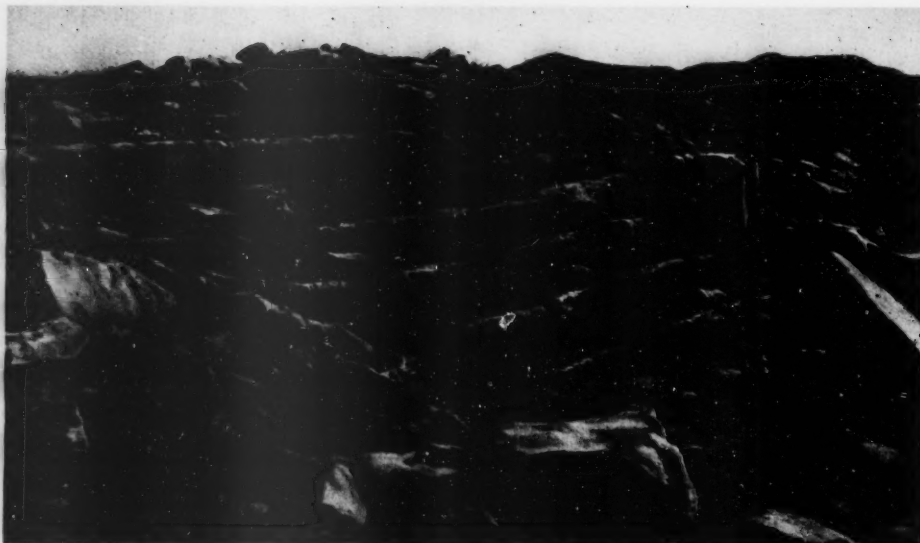


FIG. 135. BADR NESHĀNDĒ. ESCALIER DE LA TERRASSE SUPÉRIEURE

CLICHÉ A. G.

Ils ne se trouvent, ni l'un ni l'autre, sur l'un de ses axes. Peut-être le premier a-t-il été désaxé pour la même raison que le petit édifice dont je viens de parler et sa plateforme l'ont été, afin de ne pas encombrer le lieu de réunion des fidèles. Cela est possible. Quant à l'escalier du Nord, on peut seulement remarquer que lorsqu'on gravissait l'escalier de la terrasse inférieure puis celui de la terrasse supérieure, qui se trouvent dans le prolongement l'un de l'autre, on se dirigeait en droite ligne vers le lieu des sacrifices, si toutefois les cérémonies du culte se déroulaient bien sur la plateforme, en avant de l'édicule, comme on peut l'imaginer.

La terrasse inférieure, au nord de la terrasse supérieure, est légèrement en pente, ce qui a permis l'établissement d'une plateforme partant du niveau même du sol, au bas du mur de la terrasse haute, et mesurant, vers le milieu du terrain, où elle

droit et à la distance d'une centaine de mètres de son angle N.O. Du côté Est le mur de soutènement de la terrasse bordait un ravin à pic, ce qui explique que ce mur, indiqué presque entièrement en pointillés dans mon dessin (fig. 132), ait pour ainsi dire disparu. Du côté Nord, au contraire, le terrain descend en pente douce. L'escalier qui se trouve sur cette face ayant 12,50 m de longueur en projection horizontale, il comportait une dizaine de marches et avait 8 mètres environ de hauteur. L'escalier conduisant du terrain naturel à la terrasse inférieure mesurait environ 4 mètres de hauteur.

s'arrête, une cinquantaine de centimètres de hauteur. Il s'en détache, en A de mon dessin (fig. 132), une sorte d'estrade où ne subsiste aucun reste ou trace de construction. Cette estrade se trouvant sur le côté et, dans l'autre direction, sur l'axe de la terrasse inférieure, on peut peut-être supposer que cette terrasse était aussi un lieu de réunion des fidèles et que sur l'estrade se tenait un prêtre chargé de préparer la foule aux cérémonies qui avaient lieu plus haut, prédicateur, chanteur ou sacrificateur. Peut-être les cérémonies publiques avaient-elles lieu en deux temps, partie sur la terrasse basse, partie sur celle d'en haut.

Ainsi donc il semble bien qu'à Badr Neshāndē nous soyons en présence d'un "haut-lieu" composé de terrasses et de plateformes sur lesquelles se déroulaient, alors qu'une dynastie parthe gouvernait l'Īrān, les traditionnelles cérémonies du culte de l'ancienne Perse. Le feu n'y jouait pas un rôle prépondérant et l'on n'y trouve ni autels, ni statues ou images de dieux d'aucune sorte. En outre le seul édifice de l'endroit, le petit bâtiment carré dont j'ai parlé, n'est aucunement la cella d'un temple grécisant et le monument tout entier ne peut avoir rien de commun avec le temple "extrêmement riche", consacré à Bel ou à Anahita, que le séleucide Antiochos III tenta de piller en Elymaïde¹⁾ et que pilla le parthe Mithridate I.²⁾ Tout, au contraire, s'y accorde au récit d'Hérodote: Les Perses "n'ont pas l'usage d'élever des statues de dieux ni des temples ni des autels... Leur coutume est de monter sur les plus hautes montagnes pour offrir des sacrifices à Zeus,³⁾ dont ils donnent le nom à toute l'étendue circulaire du ciel.⁴⁾ Ils sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, aux vents. Ce sont là les seuls dieux à qui ils sacrifient de toute antiquité; mais en outre ils ont appris, des Assyriens et des Arabes, à sacrifier aussi à Aphrodite Ourania (Anahita)... Ils ne dressent pas d'autels, ils n'allument pas de feu quand ils doivent offrir un sacrifice; ils n'usent ni de libations, ni de flûte, ni de bandelettes, ni d'orge sacrée." Veulent-ils sacrifier à l'un ou à l'autre des dieux, ils conduisent la victime en un lieu pur et invoquent ce dieu. Puis la victime est immolée et un mage

1. A. Bouché-Leclercq. *Histoire des Séleucides*. t. I. p. 223.

2. Idem. p. 364.

3. Hérodote. *Histoires*. Collection des universités de France. t. I. p. 130. note 2: "Hérodote identifie ici le dieu suprême des Perses, Ormuzd ou Ahuramazda, au dieu suprême du panthéon hellénique."

4. Idem. note 3: "Les Perses appliquaient au ciel la désignation Dyaus, voisine du nom de Zeus. Hérodote en a conclu, semble-t-il, qu'ils confondaient leur dieu suprême et le ciel. Cela est inexact; les Perses tenaient le ciel pour une œuvre d'Ahuramazda".

chante une sorte de litanie sacrée, car la règle est chez eux de ne pas offrir de sacrifices sans qu'un mage n'y assiste.¹⁾ Sans doute, en cette partie montagneuse de l'Elymaïde, voisine du Fārs où les traditions achéménides se sont conservées pendant le temps de la domination parthe sur l'Īrān, préparant la révolution sasanide, les mêmes traditions se sont-elles conservées aussi, mais habillées à la mode hellénistique.

Quant à la date du monument lui-même, il est aussi difficile de la déterminer exactement que de parler certainement du culte qui s'y pratiquait. Nous avons bien, pour nous permettre de proposer une datation approximative, un renseignement assez sûr dans la comparaison de Badr Neshāndè avec Masdjid-é Sulaimān. Nous avons vu que la composition générale et la construction de ces deux monuments sont à ce point semblables qu'on peut les dater tous deux de l'époque arsacide et que cette estimation se trouve confirmée par les nombreuses pièces de monnaie qui ont été trouvées sur le site de Masdjid-é Sulaimān, mais, à l'intérieur de cette période de temps, qui couvre quatre siècles entiers, comment allons-nous disposer nos deux édifices? Masdjid-é Sulaimān est un monument assez exceptionnel pour qu'on ne le range pas automatiquement parmi les temples du feu tels que Pausanias les a définis et tels que nous les connaissons ordinairement. C'est de toute antiquité, sans doute, qu'un phénomène aussi impressionnant que le feu "brûlant sans aliment ni cendre" a été considéré comme surnaturel, divin, et c'est de toute antiquité aussi que le site de Masdjid-é Sulaimān dut être réputé le lieu ou l'un des lieux des manifestations de la puissance divine. Le monument qui y fut construit à l'époque arsacide peut donc aussi bien appartenir au commencement qu'à la fin de cette époque. Nous pourrions même, si nous ne disposions pour en juger que de l'architecture de l'édifice, penser qu'il peut avoir été édifié à l'époque séleucide. Badr Neshāndè, qui devrait être considéré comme antérieur à Masdjid-é Sulaimān si l'on admettait qu'un haut-lieu doit être nécessairement plus ancien qu'un temple du feu, peut donc parfaitement lui être postérieur. Disons provisoirement, dans l'attente de découvertes nouvelles et des précisions historiques qui ne manqueront pas d'en procéder, qu'en raison de l'identité de leur architecture et du grand nombre des pièces de monnaie du premier siècle de l'ère chrétienne qui ont été trouvées à Masdjid-é Sulaimān, nous pouvons dater nos deux monuments de la seconde moitié de l'époque arsa-

1. Hérodote. Clio. 131-2.



FIG. 136. BADR NESHĀNDE. LE MUR DE SOUTÈNEMENT D'UNE TERRASSE VOISINE DU HAUT-LIEU

CLICHÉ A. G.

cide. Etant bien entendu, cependant, que nous parlons ainsi de l'époque arsacide officielle, c'est à dire de l'espace de temps compris entre les années 255 av. J.C. et 226 ap.J.C., car, en fait, l'Elymaïde demeura un état feudataire des Séleucides de Syrie jusque vers l'année 174 de l'ère séleucide, date à laquelle le Parthe Mithridate I (170-140 av.J.C.) soumit Kamnaskirès I, dynaste indigène de l'Elymaïde. On suppose que Mithridate le remplaça par un prince de sa maison et que le pouvoir fut ensuite rendu à la famille des Kamnaskirès. Ce n'est que plus tard, dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, que les Kamnaskirides furent remplacés à leur tour par une dynastie de princes portant des noms arsacides, dont cet Orodès I et cet Orodès II auxquels appartiennent les pièces de monnaie trouvées à Masdjid-é Sulaimān. L'époque arsacide, en Elymaïde, daterait donc du milieu du premier siècle de l'ère chrétienne à l'avènement au trône du sasanide Ardashir I, qui marque la fin de ce petit royaume.¹⁾

La durée de l'utilisation de Masdjid-é Sulaimān et de Badr Neshānde est aussi incertaine que le moment de leur construction. Nous savons seulement que

1. J. de Morgan. *Manuel de numismatique orientale*. p. 195 et suivantes.

Masjdjīd-é Sulaimān était en activité à l'époque sasanide et qu'on ne découvre à Badr Neshāndè aucune trace de feu ou de fumée ni aucun vestige de construction postérieure à l'époque hellénistique. Cependant, au nord et à 300 mètres environ des grandes terrasses il y a une autre plateforme, aménagée sur une autre hauteur, mais moins importante. Elle peut dater, si l'on en juge de l'aspect de ses murs de soutènement (fig. 136), du même temps que le monument voisin, mais les ruines qui la couvrent semblent être moins anciennes. Alors qu'aucun mortier n'intervient dans la construction de la terrasse, les murs ruinés en question sont formés de caillasse montée au plâtre et cette façon de bâtir ne peut être que sasanide ou musulmane. Or il ne semble pas qu'il s'agisse de constructions musulmanes car elles n'auraient pu être que des habitations de paysans et des paysans ne se seraient pas installés en un pareil endroit, sans terres cultivables, presque sans eau. D'autre part le plan dont témoignent les murs qui ont subsisté est trop monumental pour qu'on y puisse reconnaître celui de simples maisons d'habitation. Il y a là, occupant toute la surface de la terrasse, et sans doute en remplacement d'une construction arsacide, les restes d'un vaste et profond iwān central ouvrant dans la direction du haut-lieu et bordé, de chaque côté, d'un large dégagement donnant accès à trois chambres, ou loges, ou stalles, dont celles du fond au moins étaient entourées de murs des quatre côtés. Cette peu ordinaire construction indique peut-être qu'à l'époque sasanide il y avait là une dépendance du monument voisin devenu temple du feu: demeure des prêtres, car il n'y a rien de semblable où pouvant en tenir lieu sur les terrasses principales, sanctuaire, voire même réduit du feu.

J'ajoute qu'aux alentours de ce dernier édifice, sur les pentes voisines, on remarque les vestiges d'un groupe assez important de maisons, petite bourgade bien étonnante dans ces montagnes arides, brûlées, et qui semble n'avoir pu exister qu'en dépendance des monuments religieux. Une eau rare, peut-être plus abondante autrefois mais qui n'a jamais pu irriguer quelque parcelle de terre arable que ce soit, sourd de quelques failles situées au bas du haut-lieu.

Badr Neshāndè n'est encore pour nous que terrasses et murs en ruines approximativement datés. Ce qu'était au juste ce monument et la durée de son utilisation demeurent, comme on vient de le voir, dans le domaine des suppositions. Il m'a paru cependant utile de le faire connaître, tel quel.

André Godard

LE TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM ET LA MADRASA IMĀMĪ

LE TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM ET LA MADRASA IMĀMĪ

L'occasion de reparler ici de deux très intéressants monuments d'Iṣfahān, le tombeau de Bābā Ḳāsem¹⁾ et la Madrasa Imāmī,²⁾ m'est fournie par un article de Mary Crane publié dans *Ars islamica* (Vol. VII. p. 96-100) et intitulé "A fourteenth-century miḥrab from Isfahan." Dans cet article Mary Crane critique une datation de la Madrasa Imāmī (715, 725 ou 735 H.) que je n'ai proposée qu'avec précaution, en spécifiant bien qu'elle est basée sur un document tout à fait incertain, et fixe à 755 H. (1354 A.D.) la date de l'achèvement du monument. A la vérité, comme on le voit, l'écart n'est pas considérable et pourrait être considéré comme négligeable dans la plupart des cas, mais il se trouve que cette date détermine à peu près le moment de l'abandon, à Iṣfahān, du décor émaillé géométrique au profit d'un style floral plus libre et qu'elle est assez importante pour l'histoire de l'architecture iranienne. Je résume la question.

L'inscription de fondation du tombeau de Bābā Ḳāsem nous apprend qu'en l'année 741 H. (1340-1), Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt al-Damghānī acheva de construire plusieurs édifices, le tombeau du théologien Bābā Ḳāsem al-Iṣfahānī et d'autres, ou un autre, qu'il ne désigne pas. Il dit seulement qu'il a achevé "ces édifices", comme si ces édifices étaient sous les yeux des passants. Or, tout près du mausolée du théologien se trouve la Madrasa Imāmī, dont l'architecture indique assez que les deux monuments sont du même temps. J'ai pensé qu'ils pouvaient être ceux dont parle l'inscription de 741 H. Comme, d'autre part, la date, détériorée puis mal réparée, qui se trouve dans la madrasa peut être lue ainsi: 7.5, le chiffre des dizaines étant douteux, j'ai pensé aussi que ce chiffre des dizaines ne pouvait être que 1, 2 ou 3, et que "la madrasa aurait donc été construite en 725 H. (1325), à dix ans près, en plus ou en moins."³⁾

1. Iṣfahān, dans *Athār-e Irān*. 1937. p. 38-43.

2. *idem*. p. 37.

3. *idem*.

A cela Mary Crane oppose que "plusieurs centaines de mètres"¹⁾ séparent les deux édifices et qu'en conséquence il ne peut être question de la madrasa dans l'inscription du tombeau, que les deux salles dont se compose le monument suffisent à justifier le "ces édifices" de l'inscription,²⁾ que le style des ornements et les couleurs du décor des deux bâtiments sont très différents les uns des autres,³⁾ que d'ailleurs la Madrasa Imāmī est deux fois datée de l'année 755 H. (1354)⁴⁾ et qu'ainsi la date de sa construction se trouve définitivement réglée.

Au risque de chagriner Miss Crane je dois constater que la distance qui sépare le Tombeau de Bābā Kāsem de la Madrasa Imāmī n'est pas de "plusieurs centaines de mètres", mais exactement de 13,45 m, et qu'il est donc tout à fait possible que les deux édifices, si voisins l'un de l'autre, aient fait partie d'un même ensemble de monuments,⁵⁾

que les deux salles dont se composait autrefois le Tombeau de Bābā Kāsem ne peuvent pas plus représenter des édifices qu'une maison de sept chambres ne peut représenter sept maisons,

que les ornements du tombeau sont à ce point semblables à ceux du mihrāb de la madrasa qu'A.U. Pope s'est senti saisi du besoin de les attribuer au même artiste,⁶⁾

que les couleurs des émaux du tombeau sont "light blue, dark blue, and white, with a sparing use of yellow (manganese brown)," c'est à dire celles de la planche en couleurs du *Survey of Persian Art* qui représente le mihrāb de la madrasa,⁷⁾ que l'une des dates trouvées dans la Madrasa Imāmī, dont j'eus bien soin de ne pas faire état dans ma notice,⁸⁾ n'appartient pas à cet édifice,

1. "Moreover, the madrasa lies several hundred meters to the west of the mausoleum . . ." *Ars islamica*. Vol. VII. p. 98. note 12.

2. "A blocked-up portal in the east wall of the tomb chamber of the mausoleum of Bābā Kāsim was discovered. Through the courtesy of the Service des Antiquités this was opened, revealing a small square chamber immediately adjoining the tomb chamber; this was apparently one of several, of no architectural interest and of uncertain function, but belonging to the period of the tomb chamber. This, then, accounts for the reference in the mausoleum inscription to "these edifices" and dissociates the mausoleum from the question of the madrasa's date." *idem*. p. 98.

3. *idem*. p. 99-100.

4. *idem*. p. 99.

5. Ils sont maintenant séparés l'un de l'autre par une ruelle de deux mètres environ de largeur et une épaisseur de petites maisons modernes.

6. Voir *A Survey of Persian Art*. Vol. II. p. 1328-9.

7. *idem*. Vol. IV. pl. 420.

8. Voir *Athār-é Irān*. 1937. p. 37.

que l'autre date est, comme je l'ai dit, le résultat d'une mauvaise réparation, et qu'en définitive la question de la date de la construction de la Madrasa Imāmī reste ouverte. On peut d'ailleurs la pousser un peu plus loin que je ne l'ai fait.

Le Tombeau de Bābā Kāsem se composait originairement de deux salles couvertes de coupoles de dimensions à peu près égales et disposées l'une sur plan carré et l'autre sur plan octogonal (fig. 137). On passait alors de l'une à l'autre au moyen d'un couloir coudé. La première salle, pourvue d'un mihrāb,¹⁾ pouvait être une salle de prière et la seconde le tombeau proprement dit, ou encore, ainsi que l'a proposé M. Šahbā, conservateur des monuments historiques de la région d'Iṣfahān, la première salle pouvait contenir la tombe du saint homme, la seconde, comme en d'autres tombeaux de personnages religieux, étant réservée au lecteur du *Ḳor'ān* ou aux *darwīshs* "čehellè nishīn," c'est à dire aux *darwīshs* qui demeurent quarante jours au même endroit. La première hypothèse paraît bien être la plus satisfaisante mais n'est peut-être pas la bonne, car il arriva que le monument fut gravement endommagé – Bābā Kāsem était sunnite – et qu'une seule des deux salles fut réparée en 1044 H. (1634-5), par un marchand de fruits qui n'était peut-être pas très riche, un certain Ākā *Khān*, fils de Ākā *Djalāl*.²⁾ Sans doute devons-nous penser que c'était celle qui couvrait la tombe.

Pendant longtemps notre mausolée ne se composa plus que de la salle au mihrāb, puis, il y a une soixantaine d'années, en 1297 H. (1880), on construisit dans la salle octogonale en ruines, ainsi que l'indique la figure 138, une salle rectangulaire qui devint le tombeau d'un écrivain du nom de *Khātīb*. On le pourvut d'une porte, actuellement bouchée, qui ouvrait directement sur la rue, et l'on en perça une autre dans la paroi Est du tombeau de Bābā Kāsem. On plaça dans l'espèce de petit vestibule de ce "Tombeau de *Khātīb*" une inscription dont voici le texte et la traduction:

سال وفات خطیب	رفت چو هفتاد روز
هادی نام و نشان	گفت خرد یا غفور

1. Voir *Athār-é Irān*. 1937. fig. 13.

2. *idem*. p. 41-42.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMI

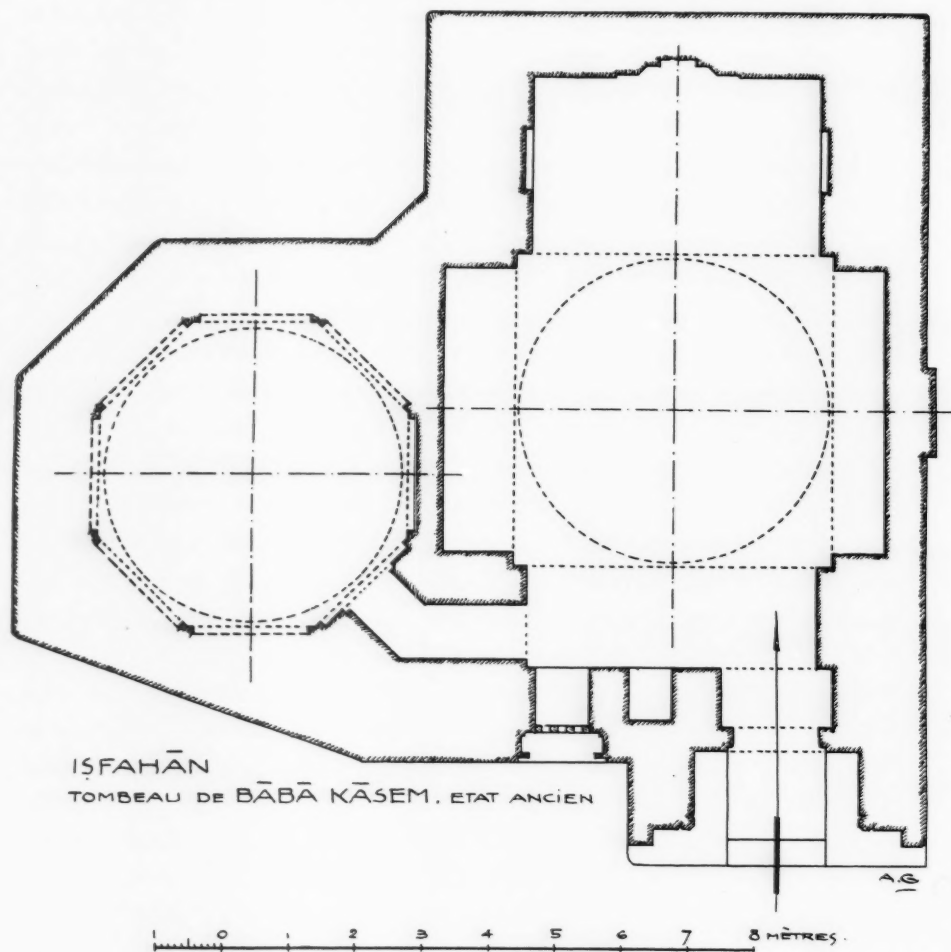


FIG. 137. ISFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM. PLAN ORIGINAL

"L'année du décès de Khatib,
Soixante-dix jours s'étant écoulés.
Celui dont le nom et la qualité sont Hādī (le guide).
L'Unique a dit: O miséricordieux!"
Le chronogramme donne la date de 1297, répétée en chiffres à la fin de l'inscription.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMI

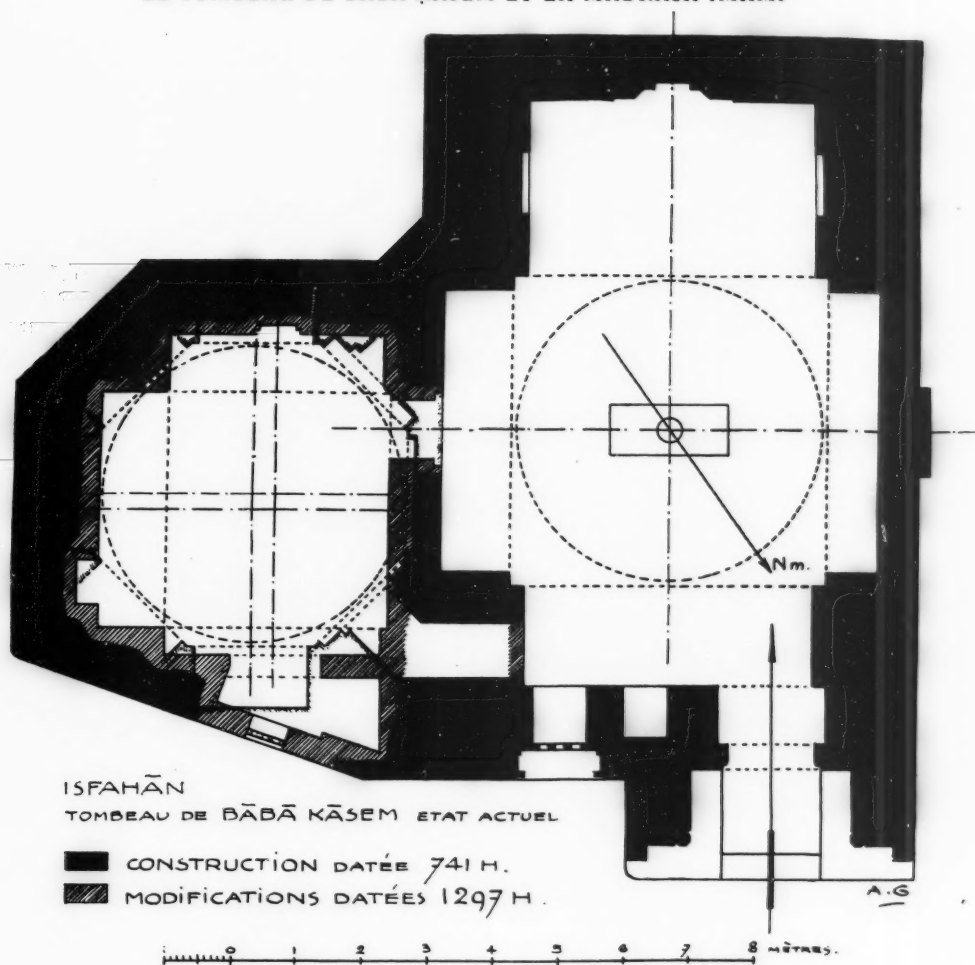


FIG. 138. ISFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM. PLAN ACTUEL

Le résultat de cet arrangement n'est pas très heureux. Le petit vestibule trapézoïdal est ridicule. La porte de communication entre les deux tombeaux est mal placée. La coupole, percée en son centre d'un misérable trou d'éclairage,¹⁾ n'est pas circulaire mais plus longue que large d'environ trente centimètres. Elle est, de plus, beaucoup trop basse, atteignant à peine le niveau du bas des

1. On le voit à la gauche de la figure 142.



FIG. 139. ISFAHĀN. COUPOLE DE LA MADRASA DE SHĀH MAḤMŪD, ADJACENTE AU MASDĪD-É DJUM'A

CLICHÉ A. G.

arcades qui assuraient l'éclairage de la salle octogonale originale.¹⁾ C'est d'ailleurs cette différence de hauteur entre la nouvelle salle et l'ancienne qui m'a permis de retrouver le plan de cette partie de l'édifice. Au dessus du Tombeau de Khatīb on voit en effet se prolonger l'architecture de la salle octogonale (fig.

1. Ces arcades étaient à peu près semblables à celles de la coupole de la madrasa de Shāh Maḥmūd, adjacente au Masdjid-é Djum'a d'Isfahān (fig. 139).

LE TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM ET LA MADRASA IMĀMĪ

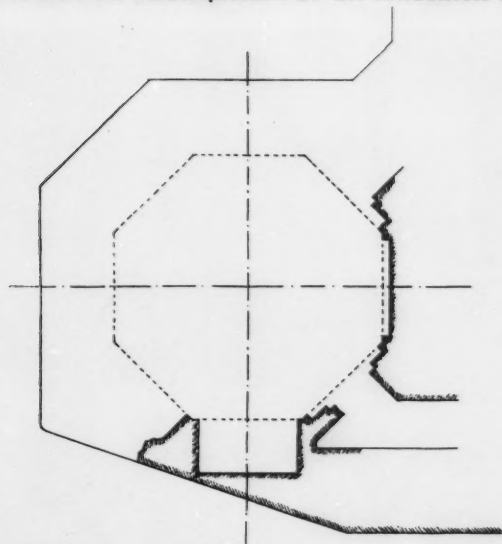


FIG. 140. IŞFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM. PARTIE SUBSISTANTE DE LA SALLE OCTOGONALE

140, 141 et 142). On voit même sur un mur la trace de l'un des arcs de la coupole ancienne.

Le Tombeau de Bābā Ḳāsem se compose donc aujourd'hui de deux parties, l'une datée de l'année 741 H. (1340-1), et l'autre qui est devenue le Tombeau de *Khatīb*, mais l'ensemble ne représentait autrefois, alors que l'auteur de l'inscription parlait de "ces édifices", qu'un seul monument.

Quels sont "ces édifices"? Rien ne s'oppose à ce qu'ils soient le Tombeau de Bābā Ḳāsem et la Madrasa Imāmī, ni la distance qui les sépare, 13,45 m, ni les "several" salles du tombeau, qui étaient deux. De plus A.U. Pope a tout à fait raison quand il écrit: "In the fourteenth century") the patterns are noble and robust. The sprandels") and remains of the mihrāb in the Mausoleum of Bābā Qāsim (1340 (741)), or the Rabenou mihrāb (c'est le mihrāb de la Madrasa Imāmī),³⁾ which must be approximately contemporary, are the outstanding examples of this type. 'Umar ash-Shaykhī has inscribed his name in rectangular Kūfic

1. Plus précisément dans la première partie de ce siècle.
2. Voir *A Survey of Persian Art*. Vol. IV. pl. 417.
3. *idem*. pl. 402.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMĪ

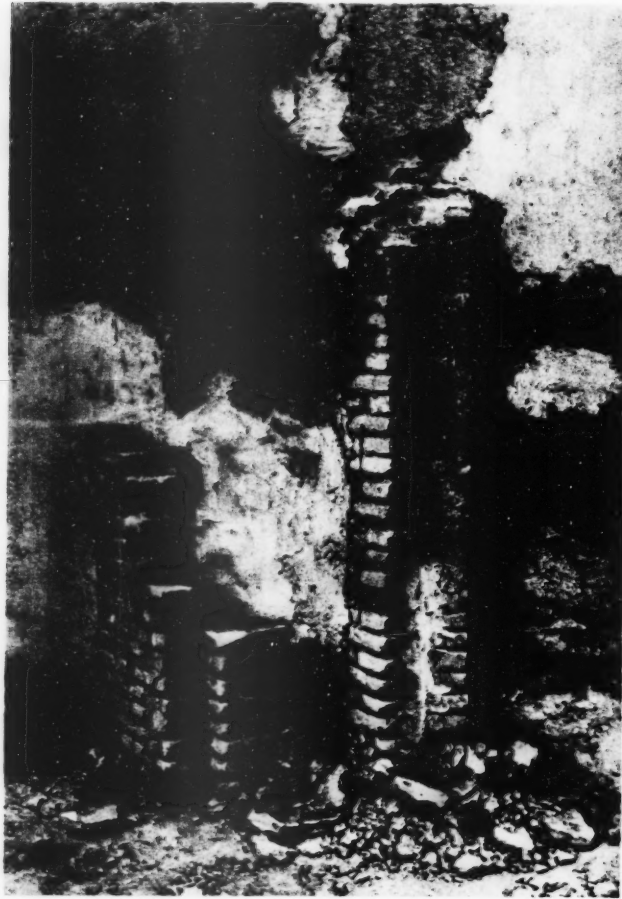


FIG. 141. IŞFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM. VESTIGES DE LA
SALLE OCTOGONALE

CLICHÉ A. G.

letters in the faience mosaic of the northeast iwān vault of a madrasa near the Masjīd-i Jāmi' in Işfahān (c'est la Madrasa Imāmī), and the style of the work is so close to that of the portal of the nearby Mausoleum of Bābā Qāsim as to suggest strongly that he was the artist responsible for both."¹) Tout cela est parfait-

1. Voir *A Survey of Persian Art*. Vol. II. p. 1328-9.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMI

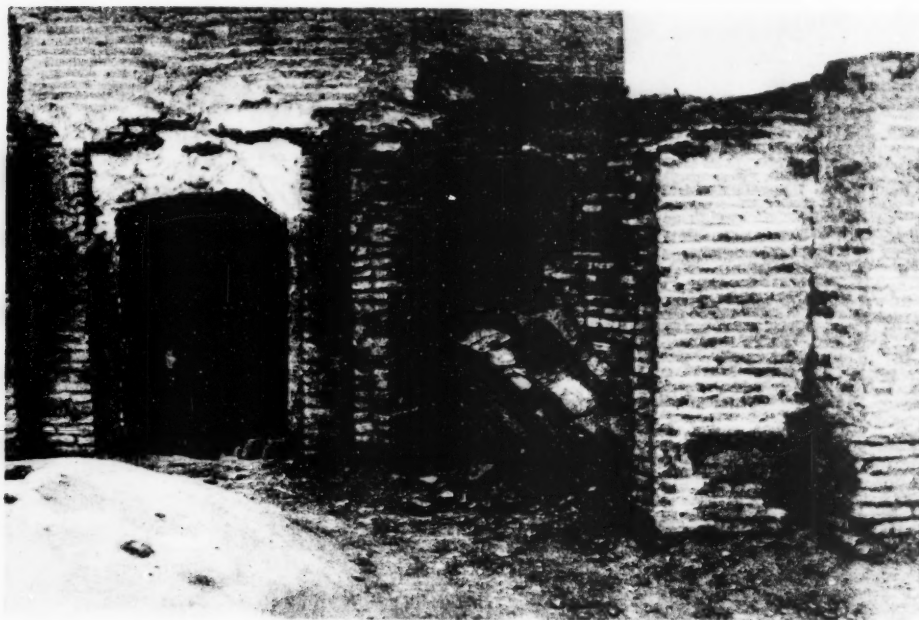


FIG. 142. IŞFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM. VESTIGES DE LA
SALLE OCTOGONALE

CLICHÉ A. G.

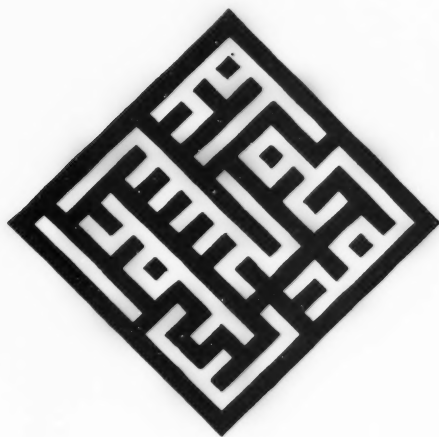


FIG. 143. IŞFAHĀN. MADRASA IMĀMI. MÉDAILLON À LA VOÛTE
DE L'IWĀN SEPTENTRIONAL

tement juste.¹⁾ Mary Crane, quoique disant le contraire, a d'ailleurs raison aussi quand elle écrit: "In the mausoleum the scale of the ornament is large and bold; floral elements appear, in the form of stylized trefoil palmettes; the large-scale scrollwork displays strong thick stems, and the foliations are rather small, short, and stubby. In the madrasa the scale of the patterned elements is smaller, the stems of the scrollwork thinner, and the drawing more delicate, the foliations freer and more graceful . . ."²⁾ Mais elle parle ainsi d'une partie du décor de la Madrasa Imāmī qui fut exécutée sous le règne de Shāh Maḥmūd, c'est à dire entre les années 759 et 776 H. (1388-1375), comme je l'expliquerai dans un instant. L'écoinçon de l'iwān nord de la madrasa qu'elle cite en exemple,³⁾ le voici à l'époque de Shāh Maḥmūd (fig. 144).⁴⁾ Il n'y a rien de semblable sur le mihrāb de la madrasa. Comparez ces détails aux éléments décoratifs du même mihrāb et du tombeau (fig. 145): ils se divisent nettement en deux groupes appartenant à deux époques différentes, celle du tombeau et celle du règne de Shāh Maḥmūd. L'architecture de la madrasa, sèche, mince, élancée, semblable à celle du tombeau, n'a pas l'ampleur des formes de la madrasa adjacente au Masjid-é Djum'a d-Iṣfahān, plus jeune d'une trentaine d'années. Les lourdes inscriptions des arcs de la cour de la Madrasa Imāmī, semblables à celles du mihrāb du même édifice et à celles du tombeau, n'ont rien à voir avec celles du temps de Shāh Maḥmūd.⁵⁾

Mais alors, qu'est-ce que cette date de 755 H. que Mary Crane a lue à la fin d'une inscription de la cour de la madrasa? Que l'on m'excuse, mais il me faut répéter encore ce que j'ai dit déjà des datations et des identifications basées sur des racontars.⁶⁾ Il ne faut pas plus accepter pour authentique a priori ce qu'on lit sur un monument qui a subi l'épreuve d'une demi-douzaine de siècles d'existence, de multiples réparations, autant d'altérations, qu'il ne faut croire ce qu'on

1. A ceci près que le nom de l'architecte, ou du décorateur, "Umar ash-Shaykhi" n'est pas exact. Le médaillon de l'iwān Nord dont parle Pope porte en effet: "Oeuvre de Muḥammad b.'Omar al-Shaikh." (fig. 143). Un autre médaillon, dans la petite salle carrée du mihrāb, nous fournit le même nom mais un peu différemment libellé: "Oeuvre de Muḥammed 'Omar al-Shaikh."

2. *Ars islamica*, t. VII, p. 100.

3. *idem* fig. 4.

4. *idem*, fig. 9.

5. Voir *Athār-é Irān*, 1936, fig. 157 et 158.

6. *A Survey of Persian Art*. The architecture of the Islamic Period. Compte-rendu dans *Ars islamica*, Vol. VIII, p. 5.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMI



FIG. 144. İŞFAHÂN. PORTE SECONDAIRE DE LA MADRASA DE
SHĀH MAHMŪD, ADJACENTE AU MASJID-É DJUM'A
CLICHÉ A. G.



FIG. 145. IŞFAHĀN. TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM
DÉTAIL DE LA FAÇADE

CLICHÉ A. G.

en dit. Il arriva simplement qu'un ouvrier, chargé de réparer l'endroit détérioré où se trouvait la date de l'achèvement de l'édifice et bien embarrassé d'avoir à le faire, trouva une autre date dans le monument et la reproduisit sans contrôler son authenticité plus que Mary Crane ne le fit elle-même. Le chiffre des centaines ne pouvait être autre que "sept". Celui des unités peut avoir appartenu à l'inscription originale. Quant au chiffre des dizaines, il est celui de l'autre date.

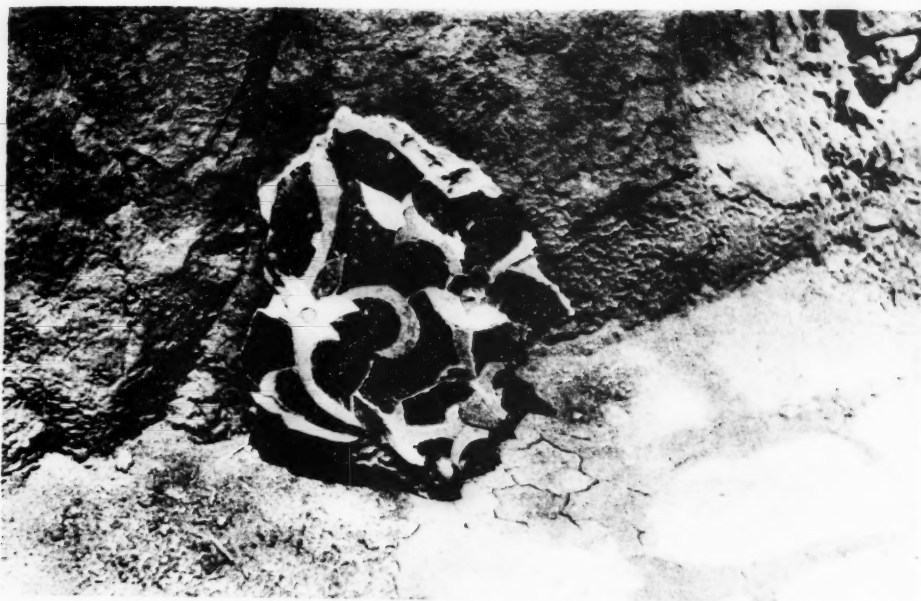


FIG. 146. IŞFAHĀN. DÉTAIL DU DÉCOR D'UN MONUMENT MUZAFFARIDE DISPARU

CLICHÉ A. G.

Mais cette autre date? Le groupe des monuments muzaffarides¹⁾ dont faisaient partie le Tombeau de Bābā Kāsem et la Madrasa Imāmi ne se composait pas de ces seuls édifices. Il en comprenait au moins un autre, qui a disparu, auquel appartenait le fragment de *kāshī* daté de l'année 755 H. (1353) qui fut remployé dans l'iwān kibli de la madrasa.²⁾ D'autres fragments du décor de cet édifice disparu ont été trouvés dans le Tombeau de Bābā Kāsem lors de sa restauration récente. La figure 146 représente l'un d'eux. Apportés auprès du frag-

1. Je les appelle muzaffarides parce que leur architecture est bien celles des monuments muzaffarides, parce que l'époque muzaffaride commence en l'année 713 H. (1313), avec le règne de Mubārīz al-Dīn Muḥammad b. al-Muẓaffar, et bien que les Muzaffarides n'aient possédé Işfahān qu'en 759 H. (1358), quand, après la mort d'Abū Ishāk Indjū, Sultān Maḥmūd devint gouverneur, quasi-souverain, d'Işfahān et d'Abarkūh.

2. Voir l'article de Mary Crane, figure 6. Les deux premiers mots du bandeau appartiennent au verset 8 de la surate 48 du Ḳor'ān. Viennent ensuite une réparation que représente la longueur des mots "les cieux et la terre," puis une autre réparation ou l'on peut lire, en caractères plus petits, le mot "sennè" et la date: 755. Le mot suivant, "rasulūhū," dans les caractères du début, appartient au verset 9 de la surate 48. Entre les deux parties de la surate 48, tout est remploi.

ment daté de 755 H., ces morceaux de *kāshī* se sont révélés identiques à lui. Même gamme de couleurs, mêmes tiges de fleurs d'un dessin très libre, tantôt de couleur turquoise et tantôt de couleur verte. De plus, le fragment remployé comporte une boucle de *khā* comblée d'une couleur noire-brune, combinaison décorative et couleur qui ne se retrouvent ni dans le Tombeau de Bābā Kāsem ni dans la Madrasa Imāmī. Nul doute, par conséquent.

Je dirai maintenant pourquoi je pense qu'une partie du décor émaillé de la madrasa fut exécutée durant le règne de *Shāh Maḥmūd*, c'est à dire entre les années 759 et 776 H. (1358-1375). On trouve, dans ce monument, à la fois les noms des Douze Imāns et ceux des Khalifes Abū Bakr, 'Omar et 'Othmān. Ce n'est pas particulier aux constructions de *Shāh Maḥmūd*, puisqu'on peut faire la même constatation dans le décor muzaffaride des grandes mosquées de Yazd et de Kermān, c'est à dire hors des limites du gouvernement de Maḥmūd, mais ce témoignage extraordinaire de tolérance religieuse semble être le fait de l'autorité personnelle des souverains muzaffarides et explique qu'on ne trouve rien de semblable dans le Tombeau de Bābā Kāsem ni dans les parties anciennes du décor de la madrasa, qui appartiennent bien à l'époque mufazzaride, comme je l'ai dit plus haut, mais sont antérieurs à la domination directe d'un Muzaffaride sur Isfahān.

Le Tombeau de Bābā Kāsem est en effet purement sunnite. On y trouve les noms des Khalifes Abū Bakr, 'Omar, 'Othmān, mais non ceux de Ḥusain, de Ḥasan, ou des Douze Imāms, rien, du moins dans les parties originales de l'édifice, qui ne soit purement orthodoxe. Le mihrāb de la madrasa est orné de deux bandeaux à inscriptions, l'un, rectangulaire, qui reproduit les versets 18-22 de la surate 9 du *Ḳor'ān*, l'autre, bordant la niche, qui est une suite de phrases musulmanes essentielles, parmi lesquelles la profession de foi: "Il n'y a de dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu." Sur la paroi de fond de l'*iwān* Nord il y a une rosace entourée de dix médaillons carrés ornés d'inscriptions en caractères kufiques carrés. Chaque médaillon porte le nom de l'un des dix *Mubashshara*¹: Abū Bakr, 'Omar, 'Othmān, 'Alī, Ṭalḥa, Zubair, Sa'd, Sa'id, 'Abd al-Raḥmān, Abū 'Ubaidē. Le tout est entouré d'une étroite bordure, composée de caractères kufiques carrés, où sont mentionnés ainsi qu'il suit les noms du Prophète Muḥammad et des Douze Imāms:

1. C'est à dire ceux auxquels le Prophète a promis le Paradis.

"O Dieu! Accorde ta bénédiction à Muḥammad al-Muṣṭafā, à 'Alī al-Murtaḍā, à Ḥasan al-Riḍā, à Ḥusain al-Shahīd, à 'Alī Zain al-'Ābedīn, à Muḥammad al-Bākir, à Dja'far al-Šādiq, à Mūsā al-Kāzim, à 'Alī Mūsā al-Riḍā, à Muḥammad al-Taḳī, à 'Alī al-Naḳī, à Ḥasan al-'Askarī, à Muḥammad al-Mahdī. Sur lui et sur eux le salut!"

En divers endroits des médaillons carrés portent les noms de Allāh, Muḥammad, 'Alī, Ḥasan et Ḥusain.

De la même façon le parement intérieur de l'arc qui entoure le miḥrāb de la madrasa au nom de Shāh Maḥmūd, adjacente au Masḡid-é Djum'a, comporte trois médaillons hexagonaux, l'un au sommet et les deux autres aux reins de l'arc, dont deux, celui du sommet et celui de droite, sont originaux. Le troisième, qui a disparu, a été récemment remplacé par un médaillon copié sur son symétrique, celui de droite, et n'a donc pas de valeur historique. Le médaillon de droite, le premier des trois dans l'ordre de la lecture, porte les noms de Muḥammad, Abū Bakr et 'Omar. Le second, au sommet de l'arc, porte ceux de 'Oṭhmān et de 'Alī.

D'autre part il y a, dans la partie muzaffaride de l'Imāmzādé Ismā'il, à Iṣfahān, une porte en bois sculpté (fig. 147) dont la partie supérieure porte cette inscription:

امر باحداث هذا لباب (احرازاً) للمغفرة والثواب في أيام دولة السلطان الاعظم
مولى سلاطين الامم ناصر عدل و الاحسان باسط الامن والامان ظل الله في الارضين
قطب الحق و الدين شاه محمود بن السلطان الاعظم محمد بن المظفر خلد الله ملكه
البهلوان الاعظم صاحب الاكرم تاج الدولة و الدين على (ترشاه) الخراساني من
خاص ماله

"A ordonné d'exécuter cette porte (de clôture), en vue de son pardon et de sa récompense future, durant les jours du gouvernement du Sultān le plus grand, maître des sultāns des nations, propagateur de la justice et de la bienfaisance, celui qui répand la sécurité et la sauvegarde, ombre de Dieu sur les terres, pôle

1. Les mots entre parenthèses n'ont pu être lus d'une façon certaine.



FIG. 147. IŞFAHĀN. PORTE EN BOIS DANS L'IMĀMZĀDE ISMĀ'İL
CLICHÉ ŞAHBĀ

du droit et de la religion, *Shāh Maḥmūd*, fils du Sultān le plus grand, *Muḥammad*, fils de *Muẓaffar* – Que Dieu maintienne son royaume! – le *Pahlawān* le plus grand, *Şāheb al-Akram*, *Tādj al-Dawlè wal-Dīn 'Alī* (*Tarshāh*) *al-Khorāsānī*, de ses bien propres.”

Sur les panneaux ouvrants de la même porte (fig. 148) on lit les sentences suivantes:

“Il n'y a de dieu que Dieu.”

“Muḥammad est le prophète de Dieu.”

“La gloire est à Dieu.”

“Le pouvoir est à Dieu.”

et, autour des losanges, l'invocation en l'honneur de Muḥammad et des Douze

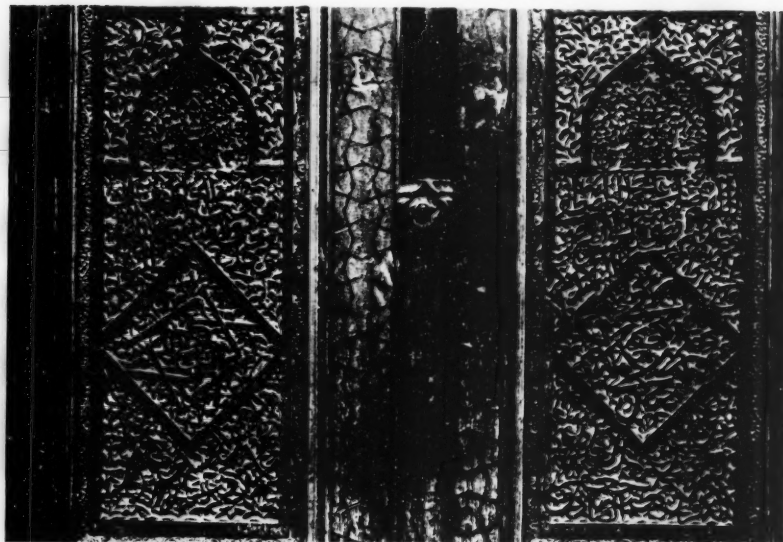


FIG. 148. DÉTAIL DE LA MÊME PORTE
CLICHÉ ŞAHBĀ

Imāms qui se trouve au fond de l'iwān septentrional de la Madrasa Imāmī, identiquement rédigée:

"O Dieu! Accorde ta bénédiction à Muḥammad al-Muṣṭafā, à 'Alī al-Murtaḍā, à Ḥasan al-Riḍā, à Ḥusain al-Shahīd, à 'Alī Zain al-'Ābedīn, à Muḥammad al-Bākir, à Dja'far al-Şādiq, à Mūsā al-Kāzīm, à 'Alī Mūsā al-Riḍā, à Muḥammad al-Taḳī, à 'Alī al-Naḳī, à Ḥasan al-'Askarī, à Muḥammad al-Mahdī. Sur lui et sur eux le salut!"

Cette volontaire réunion de noms, dont les uns sont honnis des Sunnites et les autres exécrés des Shi'ites, ne se rencontrant habituellement ni avant, ni après, mais seulement pendant l'époque muzaffaride,¹⁾ elle semble bien indiquer

1. Cependant il y a des exceptions. L'architecte du Gūr-é Mir, à Samarkand, l'isfahanaï Muḥammad b. Maḥmūd, parvint à introduire plusieurs fois la formule shi'ite, "'Alī wali Allāh," dans le monument sunnite qu'il construisait en l'y écrivant au moyen de caractères kufiques carrés. (Communication de M. Taḳī Muṣṭafāwī.) D'autre part Ashraf l'afghan, sunnite, sans doute parce que la madrasa de Shāh Maḥmūd, adjacente au Masjdīd-é Djum'a d'Iṣfahān et communément appelée "Şof 'è 'Omar," passe pour avoir été construite par le Khalife umayyade 'Omar b. 'Abd al-'Azīz, restaura cet édifice en 1139 H. (1726-7) et y plaça un bandeau à inscription où apparaissent, sous les noms de Şiddīq, Dhu' l-Nūrain et Fārūk, ceux d'Abū Bakr, 'Oṭhman et 'Omar. (Voir *Athār-é Irān*. 1936. p. 243-4.)

que les parties du décor de la madrasa Imāmī où on la trouve sont contemporaines de la domination directe d'un Muzaffaride sur Iṣfahān, c'est à dire postérieures à l'année 759 H. (1358). Nous en trouvons d'ailleurs la confirmation dans l'édifice lui-même.

On sait que les souverains iraniens ont toujours aimé voir leurs noms répétés dans les monuments de leur temps et non seulement dans le texte des inscriptions de fondation mais aussi d'autres façons. C'est ainsi que dans l'inscription du portail du Masdjid-é 'Alī d'Iṣfahān, construit durant le règne de Shāh Ismā'il et daté de l'année 928 H. (1521-2), on trouve reproduits les douze versets du Ḳor'ān qui contiennent le nom d'Ismā'il.¹⁾ Pour la même raison, la grande inscription qui orne le parement intérieur de l'arc de tête de la madrasa adjacente au Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān, datée de l'année 768 H. (1366-7), commence ainsi:

الحمد لله المحمود العلي الماجد الذي وفق عبده المرتضى لعبارة الساجد

"Louange à Dieu, *digne de louanges* (maḥmūd), le Sublime, l'Excellent, qui assista son esclave al-Morteḏā dans la construction des lieux de prière..."

Pour la même raison, le centre de la coupole de la salle du miḥrāb de la Madrasa Imāmī fut orné de la partie du verset 81 de la surate 17 qui contient le mot "maḥmūd":²⁾

[وَمِنَ اللَّيْلِ فَسُجِّدَ بِهِ نَافِلَةً لَّكَ] عَسَىٰ أَنْ يَبْعَثَكَ رَبُّكَ مَقَامًا مَّحْمُودًا

"[Quant à la nuit, si tu la consacres à des prières supplémentaires], il se peut que ton Seigneur t'accorde une place *digne de louanges* (maḥmūd)."³⁾

On peut donc, si l'on admet comme authentique le chiffre des unités de la date inscrite dans la cour, continuer de penser que la construction de la Madrasa

1. Voir "Iṣfahān," dans *Atḥār-é Irān*. 1937. p. 71.

2. Je dois cette observation et la précédente à M. Šahbā.

3. C'est au cours de ces veilles que les Musulmans adonnés à la vie spirituelle éprouvent leurs extases. "On emploie, dans le langage de ces hommes, le mot "mekam", place, pour un des degrés de ce rapprochement de Dieu." (M. Kasimirski. *Le Koran*. t. I. p. 227. note 3.)

LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA MADRASA IMĀMĪ

Imāmī fut terminée en 725 H., à dix ans près, en plus ou en moins, sauf la partie du décor émaillé qui fut exécutée sous le règne du Muzaffaride Shāh Maḥmūd, entre les années 759 et 776 H. (1358-1375). Si l'on préfère ne pas tenir compte de cette date, "détériorée puis mal réparée", il reste que le Tombeau de Bābā Kāsem, le gros-œuvre de la Madrasa Imāmī et une partie de son décor sont contemporains l'un de l'autre, la madrasa étant seulement un peu plus vieille que le tombeau.

Si l'on s'étonnait que Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt al-Damghānī ait pu, en 741 H., donner comme "achevés" des édifices dont l'un ne l'était pas entièrement, je répondrais qu'Abu'l-Ḥasan s'est simplement un peu trop pressé et que nous constatons le même fait en de nombreux autres monuments iraniens. Je n'en donnerai pour preuve que le plus célèbre d'entre eux, le Masdjid-é Shāh d'Iṣfahān, qu'une inscription du portail d'entrée déclare terminé,¹⁾ que Shāh Sulaimān dit avoir terminé,²⁾ et qui ne le fut jamais.

André Godard

1. Voir *Athār-é Irān*. 1937. p. 110.

2. *idem*. p. 113.

TABLE DES MATIÈRES

André Godard. <u>KHORĀSĀN</u>	7
<i>Robāʿ Sharaf</i>	7
<i>La Nizāmiyè de Khargird</i>	68
<i>Les mosquées de Forūmad et de Zawzan</i>	83
<i>Les muṣallās de Turuk et de Meshhed</i>	125
<i>Le Mil-é Ahangān</i>	137
<i>Conclusion</i>	142
 André Godard. <u>BADR NESHĀNDĒ</u>	 153
 André Godard. <u>LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA</u> <u>MADRASA IMĀMI</u>	 165

1949



ĀTHĀR-É ĪRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ĪRĀN



TOME IV
FASCICULE II

VOÛTES IRANIENNES

VOÛTES IRANIENNES

L'Îrân, qui n'est pas une "contrée totalement dépourvue de végétation forestière"¹⁾, a toujours employé et emploie encore deux systèmes de construction, l'un, dont le principe est la charpente en bois, auquel nous devons les édifices royaux de Persépolis mais qui caractérise aussi l'architecture courante des régions boisées du pays (fig. 149-152) et de leur voisinage (fig. 153), l'autre, basé sur l'usage de la voûte, dont procède à peu près uniquement l'architecture monumentale de l'Îrân islamique et qui détermine l'aspect de la plupart des villes et villages du plateau (fig. 154-156). C'est de celui-ci seulement, c'est à dire de l'architecture voûtée de l'Îrân, que je m'occuperai dans cette étude. Son origine n'étant ignorée de personne et mon intention n'étant ici que de raconter les aventures des divers types de voûtes que les constructeurs de l'époque musulmane héritèrent de leurs devanciers, je n'ajouterai que quelques mots, indispensables, à ce que l'on sait déjà des voûtes sasanides.

Il est à peu près admis qu'elles ne furent que berceaux, coupoles et de ces voûtes coniques qui facilitaient le passage du plan carré au plan circulaire des coupoles. L'Îrân sasanide n'aurait connu ni la voûte d'arête ni la voûte en arc de cloître. "Les Perses, dit Choisy, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, n'ont jamais admis que le berceau et la coupole sur pendentifs en trompe."²⁾ "A première vue, dit-il encore, la coupole, la voûte à plan circulaire, ne paraît pas indiquée pour une salle carrée: la voûte naturelle serait, semble-t-il, la voûte dite en arc de cloître, où les quatre murs de l'enceinte se prolongent en se courbant progressivement au dessus du vide. Mais il faudrait des cintres: l'avantage de la coupole est de les rendre inutiles, et cette propriété précieuse explique les efforts que les Perses ont tentés pour raccorder la coupole avec un plan rectangulaire."³⁾ Cependant la voûte constituée par le prolongement des quatre murs d'une salle

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 97. "La Perse, contrée totalement dépourvue de végétation forestière, est le pays classique des voûtes sans cintrage..."

2. *idem*. t. II. p. 11.

3. *idem*. t. II. p. 124-125.

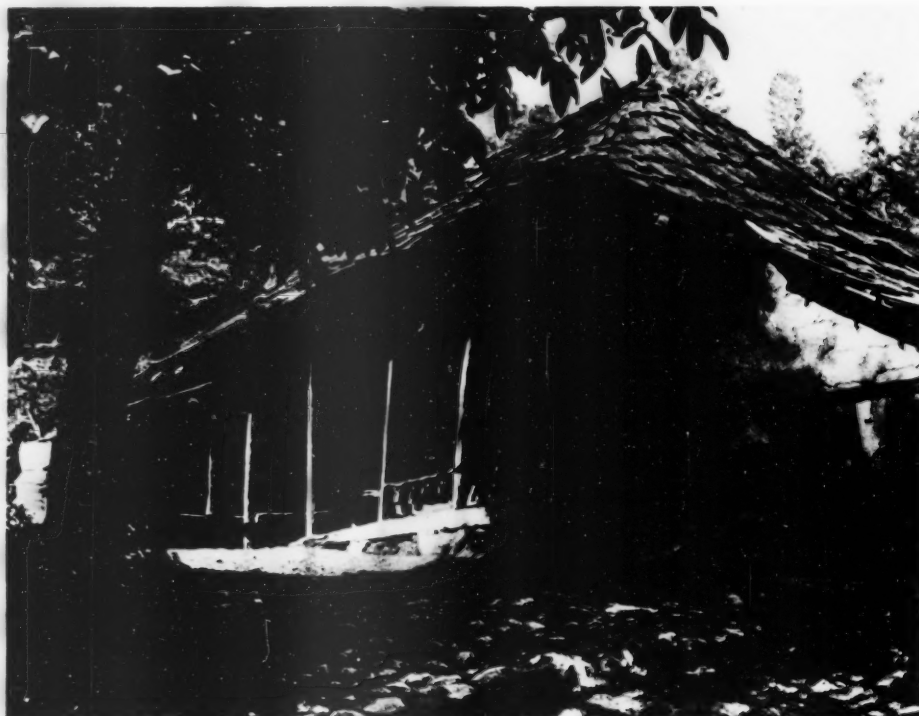


FIG. 149. CHALET DANS LA MONTAGNE, À L'EST D'ARDABIL

carrée "se courbant progressivement au dessus du vide" est celle que l'on rencontre le plus fréquemment en Īrān, dans le Sud du pays surtout et tout particulièrement dans la région de Kermān. Elle y est construite sans cintres de bois, si facilement, de si peu de matière et en si peu de temps qu'il nous faut voir en cette habile technique le résultat d'une très longue expérience. Le fait qu'il n'a pas été signalé de ces voûtes datant authentiquement de l'époque sasanide n'a sans doute pour cause que l'ignorance où nous sommes encore de l'architecture du Sud de l'Īrān.

Je décrirai maintenant, plus complètement que ne l'a fait A. P. Hardy, l'āteshkade de Neisar (fig. 157 et 158).¹) Cet admirable petit édifice, le plus instructif des monuments sasanides actuellement connus, nous fournit les ren-

1. A. P. Hardy. Le monument de Neisar, dans *Āthār-e Īrān*. 1938. p. 163-166. fig. 100-106.



FIG. 150. MAISON DE PAYSANS, DANS LE GILĀN

seignements les plus précieux, non seulement sur les procédés de construction des coupoles au début de l'époque sasanide,¹⁾ mais sur le fait que les maçons

1. L'āteshkadē de Neisar passe, dans la vallée qu'il domine, pour être une construction d'Ardashīr I^{er}, le fondateur de la dynastie sasanide. Houtum-Schindler, dans *Eastern Persian Irak*, p. 117, dit aussi, d'après le *Kumm-namē*, que Niasar "was one of the Sassanian Ardishir Papekan's foundations, and had a fire-temple", mais ces "on dit" ne peuvent avoir de valeur réelle qu'en confirmation de renseignements mieux basés. Or l'examen de la bâtisse elle-même n'en fournit aucun. On trouve, en effet, dans le Čahār Kapu de Kašr-é Shīrin, qui fut construit par Khosraw II à la fin de l'époque sasanide, la même construction grossière en blocage de pierres brutes et mortier que l'on remarque à Firūzābād, dans le palais construit par Ardashīr I^{er}. Cependant la grande coupole de Sarwistān, qui date vraisemblablement du règne de Bahrām V, c'est à dire du milieu de l'époque sasanide, est construite en briques cuites et beaucoup mieux exécutée. D'autre part, Tāk-é Gerra, que l'on peut considérer comme sasanide, et "non de la fin de cette époque", selon Reuther, est construit en pierres taillées soigneusement appareillées et moulurées.

Rien donc du côté construction, mais la forme des arcs est plus suggestive. Il faut, bien entendu, mettre hors de question les arcs demi-circulaires de petite et moyenne portées, que l'on trouve dans les monuments pour

VOUTES IRANIENNES



FIG. 151. "TALAR", DANS LE MĀZANDARĀN

iraniens de ce temps savaient monter sans cintres de bois une arcade isolée ou l'arc de tête d'un doubleau¹) et qu'ils étaient parfaitement en état de construire des voûtes en arc de cloître.

lesquels on a pu faire les frais de bois de cintrage. Pour les grandes portées et pour les édifices qui ont dû être construits sans l'aide de cintres de bois, d'autres formes ont été nécessairement adoptées. Elles sont de deux sortes. Ou bien on s'est efforcé de diminuer la portée des arcs en inclinant les piédroits vers l'intérieur des baies — c'est le cas de Neisar (fig. 157) — ou bien, les piédroits demeurant verticaux, on monta les arcs eux-mêmes en tas de charge aussi haut que possible, diminuant ainsi la distance à franchir. Du point de vue de l'aspect, les résultats sont assez différents. L'arc de Neisar semble primitif auprès de l'autre, dont la courbe s'élève, d'un seul élan, du sol au sommet. De plus, cet autre, qui est celui du Tāk-é Kesra de Ctésiphon, fut vraisemblablement construit par Shāpūr I entre les années 241 et 272 et employé jusqu'à la fin de l'époque sasanide et au delà.

Comme les deux plus purs représentants du premier type sont Neisar et Bāz-é Hūr, tous deux attribués par la tradition au règne du premier souverain sasanide, il semble bien que nous puissions, sans grande chance d'erreur, dater les arcs du type Neisar du début de la période sasanide.

1. "Le berceau construit sur cintre et par claveaux est tout à fait exceptionnel; on n'en accepte les sujétions que dans deux cas: pour les arcades isolées, où la structure par tranches serait impossible, ou bien..."

A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 123.

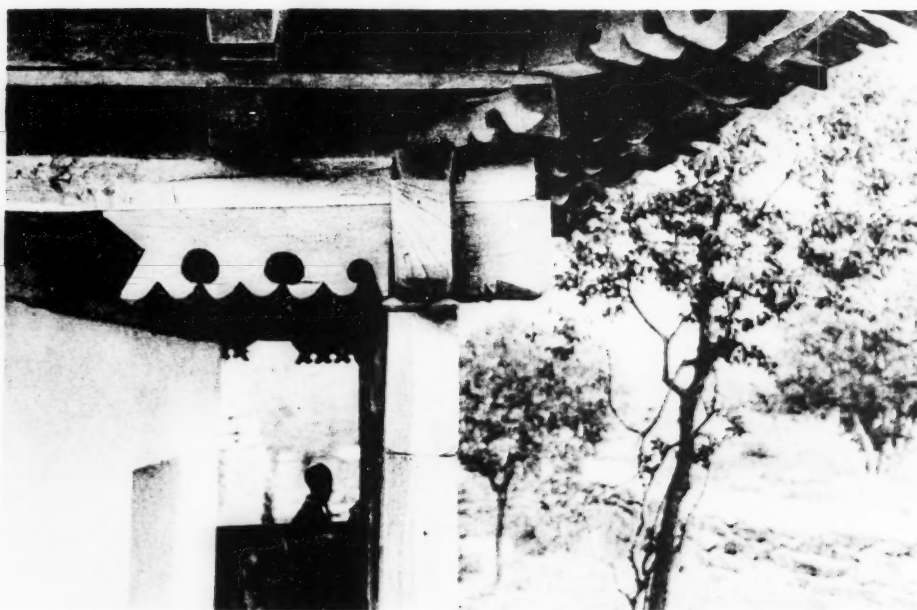


FIG. 152. CHARPENTE D'UN IMĀMZĀDĒ, SUR LA ROUTE DE KARADJ
À ČĀLŪS (MĀZANDARĀN)

L'āteshkadè de Neisar, situé sur un chemin qui conduit de Kāshān à Delidjān, en un lieu fort élevé, sauvage et à peu près désertique,¹⁾ a été construit sans l'aide d'aucune pièce de bois, sans autres matériaux que la pierre trouvée sur place, du plâtre et des roseaux. Neisar, en effet, "la tête des roseaux", se trouve non loin d'une source, à la tête, c'est à dire à la naissance, d'un ruisseau au bord duquel poussaient autrefois, et poussent encore un peu plus bas, des roseaux. C'est au moyen de ces seuls éléments, pierre, plâtre et roseaux, qu'un brillant architecte, sans doute un simple maçon de Kāshān, construisit notre monument. Il ne disposait même pas de charpentes auxiliaires: nous en avons la preuve dans l'épaisseur, qui peut paraître exagérément considérable, des murs de la partie basse. Il est, en effet, bien certain que les poussées exercées par la voûte légère et surhaussée de l'édifice ne nécessitaient aucunement, du point de vue statique, des murs épais de 3 mètres, alors que ceux du Masdjid-é Djum'a de Kaswin,

1. Voir *Athār-é Irān*, 1938, fig. 23.



FIG. 153. VUE D'ISFAHĀN

pour une salle de 15,25 m de largeur, contre 6,20 m à Neisar, n'en mesurent que 2,80. Mais le constructeur de l'āteshkadè, qui ne disposait pas de bois, savait, en bâtissant la partie inférieure du monument, qu'il devrait plus tard, ainsi que ses aides, se déplacer facilement et rapidement autour de la coupole en construction, sur l'édifice lui-même, et qu'il devrait y trouver, entreposés à portée de sa main, les matériaux, pierres et mortier, dont il aurait besoin. D'où la sorte de galerie de service, large de plus de 2 mètres, qui entoure la coupole et, en conséquence, la grande épaisseur des murs. Rien de plus logique.¹)

Le monument se présente extérieurement comme une masse cubique percée de quatre larges baies, surmontée d'un petit étage intermédiaire, également carré en plan, et de la coupole elle-même. A l'intérieur la voûte part directement sur le plan carré de la salle, comme une voûte en arc de cloître, puis, par gau-chissement, passe peu à peu du carré au plan circulaire et se termine en coupole.

Nous touchons ici à la fameuse question de l'origine de la coupole sur trompes

1. Cette remarque est valable pour d'autres édifices sasanides.



FIG. 154. VUE DE KUMM

d'angle. Comme il est assez difficile d'imaginer, et impossible de figurer par un dessin suffisamment explicite, la gauchissement au moyen duquel cette voûte qui part en arc de cloître devient une coupole, je prie que l'on me permette de la comparer à ces globes de verre sous lesquels certaines vieilles dames de chez nous conservent encore leur couronne de mariée. Ces globes sont souvent des coupoles de verre qui semblent avoir été forcées sur un socle carré (fig. 159). Ils représentent parfaitement ce qu'est réellement la coupole sur plan carré qui nous intéresse. Voici, en géométral (fig. 160), leur profil sur les axes (a) et sur les diagonales (b) du carré.

Des voûtes semblables à ces globes de verre sont encore journellement exécutées en Īrān, mais le plus souvent en terre crue, c'est à dire selon un mode de construction où n'intervient pas la question de l'appareillage des matériaux. Il n'est, en effet, pas bien difficile, et de simples maçons de village y parviennent fort bien, d'exécuter en terre, de modeler, pourrait-on dire, ce gauchissement de la partie inférieure des voûtes dont j'ai parlé, mais plus ardu, quoique possible,



FIG. 155. VUE PRISE À KĀSHĀN

d'exécuter correctement, en pierre ou en brique, des intersections de surfaces gauches. Neisar nous montre que l'on tourna la difficulté en jetant sur les angles du carré de petites voûtes coniques qui ne sont que la simplification de la forme initiale et dont la construction par doubleaux parallèles est facile. La coupole sur trompes d'angle sasanide n'est, à l'origine, rien d'autre que cela, rien de plus savant que cela. Le savant, c'est à dire la transformation de cet arrangement quelque peu barbare, réalisé "au jugé", en une construction rigoureuse, définissable et perfectible, c'est l'époque suivante, islamique, qui l'introduisit dans l'architecture iranienne.

Je ne suis donc pas d'accord avec Dieulafoy et ses "zones pyramidales",¹⁾ ni avec l'excellent Choisy quand il dit, à propos du passage du carré au cercle, que "la solution perse consiste à transformer le plan carré en un plan octogone avec l'aide de quatre trompes d'angle".²⁾ La solution perse a toujours été, même à

1. M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. Quatrième partie. Chapitre I.

2. "Le raccord avec un plan octogone serait chose facile, tant l'octogone serre de près le cercle qu'il enveloppe; la solution perse consiste à transformer le plan carré en un plan octogone à l'aide de quatre trompes d'angle... C'est sur la base octogone fournie par ces quatre trompes que s'élève la coupole proprement dite." A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 125.



FIG. 156. VUE DU VILLAGE DE DŪHAK (KHORĀSĀN)

Sarwistān, où se trouve la mieux construite des coupoles sasanides, d'opérer par gauchissement de la partie basse de la voûte, avec ou sans l'aide de plafonds d'angle, comme à Bāz-é Hūr,¹⁾ ou de petites voûtes coniques dont l'ouverture n'a véritablement rien à voir avec le côté de l'octogone. Voyez Neisar, où AB égale BD, c'est à dire où EC est plus grand que AC (fig. 161). Voyez le Čahār kapu de Kašr-é Šīrīn, où AB est plus grand que BD et où, en conséquence, EC est, par rapport à AC, plus grand encore qu'à Neisar.²⁾ Voyez les trompes, plus petites encore, de la moins grande des deux coupoles de Sarwistān.³⁾ Voyez les minuscules trompillons de Kāzerūn,⁴⁾ de Naṭanz,⁵⁾ de Yazdikhwāst. Voyez Fīrūzābād, où la section horizontale de la coupole au niveau du sommet des trompes n'est pas exactement une circonférence. Il n'y a rien d'octogonal en tout cela.

Je ne suis d'ailleurs pas plus d'accord avec Reuther lorsqu'il écrit, à la suite de

1. Voir *Athār-é Irān*. 1938. fig. 31.
2. Voir *A Survey of Persian Art*. t. I. fig. 159.
3. Voir *L'Art antique de la Perse*. Quatrième partie. fig. 23.
4. Voir *Athār-é Irān*. 1938. fig. 85-87.
5. *idem*. 1936. fig. 52-54.



FIG. 157. L'ĀTESHKADĒ DE NEISAR

Diez,¹⁾ que la coupole sur trompes sasanide est issue de la voûte qu'il appelle "squinch vault",²⁾ constituée par quatre demi-cônes s'avancant au dessus du vide jusqu'à se rencontrer et à couvrir la salle carrée.³⁾ "This squinch vault may be considered the antecedent of the squinch dome as it appears at Firūzābād"⁴⁾ ne me paraît pas exact et il s'ensuit qu'il n'y a aucune raison de chercher, comme Reuther le fait,⁵⁾ l'origine de la coupole sur trompes d'angle au *Khorāsān*. Je l'expliquerai un peu plus loin.

La coupole sur plan carré sasanide, construite en terre et, dans ce cas, identique au globe de verre dont j'ai parlé, ou pourvue de petites trompes d'angle,

1. E. Diez. *Die Kunst der islamischen Völker*. p. 78.

2. Et Diez "trompengewölbe".

3. Dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 501-502 et fig. 130-131.

4. *idem*. p. 501.

5. "In native construction today in Khurāsān, where the Parthian conquerors originated, vaults on squinches are used almost exclusively. Thus it would seem that the squinch vault, and perhaps also the dome on squinches, was usual in the eastern part of the Parthian empire." O. Reuther. Parthian architecture, dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 428.



FIG. 158. L'ĀTESHKADĒ DE NEISAR

dans la construction de pierre et de brique, les paysans iraniens la bâtissent encore dans tout le pays. J'ignore où elle apparut tout d'abord, mais c'est peut-être entre Kumm et Yazd qu'on la rencontre le plus fréquemment.

Utilisé par l'architecture monumentale, ce type de voûte a peu évolué durant l'époque sasanide. Les coupoles de Fīrūzābād, Djerrē, Kāzerūn, Naṭanz, Farash-Bend, ne diffèrent guère de celle de Neisar. La surface gauche de raccordement et les trompes occupent toujours la partie basse de la voûte elle-même. Tout au plus l'architecte de Sarwistān s'avisa-t-il de légers perfectionnements. Il limita la surface gauche au moyen de deux galons décorés, l'un en bas et l'autre en haut, de telle façon qu'intérieurement l'édifice se compose nettement de trois parties, plan carré, zone intermédiaire, coupole, et qu'au dessus du galon supérieur la voûte est parfaitement régulière. Il inventa aussi de poser la coupole sur un encorbellement général dont le profil courbe, assez plat sur les axes, s'accroît à mesure qu'il s'approche des diagonales du carré, donnant ainsi à la voûte l'aspect d'une construction mieux assise, et plus d'élégance

VOUTES IRANIENNES

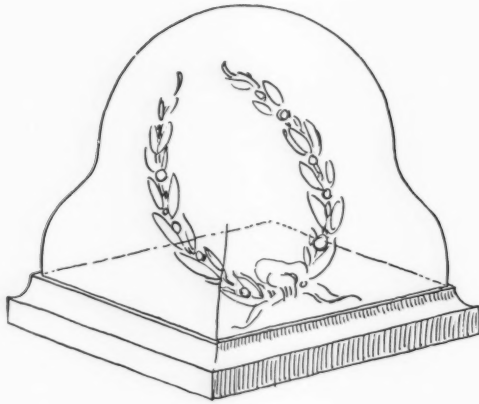


FIG. 159

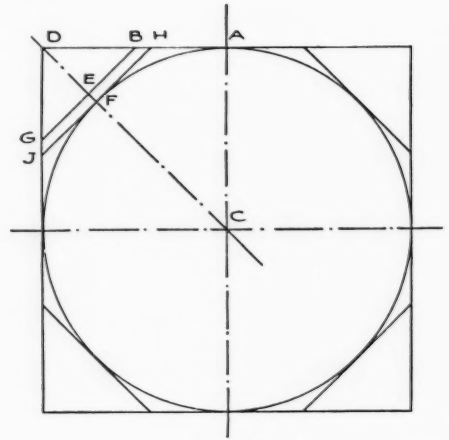


FIG. 161

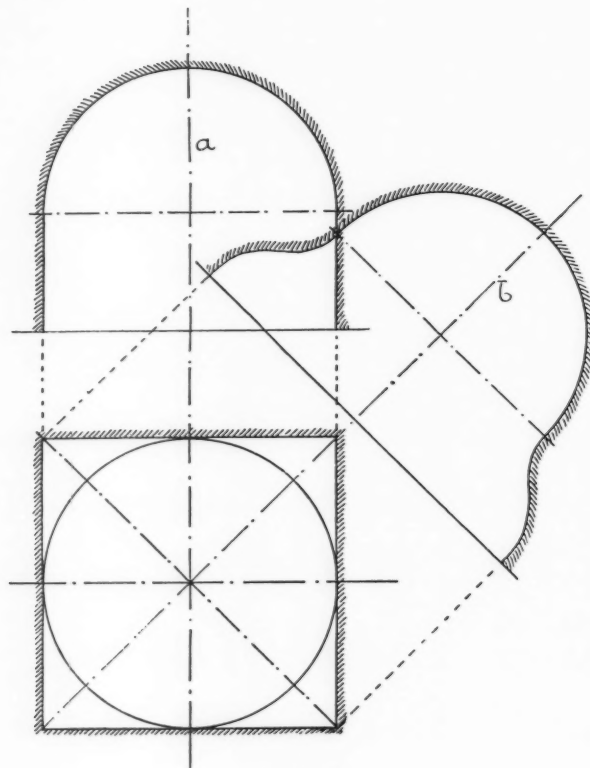


FIG. 160

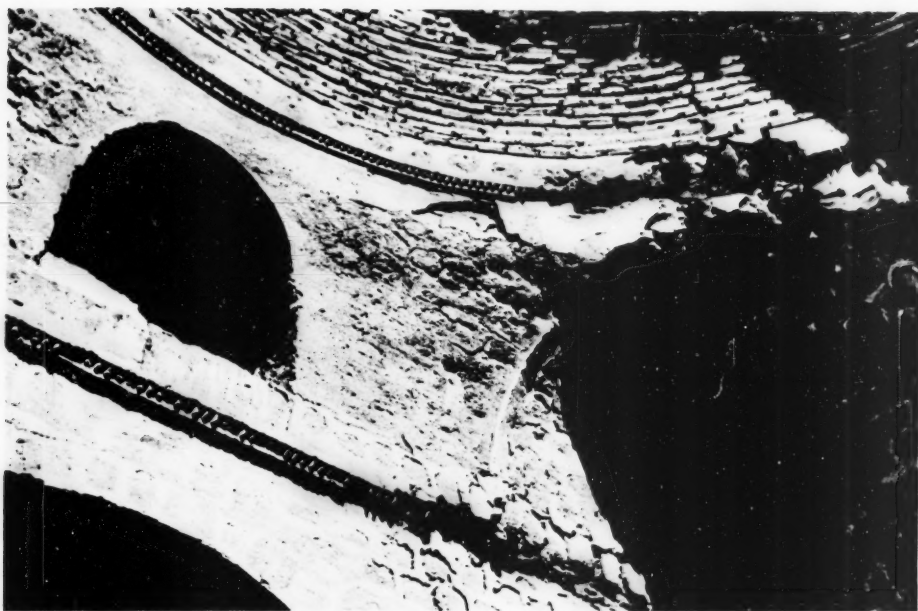


FIG. 162. SARWISTĀN (FĀRS). LA COUPOLE PRINCIPALE DU PALAIS

(fig. 162). Cependant la coupole du Čahār kapu de Kašr-é Širīn, qui date du règne de Khosraw II, est encore semblable à celle de Firūzābād, plus vieille de près de quatre siècles. C'est seulement à l'époque islamique qu'apparut une construction régulière, basée sur l'emploi de l'octogone dont parle Choisy.

Voyons maintenant comment fut construit le petit édifice de Neisar. En bas, depuis le rocher, sur lequel il repose directement, jusqu'environ la mi-hauteur des baies, on utilisa des moellons naturels liés au mortier de plâtre. Puis des moellons équarris, jusqu'au dessus des trompes d'angle. Cependant les arcs des baies sont construits en moellons taillés en forme de grandes briques. La coupole, au dessus des trompes d'angle, est un blocage de pierraille et de mortier de plâtre.

Le tracé des baies, caractéristique du début de l'époque sasanide, est ici particulièrement franc. Les piédroits, presque rectilignes, sont inclinés vers le vide et montés en tas de charge. Ils se courbent légèrement à leur partie supérieure pour recevoir les arcs qui les prolongent (fig. 157).¹ Ces arcs, très tendus, pour la

1. Voir *Athūr-é Irān*, 1938, fig. 103.

commodité du travail, sont exécutés par tranches parallèles aux façades de l'édifice, non par assises convergentes. On sait, en effet, que l'on peut construire dans le vide, sans cintres, des arcs exécutés par tranches, mais non des arcs à joints rayonnants.¹⁾ Je dirai dans un instant comment l'arc de tête, ou, si l'on veut, la première tranche, contre laquelle ont été maçonnées la seconde puis les autres tranches, a pu être exécuté sans cintre de bois.²⁾ Sur l'arc ainsi construit, d'une suite de tranches verticales,³⁾ on bâtit ensuite, mais, cette fois, à joints rayonnants, un autre arc doublant le premier. Il apparaît nettement dans les figures 157 et 158.

Les larges murs de la salle carrée ayant été construits, puis arasés tout juste au dessus des doubleaux de renforcement, on édifia la partie basse de la coupole, bâtie en moellons équarris et dans la hauteur de laquelle se trouvent comprises la surface gauche et les trompes d'angle.⁴⁾ A cet effet on construisit d'abord, sur les angles du carré, les petites voûtes coniques chargées de porter la coupole sur les diagonales. Quelle ouverture leur donna-t-on? Il semble que l'on ait décidé que AB égalerait BD (fig. 161). Formule commode, mais seulement approximative, car AB étant plus grand que AH, demi-côté de l'octogone circonscrit, l'arc de tête des trompes se trouve trop éloigné de l'axe vertical de la voûte et il s'ensuit que, sur les diagonales du carré, la coupole est en porte à faux. D'où l'avancée de la dernière assise de pierres équarries, au moyen de laquelle le constructeur de Neisar tenta de remédier à ce défaut (fig. 159).⁵⁾ D'où aussi le fait que les coupoles de Firūzābād, où cet expédient ne fut pas employé, ne sont pas parfaitement circulaires à leur naissance. La solution juste eût été que le plan de tête des trompes fût tangent à la circonférence de base de la coupole, c'est

1. "L'artifice qui permet de bâtir une voûte sans employer de cintres, se résume en un mot: Procéder par tranches verticales et non par assises convergentes.

Admettons (ce qui est le cas habituel) qu'il existe à l'origine du berceau un mur de tête. Contre ce mur de tête on soude, en les fixant par du mortier, les briques d'une première tranche; grâce à l'adhésion du mortier et à la minceur des briques, cette tranche s'exécute sans aucun support auxiliaire. On passe alors à l'exécution d'une deuxième tranche: on la soude à la première comme la première l'a été au mur de tête, et ainsi de suite. Le berceau s'allonge de proche en proche. Tout au plus est-il nécessaire, à défaut de mur de tête, d'établir sur cintre un arceau qui sert de départ, et la voûte s'achève sans cintrage." A. Choisy. *Histoire de l'architecture*.

t. I. p. 20-21.

2. Voir la fin de la note précédente.

3. Voir *Athūr-e Irān*. 1938. fig. 103-106.

4. *idem*. 1938. fig. 105-106.

5. *idem*. 1938. fig. 106.

à dire que BG coïncidât avec HJ, côté de l'octogone circonscrit (fig. 161), autrement dit que la circonférence de base de la coupole fût tangente aux huit côtés de l'octogone circonscrit, mais cette petite géométrie ne vint jamais à l'esprit des constructeurs sasanides.

Les quatre trompes étant construites, on exécuta la partie de la voûte qui se trouve dans leur hauteur, soit une surface gauche vaguement déterminée par le profil de la coupole, sur les axes, et par le bord des arcs de tête des trompes. Puis on posa une dernière assise de pierres équarries, au nu du profil de la coupole, sur les axes, et, pour la raison que je viens de donner, légèrement en avant du sommet des trompes, sur les diagonales.

Nous voici arrivés au moment où, cette dernière assise étant en place, les maçons vont construire la partie supérieure de la coupole. Comment vont-ils opérer, car il s'agit là de dresser dans le ciel une voûte dont la forme doit être aussi régulière que possible? Ici intervient un procédé de construction qui caractérise peut-être mieux que tout autre la construction iranienne de l'époque islamique et dont nous apprenons à Neisar qu'il appartenait déjà à l'architecture sasanide. Ayant dessiné sur le sol, ou sur une aire en plâtre, le profil de la coupole puis l'emplacement de la dernière assise en pierres équarries, le constructeur traça une ligne à une certaine distance de l'extrados et parallèlement à lui. Il obtint ainsi la surface représentée par la partie hachurée de mon dessin (fig. 163). L'ayant bordée de ces pierres taillées en forme de briques dont il disposait, ou d'un petit mur de terre de la même hauteur, comme on le fait encore aujourd'hui dans le même cas, il disposa des roseaux dans cette espèce de moule et y versa un mortier de plâtre moyennement consistant. Ayant fabriqué de cette façon huit poutres de plâtre armées de roseaux, fragiles dans le sens latéral mais assez résistantes dans l'autre et dont le

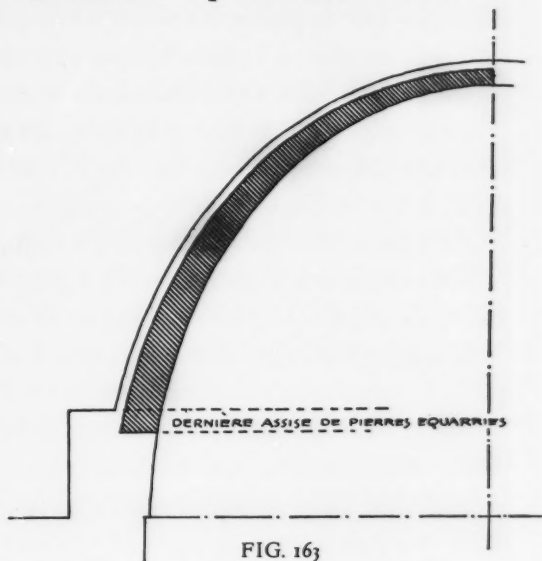


FIG. 163

profil était, moins une certaine épaisseur à l'extrados, celui de la voûte à construire augmenté de la hauteur de la dernière assise de moellons, il les monta sur l'édifice en construction. On les y installa debout, sur les axes et les diagonales de la coupole, réunies au sommet par quelques poignées de plâtre et pincées à leur pied entre les moellons de la dernière assise. On voit ce qui subsiste de l'une d'elles, comme un trait blanc sur l'axe, ou presque sur l'axe, de la baie que représente une photographie de Hardy.¹⁾ On en voit d'autres sur l'axe des trompes de la même figure et d'autres encore dans la photographie voisine.

Voilà notre coupole représentée par une sorte de cage composée de huit planches de plâtre de quelques centimètres d'épaisseur. Ces huit planches limitent huit espaces triangulaires ayant chacun comme base la huitième partie de la circonférence de base et pour sommet le sommet de la coupole. Deux hommes, chargés de leur remplissage, vont maintenant s'activer autour de la cage, sur l'espèce de galerie de service dont j'ai parlé et où les aides apporteront sans cesse les pierres choisies et le mortier nécessaires. Il s'agit maintenant de travailler vivement, en raison de la rapidité de la prise du mortier de plâtre, et en parfait accord, de telle façon que le remplissage des huit panneaux s'effectue à la même cadence et que les poussées exercées par le poids de la maçonnerie se neutralisent automatiquement. Les fragiles poutres de plâtre ne sont, en effet, chargées que de guider le travail des maçons: elles ne sauraient résister à aucun effort de torsion ou dissymétrique. A condition que la maçonnerie s'élève d'une manière égale, elles ne travailleront que dans leur sens longitudinal, c'est à dire dans le sens de leur plus grande résistance. Elles ne subiront qu'une légère poussée latérale, neutralisée au fur et à mesure de l'avancement de la construction, et un insignifiant effort de compression. A cet effet l'un des maçons s'installe devant l'un des panneaux à remplir, le no 1 par exemple, et l'autre se place en face de lui, devant le no 5 (fig. 164). Ils exécutent, dans le même temps, la même quantité, représentée par la même hauteur, de blocage, puis passent en même temps aux panneaux 2 et 6, puis 3 et 7, etc... Ils tournent ainsi, toujours dans le même sens, comme à la poursuite l'un de l'autre, mais toujours à quatre panneaux de distance l'un de l'autre, de telle façon que les poussées se neutralisent naturellement, et arrivent ainsi au sommet de la coupole. La hauteur des poutres de plâtre ne représentant qu'une partie de l'épaisseur de la voûte, leur

1. Voir *Athâr-é Irân*. 1938. fig. 105.

partie supérieure se trouve donc à l'intérieur du blocage et uniformément distante de son extrados. Il ne reste plus qu'à couvrir le tout, extérieurement et intérieurement, d'un enduit de plâtre protecteur.

Il est évident que les planches de plâtre ainsi logées dans la maçonnerie ne sont pas des armatures, qu'elles ne consolident pas la voûte, mais, au contraire, l'affaiblissent, puisqu'elles créent dans son épaisseur des solutions de continuité. On conçoit qu'elles n'aient rien à voir avec l'architecture du Moyen-âge français, même lorsque, dans la construction monumentale, elles sont constituées de plusieurs épaisseurs de briques, lorsqu'elles font saillie à l'intérieur des voûtes et sont, plus ou moins, ornées à la façon des ogives gothiques. On comprend cependant qu'elles aient pu le paraître, alors qu'elles ne représentent, pour le maçon iranien, que le gabarit de la voûte à construire et le moyen de maçonner rapidement et sûrement dans le vide, sans cintres de bois, sans échafaudage, de l'extérieur de l'édifice et juché sur son dos. Le merveilleux est toutefois de découvrir au début de l'époque sasanide ce procédé de construction, sans doute plus ancien encore, que les maçons iraniens emploient couramment de nos jours, ainsi que je vais le montrer.

Il y avait autrefois à Téhérân, dans un ancien quartier de la ville, un Imāmzādè très vénéré, l'Imāmzādè Yaḥyā, construit en terre crue, couvert de mauvais kashis de l'époque "kadjar" et contenant un assez beau coffre en bois sculpté, daté de l'année 895 H. (1489-90 A.D.). Cet édifice, bien souvent réparé, était contemporain de la domination mongole. Un jour il fut détruit et le Service archéologique entreprit de le reconstruire. Cela se passait en 1942. Le nouvel Imāmzādè, un peu plus vaste que l'ancien et tout entier en briques cuites, est aujourd'hui terminé, à ceci près que le parement émaillé de son toit n'a pas encore été posé (fig. 165).

Il se compose d'une salle octogonale couverte d'une coupole surmontée d'un toit pyramidal, et, comme le précédent, de deux petites salles annexes. Mais voici ce qui nous intéresse particulièrement ici. La coupole, dont l'exécution a été entièrement laissée à l'initiative du maçon, Ustād 'Abbās 'Ali, est exacte-

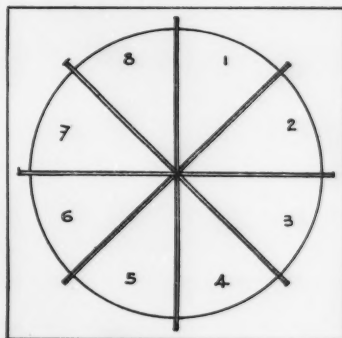


FIG. 164

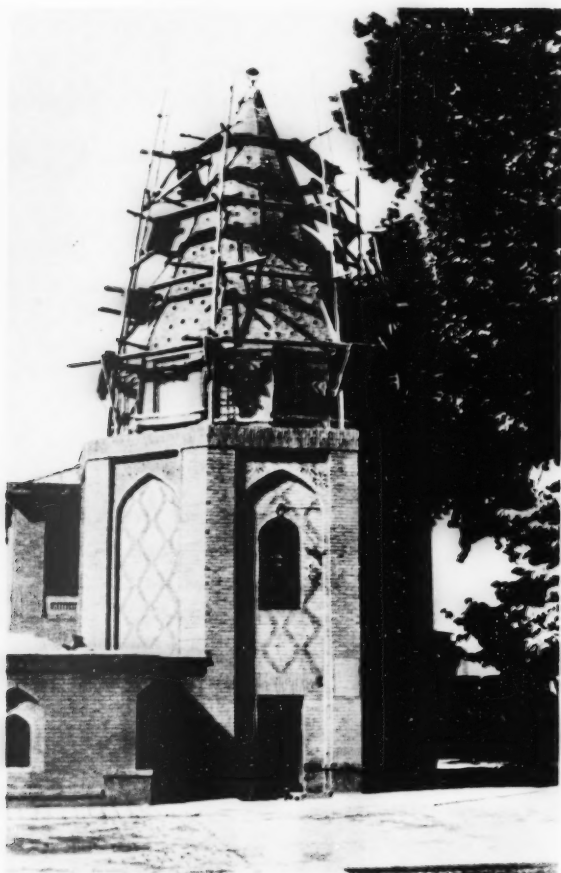


FIG. 165. TEHRÂN. L'IMĀMZĀDE YAHYĀ EN CONSTRUCTION

ment semblable à celle que je viens de décrire d'après le monument sasanide de Neisar.

Chez nous un bâtiment de ce genre en cours d'exécution serait tout entouré de perches et de passerelles. Ici, point (fig. 166). La coupole serait maçonnée sur un cintre complet. Ici, voyez vous-même. (fig. 167 et 168). Huit planches de plâtre armées de roseaux, identiques à celles de Neisar, sont mises tout d'abord en place et maintenues de la même façon qu'à Neisar, par quelques poignées de plâtre au sommet (fig. 167). Puis deux maçons — la figure 168 montre l'un

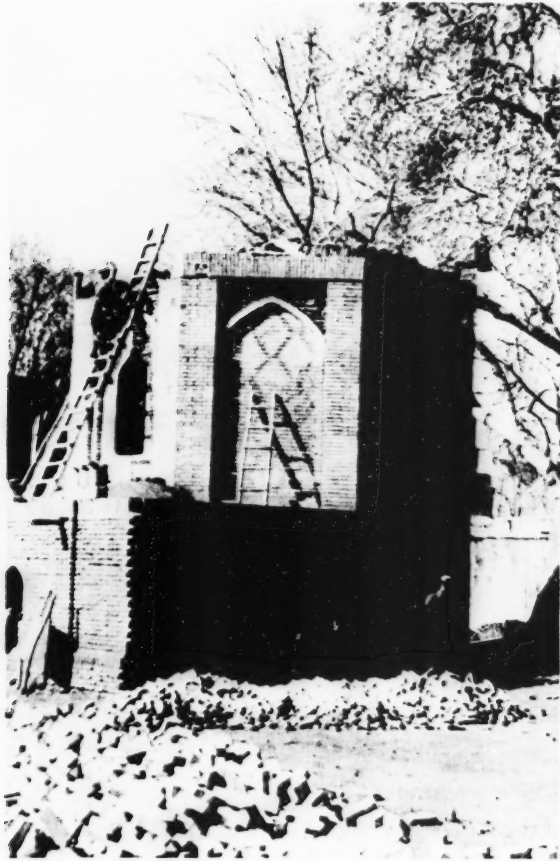


FIG. 166. TEHRÂN. L'IMĀMZĀDE YAḤYĀ EN CONSTRUCTION

d'eux — exécutent le remplissage des huit secteurs de la voûte. La seule différence entre les façons d'opérer à Teḥrân et à Neisar est que, Teḥrân disposant de bois alors que Neisar n'en avait pas, les ouvriers d'aujourd'hui maçonnent de l'intérieur de l'édifice, les pieds sur une plateforme en bois, alors que ceux de Neisar durent le faire de l'extérieur.¹⁾

Revenons maintenant à la question de la construction des arcs des baies de

1. La figure 169 rend compte de la construction moderne d'une fenêtre. L'arc, de petite portée, est bâti à joints rayonnants sur un cintre en plâtre.

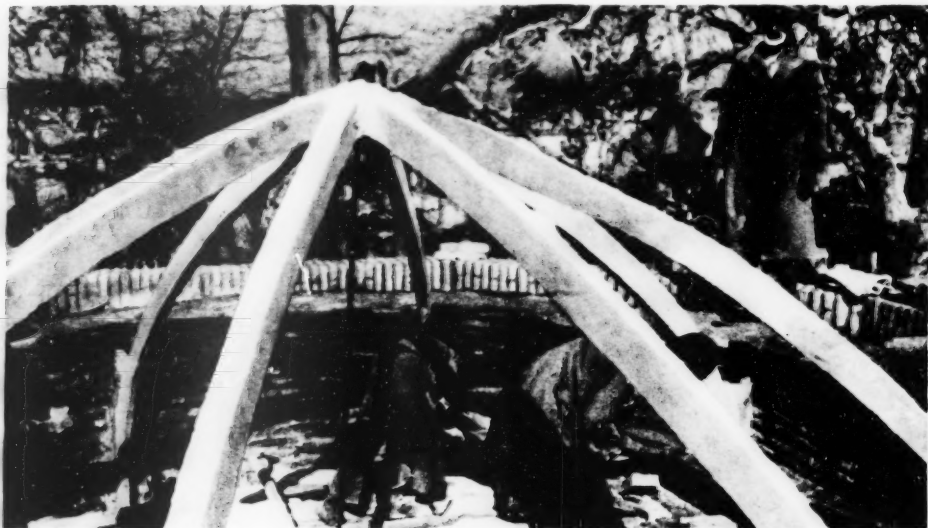


FIG. 167. TEHRĀN. CONSTRUCTION DE LA VOÛTE DE L'IMĀMZĀDE YAḤYĀ

Neisar, provisoirement laissée de côté. Comment la première tranche verticale de ces arcs a-t-elle pu être construite sans cintre de bois et dans le vide? Ici encore intervient une misérable planche de plâtre armée de roseaux. On remarque, dans la figure 157 et dans l'une des photographies de Hardy,¹⁾ que la première tranche du doubleau n'affleure pas le nu du mur de façade mais se trouve en retrait par rapport à lui. Ce défoncement est l'emplacement d'un arc en plâtre qui a disparu. Il fut enlevé après l'achèvement de la construction, peut-être même dès qu'il devint inutile, c'est à dire après que furent lancées d'un piédroit à l'autre les deux ou trois premières tranches de pierres, puis fut remplacé par une tranche de pierres taillées analogue aux tranches ordinaires. Cette tranche supplémentaire, mal posée, sur une trop grosse épaisseur de mortier, n'a d'ailleurs tenu sur aucune des quatre faces de l'édifice,²⁾ grâce à quoi nous apprenons que les arcades isolées et les tranches de tête des berceaux, des petits édifices tout au moins, se construisaient couramment sans cintres de bois dès le début de l'époque sasanide.

1. Voir *Athār-e Irān*, 1938, fig. 104.

2. A quelques pierres près, demeurées contre l'un des sommiers.

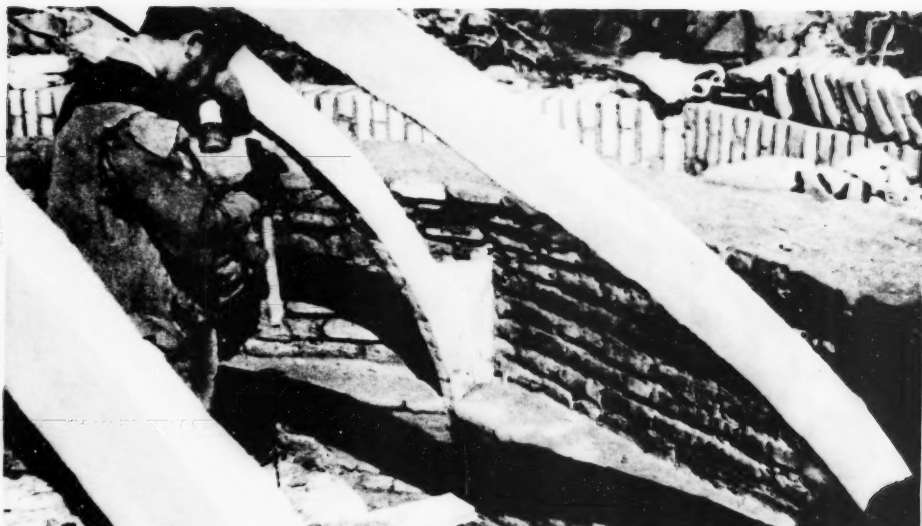


FIG. 168. TEHRÂN. CONSTRUCTION DE LA VOÛTE DE L'IMĀMZĀDE YAḤYĀ

Voici comment on procéda. Les piédroits ayant été construits, on prépara les sommiers, c'est à dire les surfaces obliques sur lesquelles devaient reposer les arcs de raccordement. Puis on dessina sur le sol la forme de ces arcs. On la borda de pierres équarries ou d'un talus de terre, on disposa des roseaux dans cette sorte de moule et l'on y versa le plâtre gâché. Les quatre arcs nécessaires ayant été fabriqué de cette façon, on les installa au nu des faces du bâtiment, sur les sommiers aménagés. On les scella à la construction au moyen de quelques poignées de plâtre à leurs extrémités, puis les maçons enduisirent de mortier leur face intérieure et y appliquèrent rapidement les pierres de la première tranche. Ils fixèrent de la même façon la seconde tranche à la première, la troisième à la seconde, etc. . . . On voit que l'époque sasanide exécutait facilement ces arcades isolées dont Choisy dit que leur construction serait impossible sans cintres de bois.

Des arcs de plâtre en une seule pièce suffirent à Neisar. Pour des portées plus grandes, on se servait probablement de deux demi-arcs, comme on le fait aujourd'hui encore (fig. 170). Voici comment on opère, et comment on opérait sans doute aussi à l'époque sasanide. On dessine, arme et coule un demi-arc

VOUTES IRANIENNES



FIG. 169. TEHRÂN. L'IMĀMZĀDĒ YAḤYĀ EN CONSTRUCTION

comme il vient d'être dit. Lorsque le plâtre est suffisamment pris, ce qui ne tarde guère, on le couvre d'une mince couche de sable et l'on recommence l'opération en se servant du demi-arc construit comme de gabarit. Le sable empêchant l'adhérence du plâtre au plâtre, on obtient ainsi, le plus facilement du monde, deux moitiés d'arc parfaitement symétriques.

Tel est l'ingénieux, peu coûteux et pourtant suffisant artifice de construction qui permet, dès l'époque sasanide et sans doute plus anciennement encore, de construire des voûtes sans disposer de bois et, par panneautage, d'édifier dans

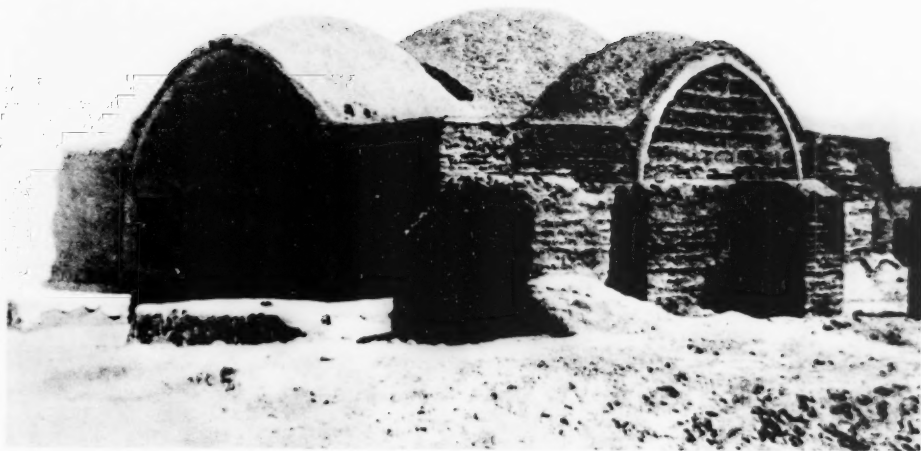


FIG. 170. AUBERGE SUR LA ROUTE DE KUMM À DELIDJĀN

le vide, sans échafaudages, des coupoles parfaitement régulières, légères, économiques, capables de toutes les initiatives du constructeur et du décorateur. J'ai parlé de ce procédé-là tout d'abord, parce qu'il commande, pour ainsi dire, tout l'avenir de la construction iranienne (fig. 171), mais l'Īrān préislamique en connut d'autres, d'un intérêt historique moins considérable mais tout aussi curieux, dont il me suffira de parler quand l'occasion s'en présentera. Il ne me reste plus, avant d'aborder l'examen des voûtes islamiques, que de conclure de ce qui précède.

Il n'y a pas d'architecture "essentiellement sasanide". Quand nous parlons, les uns et les autres, d'un monument sasanide, c'est par simplification, pour désigner brièvement un édifice construit sous le règne des souverains sasanides. Architecture achéménide, parthe, sasanide, seldjukide, mongole, muzaffaride, timuride, safawide, etc. . . . ne sont que de commodos mais, du point de vue construction, arbitraires divisions, les titres mnémotechniques des chapitres d'une seule histoire, celle de l'architecture iranienne. Chaque chapitre est la

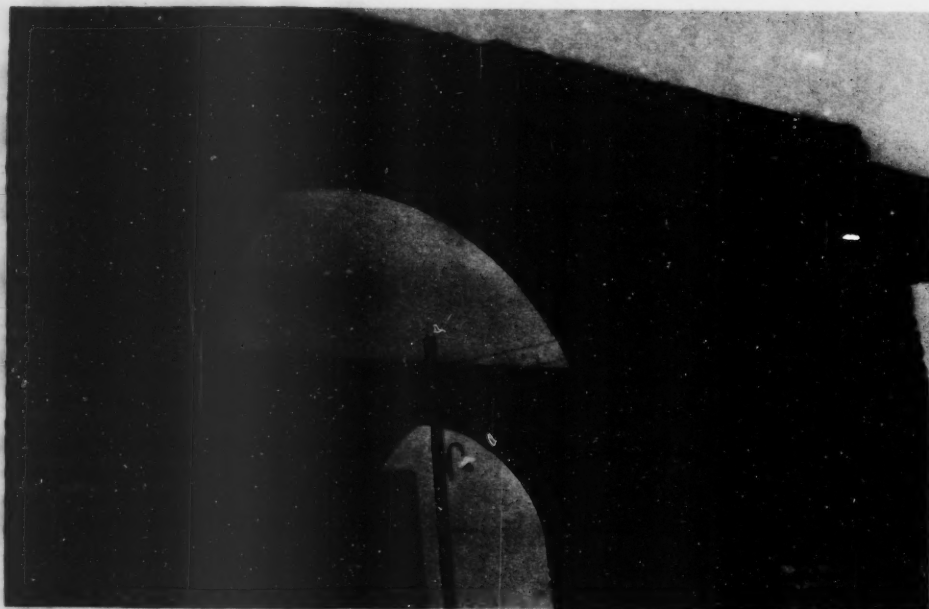


FIG. 171. EMPLOI MODERNE D'UN CINTRE EN PLÂTRE ARMÉ DE ROSEAUX

suite du précédent, prépare le suivant et traite d'un certain nombre d'événements plus ou moins sensationnels qui lui communiquent ou ne lui communiquent pas un caractère particulier. Or le chapitre sasanide, en dépit de sa longueur dans le temps, plus de quatre siècles, est vide de tout événement sensationnel. Ce qu'il reçut du passé, il le livra tel quel au futur. La coupole du Čahār kapu de Kašr-é Shirīn ne diffère pas de celles de Firūzābād, lesquelles, par leur date, appartiennent encore à l'époque parthe. La fameuse "coupole sur trompes sasanide" n'est pas "essentiellement sasanide", et il en est vraisemblablement de même du cintre en plâtre armé de roseaux. Le berceau construit par tranches verticales ou inclinées, nous le voyons déjà en Egypte, au Ramesseum,¹⁾ en Assyrie, couvrant les galeries du palais de Khorsābād,²⁾ puis, à l'époque parthe, à Ashūr, sur de profonds iwans identiques à ceux de l'époque sasanide.³⁾ La

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 22.

2. *idem*. t. I. p. 89.

3. O. Reuther, dans *A Survey of Persian Art*. t. I. fig. 100-101.

voûte d'Iwân-é Karkha, nous en trouvons le principe à Hatra, à l'époque parthe également.¹⁾ Les Sasanides étaient, en effet, plus soucieux d'aspect monumental que de l'idéal du constructeur véritable: construire mieux. Leurs voûtes sont généralement trop lourdes et nécessitent, en conséquence, l'épaisseur considérable des murs qui les portent. Alors que leurs "čahār-ṭāk" sont beaucoup plus bas que les mosquées-kiosques et qu'à surfaces couvertes égales leurs monuments devraient donc être moins lourds que les autres, on voit le rapport de

l'épaisseur des murs à la largeur des salles carrées osciller de $\frac{1}{2,06}$ à $\frac{1}{3,27}$ à l'époque sasanide,²⁾ et de $\frac{1}{4,22}$ à $\frac{1}{5,88}$ à l'époque seldjukide.³⁾ Quand, à Neisar,

nous constatons le souci de bâtir une voûte légère, nous trouvons au même endroit les quatre baies de la salle carrée couvertes de deux énormes doubleaux superposés qui ne portent rien, le sol de la galerie de service affleurant le sommet de la voûte supérieure. Tandis que le Sasanide est un bon compositeur de plans, maçon adroit mais peu curieux de progrès, de construction raisonnée, élégante et point trop onéreuse, l'Iranien de l'époque suivante cherche l'effet dans l'amélioration des formules reçues, la finesse de la construction, l'élégance des formes et du décor, le goût de se renouveler sans cesse dans un cadre restreint et quasi-invariable, qui est proprement la marque de l'art islamique. C'est des modifications ainsi apportées au vieux matériel et aux anciennes pratiques de l'architecture iranienne qu'il sera surtout question ci-après.

A la vérité, c'est l'architecture monumentale qui fut le plus profondément influencée par l'esprit nouveau. Les paysans iraniens continuent de bâtir les plus anciennes coupoles sur plan carré comme nous venons de le voir; ils reproduisent journellement l'ancêtre des palais de Persépolis (fig. 172) et tournent les berceaux des iwans qui seront leurs demeures ou leurs magasins comme on le

1. O. Reuther, dans *A Survey of Persian Art*, t. I, fig. 102.

2. Neisar = $\frac{1}{2,06}$, Borzu = $\frac{1}{2,61}$, Djerrè = $\frac{1}{3,10}$, Kāzerūn = $\frac{1}{3,14}$, Yazdekhwāst = $\frac{1}{3,25}$, Naṭanz = $\frac{1}{3,27}$.

3. Gulpāyḡān = $\frac{1}{4,22}$, Isfahān (Masjdīd-é Djum'a) = $\frac{1}{4,84}$, Bārsiān = $\frac{1}{5,17}$, Kāzwīn (Haidariyè) = $\frac{1}{5,17}$.

Kāzwīn (Masjdīd-é Djum'a) = $\frac{1}{5,44}$, Ardistan = $\frac{1}{5,77}$, Urmiyè = $\frac{1}{5,88}$.



FIG. 172. AUBERGE, DANS LA VALLÉE DE LASHKAREK

faisait au temps de Ramsès, d'Assurbanipal et de *Shāpūr*. Uniquement préoccupés de bâtir à bon compte, ils n'ont d'hésitation que pour décider s'ils construiront à peu de frais, mais pour peu de temps, ou pour plus de temps, mais à plus de frais. Dans le premier cas ils fabriquent eux-mêmes des briques de terre crue et construisent leurs voûtes en berceau par tranches inclinées. J'en donne ici plusieurs exemples (fig. 284 et 285).¹ Dans le second cas ils doivent se procurer de coûteuses, précieuses briques cuites et les employer avec parcimonie. Il n'est alors pas question de bâtir, par tranches, des voûtes épaisses, mais, en briques à plat, des voûtes de 5 à 6 centimètres d'épaisseur. Ils exécutent, disent-ils, des berceaux de cette sorte qui mesurent jusqu'à 12 mètres de portée. Pour moi, j'en ai vu de 8 mètres. Voici comment ils procèdent.

Selon la portée de la voûte à construire, des arcs en plâtre armés de roseaux ou en briques sont d'abord passés d'un mur à l'autre. La distance qui les sépare est de trois ou quatre briques, le plus souvent de quatre, soit de 75 centimètres

1. Voir *Athār-e Irān*. 1936. Fig. 119-120.

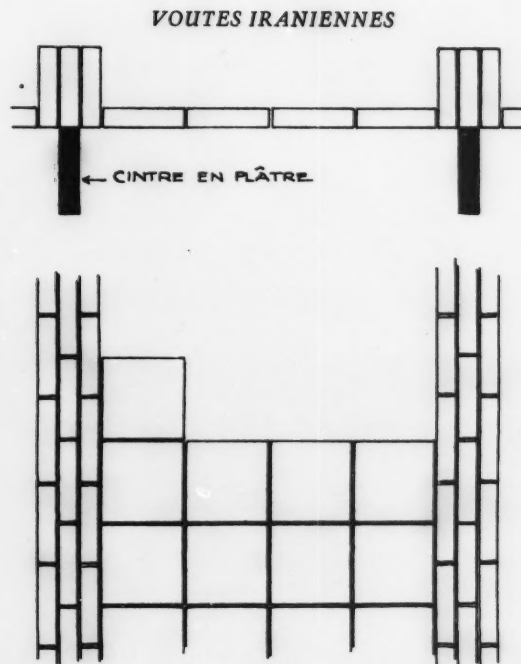


FIG. 173. CONSTRUCTION D'UN BERCEAU EN BRIQUES À PLAT

à un mètre environ.¹⁾ J'ai dit comment on fabrique les arcs en plâtre. Voici comment on construit les arcs en briques. On exécute préalablement des cintres, en plâtre armé de roseaux, pour les petites portées, ou en bois, pour les autres,²⁾ que l'on installe sur l'axe des arcs à construire et sous l'intrados de la future voûte. Sur chacun d'eux on bâtit un arc de une ou plusieurs briques d'épaisseur, selon les cas (fig. 173). Ils sont ensuite déposés et transportés, s'il y a lieu, à la suite des arcs construits.

On entreprend alors, au moyen de briques cuites posées à plat dans le vide, l'exécution de la voûte elle-même, c'est à dire du remplissage entre les arcs. A cette intention deux maçons, aidés de leurs aides qui leur passent les matériaux, opèrent l'un d'un côté et l'autre du côté opposé d'une travée, puis des autres

1. Les briques sont généralement carrées, de 20 à 25 centimètres de côtés et de 5 à 6 centimètres d'épaisseur, selon les régions.

2. Il est évident que les bois dont on dispose conditionnent la largeur des voûtes et qu'il y a intérêt à utiliser plusieurs cintres à la fois. La rapidité du travail en dépend, mais il est évident aussi qu'un seul cintre en bois suffit à l'exécution de tous les arcs d'un berceau.

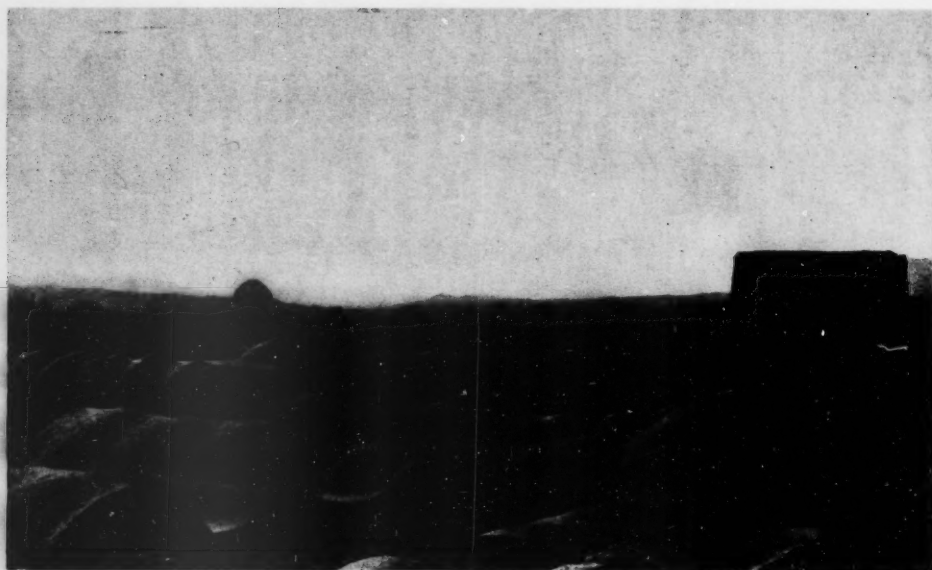


FIG. 174. VUE DE DELIDJĀN, SUR LA ROUTE DE KUMM À IŞFAHĀN

travées de la voûte. Symétriquement placés par rapport à elle, ils travaillent à la même cadence et se rencontrent au sommet du berceau, exactement. Ce synchronisme est la condition nécessaire de la réussite. A cette condition seulement les arcs peuvent résister aux charges qui leur sont imposées durant le travail. Ces nervures, en effet, qui ne sont chargées que pendant un moment et n'auront plus, quand la voûte sera fermée, qu'à se porter elles-mêmes, et d'autre rôle à jouer que celui de raidisseurs occasionnels, sont généralement exécutées aussi économiquement que possible et l'on comprend qu'elles se briseraient presque inévitablement si on les chargeait dissymétriquement, d'un seul côté, par exemple.

Construisant le remplissage, les maçons enduisent de mortier deux des petits côtés de chaque brique et les collent ainsi que l'indique la figure 173. C'est un fait, en Irān du moins, qu'une brique fixée de cette façon "tient" immédiatement et parfaitement, sans qu'il soit aucunement nécessaire de la soutenir ou de la maintenir.

J'ai supposé le remplissage placé à la partie inférieure des arcs (fig. 173). J'au-

rais aussi bien pu le représenter à la partie supérieure, où on le voit aussi, mais l'Irān préfère les voûtes lisses intérieurement, quitte à ce que les nervures soient saillantes extérieurement (fig. 179-180). Les berceaux, même ceux-là, sont d'ailleurs souvent couverts de terre où les saillies disparaissent.

Il existe une fort commune et intéressante variante de ces voûtes. Celles dont je viens de parler sont plates, c'est à dire que le remplissage entre les arcs n'est pas courbe (fig. 173). Elles sont le plus couramment employées dans l'architecture paysanne de la région de Kermān. Cependant les remplissages y apparaissent aussi bombés et c'est ainsi qu'on les construit le plus souvent entre Dāmghān, Kūmm et Isfahān (fig. 174). Les travées peuvent alors être plus larges que dans l'autre cas, mais les arcs, qui portent une partie du poids des voûtains, doivent être plus robustes. Les poussées que la voûte exerce ainsi sont continuellement réparties sur les murs mais ne le sont pas également. Aussi bien est-ce entre les arcs, sur l'axe des voûtains, que sont disposées les ouvertures, quand il y en a, et ces "takhté", ou niches, qui servent d'armoires en Irān.

Chaque travée de la voûte ayant été pourvue de son remplissage, voilà donc notre berceau construit, aussi long que nécessaire. Il se termine le plus souvent par une dernière travée identique aux autres et un dernier arc, parfois renforcé. Mais il arrive aussi que, par élégance, on l'achève en arc de cloître.

Parlons donc de la voûte en arc de cloître. L'Irān la construit en briques sur champ, en briques à plat et même en pierre, mais c'est la région de Kermān qui l'utilise le plus couramment et il m'a semblé qu'elle y est surtout exécutée, comme les berceaux dont je viens de parler et auxquels elle sert souvent d'about, en briques à plat et nervures. Son mode de construction est assez curieux. Supposons, pour commencer, le cas le plus simple, celui d'une petite salle rectangulaire de 3 mètres et 3,50 m environ de côtés. On pensera sans doute que le maçon va jeter deux arcs sur les diagonales de l'espace à couvrir et qu'il remplira ensuite les triangles courbes ainsi déterminés au moyen de briques à plat. Mais ce n'est pas du tout ce qu'il fera. Non qu'il ne sache ou ne puisse construire des arcs diagonaux, mais il est économe de sa peine et de ses matériaux. Il lui faudrait employer des briques triangulaires et il n'en possède pas. Il devrait donc, au moyen de l'espèce de pioche qui est son seul instrument, tailler tant bien que mal un grand nombre de ses précieuses briques cuites et sacrifier ainsi une bonne partie d'entre elles, ce qui représenterait du bien perdu et beaucoup

VOUTES IRANIENNES

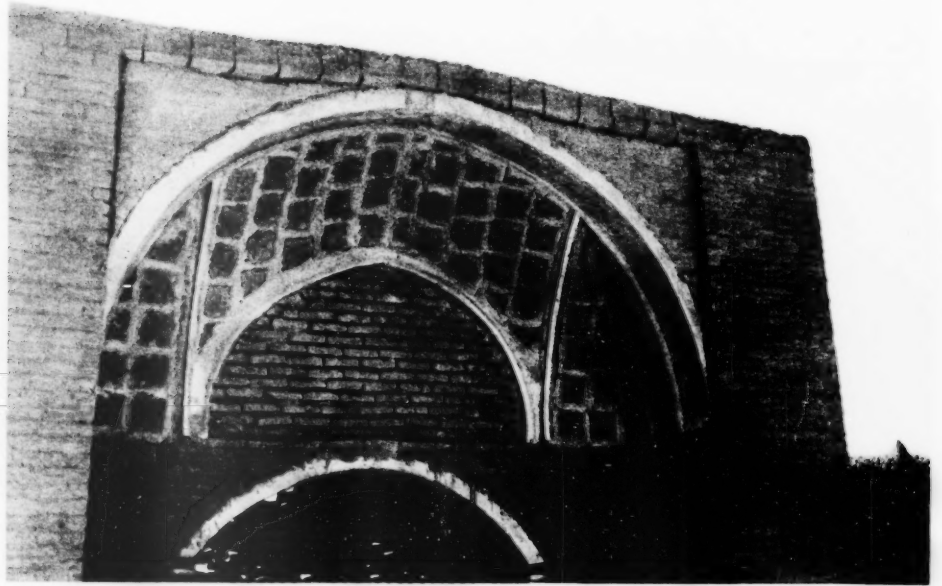


FIG. 176. KERMĀN. VOSSURE D'UNE PORTE

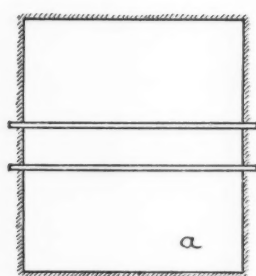


FIG. 175. CONSTRUCTION D'UNE
VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

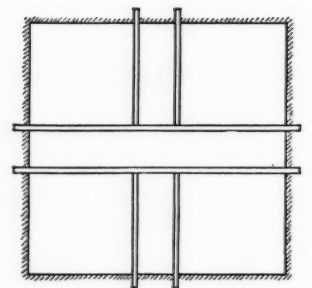
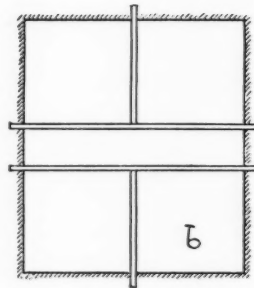


FIG. 177. CONSTRUCTION
D'UNE VOÛTE EN ARC DE
CLOÎTRE SUR PLAN CARRÉ



FIG. 179. KERMĀN. VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

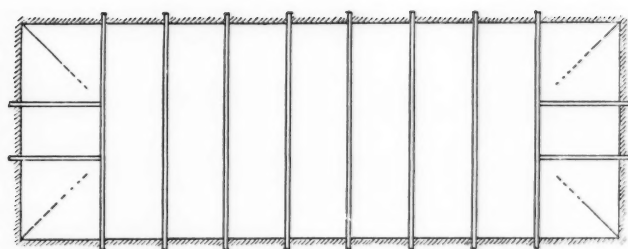


FIG. 178. CONSTRUCTION D'UN BERCEAU TERMINÉ PAR DES DEMI-VOÛTES
EN ARC DE CLOÎTRE

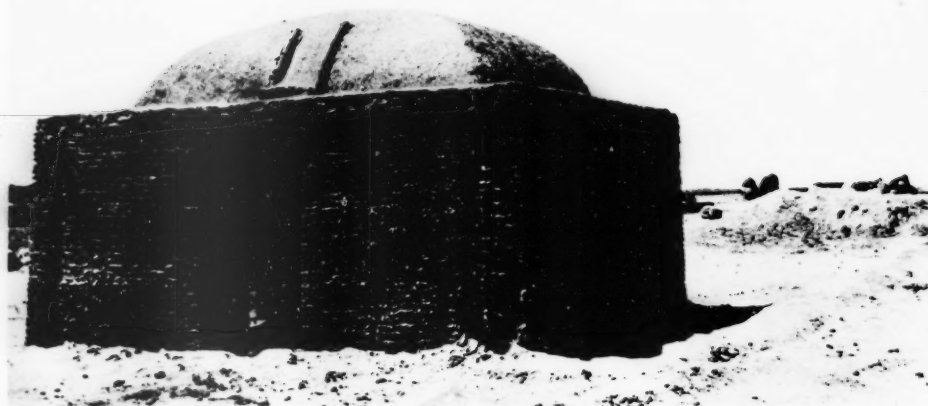


FIG. 185. KERMĀN. VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

de travail. Or notre maçon de village n'aime ni l'un ni l'autre. Voilà donc l'expédient que sa subtilité native lui suggéra, il y a bien longtemps.

Il fabrique trois arcs en plâtre armés de roseaux et, sur le milieu des longs côtés, dispose deux de ces arcs à deux briques de distance l'un de l'autre, puis en remplit l'intervalle au moyen de briques à plat (fig. 175a). Il constitue ainsi une sorte de pont, large d'une soixantaine de centimètres, dont la résistance latérale est assez grande. Il coupe ensuite son troisième arc en deux parties égales à la moitié de l'arc moins la moitié de la largeur du pont et les installe comme le représente la figure 175b, fixées au milieu des petits côtés et appuyées au pont. L'espace qu'il reste à couvrir est ainsi divisé en quatre parties égales et carrées en plan que l'on garnit alors le plus facilement du monde, soit à la façon des coupoles paysannes, et dans ce cas les angles sont arrondis, soit, si l'on désire un travail plus net, ainsi que l'indique la figure 176.

La couverture de cette petite salle est la plus simple parce qu'elle ne nécessite l'emploi que de trois arcs, mais on voûte aussi facilement une salle carrée, au

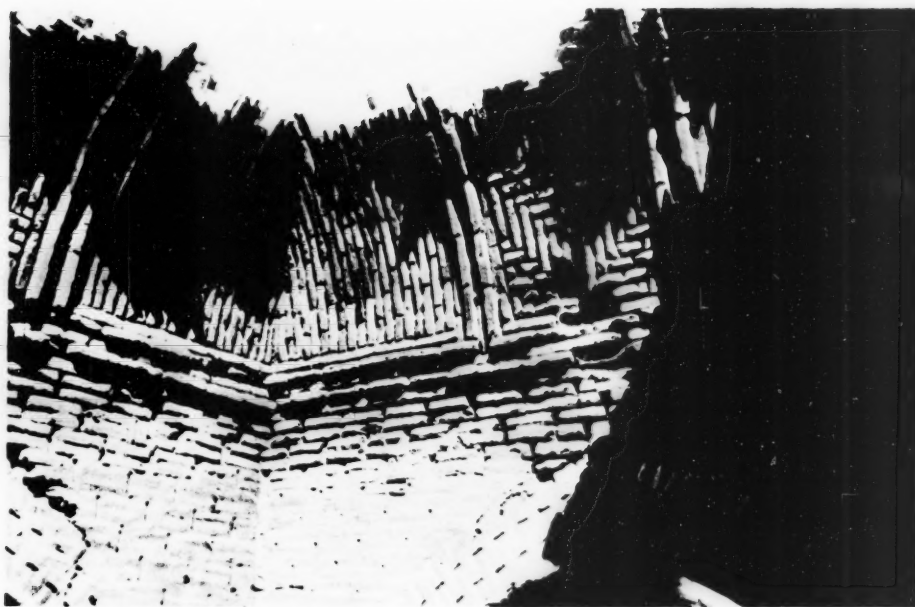


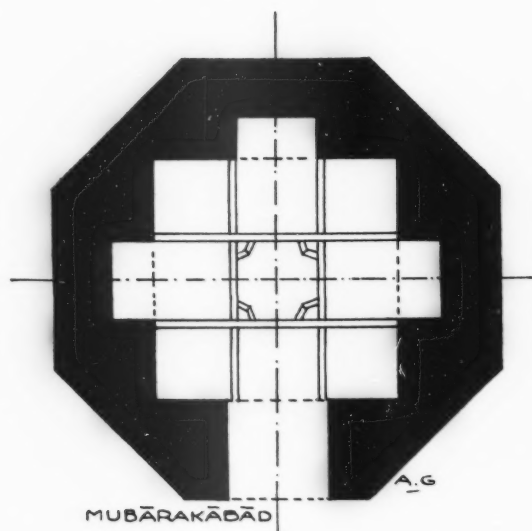
FIG. 181. ROBĀṬ SHARAF (KHORĀSĀN). VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

moyen de quatre arcs, c'est à dire de deux ponts en croix (fig. 177). Lorsqu'il s'agit de grandes portées, les nervures ne sont, bien entendu, pas en plâtre mais en briques, semblables à celles des grands berceaux. Quant au problème de la construction d'une longue salle, qui est justement celui du berceau terminé en arc de cloître dont il a été question précédemment, on le résout de la même façon (fig. 178). Du côté de Kermān, les arcs de ces voûtes n'ont souvent la hauteur d'une brique, soit de 20 à 25 centimètres, qu'au départ, comme le montrent les figures 179 et 180. Ils n'ont ensuite qu'une demi-brique de hauteur, soit une douzaine de centimètres.

Je ne pense pas que l'on puisse construire une voûte plus légèrement et plus économiquement que par ce procédé, mais il faut, pour y réussir, beaucoup d'adresse, une longue pratique et de la rapidité, car tout cela, ces arcs de plâtre, ces étroites nervures et ces panneaux si minces, n'a de valeur statique que quand la voûte est entièrement fermée. N'y parvient pas le premier maladroit venu! Il n'est, pour s'en assurer, que de remarquer avec quel soin d'habiles maçons et



FIG. 183. MUBĀRAKĀBĀD.
(PRÈS DE DAMĀWEND).
VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE



MUBĀRAKĀBĀD

0 2 METRES

FIG. 182. MUBĀRAKĀBĀD
(PRÈS DE DAMĀWEND).
VOÛTE EN ARC DE CLOÎTRE

VOÛTES IRANIENNES



FIG. 184. KHĀF (KHORĀSĀN). VOÛTE EN TROMPES

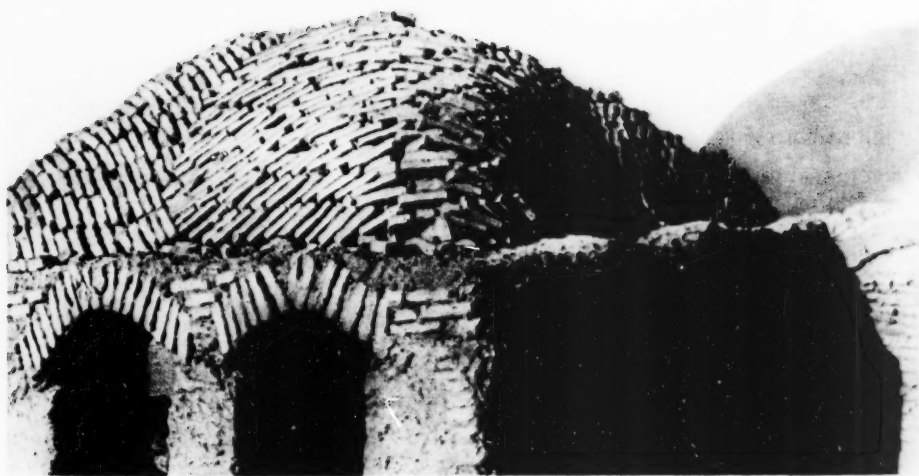


FIG. 185. KHĀF (KHORĀSĀN). VOÛTE EN TROMPES



FIG. 186. TURBAT-É SHAikh Djām (KHORĀSĀN). VOÛTE EN TROMPES

leurs aides préparent et placent leurs matériaux avant d'entreprendre leur travail.

D'autres voûtes en arc de cloître, exécutées en briques cuites et selon la même formule, sont de lourdes et solides constructions qui appartiennent plutôt à l'architecture monumentale qu'à l'architecture paysanne. Il en existe deux très beaux spécimens à Robāt Sharaf, dans le Khorāsān. J'en ai parlé ailleurs¹) et n'en donne ici qu'une photographie (fig. 181).

Voici maintenant l'exemple d'une voûte du même type construite en pierre. Elle couvre un très petit édifice de Mubārakābād, non loin de Damāwend (fig. 182 et 183). Les arcs ne sont pas en plâtre mais en "sārūdī", mortier de chaux, de sable et de cendre de bœufs. On a construit d'abord l'un des ponts, puis l'autre, et enfin les panneaux d'angle. On remarque, à la croisée des quatre arcs, une petite coupole plate assez décorative.

Je ne connais aucune de ces voûtes en arc de cloître dont les remplissages

1. Dans "Khorāsān". (*Āthār-é Irān*. 1949. p. 32-35).

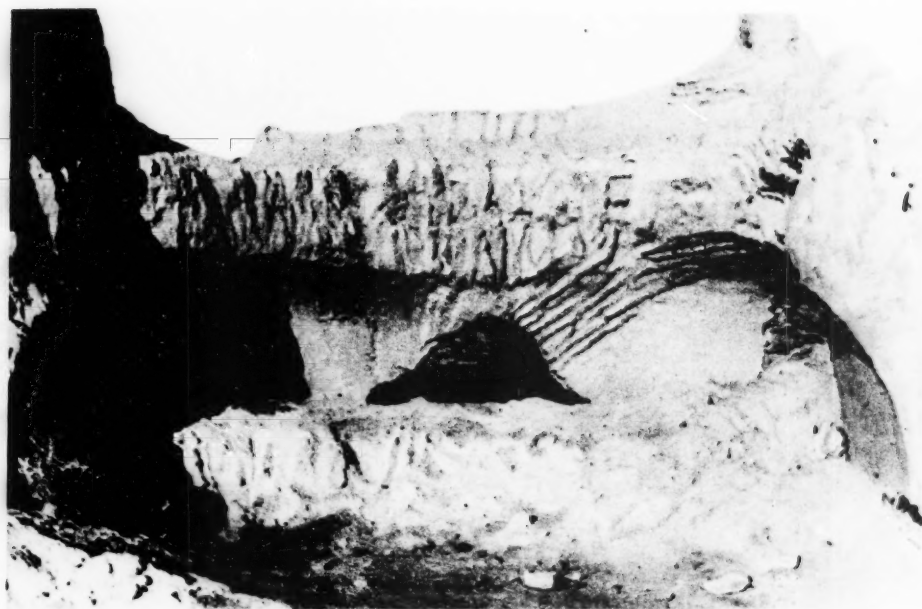


FIG. 187. KHĀF (KHORĀSĀN). VOÛTE EN TROMPES

aient été exécutés en briques crues. Peut-être est-ce parce que je n'ai pas eu la chance d'en rencontrer, mais je crois que c'est plutôt parce que le simple mortier de terre, qui est le mortier ordinaire de la construction en briques crues, ne permet pas de fixer assez rapidement et solidement ces briques aux arcs de plâtre ou de briques cuites.

Outre les berceaux et les voûtes en arc de cloître dont il vient d'être question, l'Īrān paysan, mais surtout l'Est du pays, construit couramment sur les angles d'une salle carrée, par tranches inclinées, des trompes qu'il prolonge jusqu'à fermeture de la voûte. En voici des photographies, intéressantes parce qu'elles représentent des bâtiments qui ne sont pas encore revêtus de leur enduit protecteur de terre et de paille et qu'on en voit parfaitement la construction (fig. 184 et 185). En voici une autre, du même type mais en briques cuites (fig. 186), et les vestiges d'une autre encore, qui fait partie d'un groupe d'édifices de l'époque timuride et date sans doute de ce temps-là (fig. 187). Elle est remarquable par la grande inclinaison des tranches. Je n'ai jamais vu de ces voûtes



FIG. 188. USHĀN (PRÈS DE TEHRĀN). MOSQUÉE DE VILLAGE

dont les lits des briques fussent verticaux, c'est à dire tels que Diez¹⁾ et Reuther²⁾ les représentent, autrement dit capables de porter une coupole, et par conséquent d'avoir donné naissance à la "coupole sur trompes d'angle".

Ces coupoles du *Khorāsān* ne semblent pas se combiner avec d'autres voûtes. On les trouve isolées ou groupées mais toujours reposant directement sur les socles cubiques où elles disparaissent plus ou moins.

Les coupoles campagnardes de l'Ouest sont construites différemment. Elles sont massives, et le plus souvent en briques de terre crue, ou nervées, comme leur ancêtre de Neisar. Elles passent du carré au plan circulaire par gauchissement de leur partie basse, comme je l'ai dit au commencement de cette étude, ou par l'intermédiaire de plafonds, d'arcs ou de trompes d'angle. Elles admettent, contrairement à celles de l'Est, un grand nombre de combinaisons avec d'autres voûtes, souvent fort ingénieuses et qui communiquent un véritable

1. E. Diez. *Die Kunst der islamischen Völker*. p. 78.

2. O. Reuther, dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 501.

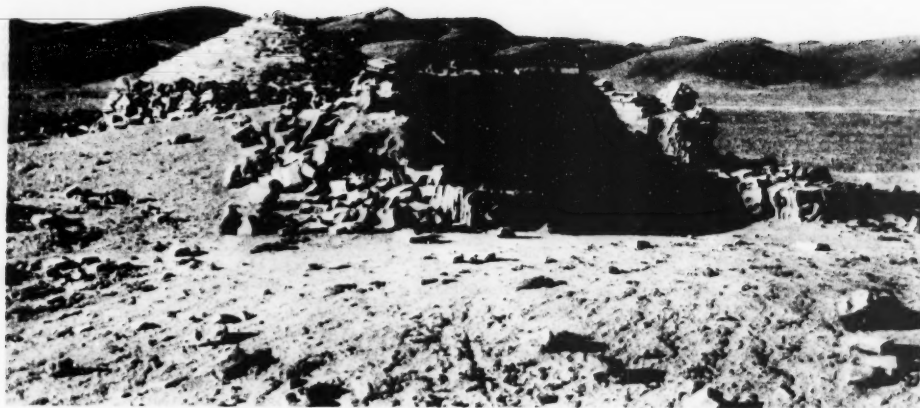


FIG. 189. CITERNE, ENTRE FERDAWS (AUTREFOIS TŪN) ET BADIŠTĀN

charme à l'art rustique dont les monuments sont des "čaiḵhānè", c'est à dire des auberges, et des "āb-anbār", c'est à dire des citernes, rencontrés le long des routes. Les mosquées de village, en effet, ne sont guère que d'ordinaires maisons dont le seul luxe est représenté par des nattes couvrant le sol, et qui, le plus souvent, ne possèdent même pas de miḥrāb (fig. 188). Les caravansérails, construits par l'Etat ou par de grands personnages, parfois richement et même somptueusement, ne sont généralement pas l'œuvre de maçons campagnards.

Si les citernes sont encore, et de beaucoup, les monuments de l'architecture paysanne iranienne les plus nombreux, c'est que leur rencontre au bord des chemins était autrefois, avant l'apparition de l'automobile, la condition même des déplacements. Au pas lent des caravanes, un voyageur devait en rencontrer plusieurs par journée de marche, et des travaux considérables furent exécutés au cours des siècles pour qu'il en fût ainsi. Cependant l'espacement des points d'eau demeura toujours extrêmement irrégulier. Alors qu'en certaines régions

VOUTES IRANIENNES



FIG. 190. CITERNE, ENTRE IŞFAHÂN ET NAIYIN



FIG. 191. CITERNE, ENTRE IŞFAHÂN ET NAIYIN

VOUTES IRANIENNES

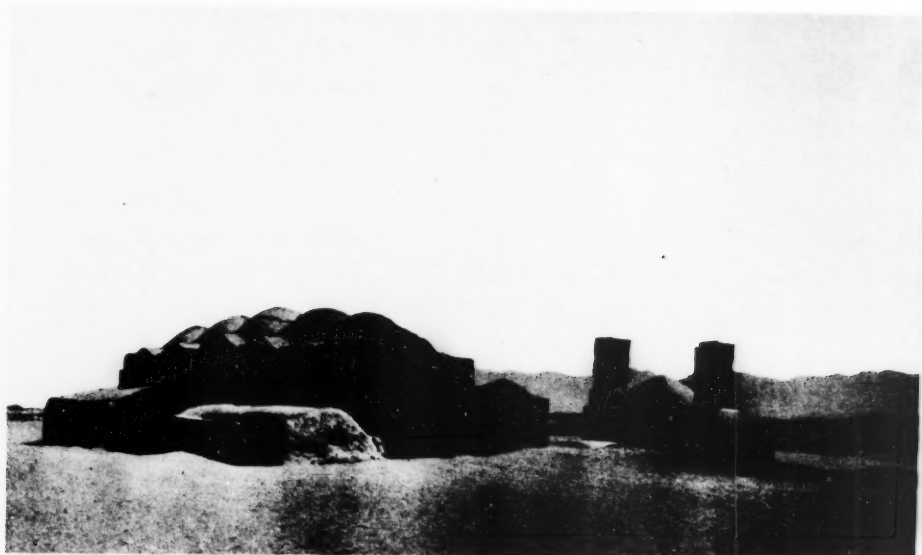


FIG. 192. CITERNE, ENTRE NAIYIN ET YAZD



FIG. 193. CITERNE, ENTRE NAIYIN ET YAZD

de l'Irān les citernes n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un farsakh, soit de six kilomètres environ, il ne fut pas possible, en d'autres régions, de trouver l'eau potable ou de l'amener en des points des routes qui fussent régulièrement espacés. Dans le kawir central, par exemple, les pèlerins qui se rendaient de Yazd à Meshhed devaient parcourir 200 kilomètres de route sans trouver une goutte d'eau.¹⁾ Quant à l'Irān habité, l'Irān du pied des montagnes, composé d'oasis alternant avec des espaces désertiques, on y trouve encore les restes d'un système de points d'eau assez complet mais dont le souvenir même disparaît rapidement. Souvent, en effet, les routes modernes, carrossables, ont un tracé différent de celui des anciennes pistes et, en conséquence, les citernes d'autrefois ont été abandonnées. D'autre part, le long des routes modernes superposées aux anciennes pistes, l'utilité de points d'eau rapprochés étant devenue moins grande, en raison de la rapidité plus grande du trafic, seules les citernes correspondant aux points d'arrêt normaux des camions et des autobus ont été entretenues. Entre les points d'eau importants, représentés par les villes et les villages de l'Irān, il n'y a plus en service qu'un petit nombre de citernes. La plupart de celles que l'on rencontre encore le long des routes fréquentées et des pistes abandonnées sont des ruines.

Elles emmagasinent, ou emmagasinaient autrefois, l'eau des pluies, ou furent

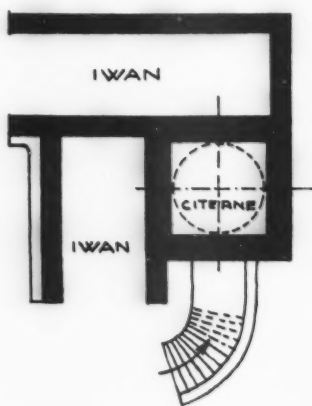


FIG. 194. PLAN D'UNE
CITERNE, ENTRE YAZD
ET KERMĀN

approvisionnées en eau par le moyen de "kanāt", c'est à dire de conduits souterrains d'une longueur souvent considérable, ou encore, mais rarement, ont été construites auprès de sources. Elles se signalent au voyageur par les édifices dont je vais parler, les uns très simples, d'autres presque riches et groupant autour d'eux des bâtiments destinés au repos, voire au stationnement, des bêtes de somme et des gens. Elles marquent, mieux que les caravansérails, les routes d'autrefois, et mieux qu'eux, par leur importance, l'importance relative de ces routes.

1. Cette route est aujourd'hui peu fréquentée. Il est plus court, maintenant, et moins dangereux, de faire le tour de la dépression en automobile que de la traverser en caravane.

VOUTES IRANIENNES



FIG. 195. CITERNE, ENTRE YAZD ET KERMĀN



FIG. 196. GLACIÈRE À ZA'FARĀNĪ, SUR L'ANCIENNE ROUTE DE MESHHED,
NON LOIN DE SABZEWĀR



FIG. 197. GLACIÈRE, DANS LE DÉFILÉ DES PILES CASPIENNES

Elles sont construites, le plus souvent, en maçonnerie de pierres brutes trouvées sur place, et parfois en briques cuites. Des coupoles les couvrent, qui apparaissent ou n'apparaissent pas au dessus du sol (fig. 189-195), et l'on y descend au moyen d'escaliers dont l'entrée est généralement marquée par un portail carré. Ce type de construction peut être presque rudimentaire (fig. 189), ou, sur les grands chemins, devenir de véritables monuments. En voici deux (fig. 190 et 191), qui se trouvent sur la route d'Işfahān à Naiyin. Le principe en est le même. Un escalier droit, dont l'entrée est indiquée par un portail rectangulaire, descend vers les robinets qui se trouvent au bas d'une citerne voûtée en coupole et aérée au moyen de "bād-gīr" (littéralement: prend le vent), c'est à dire par des cheminées de ventilation. Dans l'un des cas (fig. 190) la citerne est profondément enfoncée dans le sol. Dans l'autre, elle l'est moins et sa coupole apparaît entre les bād-gīr (fig. 191).

Mêmes voutes, mêmes cheminées de ventilation entre Naiyin et Yazd, mais, aux lieux d'étape, sur cette longue route pour ainsi dire désertique, des bâti-

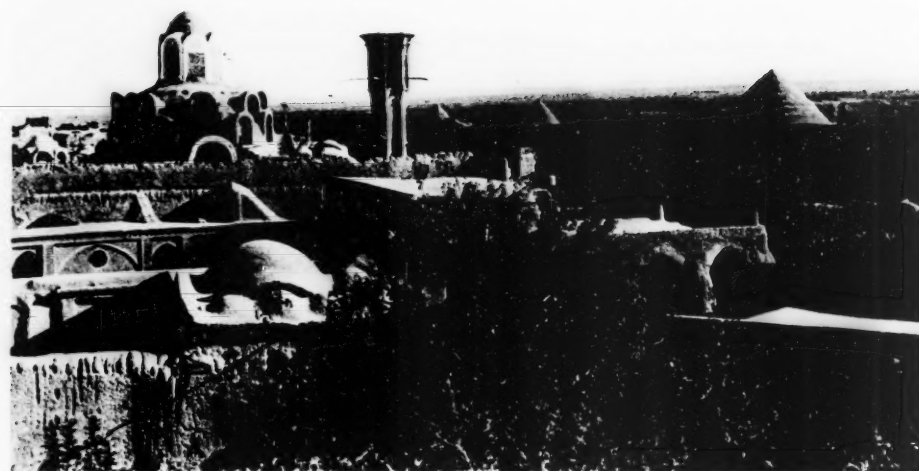


FIG. 198. GLACIÈRE À GULPĀYGĀN (À LA DROITE DE L'IMAGE)

ments divers, auberges, magasins, écuries, garages, ont été construits auprès de l'eau (fig. 192 et 193).

Les figures 194 et 195 représentent l'une le plan et l'autre l'aspect typique d'une citerne située entre Yazd et Kermān. Elle est accompagnée de deux iwans construits en briques crues et voûtés en berceau par tranches inclinées, l'un destiné au repos des hommes, l'autre à celui des bêtes de somme.

Des édifices du même genre, mais qui sont des glacières, se silhouettent dans le ciel, au bord des routes, dans les villages et même dans certaines villes de l'Irān. Elles sont, au dessus du sol, le plus souvent bâties en terre crue. J'en donne ici quelques vues. L'une a été prise à Za'farānī, sur l'ancienne route de Meshhed, près de Sabzewār (fig. 196), une autre sur la vieille route de Semnān, dans le défilé des Piles caspiennes (fig. 197). Une autre encore apparaît à la droite d'une vue de Gulpāygān que reproduit la figure 198¹).

L'architecture paysanne dépend étroitement des matériaux dont elle dispose

1. Voir aussi P. M. Sykes. *History of Persia*. t. I. en face de la page 298.



FIG. 199. AUBERGE, SUR LA ROUTE DE FIRŪZKŪH À SEMNĀN

sur place, on a déjà pu le constater, mais il semble que cette règle s'applique d'une façon particulièrement rigoureuse au cas des auberges. Une citerne, en effet, dont les canalisations souterraines, parfois longues de plusieurs dizaines de kilomètres, sont fort coûteuses, est le plus souvent l'œuvre collective d'un village, celle du seigneur de l'endroit ou une fondation pieuse, c'est à dire le résultat d'une entreprise capable de faire venir des matériaux d'assez loin, de construire un four à briques pour l'occasion et même de s'assurer les services d'un maître-maçon réputé, mais l'auberge est aussi pauvre que la maison paysanne elle-même.

On la rencontre partout où les hommes passent, dans la haute montagne comme dans les régions boisées et le long des pistes désertiques de l'Irān central. Il s'ensuit que dans les oasis du plateau les auberges sont plafonnées et couvertes de terre (fig. 172) ou, comme sur la route de Firūzkhūh à Semnān, se composent de salles voûtées précédées d'une sorte de vérandah (fig. 199). Dans le Māzandarān et le Gilān pluvieux, riches en bois, elles sont, comme les maisons ordi-



FIG. 200. AUBERGE DANS L'ALBURZ

naires, coiffées de toits de chaume ou de tuiles (fig. 150). Dans la haute montagne elles sont construites en pierre, voûtées et parfois en partie enterrées. Celle que voici (fig. 200) se trouve dans l'Alburz, sur la vieille route de Demāwend à Āmul, à près de trois mille mètres d'altitude. Elle se compose d'une salle carrée surmontée d'une coupole et d'une assez large galerie voûtée en berceau qui en fait le tour. Sur le plateau, aride et sec, au bord des pistes et de villages sans arbres, les auberges sont bâties en terre crue et voûtées. Elles sont souvent, ou étaient, de Kumm à Yazd surtout et jusqu'à Kermān, des chefs d'œuvre d'habileté et d'ingéniosité. Pas un morceau de bois n'entre dans leur construction, pas une brique cuite, pas de fer, mais seulement des briques de terre crue et un peu de plâtre, pour la fabrication de ces légers arcs dont j'ai parlé plus haut et le badigeonnage intérieur. Elles sont solides, cependant.

Celle dont je présente ici le plan (fig. 201) et trois vues photographiques (fig. 170, 202 et 203), je la connais depuis plus de quinze ans. Elle se trouve sur la route de Tehrān à Isfahān, entre Kumm et Delidjān, près d'un village



FIG. 202. AUBERGE VOISINE DE KUMM

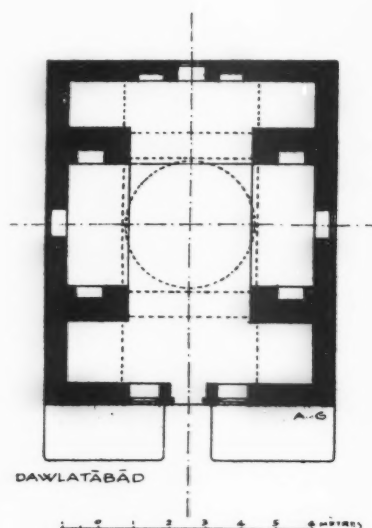


FIG. 201. PLAN D'UNE AUBERGE VOISINE DE KUMM

appelé Dawlatābād. Elle a été abandonnée pendant toute la durée de la dernière guerre, c'est à dire qu'on en a arraché la porte et les fenêtres et qu'elle est ainsi restée sans soins, ouverte à tout vent, durant plusieurs années (fig. 170). Cependant un nouvel aubergiste vient de s'y installer. Il en a restauré l'enduit extérieur (fig. 202) et blanchi l'intérieur (fig. 203). Il y a apporté quelques tissus de couleurs vives, un samowar, un réchaud, des lampes, quelques uns de ces pots et de ces plats bleus que Kumm fabrique encore couramment, et la voilà de nouveau claire et gaie, parfaitement accueillante.

Son plan, très simple, est d'une logique absolue. Une coupole sur quatre piliers contre-

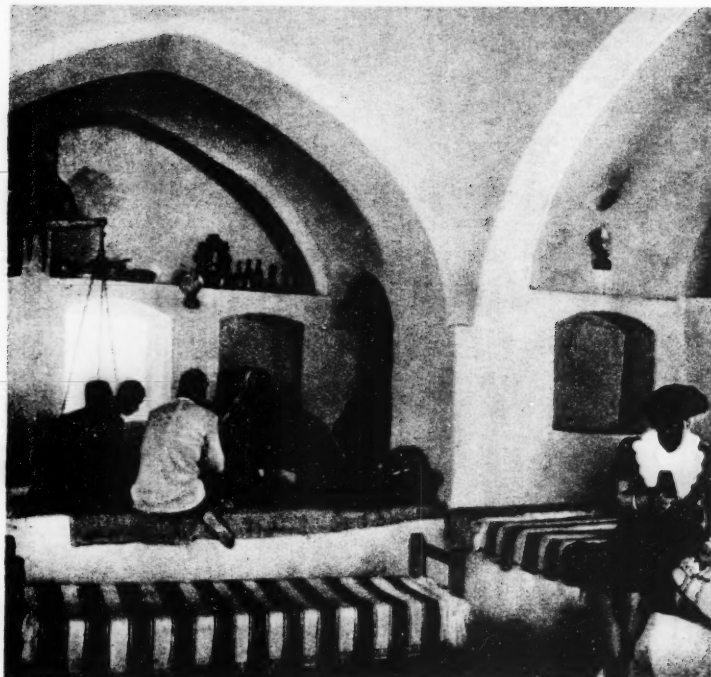


FIG. 203. INTÉRIEUR DE LA MÊME AUBERGE

butés par quatre larges doubleaux bombés, eux-mêmes contrebutés par de petites voûtes aux angles. Le tout, strictement contenu dans un rectangle.

La salle intérieure, sous les voûtes qui la couvrent, donne une extraordinaire impression d'espace, je peux même dire de grandeur. De trois côtés sont des estrades où la clientèle s'assied et dort. Le samovar, le réchaud, les approvisionnements sont logés sous les petites voûtes d'angle. Le centre n'est pas encombré. Parfois, quand l'auberge dispose d'un peu plus d'eau qu'il n'en revient ordinairement à ce genre de construction, on y installe un petit bassin et un mince jet d'eau que l'on fait fonctionner de temps en temps. Au bord de la piste sempiternelle, surchauffée, hallucinante, cette petite coupole, avec son rafraichissant bruit d'averse, son samovar ronronnant, du thé bien sucré, voire quelques pipes d'opium, c'est vraiment, pour le voyageur fatigué, le lieu des délices parfaites. Et l'on comprend l'importance de la "taverne" dans la poésie persane.

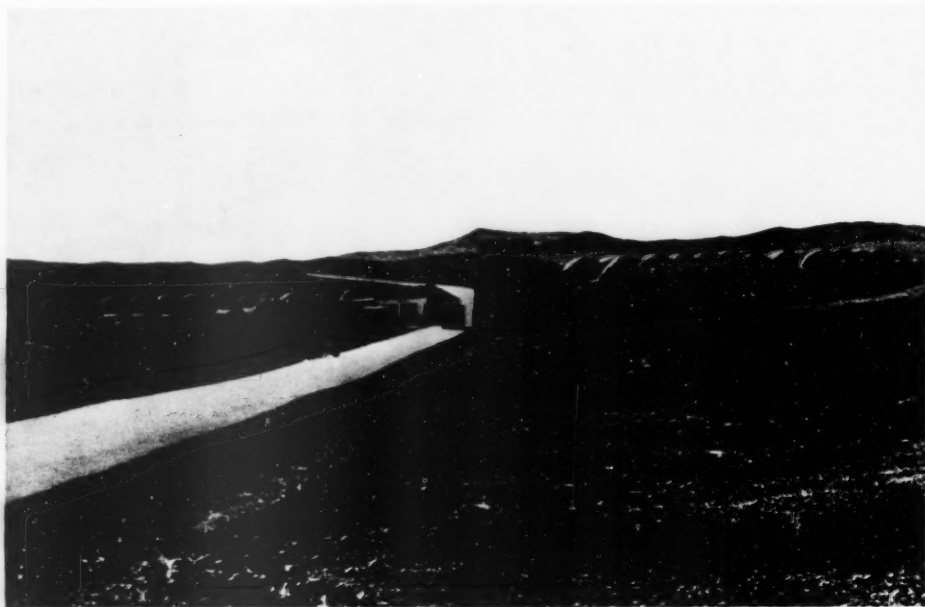


FIG. 204. AUBERGE, SUR LA ROUTE DE TEHRÂN À KUMM

C'est là qu'à la chandelle, autrefois, durant les longues soirées de l'hiver, sont nées les histoires de Mullā Nāsr al-Dīn, là que les conteurs ambulants récitent encore les épisodes du *Shāh nāmè* de Ferdawsī, là aussi qu'au temps du Muḥarram, ayant planté le drapeau noir à la porte, ils miment le drame des Imams martyrs.

Sur les grands chemins passagers, surtout depuis le développement de la circulation automobile, ce petit édifice s'est évidemment agrandi. L'auberge est devenue une ligne ou un quinconce de coupoles (fig. 204). Les bains villageois sont exécutés de la même façon.

D'autres bâtiments rustiques ne sont pas non plus sans intérêt, les colombiers, par exemple, et même les fours à briques (fig. 205). Les colombiers, dans la région d'Iṣfahān, sont d'énormes tours trapues élégamment surmontées de balustrades et de clochetons ajourés (fig. 206).¹ Voici ce qu'en dit Chardin: "On trouve par-tout des pigeons, tant domestiqués que sauvages, mais les sauvages

1. P. Coste, dans *Les monuments modernes de la Perse* (p. 35 et pl. LIII), a publié des plans, l'élévation, la coupe et des détails de construction de l'une de ces tours.

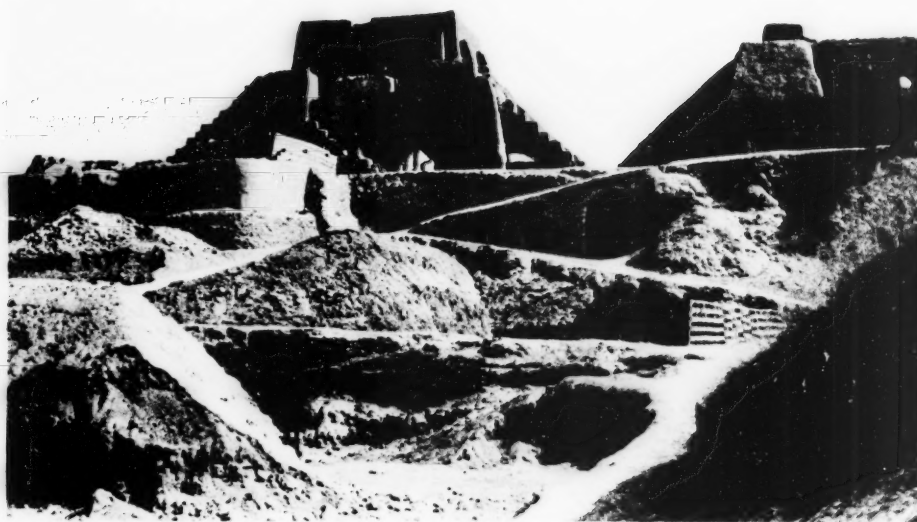


FIG. 205. TEHRÂN. FOUR À BRIQUES

en bien plus grande quantité; et comme la fiente de pigeons est le meilleur fumier pour les melons, on élève grand nombre de pigeons et avec soin par-tout le royaume. C'est, je crois, le pays de tout le monde où on fait les plus beaux colombiers. J'en ai fait mettre un dessin ici à côté (Atlas. pl. XX). Ces grosses fuyes sont six fois grandes comme les plus grandes que nous ayons; elles sont bâties de briques, revêtues de plâtre et de chaux par dessus, pleines en dedans, de haut en bas, de trous pour nicher les pigeons. Tous ceux qui veulent en font bâtir, hormis les habitants qui ne sont pas de la religion du pays, sans qu'il y ait de condition exclusive du privilège, il n'y a seulement qu'à payer le droit du fumier. On compte plus de trois mille colombiers autour d'Isfahan."¹)

Du côté de Kūmishāh (maintenant Shāh Rīdā), des tours de cette sorte, mais plus minces et demeurées plus nombreuses que vers Isfahān, donnent aux villages qu'elles entourent un curieux air guerrier. Vers Gulpāygān les colombiers sont des bâtiments rectangulaires (fig. 207). Vers Ṭabas également.

1. Chardin. *Voyages* . . . t. 3, p. 386.



FIG. 206. ISFAHÂN. COLOMBIER

Je pourrais fournir ainsi, presque indéfiniment, d'intéressants exemples de monuments de l'architecture paysanne iranienne, mais ce que j'en ai dit suffit à mon projet, pour l'instant. On a vu que l'Irân, depuis l'époque préislamique jusqu'à nos jours, construisit de lourdes voûtes massives ainsi que des voûtes nervées et que, dans les deux cas, le souci principal du constructeur, celui qui détermina tous les procédés de son métier, fut l'obligation, dans laquelle il n'a jamais cessé de se trouver, de bâtir sans l'aide ou presque sans l'aide de bois de charpente. Ses pratiques diverses n'ont pour objet que de faciliter son travail en divisant et panneautant les surfaces qu'il lui faut couvrir dans le vide. Les nervures dont il se sert n'ont plus guère à porter que leur poids quand la voûte est achevée. Incorporées à la maçonnerie, après l'avoir portée un instant, partie par partie, elles n'ont plus d'autre fonction, dans le cas de voûtes légères exécutées en briques à plat, que d'empêcher leur déformation. Dans le cas de constructions plus épaisses, elles n'ont plus aucun rôle à jouer. Les arcs en briques, partie intégrante de la voûte, travaillent à peu près comme elle. Les arcs en

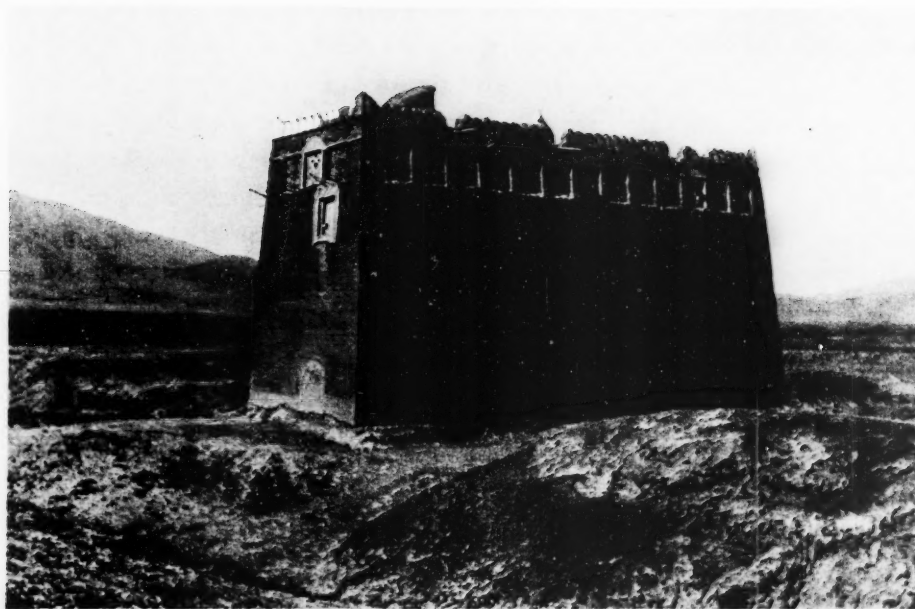


FIG. 207. GULPĀYGĀN. COLOMBIER

plâtre, comme ceux de la coupole de Neisar, sont même une cause d'affaiblissement de la construction. Mieux vaudrait qu'ils n'existassent pas. Il n'y a donc là rien de commun avec l'architecture gothique, dont les buts et les moyens eux-mêmes sont tout autres.

Je m'attarderai un peu à cette question des voûtes nervées orientales et occidentales, communes à l'Īrān et au Moyen âge français mais sans rapports entre elles. Aussi bien en ai-je assez de lire, comme encore dans le journal de ce matin, que "c'est au cours de cette époque (l'époque seldjukide) que l'architecture gothique, d'origine iranienne, fut introduite en Europe". Je prie d'ailleurs que l'on me croie ici uniquement occupé d'archéologie.

C'est une très vieille histoire que celle des origines orientales de l'architecture du Moyen-âge français. "Il y a quarante ans, écrivait Melchior de Vogué en 1860, il était généralement admis que l'architecture gothique venait des Arabes et avait été introduite en France à la suite des Croisades; cette opinion plaisait

au romantisme de l'époque. Elle fut ensuite abandonnée par presque tous les esprits sérieux; elle disparut devant les innombrables travaux qui firent connaître le véritable caractère de notre architecture et expliquèrent ses transformations sans avoir recours à l'Orient. Depuis quelque temps, à la suite de voyages plus nombreux, cette opinion semble renaître: ceux qui visitent la Terre Sainte l'adoptent presque généralement, par une certaine tendance qu'ont les voyageurs à tout rapporter à ce qui les a charmés. Seulement, pour se conformer au goût du jour, ce système a quitté l'allure poétique et a revêtu un extérieur scientifique bien fait pour éblouir et pour séduire au premier abord."¹⁾ Grâce aux travaux de De Vogué, Viollet le Duc, Vernehl, Anthyme de Saint-Paul, Lassus, Gonse, Mérimée, Lefèvre-Pontalis, etc. . . . on parvint alors, définitivement pensait-on, à la conviction que "l'architecture gothique dérive naturellement de l'architecture romane par une lente transformation dans la science de bâtir" et que "c'est dans l'Île de France, dans le domaine royal, pendant la seconde moitié du XII-ème siècle, que la transformation complète s'est effectuée."²⁾

Or voici que de nouveau, "par une certaine tendance qu'ont les voyageurs à tout rapporter à ce qui les a charmés", les origines de l'architecture gothique sont remises en question. Je ne pense pas qu'on en revienne aux chaudes querelles d'autrefois, car l'affaire a été sérieusement débattue et aucun fait d'importance n'est venu infirmer les conclusions de l'enquête, mais, tout de même, on a prononcé des paroles brillantes enveloppant des arguments qui le sont moins mais dont il convient d'examiner l'importance, car il sont justement de ceux dont parle de Vogué, qui ont "revêtu un extérieur scientifique bien fait pour éblouir et pour séduire au premier abord".

L'histoire des voûtes iraniennes est celle des moyens qui ont permis de les construire directement dans le vide. Choisy l'a dit presque en ces termes³⁾ et je pense en avoir donné des preuves dans la première partie de cette étude. Quant à celle des voûtes gothiques, il est généralement admis qu'elle n'est autre que l'histoire des moyens qui ont permis d'éclairer directement la nef centrale d'une église. L'idéal de l'architecte iranien était donc de construire sans cintres, et celui de l'architecte français de réaliser une claire-voie. Rien, pas une forme, pas

1. Melchior de Vogué. *Les églises de la Terre Sainte*. p. 394.

2. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 19.

3. *idem*. t. I. p. 19.

un élément de l'architecture iranienne ne montre en elle le désir d'obtenir plus de cette lumière dont on avait toujours trop, dont, au contraire on se défendait avec soin, au point que certains bâtiments de Persépolis sont totalement dépourvus de fenêtres et que de nombreux édifices islamiques, les mosquées du centre de l'Irân, par exemple, ne sont éclairés qu'au travers d'épaisses dalles d'albâtre. Rien non plus, pas une forme, pas un élément actif de l'architecture gothique ne montre en elle le désir de se passer de cintres. Autant il aurait semblé extravagant à un Iranien de chercher les moyens d'inonder un monument de lumière, autant, à un homme de chez nous, il aurait paru absurde de vouloir construire dans le vide. On peut donc se demander comment le constructeur iranien et le français auraient bien pu s'emprunter quelque chose, l'un à l'autre. Me fais-je comprendre? Comment le Français, qui ne pensait qu'à diminuer l'écran de ses murs, aurait-il pu emprunter quelque chose à l'Iranien, pour qui le problème ne se posait jamais? Comment les constructeurs français auraient-ils pu emprunter à l'Irân une technique qu'il ne possédait pas? Cependant, si l'on veut trouver en Irân l'origine de l'architecture gothique, il faut bien y découvrir des exemples de localisation systématique des forces et les dispositions architecturales qui s'ensuivent. Or on n'y rencontre rien de semblable, ni en fait, ni même en intention.

Possible, diront sans doute quelques personnes, mais les nervures iraniennes, bien que ne fonctionnant pas comme les gothiques, purent en fournir l'idée aux constructeurs français: les voies de l'esprit sont secrètes. C'est ainsi, en vertu du même axiome de la *semblance-archéologie*: "Ceci ressemble à cela, donc ceci vient de cela", que Chateaubriand expliquait jadis l'élancement des piliers de nos églises et la ramification des nervures de leurs voûtes par le souvenir des forêts de la Germanie.

Pour ne pas être contredit de cette façon désarmante, je m'efforcerai maintenant de montrer que la technique architecturale gothique est l'aboutissement normal d'une suite de recherches, d'expériences, de tâtonnements et d'essais que je rappellerai ici le plus sommairement possible. Je suivrai Choisy d'assez près, tout d'abord.

"Pendant la période des invasions qui mirent fin à l'Empire romain, les monastères furent les seuls asiles de la civilisation: les grandes églises romanes furent construites à l'abri et pour les besoins des monastères. Elles s'élevèrent au

milieu des guerres dont les récits rappellent à chaque page l'incendie des vieilles basiliques: on tâche en les reconstruisant de les mettre à l'abri de ces désastres."¹⁾ Les monastères, lieux de retraite et d'étude, centres agricoles, points de réunion et de passage des foules en route vers les sanctuaires célèbres, étaient alors de véritables villes. Leurs églises, dont les premières appartiennent au type courant de la basilique couverte en charpente, devinrent d'immenses édifices comprenant trois et même cinq nefs, un chœur d'une ampleur de plus en plus considérable doublé d'un déambulatoire desservant des chapelles, un étage de tribunes et parfois un vaste narthex.²⁾ Ces aménagements nouveaux nécessitèrent une suite ou, comme le dit parfaitement Choisy, un enchainement d'essais qui tous furent dominés par le double souci de voûter les églises et de concilier l'emploi des voûtes avec les exigences de l'éclairage.³⁾

Voûter et éclairer les collatéraux d'une basilique⁴⁾ était assez simple et c'est donc par cela que l'on commença. Saint-Rémi de Reims nous en fournit, au X^{ème} siècle, l'un des plus anciens exemples.⁵⁾ Seul, d'ailleurs, est voûté le collatéral inférieur.⁶⁾ L'étage supérieur et la nef sont couverts en charpente. Les voûtes sont de ces berceaux transversaux que la France, en Bourgogne particulièrement, employait alors couramment mais qui ne tardèrent pas à être remplacés par des voûtes d'arête, de ces petites voûtes d'arête tant bien que mal bâties que l'époque carolingienne utilisait volontiers. Voûter l'étage supérieur des collatéraux sembla dangereux pendant longtemps encore. L'église de Jumièges (milieu du XI^{ème} siècle) est l'un des rares édifices où l'on se soit aventuré à le faire.⁷⁾ Cependant, à Bochartville⁸⁾ et en quelques autres églises de la Normandie, on s'avisa de remplacer une ferme sur deux de la charpente des grandes nefs par des arcs en maçonnerie portant pannes. Choisy pense que ces

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 184.

2. Voir le plan de l'abbatiale de Cluny dans *Nouvelle histoire universelle de l'art*. t. I. fig. 348, ou, dans Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 185. fig. I. C.

3. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 189.

4. Il est bien entendu qu'il n'y avait pas alors qu'un seul type d'églises, mais nous ne nous occuperons ici que de la basilique du Bas-Empire qui, développée en vue d'accueillir tout un peuple de moines, d'ouvriers laïcs et de pèlerins, devint la grande église romane, puis la cathédrale gothique.

5. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 192. fig. 4. A.

6. Les collatéraux à deux étages furent très en faveur aux X^{ème} et XI^{ème} siècles.

7. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 192. fig. 4. B.

8. *idem*. t. II. p. 193. fig. 5.

arcs étaient destinés à jouer, en cas d'incendie, le rôle de diaphragmes, mais je crois plutôt que, désireux de voûter entièrement leurs églises et n'osant le faire, les constructeurs imitèrent une combinaison intermédiaire que l'on trouve, au XI-ème siècle, à Rome, à Florence, à Modène et déjà, au VI-ème siècle, en Syrie, dans l'église de Roueiha,¹⁾ par exemple.

Ce n'était qu'un expédient, qui n'eut pas de suite. Il fallait bien en arriver à voûter non seulement les collatéraux mais les nefs centrales aussi. C'est là que commencèrent les hésitations. Des partis audacieux ou timides, traditionnellement français ou empruntés à des architectures étrangères, se succédèrent ou se mêlèrent et furent abandonnés l'un après l'autre. Dès les premières années du XI-ème siècle, le problème trouve des solutions à Tournus, au Puy et dans les contrées où le commerce du Levant avait ses entrepôts, dans la région d'Arles, dans celle de Périgueux et de Limoges.²⁾

Dans toute la région située entre Narbonne et La Rochelle on tenta d'acclimater la coupole sur pendentifs byzantine. Le plus ancien vestige de cette architecture subsiste à Saint-Astier (1010), mais les édifices complets sont plus jeunes: la cathédrale de Cahors, consacrée en 1119,³⁾ Souillac, Solignac,⁴⁾ Cognac, Fontevault, Saint-Front de Périgueux,⁵⁾ dont la construction est "à peu près certainement postérieure à l'incendie de 1120"⁶⁾ et "qui n'est autre chose que Saint-Marc de Venise traduit en pierre".⁷⁾ La coupole se bâtissant aisément sur de larges ouvertures et poussant peu, "on profite alors de ce double avantage pour supprimer les collatéraux, ramener les trois nefs à une seule et l'éclairer par des fenêtres ouvertes directement dans les murs". Cependant les coupoles sur pendentifs françaises diffèrent des byzantines en ce que les voûtes orientales sont exécutées en briques et les françaises en pierre.

Le type de l'église grecque s'implanta dans la région d'Arles. La chapelle des Aliscamps et celle du cimetière de Montmajour, par exemple, en sont des imitations fidèles, mais en pierre.

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 57. fig. 19. B. Melchior de Vogué. *Syrie centrale*. t. II. pl. 68-69.
2. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 195.
3. Voir son plan dans H. Focillon. *Art d'Occident*. fig. 17.
4. Voir *Nouvelle histoire universelle de l'art*. fig. 354.
5. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 53. fig. 15.
6. H. Focillon. *Art d'Occident*. p. 80.
7. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 201.

D'autre part nous voyons à Notre-Dame du Puy¹⁾ et à Poitiers, dans l'église Saint-Hilaire,²⁾ des coupoles sur trompes d'angle où se manifeste, sans aucun doute, une influence orientale. Mais l'imitation des édifices orientaux n'allait pas, en France, sans donner lieu à de sérieuses difficultés. Leur construction, si simple quand elle est exécutée en briques, devenait ardue quand les matériaux employés étaient la pierre ou le moellon. On se heurtait alors à des questions d'appareillage et de cintrage presque insolubles. Il devint rapidement évident que les solutions empruntées aux architectures de brique ne pouvaient convenir à la construction romane. Elles eurent peu de succès. La plus tenace, celle des coupoles sur pendentifs, disparut avant la fin de XIII-ème siècle.

Des solutions "hardies et savantes" dont parle Choisy, il me reste à parler de celle de Tournus. Selon Dieulafoy, la voûte de la nef de Saint-Philibert de Tournus serait directement imitée de celle d'un édifice iranien, *Iwān-é Karkha*³⁾, laquelle serait le "prototype des voûtes gothiques". A la vérité, cette question pourrait être vite réglée, car les berceaux transversaux de Tournus datent de la fin du XI-ème siècle, peut-être du commencement du XII-ème,⁴⁾ époque à laquelle la croisée d'ogive était déjà utilisée en France, en Italie et en Angleterre. Cependant l'église de Tournus, par le fait de Dieulafoy, est maintenant liée au nom de l'Irān. J'en parlerai donc, mais il ne s'agira que de savoir si elle a réellement quelque chose de commun avec l'architecture sasanide, ce qui n'est pas absolument sans intérêt dans une étude des voûtes iraniennes.

La nef principale de Saint-Philibert de Tournus est couverte d'une série de berceaux transversaux portés par des arcs également transversaux. La lumière y pénètre directement par des fenêtres ouvertes dans les murs latéraux et dans la hauteur des berceaux.⁵⁾ Cette disposition étant à peu près⁶⁾ celle de la nef

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 198. fig. 8.

2. *idem*. t. II. p. 199. fig. 9.

3. Ou, selon Dieulafoy, Tag-Elvan.

4. "Il y eut une nouvelle consécration de l'abbatiale Saint-Philibert en 1120; elle s'applique probablement aussi bien à la nef nouvellement surélevée du grand vaisseau qu'aux réfections de la partie absidiale et probablement aussi à l'érection des deux tours." H. Masson. *Saint-Philibert de Tournus*. p. 75.

5. Voir, dans H. Masson. *Saint-Philibert de Tournus* (Tournus. 1936), la coupe longitudinale de l'édifice actuel (croquis no. I. page 9), la coupe transversale (croquis no. 10. page 85) et des photographies de la nef (planches V et XIV). Voir aussi l'excellent dessin en projection axonométrique de Choisy dans son *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 197. fig. 7.

6. A peu près seulement, car les fenêtres d'Iwān-é Karkha ne se trouvent pas dans la hauteur mais au dessous des berceaux.

d'Iwān-é Karkha, Dieulafoy, pour qui tout vient de l'Irān, les abricots comme la sagesse et l'architecture gothique, ne manqua pas de voir en Saint-Philibert un édifice iranien. De cette ressemblance il tira un chapitre de son *Art antique de la Perse* qu'il intitula: "Origines perses de l'architecture française du moyen-âge."¹⁾ Il écrivit sans sourciller: "Voûte nervée de Tag-Eïvan, prototype des voûtes gothiques",²⁾ "Tag-Eïvan, prototype de la nef de Tournus,"³⁾ "Saint-Philibert serait donc une adaptation sasanide de l'église romane,"⁴⁾ et mieux encore: "Il est probable qu'au nombre des victimes de Léon l'Isaurien se trouvaient quelques architectes perses chrétiens et que c'est un moine héritier de leurs secrets qui construisit l'abbatiale de Tournus."⁵⁾ La voilà bien l'archéologie romancée! Choisy, impressionné par tant d'assurance et par le fait aussi que Dieulafoy avait sur lui, pensait-il, l'avantage d'avoir vu, de ses yeux, ce dont il parlait, lui emboîta le pas et déclara tout net que "Tournus, pour tout dire en un mot, n'est autre chose qu'une adaptation du plan latin à l'idée persane du Tag-Eïvan, ou plutôt aux copies syriennes de ce type sasanide."⁶⁾ Après lui, et le plus souvent d'après lui, on répéta que l'église de Tournus est un pur édifice sasanide. Rien, maintenant, ne semble plus certain. Cependant Saint-Philibert de Tournus n'a rien de commun avec l'Irān. Ses berceaux transversaux n'étonnent que parce qu'ils sont inhabituels dans une église, où ils ne représentent d'ailleurs que le résultat d'une modification partielle et tardive de l'édifice.

Nous les connaissons bien, ces berceaux et les arcs qui les portent, tels quels ou dans le principe, ainsi qu'on les utilisait déjà plusieurs siècles avant la construction d'Iwān-é Karkha.⁷⁾ On les trouve dans les substructions du Haram, à Jérusalem, où "des arcs surmontés de tympans portent des voûtes en berceau".⁸⁾ Melchior de Vogué en étudia longuement la technique dans le Hawrān, où elle fut couramment employée aux II-ème et III-ème siècles de notre ère par l'architecture civile et religieuse⁹⁾ et apparaît aussi dans les édifices civils,¹⁰⁾ religieux¹¹⁾

1. M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. t. V. p. 145.

2. *idem*. p. 227.

3. *idem*.

4. *idem*. p. 163-4.

5. *idem*. p. 164.

6. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 198.

7. Iwān-é Karkha peut sans doute être daté du règne de Shāpūr II (310-379 A.D.).

8. A. Choisy. *idem*. t. II. p. 17. fig. 13 H.

9. "Le trait particulier de l'architecture du Haouran, c'est que la pierre est le seul élément de la construction.

et les tombeaux du Djebel Riha, ainsi que dans le Djebel Sem'ân.¹⁾ Selon Reuther, "the flat beamed roof carried on a series of arches is a feature of the Roman and Christian architecture of the Hawran, and it appears also as the covering of a watercourse in Nabataean Petra,²⁾ while in Transjordan it is still in use today, but with short wooden beams instead of stone beams supporting the flat clay roof. Some eighteenth century houses in Aleppo show the same construction."³⁾

Ainsi, dès l'époque romaine, les architectes de Syrie "sont parvenus à réduire le cintrage d'un édifice entier à une seule ferme, un seul arc de charpente sur lequel on bâtit successivement une série d'arceaux parallèles; ces arceaux portent des tympans et les tympans un dallage. Ce système s'est continué pendant tout le Bas-Empire, avec cette seule modification qu'une terrasse sur solivage a remplacé les dalles antiques; ainsi construit-on de nos jours mêmes à Damas, à Jérusalem, à Beyrouth."⁴⁾ A l'époque parthe, ce mode de construction passa de Syrie, dont il est vraisemblablement originaire, en Mésopotamie où nous le voyons, à Hatra, constitué par des séries d'arcs en pierre appareillée portant des poutres de pierre,⁵⁾ et à Ashur, où des arcs en briques cuites portent, comme à Iwân-é Karkha, des berceaux en briques cuites.⁶⁾ En Mésopotamie également,

Le pays ne produit pas de bois, et la seule roche utilisable est un basalte très dur et très difficile à tailler. Réduits à cette seule matière, les architectes surent en tirer un parti extraordinaire et satisfaire à tous les besoins d'une civilisation avancée. Par d'ingénieuses combinaisons... ils surent construire des temples, des édifices publics et privés, dans lesquels tout est de pierre, les murs, les solivages, les portes, les fenêtres, les armoires. Cette nécessité toute matérielle, en exerçant leur sagacité et leur savoir, leur fit trouver des principes nouveaux. Ainsi, l'arc, seule combinaison capable de relier à l'aide de pierres deux supports éloignés, devint le principal élément de la construction; des séries d'arcs parallèles supportant les dalles du plafond servirent à couvrir la plupart des salles; quand l'espace à couvrir était trop grand pour la longueur des dalles ordinaires, on eut recours à la coupole." Melchior de Vogüé. *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du I-er au VI-ème siècle*. p. 6. Voir dans cet ouvrage le Qaisarieh de Chaqqa (III-ème siècle A.D.), p. 47. pl. 8-9; la maison du Shaikh de Amrah, p. 55. pl. II; la basilique de Chaqqa (II-III-ème siècle A.D.), p. 55. pl. 15-16, etc.

10. A Serdjilla (*Syrie centrale*. p. 80), à El-Barah, (*idem*, pl. 36), à Moudjeleia (*idem*, pl. 38), à Dellouza (*idem*, pl. 39).

11. A El-Barah (*idem*, pl. 60), à Kherbet-Hass (*idem*, pl. 84).

1. Dans le couvent de Saint-Siméon (*idem*, pl. 139).

2. W. Bachman. C. Watzinger. T. Wiegand. *Petra*. p. 8, 65. fig. 57-58.

3. O. Reuther. "Parthian architecture", dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 425.

4. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 17.

5. "Arches are thrown from wall to wall and built up to the horizontal, making a series of bays each short enough to be spanned by square stone beams set close together which carry the flat roof." O. Reuther. "Sasanian architecture", dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 425, fig. 102.

6. O. Reuter. *idem*. p. 423. fig. 100.

mais à l'époque sasanide, de longues salles du palais de Ctésiphon sont voûtées de cette façon. "The series of rooms on either side of the great iwan must have had transverse vault like those in Iwan-in-Karkhè."¹⁾ Au début de l'Islâm, à Ukhaidir²⁾ et à Kaşr Kharānè,³⁾ en Mésopotamie, puis à la vieille mosquée de Shīrāz⁴⁾ et, plus tard, au Khān Orthma, à Baghdād,⁵⁾ puis en Irān, jusqu'à nos jours, on trouve la même combinaison d'arcs transversaux portant des voûtes de brique ou les poutres d'un plafond. Le sens de l'imitation est bien net.

Il ne faut donc pas dire, comme Choisy l'a fait, que Saint-Philibert de Tournus fut construit à l'imitation d'Iwān-é Karkha "ou plutôt des copies syriennes de ce type sasanide". Il n'y a même aucune raison de penser que Tournus ait jamais eu quelque chose à voir avec la Syrie. Les berceaux transversaux, utilisés en séries, étaient couramment employés par l'architecture française du Moyen-âge et l'extraordinaire serait qu'ils ne l'eussent pas été, vu les grands avantages de ces voûtes, dont les poussées se neutralisent l'une l'autre et qui n'en exercent aucune latéralement. Nous les avons déjà remarquées à Saint-Rémi de Reims, au X-ème siècle, et l'on en voit à Tournus même, dans le narthex, couvrant ce qui fut construit au X-ème siècle de la première église Saint-Philibert. H. Masson les signale en "d'assez nombreuses églises de Provence, dont les plus caractéristiques sont celle de Cavaillon et la cathédrale d'Orange".⁶⁾ On voit à Farges, non loin de Tournus, ainsi qu'à Uchisy et à Malay, en Bourgogne également, des berceaux transversaux sur les bas-côtés, contrebutant un berceau sur la grande nef."⁷⁾ Brutails signale "des ponts du Moyen-âge, en Poitou notamment, dont chaque arche est composée d'un groupe d'arcs parallèles aux têtes et qui sont reliés par des dalles sur lesquelles est la chaussée".⁸⁾

Il n'était donc pas besoin, à la fin du XI-ème siècle, d'aller chercher à l'étranger une technique que la France utilisait alors couramment. Si l'on employa le

1. O. Reuther, dans *A Survey of Persian Art*, t. I. *idem*, p. 508.

2. Voir la salle no. 32 du plan de Miss Bell (pl. 1 et 31, fig. 1.). "Between the arches small barrel vaults are stretched across the chamber..." Gertrude Bell, *Palace and Mosque at Ukhaidir*, p. 27.

3. M. Dieulafoy, *Espagne et Portugal*, p. 6, fig. 26.

4. Construite par le Safaride 'Amr b. Laith, dans la seconde moitié du III-ème siècle H. (IX-ème A.D.).

5. Fondé en l'année 755 H. (1356 A.D.).

6. H. Masson, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 110.

7. *idem*, p. 111 et croquis no. 11.

8. Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France*, p. 219.

système des berceaux transversaux à Saint-Philibert de Tournus, ce n'est pas à l'imitation de l'Irân sasanide, ni même de la Syrie plus proche et mieux connue, mais, comme nous allons le voir, parce qu'il convenait parfaitement, mieux qu'aucun autre, en l'occasion. H. Masson, ingénieur en chef des ponts et chaussées, auteur d'une excellente étude de notre monument, l'explique parfaitement. "On peut évidemment dire que ce système de voûtement, peu usité et d'ailleurs assez peu satisfaisant pour la perspective de la nef, a été employé à Tournus par imitation des berceaux transversaux qui couvrent les bas-côtés du narthex au rez de chaussée; on peut aussi imaginer, comme Choisy dans son *Histoire de l'architecture*, qu'il faut voir dans les voûtes du grand vaisseau de Tournus une réminiscence du palais de Tag-Eïvan en Perse. Mais ces explications sont peu satisfaisantes: tout le monde est à peu près d'accord pour dater ces berceaux de la fin du XI-ème siècle et, à cette époque, des procédés plus harmonieux avaient été employés dans maintes églises pour couvrir les nefs à éclairage direct. Il a donc fallu une raison assez sérieuse pour adopter ce système, car il ne nous paraît pas plausible de penser qu'on l'ait choisi ex-abrupto le jour où l'on décida la construction du grand vaisseau.

Si on analyse mathématiquement la stabilité de ces voûtes, on reconnaît que si on voulait ménager un éclairage direct par des fenêtres dans le mur goutterot, il était impossible de couvrir la nef par un berceau, même brisé; encore moins par des voûtes d'arête qui auraient été cependant, a priori, la solution la plus rationnelle. Seules, de légères voûtes sur croisées d'ogives auraient permis de résoudre le problème, mais elles n'étaient pas encore inventées. La difficulté de ce problème venait d'ailleurs essentiellement des voûtes d'arête des bas-côtés, dont les naissances sont exceptionnellement très hautes; cela oblige, si on veut ménager des fenêtres dans le mur goutterot, à monter également très haut les naissances de la grande voûte. Il en résulte alors, si on fait le calcul, que les colonnes supportant les arcades ne peuvent pas résister à l'effort de renversement qu'elles sont amenées à subir. Au contraire, dans la solution qui fut adoptée, ces colonnes sont soumises à un effort assez faible parce que la poussée due à des arcs tympan est très petite et que d'autre part les berceaux transversaux ne donnent justement aucun effort transversal et qu'ainsi ils ne poussent pas les piliers au renversement.

On en conclut que si le maître d'œuvre a employé les berceaux transversaux,

c'est qu'il ne pouvait pratiquement pas faire autrement sans apporter de profondes modifications à l'église."¹⁾

La raison de ces travaux? L'hypothèse du remplacement d'une ancienne charpente en bois par une voûte est à rejeter, car Masson a calculé que, pour vaincre les poussées exercées par les voûtes d'arête latérales, "il faudrait supposer au mur goutterot une hauteur considérable, dans les cinquante pieds environ, ce qui est une hypothèse invraisemblable".²⁾ Il nous faut donc penser que la nef avait tout d'abord été couverte d'une voûte beaucoup plus basse et sans éclairage direct,³⁾ ce à quoi on voulut remédier. Sur les doubleaux de l'ancienne voûte, peut-être, ou sur ces doubleaux renforcés, on monta les tympans et, sur les tympans, les berceaux transversaux. Ces berceaux ne poussant pas latéralement et les poussées des arcs surmontés de tympans étant très faibles, ainsi que l'explique Masson, les murs de l'église n'eurent pas à être renforcés ou modifiés.

La nef principale de Tournus fut ainsi directement et parfaitement éclairée, aux moindres frais, sans même qu'il ait été nécessaire d'interrompre le service religieux pendant le temps de la construction des tympans et des berceaux, et l'on peut se demander pourquoi une technique aussi avantageuse eut si peu de succès, une si petite suite, car on ne connaît que deux autres églises dont les nefs aient été voûtées de cette façon, l'une à Mont-Saint-Vincent, en Saône et Loire, l'autre à Palogneau, dans la Loire. Il semble qu'elle aurait pu de bonne heure, bien avant la croisée d'ogives, régler la question de l'éclairage direct des nefs d'églises. Elle est, en outre, du point de vue constructif, de beaucoup supérieure à celle qui donna naissance à l'architecture gothique. Les immenses contreforts, cause de ruine, ces "étais" tant critiqués, n'eussent pas été nécessaires, mais, "on avait alors découvert des procédés plus harmonieux pour couvrir les nefs à éclairage direct". Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer la voûte de Tournus⁴⁾ à celle de la Madeleine de Vézelay, plus jeune d'un demi-siècle au moins.⁵⁾ Le point de vue décoratif l'emporta sur le constructif, ainsi qu'il arrive assez souvent.

Je ne suis d'ailleurs pas du tout certain que la coupe longitudinale d'Iwān-é

1. H. Masson. *Saint-Philibert de Tournus*. p. 32-33.

2. *idem*. p. 33.

3. Voir le croquis no. 9 de Masson.

4. H. Masson. *idem*. pl. V. ou A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 197. fig. 7.

5. *Nouvelle histoire universelle de l'art*. fig. 349, ou A. Choisy. *idem*. t. II. p. 223. fig. 25.

Karkha ait été telle que Dieulafoy l'a dessinée.¹⁾ Rien n'indique en effet que ce bâtiment ait été voûté plutôt que couvert en terrasse, c'est à dire qu'entre les arcs transversaux il y ait eu autrefois des voûtes plutôt qu'un plancher sur solives de bois.²⁾ Dieulafoy lui-même n'est pas affirmatif à ce sujet, car il n'a pas vu les voûtes dont il parle. Voici ce qu'il en dit: "Les voûtains se sont écroulés, mais l'analogie entre Tag-Eïvan et certains monuments persans du Moyen-âge est si grande que l'on peut sans danger compléter la restitution . . . Ce sont des voûtains analogues à ceux du Khan Orthma, à Bagdad, que je propose de jeter au dessus des arcs de Tag-Eïvan."³⁾

Cependant, autant il me paraît logique d'avoir voûté les travées relativement larges du *Khān Orthma*,⁴⁾ autant il me semble douteux que les arcs d'Iwān-é Karkha aient porté des voûtes d'environ 80 centimètres de rayon. A leur place je crois qu'il faut plutôt imaginer des solives en bois de palmier, courtes en raison du peu de résistance de ce bois, portant terrasse, mode de couverture alors couramment utilisé dans cette partie du monde. Il me semble que le dessin de Reuther figurant la construction d'une salle de Hatra⁵⁾ représente aussi bien celle d'Iwān-é Karkha.

Ainsi donc, ni la coupole sur pendentifs, ni la coupole sur trompes d'angle, ni les églises grecques de la vallées du Rhône, ni Tournus n'apportèrent à l'architecture romane le moyen tant cherché d'éclairer directement les nefs centrales des églises. Les solutions empruntées aux architectures de brique ne pouvaient convenir à la France, qui bâtissait le plus généralement en pierre. Pour qui construisait en moellons et n'osait pas bâtir des voûtes d'arête de cette façon, le berceau continu demeurait la seule voûte à grande ouverture possible.

C'est de berceaux que le Poitou, les Charentes, l'Auvergne et, le plus communément, la Provence et le Languedoc, couvrirent les nefs de leurs églises. Les collatéraux sont voûtés d'arête⁶⁾ ou au moyen de demi-berceaux⁷⁾ qui contre-

1. M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. t. V. fig. 55-56.

2. *idem*. t. V. pl. 7-9.

3. *idem*. t. V. p. 86.

4. *idem*. t. V. fig. 57.

5. Dans *A Survey of Persian Art*. t. I. fig. 102.

6. Par exemple à Saint-Savin (A. Choisy. t. II. p. 203. fig. 11) et à Notre-Dame de Poitiers (*idem*. t. II. p. 204. fig. 12).

7. Par exemple dans l'église de Vieux-Parthenay (*idem*. t. II. p. 205. fig. 13) et à Sainte-Eutrope de Saintes (*idem*. t. II. p. 206. fig. 14).

butent parfaitement le berceau central; mais cette voûte, que l'on n'osait élever au dessus des combles des bas-côtés, était aveugle. "Les convenances de la lumière sont sacrifiées aux garanties de la stabilité." Exceptionnellement, à Saint-Etienne de Nevers,¹⁾ le berceau a bien été monté sur des piédroits assez hauts pour que des fenêtres aient pu être percées entre sa naissance et le comble des collatéraux, mais il s'ensuit que la poussée des demi-berceaux s'exerce trop bas et que la voûte de la nef se trouve "dans un état d'équilibre limite qui est presque l'instabilité". Cependant aussi la France méridionale construisit de cette façon des nefs centrales à jours directs, mais si tardivement qu'elles ne nous intéressent pas ici.

C'est l'école bourguignonne qui réalisa de la façon la plus franche et la plus logique la surélévation du berceau central et l'ouverture des baies sous les naissances. A cette intention les architectes clunisiens construisirent de minces et légers berceaux centraux, garnis jusqu'à la hauteur des reins seulement, et diminuèrent encore les poussées en substituant l'arc brisé au plein cintre.²⁾ Cependant des accidents se produisirent, dont témoigne le fait que les combles, qui portaient originairement sur l'extrados des grandes voûtes, durent être remplacés par des charpentes indépendantes, à Saulieu par exemple. Ce sont aussi les Clunisiens qui couvrirent, pour la première fois en Occident, une grande nef d'église au moyen d'une voûte d'arête. Utilisant chez nous le mode de construction syrien des églises qu'ils avaient eux-mêmes construites en Syrie, vraisemblablement dès l'époque des grands pèlerinages antérieurs aux Croisades,³⁾ ils l'adaptèrent aux exigences de notre climat et construisirent la Made-

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 211. fig. 17. et H. Focillon. *Art d'Occident*. pl. VIII.

2. Par exemple dans l'église de Saulieu (A. Choisy. *idem*. t. II. p. 216. fig. 22) et dans celle de Paray-le-Monial (A. Choisy. *idem*. t. II. p. 217. fig. 23).

3. "Sainte Anne de Jérusalem (A. Choisy. *idem*. t. II. p. 220. fig. 24) nous offre dans toute sa pureté le type des églises de la Terre Sainte.

Les dispositions répondent de tout point aux convenances d'un pays où les pluies sont rares et où le bois de charpente fait défaut. Aucun ouvrage en charpente; toutes les voûtes, aussi bien celles de la principale nef que celles des collatéraux, sont couvertes par de simples terrasses. Les voûtes des collatéraux sont surmontées d'un garni qui s'arase presque horizontalement et constitue une plateforme invariable sur laquelle les voûtes d'arête de la nef centrale prennent directement leur appui: on ne saurait imaginer une construction plus simple et plus solide à la fois. Au fond, c'est celle des basiliques voûtées des Romains.

Une particularité de cette architecture syrienne est la forme de tous les arcs: l'arc brisé règne ici sans partage.

Ces caractères se manifestent aux églises de Lydda et d'Abou-Gosh, à Sainte-Marie la Grande, à Sainte-Madeleine de Jérusalem, au Saint-Sépulcre.

A peine peut-on citer parmi les édifices élevés par les Croisés aux premiers temps de l'occupation quelques

leine de Vézelay, dont la nef est consécutive à l'incendie de 1120. Pour des raisons que Choisy a parfaitement notées,¹⁾ le résultat ne fut pas heureux. Vézelay ne fit pas école.

En même temps que l'architecture clunisienne se développait, celle des bords du Rhin se constituait. Sous le règne de l'empereur Henri IV, c'est à dire antérieurement à l'année 1106, les basiliques de Spire et de Mayence furent remplacées par des édifices entièrement voûtés, mais les voûtes d'arête surhaussées qui couvrirent les grandes nefs étaient sans doute très imparfaites car elles durent être reconstruites avant la fin du XII^{ème} siècle. "Sauf de très rares exceptions, les voûtes de l'architecture rhénane qui nous sont parvenues remontent tout au plus à cette date." A cette époque, l'Ile de France et les régions avoisinantes étaient en possession de tous les éléments de la construction gothique.

Cependant d'autres pays construisaient, depuis la fin du siècle précédent, des voûtes d'arête libérées des sujétions de la stéréotomie compliquée des voussours d'angle. Rome, jadis, l'avait fait: les grandes salles des Thermes de Caracalla (188-217 A.D.) sont voûtées d'arête au moyen d'arcs diagonaux en briques et de remplissage en concrétion. Mais ce procédé, où les arcs sont noyés dans le blocage, est sans rapport avec celui qu'utilisa l'architecture du Moyen âge, qui ignorait les voûtes moulées. Celui-ci, c'est à dire l'emploi d'arcs de renfort bandés sous des voûtes de maçonnerie, nous le trouvons presque simultanément em-

combinaisons à voûtes en berceau (Djebeil, et peut-être Beyrout): sauf ces exceptions très rares, les églises de la Terre Sainte sont à voûtes d'arête et toits plats, sans aucun arc plein cintre."

1. "En transportant chez nous la solution syrienne, les architectes occidentaux voulurent tenir compte des exigences de notre climat; ils établirent des combles par dessus les voûtes. Non seulement la voûte centrale fut abritée d'un comble, mais des appentis furent établis au dessus des voûtes des collatéraux; et voici les conséquences de cette addition qui semble à première vue un pur fait de détail:

1°. Le comble qui surmonte la grande nef s'appuie sur des murs goutterots. Donner à la voûte un profil en ogive, eût conduit à rehausser outre mesure ces murs goutterots: on se décida pour le plein cintre, profil défectueux au point de vue des poussées.

2°. Avec le système syrien, où les collatéraux ont leurs voûtes abritées par de simples terrasses, on eût pu placer les naissances de la grande voûte au niveau même de leur extrados: la présence de l'appenti force à les relever de toute la hauteur qu'il occupe. Et cela au détriment de la stabilité.

Ainsi, d'un côté les poussées s'exagèrent, et l'autre les piédroits s'allongent: les conditions d'équilibre, excellentes en Syrie, deviennent ici doublement défavorables. En vain essayat-on de prévenir le danger en fixant au niveau des naissances des tirants dont les attaches existent encore: ce chainage, d'ailleurs placé trop bas, fut insuffisant, les voûtes menacèrent vite de renverser leurs piédroits, et il fallut pour les sauver les étançonner au moyen d'étais en pierre...

Aussi l'exemple de Vézelay ne fit pas école: loin d'avoir accéléré le progrès en Occident, peut-être contribua-t-il à le retarder en éveillant des défiances." A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 223-224.

ployé, à la fin du XI^e-ème siècle, en Lombardie¹⁾ ainsi qu'en Angleterre,²⁾ mais l'art de ces diverses régions n'en tira aucun parti, en ce sens qu'il n'en sortit pas "un nouveau style d'architecture".³⁾

Chez nous aussi, à la même époque, des maçons exécutaient journellement de ces arcs de renfort, bandés sous les voûtes et indépendants d'elles.⁴⁾ Ils construisaient des croisées d'ogives "au porche de Saint-Victor de Marseille et à la crypte de Saint-Gilles comme à la nef de Fréjus, à la chapelle de Saint-Victor de Castellane, sous les clochers de Sisteron et de Moissac, dans quelques demeures fortifiées de Toulouse, jusqu'à Mouchan, dans le Gers, et à Escolottes, dans le Tarn et Garonne",⁵⁾ "à la salle haute du clocher de Cormery, à la croisée du transept d'Aubiac, au premier étage du clocher de Saint-Ours, à Loches", "à la Trinité de Vendôme, à la Tour Saint-Aubin d'Angers, à la Tour Guinette d'Etampes et au porche de Saint-Mihiel",⁶⁾ dans la Tour Charlemagne de Saint-Martin de Tours, dans la tour septentrionale de la cathédrale de Bayeux, construite probablement vers 1080",⁷⁾ etc. . .

De ce procédé de soutien, à la fois utilisé en France, en d'autres pays et jusqu'en Arménie,⁸⁾ sans qu'il soit d'ailleurs nécessaire de lui trouver une origine unique,⁹⁾ nos maçons se servaient le plus bonnement du monde pour sou-

1. "A Saint-Anastase d'Asti (1091), dans les églises d'Aurora (1095), de Rivolta d'Adda (1100), à Saint-Ambroise de Milan (début du XII^e-ème siècle), il est incontestable que l'école lombarde présente des ogives précoces, d'une saillie vigoureuse, construites en petits matériaux ou en briques sous des voûtes d'arête sur plan carré." H. Focillon. *Art d'Occident*. p. 51.

2. "Le chœur et le transept de la cathédrale de Durham, commencés en 1093, étaient très avancés en 1099 et complètement terminés en 1104. Ils étaient couverts de voûtes d'ogives." M. Aubert. "L'art gothique", dans *Nouvelle histoire universelle de l'art*. t. I. p. 323.

3. "Ces ogives facilitent l'établissement de la voûte, mais les architectes n'ont pas su en tirer les conséquences logiques, et la construction resta romane jusqu'au moment où les Cisterciens importeront dans ces régions la véritable voûte d'ogives et les procédés de construction gothiques." M. Aubert. *idem*. p. 323.

4. Ces arcs donnèrent naissance au "pilier flanqué de colonnettes", typiquement français. On y aperçoit en germe, dit Choisy, une idée qui recevra dans l'architecture gothique des applications sans nombre: dégager les arcs du corps de la construction, les extraire, pour ainsi dire, des massifs et leur donner individuellement des colonnettes comme supports." A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 148 et fig. 3.

5. M. Aubert, dans *Nouvelle histoire universelle de l'art*. t. I. p. 323.

6. H. Focillon. *Art d'Occident*. p. 53.

7. Jurjis Baltrusaitis. *Le problème de l'ogive et l'Arménie*. p. 48.

8. H. Focillon. *Art d'Occident*. p. 51 et suivantes. Jurjis Baltrusaitis. *Le problème de l'ogive et l'Arménie*.

9. "Nous refusons de croire que l'art sorte d'une source unique et marche à la manière d'un conquérant qui subjugué tout sur sa route. Il nous paraît plutôt que l'art est comme la société humaine elle-même, divisé en une foule de provinces qui, toutes, s'outillent à peu près de la même manière et travaillent d'après les mêmes procédés, avec des ressources inégales." Edmond Pottier, dans *Mémoires de la délégation française en Perse*. t. XIII. p. 96.

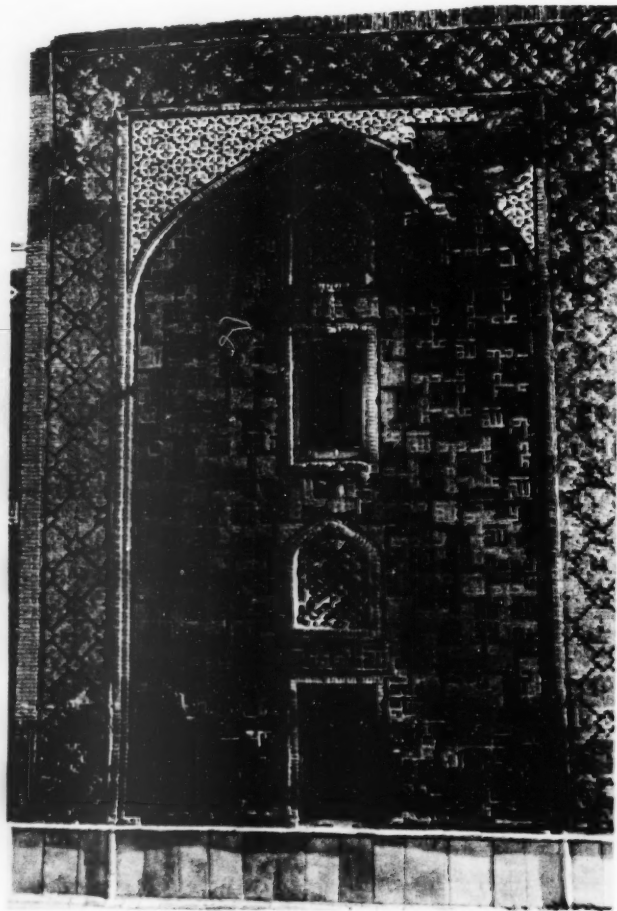


FIG. 208. KAZWIN. MUR LATÉRAL DE L'IMĀMZĀDE HUSAIN

tenir les diagonales de leurs voûtes d'arête et éviter ainsi les difficultés d'un appareillage compliqué. Ils le firent à Morienvall comme d'autres l'avaient fait ailleurs et avant eux, et n'inventèrent pas l'architecture gothique. Il se trouva que ce banal procédé de construction donna naissance à cet art dans l'île de France plutôt qu'en Italie ou en Angleterre pour d'autres raisons qu'architecturales. L'architecture, en effet, n'est pas plus un ensemble de procédés et de formules qu'un langage, par exemple, n'est une littérature. L'art d'un peuple n'est

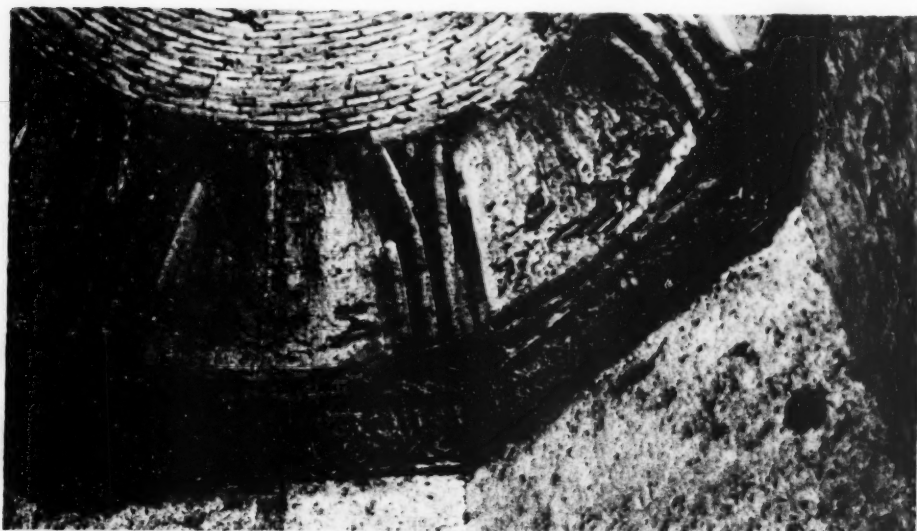


FIG. 209. INTÉRIEUR DU MIL-É AHANGĀN (KHORĀSĀN)

ni pierre, ni briques, ni bois, ni mots, ni tours de main; il est avant tout le reflet de l'âme collective de ce peuple, l'expression visible des forces raciales, politiques, économiques et sociales qui le mènent et constituent l'histoire de sa civilisation. Cela est si vrai que l'architecture gothique s'est constituée dans une région de la France qui ne produisait pas alors de beaux édifices, qui "maniait mal la construction romane". C'est aux premiers Capétiens, à la "paix du roi", à l'épanouissement du magnifique essor religieux et constructif qui s'ensuivit, à la fertilité et à la richesse du domaine royal, l'Ile de France, à sa situation géographique, à sa belle pierre, que l'on doit l'architecture gothique, plutôt qu'à la seule croisée d'ogives. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'il y eut une sculpture, une peinture, des arts industriels gothiques et un humanisme gothique qui ne doivent rien aux techniques de l'architecture.

On a parlé du "miracle grec" comme de "l'ensemble des contingences favorables" et du "concours exceptionnel de circonstances heureuses" qui donnèrent naissance à l'art grec.¹⁾ C'est de la même façon qu'il convient d'expliquer l'art gothique. Cela étant bien entendu, il n'en reste pas moins, selon la juste

1. A. Jardé. *La formation du peuple grec*. p. V-VI.

VOUTES IRANIENNES

formule de Robert Diolé, que "le génie des maîtres d'œuvre fut de tirer, après coup, d'une commodité de chantier un nouveau style d'architecture".¹⁾

L'Irân, comme on le voit, n'a rien à voir en tout cela. Non seulement les techniques iraniennes ne se retrouvent aucunement dans l'architecture gothique, mais les conditions de l'apparition de cet art suffisent à prouver son origine française. "Ses formes primitives, dit même Focillon, ont l'exigeante pureté d'une réaction contre tout exotisme."²⁾

Revenons maintenant aux voûtes iraniennes. Nous avons vu que les paysans iraniens de nos jours continuent de construire à la façon de jadis des berceaux, des voûtes en arcs de cloître, des coupoles. Le plus souvent ces voûtes diverses sont bâties en briques de terre crue ou sont de légères constructions nervées. Dans l'architecture monumentale, où la question d'économie joue un moindre rôle, il est bien évident que les nervures et, a fortiori, la terre crue, sont moins couramment employées. On exécute d'épaisses, solides, durables voûtes dans la construction desquelles les nervures n'interviennent, quand elles interviennent, qu'en qualité de guides pour les maçons ou, plus tardivement, pour limiter des formes décoratives. Je ne vois pas d'autre moyen d'en rendre compte clairement que de parler successivement de chacun des divers types de ces constructions.

Je dois rappeler auparavant que les monuments de l'architecture iranienne islamique se composent, pour ainsi dire toujours, d'un massif de maçonnerie en briques recouvert d'un parement décoratif en plâtre, pierre, marbre, briques retaillées, mosaïque puis carreaux de terre cuite émaillée, ou autre. Il s'ensuit que, le plus souvent, leur apparence ne correspond pas à leur ossature, qu'elle n'en donne aucunement l'idée (fig. 208 et 209). Sous les essaims de stalactites qui décorent le fond des iwans iraniens depuis le temps des Seldjukides, il n'y a généralement que des berceaux lisses. Les élégants réseaux de nervures qui résolvent si heureusement, pour l'œil, le problème du passage du plan carré au plan circulaire des coupoles, sont rarement autre chose qu'un décor fixé après coup sur le gros œuvre. C'est donc surtout de construction qu'il sera question ci-après.

1. Robert Diolé. Que reste-t-il des théories de Viollet-le-Duc sur le rationalisme médiéval? dans *Gazette des Beaux-Arts*. Septembre-Octobre 1935. p. 125.

2. H. Focillon. *Art d'Occident*. p. 333.

LES COUPOLES

LES COUPOLES

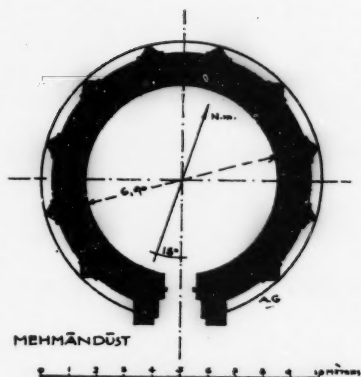


FIG. 210. PLAN DE LA TOUR
DE MEHMĀNDŪST, PRÈS
DE DĀMGHĀN

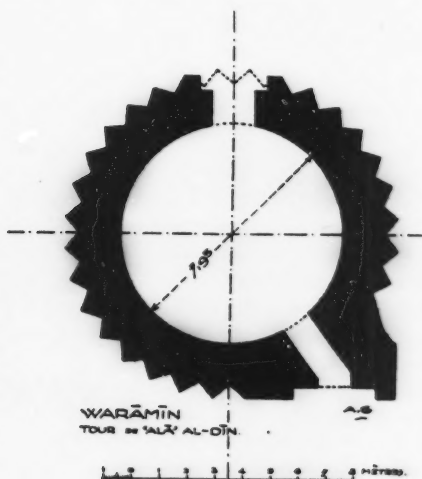


FIG. 211. WARĀMĪN.
PLAN DU TOMBEAU DE 'ALĀ' AL-DĪN

Alors que l'architecture iranienne de l'époque sasanide semble bien n'avoir construit de coupôles que sur des plans carrés, celle de l'époque islamique installe les siennes sur des salles carrées, bien entendu, mais circulaires aussi,¹⁾

1. Par exemple: Gunbad-é Kābūs, à Gurgān. 397 H. (1006-7). Périmètre extérieur circulaire avec 10 redans. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. p. 945. fig. 323.

Tour funéraire de Resget (Māzandarān) 400 H.? (1009-10?). Périmètre extérieur circulaire. Plan dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 81.

Tour funéraire de Rādkān (Māzandarān). Commencement des travaux de construction en 407 H. (1016-7). Achèvement en 411 H. (1020-1). Périmètre extérieur circulaire. Plan dans E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. p. 36. fig. 16.

Tombeau d'Abu'l-Fawāris Shahrīyār (Imāmzādē 'Abdullāh), à Ladjīm (Māzandarān). 413 H. (1022-3). Périmètre extérieur circulaire. Plan dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 75.

Tombeau de Pir-é 'Ālamdār, à Dāmghān. 417 H. (1026-7). Périmètre extérieur circulaire.

Tombeau des Čehel Dukhtērān, à Dāmghān. 446 H. (1054-5). Périmètre extérieur circulaire.

Tour de Mehmāndūst, non loin de Dāmghān. 490 H. (1097). Périmètre extérieur circulaire avec 12 redans. (fig. 210).

Tour dite de Tughril, à Raiy. Selon E. Herzfeld, la serrure de la porte de l'édifice portait la date de 534 H. (1139-40). Périmètre extérieur circulaire à 21 redans. Plan dans P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. pl. 63.

pentagonales,¹⁾ octogonales,²⁾ décagonales,³⁾ dodécagonales,⁴⁾ et même rectangulaires, comme à Sārūk.⁵⁾ Cependant, la construction d'une coupole sur un plan circulaire ou polygonal n'étant, en somme, que le dernier stade de la construction d'une coupole sur un plan carré, c'est de ce problème-là, c'est à dire de ce qu'est devenue la coupole sasanide à l'époque islamique, que je m'occuperai. Ce que je dirai de la voûte elle-même sera valable dans tous les cas.

On se souvient que la façon sasanide, et même présasanide,⁶⁾ de couvrir une

Tombeau de Mu'minē *Khātūn*, à *Nakhdjuwān*. 582 H. (1186-7). Périmètre extérieur décagonal. Plan dans F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. fig. 4.

Tombeau de 'Alā' al-Dīn, à Warāmin. 688 H. (1289). Périmètre extérieur à 32 redans. (fig. 211). La porte Sud n'existait pas originairement.

Imānzādē Azhār, à Dardjāzin. Epoque mongole. Périmètre extérieur circulaire, à 19 redans. (fig. 212).

1. Tombeau de Bābā Rukn al-Dīn, à Isfahān. 1039 H. (1629-30). Périmètre extérieur pentagonal. Plan dans *Athār-é Irān*. 1937. fig. 45.

2. Par exemple: Gunbad-é Ali, à Abarkūh. 448 H. (1056-7). Périmètre extérieur octogonal. Plan dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 33.

Imānzādē Shāhzādē Husain et Ibrāhīm, à Shāhrestān, près d'Isfahān. Sans doute le tombeau du Khalīfē abbaside al-Rashīd bi'llāh, mort en Ramaḍān 532 H. (1138). Périmètre extérieur octogonal. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. p. 1024. fig. 359.

Gunbad-é Shaikh Djunaid, à Tūrān Posht. 543 H. (1148-9). Périmètre extérieur octogonal. (fig. 213).

Tombeau de Yūsuf b. Kutāyir, à Nakhdjuwān. 557 H. (1161-2). Périmètre extérieur octogonal.

Tombeau des quarante filles, à Niksār (Turquie). Même époque que le précédent. Périmètre extérieur octogonal. Voir A. Gabriel. *En Turquie*. fig. 128.

Gunbad-é Djabāliyyē, à Kermān. Epoque seldjukide. Périmètre extérieur octogonal. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 353.

Sanctuaire du Masjdūd-é Djum'a de Naṭanz, jadis isolé. Epoque seldjukide. Plan dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 56.

Tour de Rādkān, près de Kūcān. VII-ème siècle H. (XIII-ème). Périmètre extérieur circulaire à 36 demi-colonnes jointives sur une base dodécagonale. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 358.

Tombeau du Sulṭān Uldjāitū Khodābendē, à Sulṭāniyyē. Construit entre les années 703 et 716 H. (1304 et 1316). Périmètre extérieur octogonal. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 401.

Tombeau de Čelebi Oghlū, à Sulṭāniyyē. Milieu du VIII-ème siècle H. (XIV-ème). Périmètre extérieur octogonal. (fig. 214).

Mil-é Ahangān, près de Meshhed. Epoque timuride. Périmètre extérieur circulaire avec 8 demi-colonnes (fig. 215).

3. Par exemple: Tour adjacente au Masjdūd-é Djum'a de Baštām. Fin du VII-ème siècle H. (XIII-ème). Périmètre extérieur circulaire à 30 redans (fig. 216).

Tombeau voisin du Gunbad-é Kābūd, à Marāgha. 563 H. (1167-8). Périmètre extérieur circulaire. Plan dans *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 357.

4. Par exemple: Imānzādē Hūd, à Dardjāzin. Epoque mongole. Périmètre extérieur dodécagonal.

5. Imānzādē Haftād-o Dō Tān, à Sārūk. 587 H. (1192). Dimensions de la salle: 6,50 m × 5,06 m.

6. "The earliest Sāsānian monument, the Palace of Firūzābād, originally called Gūr, was really built in the Parthian period, for the district was still nominally controlled by Artabanus V." O. Reuther. "Sāsānian Architecture", dans *A Survey of Persian Art*. t. I. p. 496.

LES COUPOLES



FIG. 212. DARDJAZIN. PLAN DE L'IMĀMZĀDE AZHĀR



FIG. 213. PLAN DU MĪL-É AHANGĀN (KHORĀSĀN)



FIG. 213. TURĀN POSHT (PROVINCE DE YAZD). PLAN DU GUNBAD-É SHAIKH DJUNAID

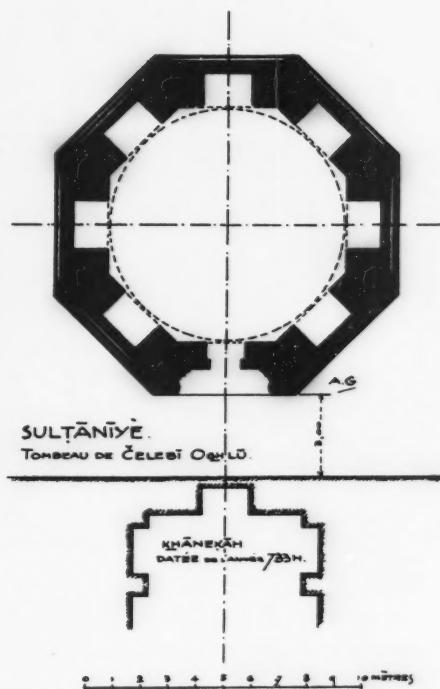


FIG. 214. SULTĀNIYE. PLAN DU TOMBEAU DE ĀLEBĪ OĖHLU

LES COUPOLES

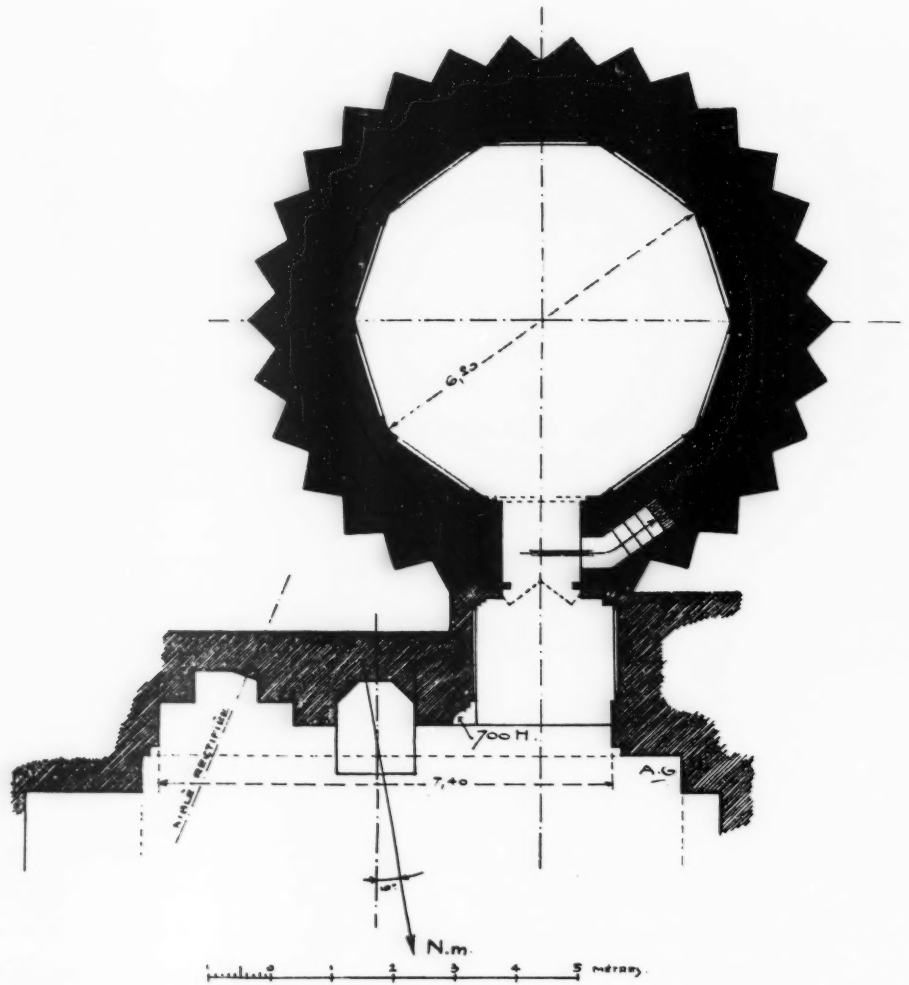


FIG. 216. BASTĀM. PLAN DE LA TOUR ADJACENTE
AU MASĀJID-É DJUM'A

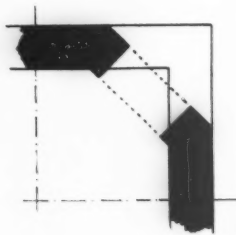


FIG. 217 ARC D'ANGLE

LES COUPOLES

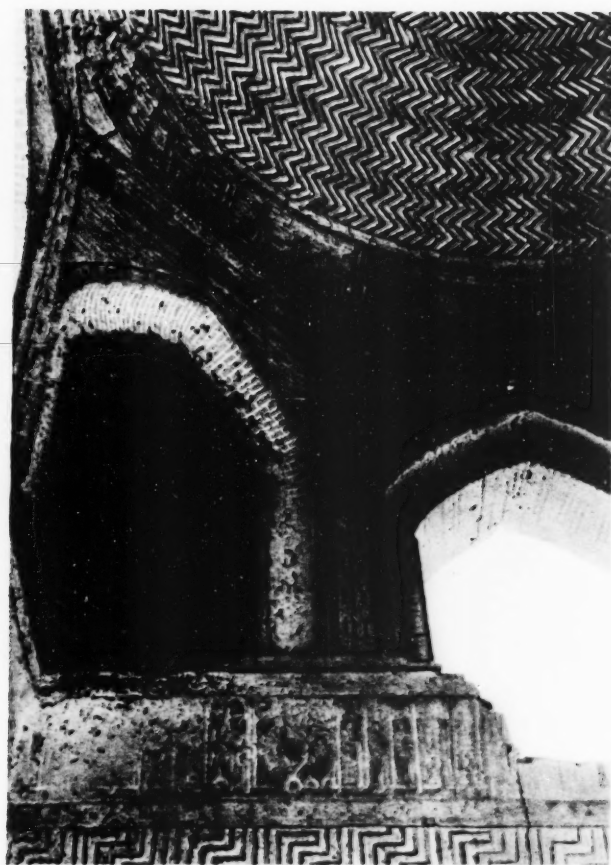


FIG. 218. SANGBAST (KHORĀSĀN). L'UN DES ANGLES DU PRÉSUMÉ
TOMBEAU D'ARSLĀN DJĀDHIB

salle carrée au moyen d'une coupole est de créer, au niveau de la naissance de la voûte et par l'intermédiaire de trompes jetées sur les diagonales du carré, une sorte de plateforme annulaire sur laquelle la voûte sera construite. A l'époque islamique, dans les grands édifices du moins, nous retrouvons le même principe de construction, mais il est déjà, quand il nous apparaît, très perfectionné. Il est évident qu'entre les dernières coupoles sasanides, celle du Čahār Kapu de Kašr-é Širīn, par exemple, construite sous le règne de Khosraw II Parwīz (590-

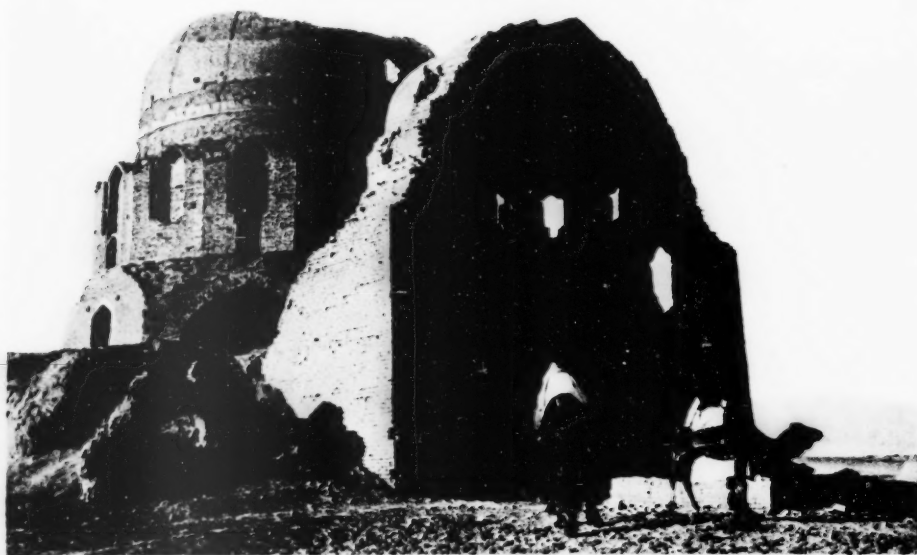


FIG. 219. LA KHĀNÈḲĀH DE SHAIKH 'ALĀ' AL-DAWLĒ, PRÈS DE SEMNĀN

628), et les premières coupoles iraniennes sur plan carré connues, celle du tombeau d'Ismā'il le Samanide, à Bukhārā,¹⁾ et celle du présumé tombeau d'Arslān Djādhib, à Sangbast,²⁾ il y eut toute une suite d'essais que nous ignorons et dont nous ne savons même pas s'ils furent sasanides ou plus récents.

Tandis que dans les édifices à coupole de l'époque sasanide connus, le passage du plan carré au plan circulaire n'est encore assuré que par l'expédient de surfaces gauches exécutées au jugé, les coupoles de Bukhārā et de Sangbast reposent sur des bases octogonales parfaitement déterminées et régulières. Alors, mais alors seulement, on peut dire que la solution iranienne "consiste à transformer le plan carré en un octogone".³⁾

Les coupoles de l'époque islamique diffèrent d'ailleurs aussi des sasanides en

1. Ismā'il le Samanide mourut en 295 H. (907).

2. Selon Ḥāfiz Abrū, Arslān Djādhib fut nommé gouverneur de Tūs par le Sultān Maḥmūd de Ghazna en 390 H. (1000), et garda ce poste durant tout le règne de ce souverain, c'est à dire jusqu'en 421 H. (1030).

3. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 125.

LES COUPOLES

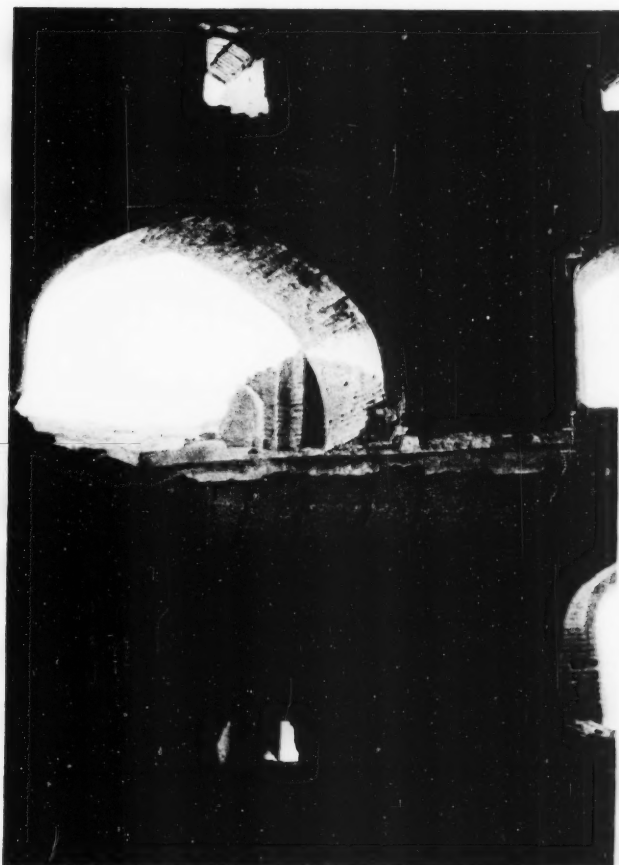


FIG. 220. L'UNE DES BAIES D'ANGLE DE LA KHĀNĒḲĀH D'ALĀ' AL-DAWLĒ SEMNĀNĪ

ce qu'elles ne sont généralement pas construites sur "trompes d'angle" mais sur "arcs d'angle", procédé qui fut pour ainsi dire le seul en usage jusqu'aux temps modernes.¹⁾

A la vérité l'arc d'angle, si satisfaisant en raison de la facilité et de la sûreté de sa construction, avait un léger inconvénient que ne comportait pas la trompe d'angle. Il constituait sur les diagonales une grande baie ouverte qui s'arrangeait

1. Ce fait a déjà été constaté par E. Diez, dans *Encyclopédie de l'Islām*. (Supplément.) Article: *Ḳubba*.

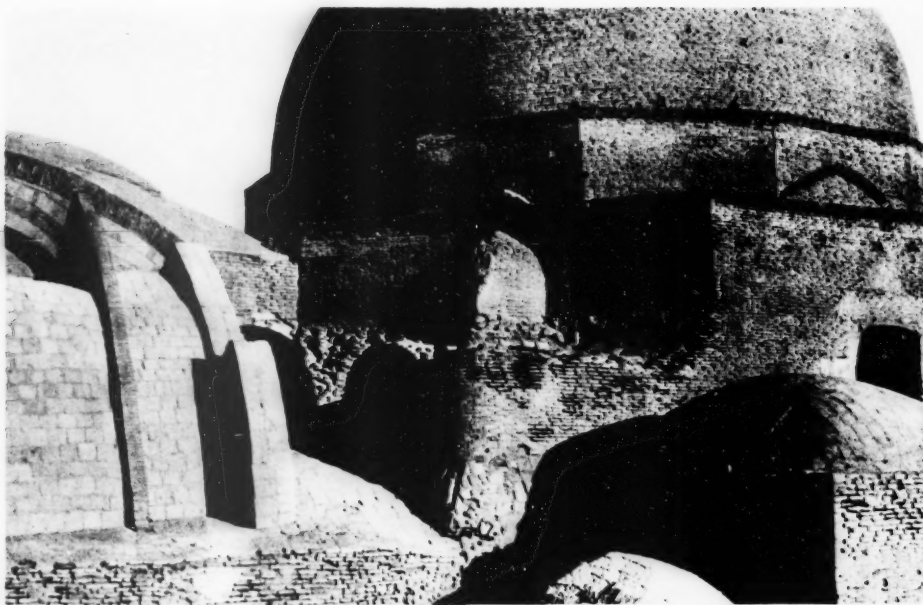


FIG. 221. ISFAHĀN. MASJID-É DJUM'A. LA COUPOLE DU GUNBAD-É ŠĀHEB

assez mal avec l'angle du bâtiment (fig. 217), mais de cet inconvénient les habiles architectes de l'Īrān ne tardèrent pas à tirer l'occasion d'un décor qui commanda, dès l'époque seldjukide, celui de l'édifice tout entier. Les angles devinrent alors les endroits le plus et le mieux décorés des salles à coupole.¹⁾

Tout d'abord ces baies d'angle, par où pénétrait trop de lumière, de poussière et d'oiseaux, furent simplement bouchées au moyen de claires-voies, comme dans le tombeau d'Ismā'il le Samanide,²⁾ ou par de minces cloisons décorées, comme à Sangbast (fig. 218).³⁾ Parfois, à Marw, par exemple, dans le tombeau de Sulṭān Sandjar,⁴⁾ une suite de redans ménagés sous les arcs permirent de ramener les ouvertures aux dimensions de petites fenêtres. Cependant il arriva qu'à l'époque mongole encore, dans la *Khānèkāh* d'Alā al-Dawlè de

1. Voir, par exemple, *Athār-é Īrān*. 1936. fig. 133, 192, 198.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 264 C.

3. Voir aussi *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 260 B.

4. *idem*. t. IV. pl. 310.



FIG. 222. IŞFAHÂN. MASDĪJID-É DJUM'A. LA COUPOLE DU GUNBAD-É KHĀKI

Semnān (fig. 219 et 220), les baies d'angle demeurèrent libres. A Taft, dans le Masdjid-é Shāh Walī (889 H. = 1844-5),¹⁾ et, plus tard encore, dans la partie du Masdjid-é 'Alī d'Işfahān qui fut construite sous le règne de Shāh Sulţān Husain,²⁾ d'ingénieuses combinaisons permirent d'éclairer normalement, sous les arcs d'angle, des chambres et des couloirs situés au premier étage de ces édifices. Il n'est pas question de trompes d'angle.

Mais en général et dès l'époque seldjukide, on aveugla les baies d'angle *après coup* au moyen de niches légèrement construites que l'on orna diversement mais surtout au moyen de stalactites. On peut voir à Işfahān, à l'extérieur des deux coupoles seldjukides du Masdjid-é Djum'a (fig. 221 et 222) comme aussi à Ardistān,³⁾ à Barsiān⁴⁾ et ailleurs, l'extrados de ces niches faisant saillie sur la partie

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 412 F.

2. *Atthār-é Irān*. 1937. fig. 25.

3. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 279.

4. Myron B. Smith. "Barsiān", dans *Ars islamica*. 1937. fig. 2-3.

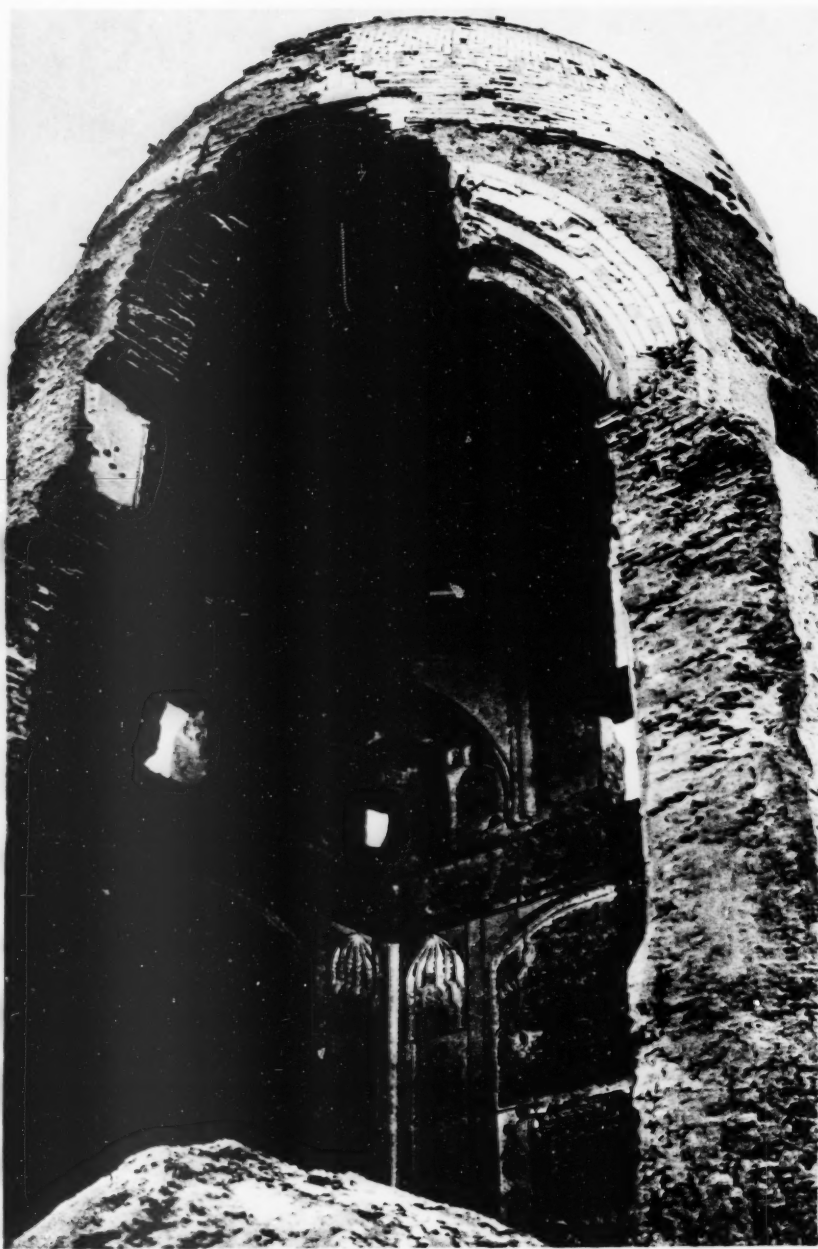


FIG. 223. ABAKŪH. LE SOI-DISANT TOMBEAU DE ṬĀ'ŪS.
ON VOIT, À DROITE, UNE PARTIE DE L'UN DES ARCS D'ANGLE ET
À GAUCHE, LE PAREMENT DE L'UNE DES PETITES FENÊTRES AXIALES

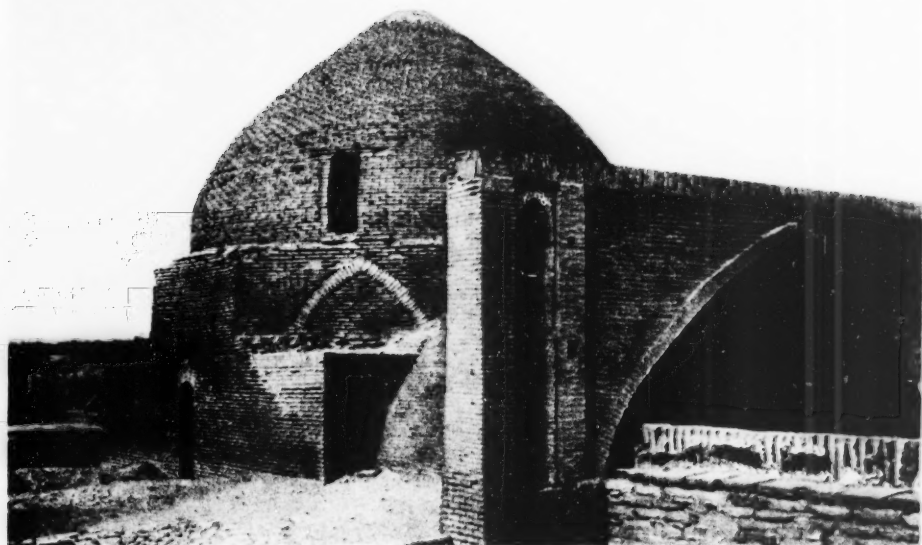


FIG. 224. ZAWĀRĒ. LA COUPOLE DU MASDĪID-É DĪĀMĪ'

octogonale des édifices. Des vues du soi-disant Tombeau de Ṭā'ūs, à Abarķūh (fig. 223),¹⁾ du Masdĵid-é 'Abdullāh de Naiyin,²⁾ du tombeau de Shaikh Luḳmān, à Sarakhs³⁾ montrent clairement la nature et la légèreté de ces constructions. Souvent, comme on le voit, elles sont crevées, ou se sont écroulées, sans que les coupôles en aient aucunement souffert, prouvant ainsi leur caractère uniquement décoratif. Peu de trompes, par conséquent, ou du moins, pour le cas où l'on voudrait garder à ces légères constructions le nom de trompes, peu de trompes ayant un rôle statique à jouer.

Quant aux arcs eux-mêmes, ces puissants arcs d'angle qui portent la moitié du poids de la coupôle et, le cas échéant, du tambour, ils sont le plus souvent cachés sous le revêtement des murs. Cependant à Zawāre ils apparaissent à l'extérieur du monument (fig. 224). Dans la ruine d'Abarķūh (fig. 223),⁴⁾ on

1. Voir aussi *Athār-é Irān*. 1936. fig. 42.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 412 E.

3. E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. pl. 20-21.

4. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 372. Voir aussi *Athār-é Irān*. 1936. fig. 64.



FIG. 225. RESHKAR. LA COUPOLE DE LA KHĀNĒKĀH

peut non seulement contrôler leur existence, mais leur largeur et leur épaisseur. A Reshkar (fig. 2 2 5) la coupole, au lieu d'être portée par quatre parties de murs et quatre arcs diagonaux, repose sur huit arcs. On ne saurait plus franchement marquer le fait que les coupoles iraniennes sur plan carré se passent facilement de trompes d'angles.

J'ai dit qu'extérieurement les arcs d'angle sont généralement cachés sous le parement des murs. Il en est à peu près de même à l'intérieur. L'épaisseur réelle

LES COUPÔLES

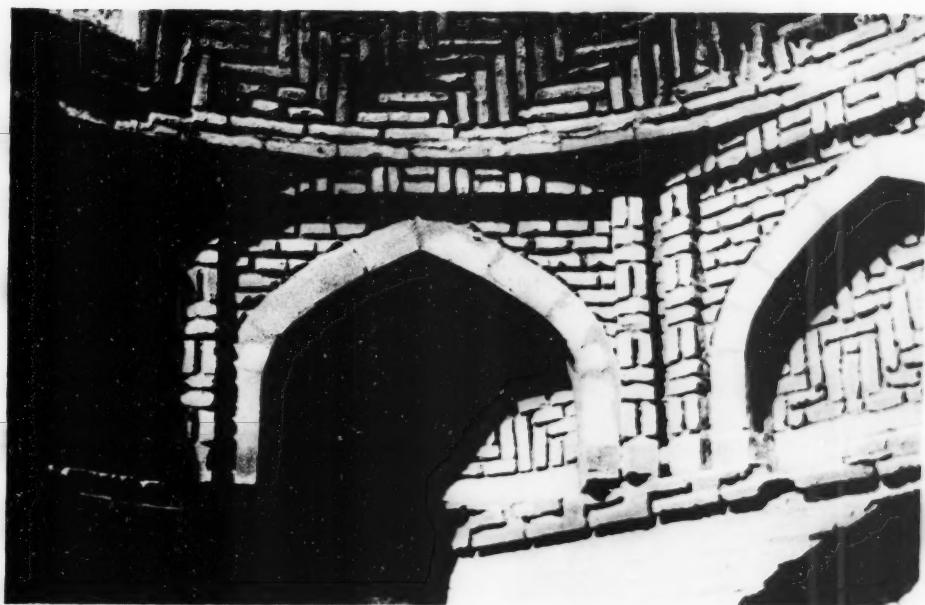


FIG. 227. ROBĀT SHARAF (KHORĀSĀN). NICHE D'ANGLE D'UNE SALLE
À COUPOLE



FIG. 226. PORTE-À-FAUX D'UNE COUPOLE SUR UN OCTOGONE (À GAUCHE)
ET SUR UN POLYGONE À 16 CÔTÉS (À DROITE)

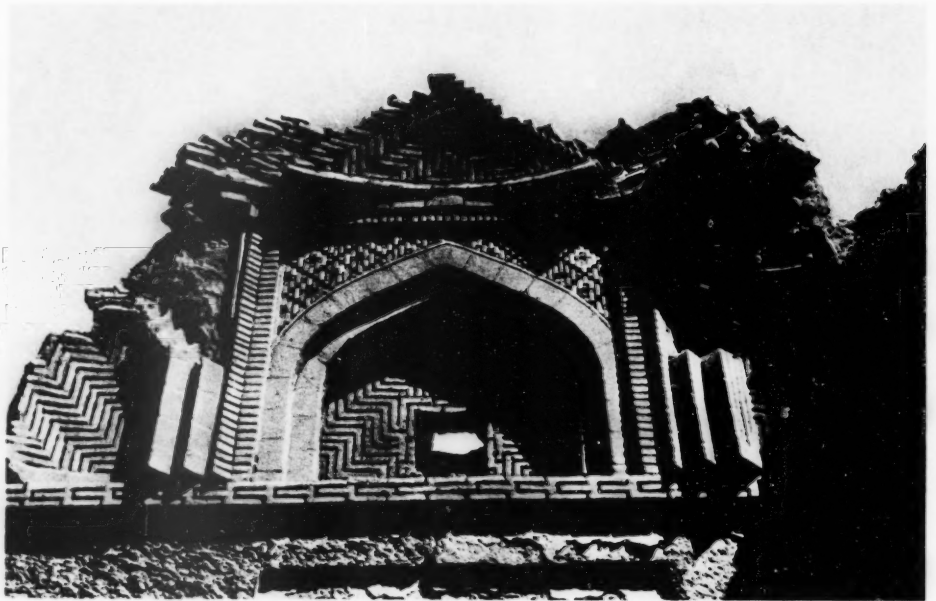


FIG. 228. SANGĀN BĀLĀ. (KHORĀSĀN). DÉPART D'UNE COUPOLE SUR PLAN CARRÉ

de ces arcs n'y est, en tout cas, presque jamais visible. Afin d'éviter au spectateur la désagréable impression de lourdeur que produisent les angles de la *Khānè-kāh* de Semnān (fig. 220), le décor affleure presque le bord intérieur des arcs. Il arrive même, comme dans le Tombeau de *Shaiḫ* 'Abd al-Ṣamad, à Naṭanz,') que les arcs d'angle et la coupole elle-même disparaissent entièrement sous un essaim de stalactites. Car l'Īrān, dans son art, dans son architecture comme dans sa littérature, est pour ainsi dire hanté d'une sorte de détestation de la lourdeur. C'est même cela, ce souci-là, qui le caractérise le mieux. Ce que recherche le constructeur et, d'une façon plus générale, l'artiste iranien, c'est l'élégance de la pensée et de l'expression, mais c'est peut-être davantage encore l'impression de facilité et de légèreté. Les ghazals de Ḥāfeẓ, les fresques d'Alā Ḳapī sont la grâce même, la fantaisie même, et les lourdes coupoles bleues d'Īṣfahān sont dans le ciel comme des bulles immatérielles.

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 372. Voir aussi *Athūr-e Īrān*. 1936. fig. 64.

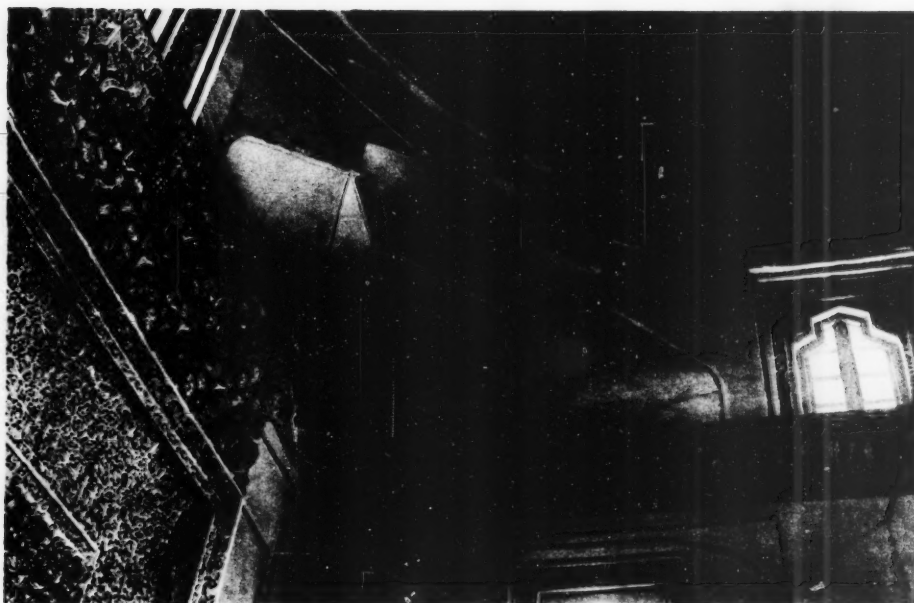


FIG. 229. RIḌĀIYĒ (AUTREFOIS URMİYĒ). LA COUPOLE DU MASDĪD-É DJĀMI'

Ainsi donc, cachés ou n'ayant apparemment d'autre fonction que de limiter un décor,¹⁾ ce sont des arcs d'angle, non des trompes d'angle, qui permettent le plus souvent aux coupoles iraniennes de couvrir des salles carrées.

Ces arcs déterminent l'octogone régulier sur lequel s'appuie la base circulaire de la coupole, mais il s'ensuit que si, comme c'est généralement le cas, l'intrados de la voûte est tangent au milieu des côtés de l'octogone (fig. 226), la coupole se trouve en porte-à-faux sur les angles de sa base, ce qui n'est pas d'excellente construction. Dans le cas d'une petite voûte, on ne s'en inquiète guère. Voyez, par exemple, celles de Robāt Sharaf (fig. 227) et de Sangān Bālā (fig. 228).

Pour les grandes coupoles on inventa de créer, au dessus de l'étage octogonal, un autre étage dont le périmètre intérieur est un polygone à 16 côtés²⁾ qui, ser-

1. Voir, par exemple, l'angle du Sanctuaire du Masdjid-é Djāmi' de Yazd, dans *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 442.

2. Et même à 24 côtés, par exemple à Riḍāiyē (Urmīyē). (fig. 229).

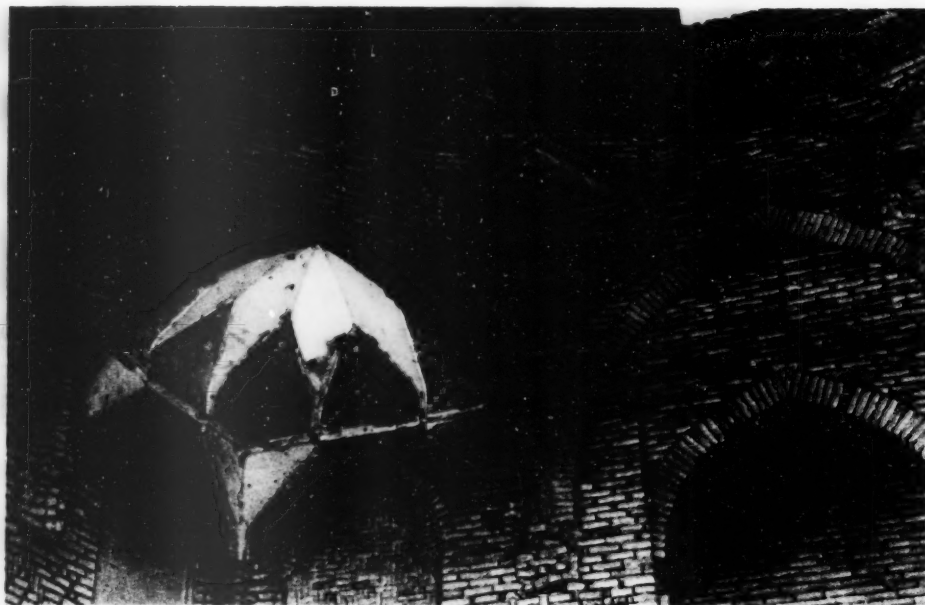


FIG. 230. KĀDĪ, PRÈS D'ISFAHĀN. LA COUPOLE DU MASDĪJID-É DJĀMĪ¹

rant le cercle de plus près que ne le fait l'octogone, diminue considérablement le porte-à-faux (fig. 226). C'est ce qu'on remarque dans la quasi-totalité des grandes coupoles seldjukides¹) ainsi qu'en de nombreux monuments de l'époque suivante.²)

En quelques grands édifices, dont le tombeau de Sultān Sandjar, à Marw³)

1. Voir le Gunbad-é Šāheb, dans le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān (*A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 288), le Gunbad-é Khākī, dans le même édifice (*idem.* t. IV, pl. 289 et 290), la grande coupole du Masdjid-é Djum'a de Ḳazwīn (*idem.* t. IV, pl. 305), celles de Gulpāyghān (*Athār-é Irān*, 1936, fig. 133), d'Ardistān (*idem.* 1936, fig. 192, et *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 320), de Zawārē (*Athār-é Irān*, 1936, fig. 198), de Burūdjird (*Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, juin 1935, p. 33, fig. 3), de la Madrasa Haidariyē, à Ḳazwīn (*A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 314), de la mosquée de Barsiān (*Ars islamica*, 1937, pl. I), etc. . . .

2. Voir le Masdjid-é Djāmi' de Warāmīn (*A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 411 A), la mosquée de Kādī, près d'Iṣfahān (fig. 230), l'un des tombeaux voisins de la porte de Kāshān, à Ḳumm (fig. 231), la mosquée d'Azadān, près d'Iṣfahān (fig. 232), Ḥusainī Haft, à Yazd (fig. 233), le tombeau de Shaikh Sa'd, à Iṣfahān (fig. 234), Ashtar-djān, etc. . . .

3. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 310.

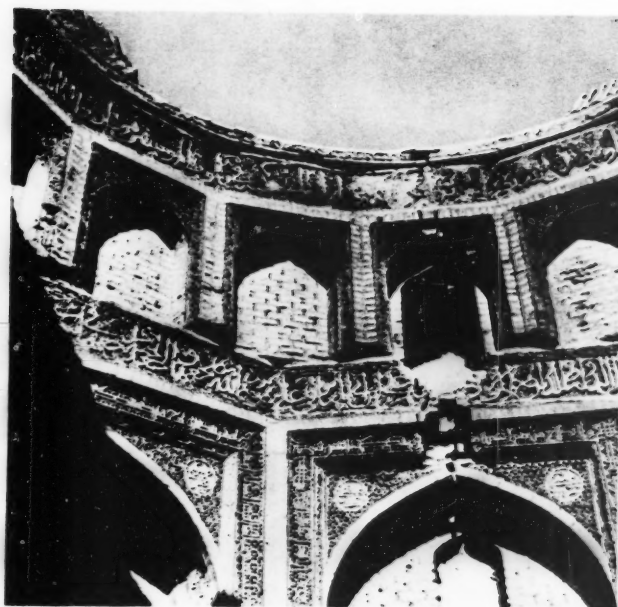


FIG. 231. KUMM. L'INTÉRIEUR DE L'UN DES TROIS TOMBEAUX VOISINS DE LA PORTE DE KĀSHĀN

et celui du Sultān Uldjāitū Khodābendē, à Sultāniyē,¹⁾ la coupole repose sur un octogone, mais les porte-à-faux sont supportés par des encorbellements en briques revêtus d'un décor en forme de stalactites. A Tūs, dans le Gunbad-é Hārūniyē,²⁾ le cadre en saillie de chacun des côtés de la construction octogonale joue, mais moins heureusement, le rôle de ces encorbellements de briques.

Bien entendu la mode s'empara de la décorative combinaison du dédouble-

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 383, et Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. t. I. pl. 57.

Le tombeau du Sultān Uldjāitū Khodābendē mesure, intérieurement, 24,40 m de diamètre. Viennent ensuite, en dimension, le sanctuaire du Masjid-é Shāh d'Iṣfahān: 22,70 m, le tombeau de Sultān Sandjar, à Marw: 17 mètres (E. Cohn-Wiener. *Turan*. p. 34), les sanctuaires du Masjid-é Djum'a de Qazwin et du Masjid-é Djum'a d'Iṣfahān, qui mesurent l'un et l'autre 15,20 m intérieurement, etc. . . .

Voici, pour comparaison, le diamètre des coupoles d'autres monuments construits en briques: Sainte-Marie des fleurs, à Florence = 42 mètres et Saint-Pierre de Rome = 40,60 m. La coupole du Panthéon de Rome et la grande salle circulaire des Thermes de Caracalla, à Rome, mesurent respectivement 44,60 m et 35 mètres. La coupole de l'Hôtel des Invalides, à Paris, construite en pierre, mesure 26 mètres de diamètre.

2. E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. fig. 26. On dit aussi Ma'mūniyē.



FIG. 232. AZADĀN, PRÈS D'ISFAHĀN. L'INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE

LES COUPOLES

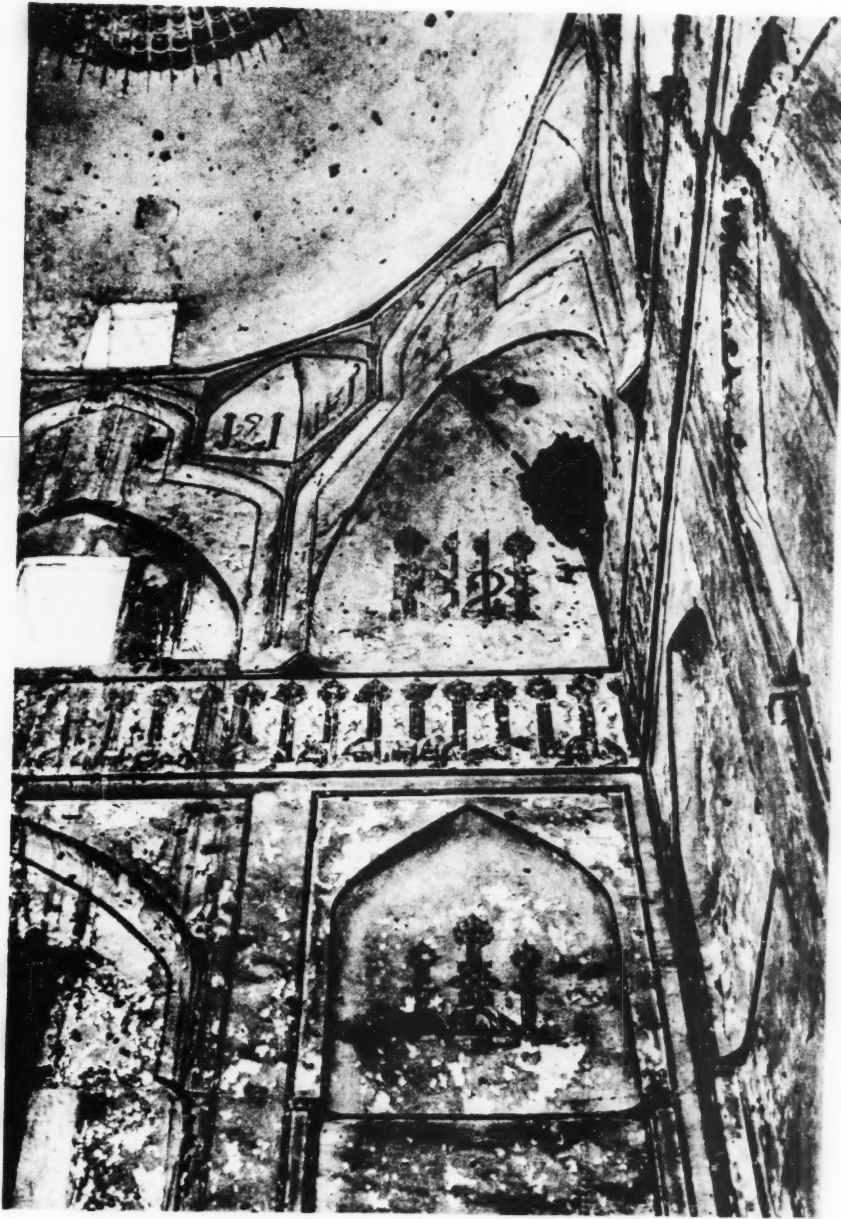


FIG. 233. YAZD. LA COUPOLE DE HUSAINI HAFT



FIG. 234. ISFAHĀN. L'INTÉRIEUR DU TOMBEAU DE SHAikh SA'D

ment des côtés de l'octogone et de petits monuments tels que l'Imāmzādè Haf-tād o dō Tān, à Sārūk (fig. 235) ou le tombeau de Djunaïd, à Tūrān Posht (fig. 213), qui n'avaient vraiment aucune raison de s'inquiéter du porte-à-faux de leur voûte, l'adoptèrent de très bonne heure.¹⁾ Des étages de niches, de plus en plus nombreuses et plus petites, devinrent de riches corniches. La coupole du petit Imāmzādè Hūd, à Dardjāzin, par exemple, repose sur une ligne de 36 niches. Tout cela n'est que décor.

En général, les plus anciennes des petites coupoles sur plan carré sont construites sur un octogone régulier constitué au moyen d'arcs d'angle, comme à Robāṭ Sharaf et à Sāngān Bālā (fig. 227 et 228), ou de toute autre combinaison de formes ayant comme principe l'encorbellement. Voici, par exemple, l'angle d'une autre salle à coupole de Robāṭ Sharaf (fig. 236) et celui de l'une des chambres d'un curieux édifice voisin de Tehrān, connu sous le nom de "Prison de

1. La coupole de Sārūk est datée de l'année 587 H. (1192) et celle de Tūrān Posht de 543 H. (1148).

LES COUPOLES

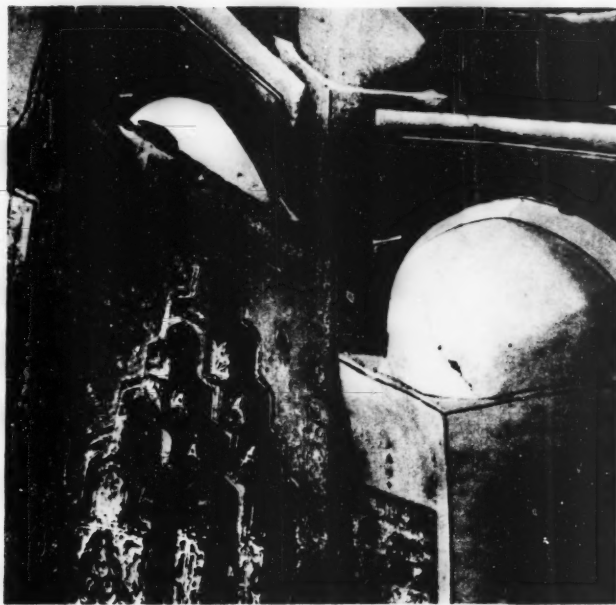


FIG. 235. SĀRŪK. L'INTÉRIEUR DE L'UNE DES COUPOLES DE L'IMĀMZĀDE
HAFTĀD-O-DŌ TĀN

Hārūn al-Rashīd" mais qui est, plus simplement, une petite forteresse seldjukide, gardienne d'un col, sur la route de Raiy (fig. 237).¹⁾

Assez tôt apparurent d'ailleurs d'autres solutions du même problème, basées sur l'emploi de nervures.²⁾ Les voûtes ainsi obtenues sont, le plus souvent, peu solides, celles du Masjdjid-é Djum'a d'Iṣfahān tout particulièrement. Il n'est guère d'années où le Service archéologique de l'Īrān n'en doive réparer ou rebâtir quelques unes, au point que nous nous demandons parfois s'il s'en trouve maintenant une seule qui date authentiquement du temps de la construction de la partie de l'édifice à laquelle elle appartient.

Elles se composent souvent d'un réseau d'arcs légers qui en détermine la

1. Voir aussi un angle du Tombeau rouge, à Marāgha, dans *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, Décembre 1937, p. 112, fig. 3, et une travée du quinconce nord du Masjdjid-é Djum'a d'Iṣfahān, dans *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 292-297.

2. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 295-304, 325-328.

LES COUPOLES

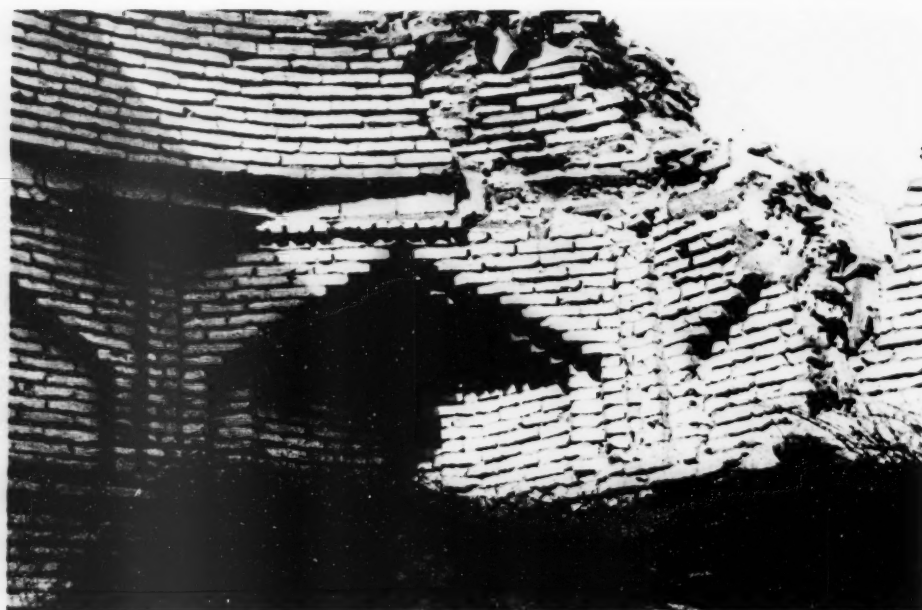


FIG. 236. ROBĀṬ SHARAF. (KHORĀSĀN). L'ANGLE D'UNE SALLE À COUPOLE

forme et d'un remplissage en briques, à plat ou non, collé aux arcs. Alors que dans notre architecture du Moyen-âge les remplissages sont des voûtes relativement épaisses portées par les nervures, ils ne sont ici maintenus en place que par la vertu d'un mortier de plâtre. Il n'y a aucune raison pour que de telles constructions subsistent bien longtemps, et en effet, mais moins tôt qu'on ne pourrait le croire, cela finit par se résoudre en un petit tas de gravois sur le sol. Cependant ces voûtes si mal bâties¹⁾ témoignent des réelles qualités d'ingéniosité de leurs architectes. On dirait que les constructeurs d'alors, les successeurs de ceux qui édifièrent sur des soubassements de terre crue l'énorme *Khānèkāh* d'"Alā' al-Dawlè de Semnān (fig. 238), la lourde coupole du soi-disant tombeau de Ṭā'ūs, à Abarķūh,²⁾ le minaret du Masdjid-é Djāmi' d'Abarķūh³⁾ et beaucoup d'autres monuments de l'époque mongole, se sont totalement désinté-

1. Voyez, par exemple, celles que représentent les planches 298 B et 303 B du *Survey of Persian Art*. t. IV.

2. Voir *Athār-é Irān*. 1936. fig. 42.

3. *idem*. 1936. fig. 38.

LES COUPOLES

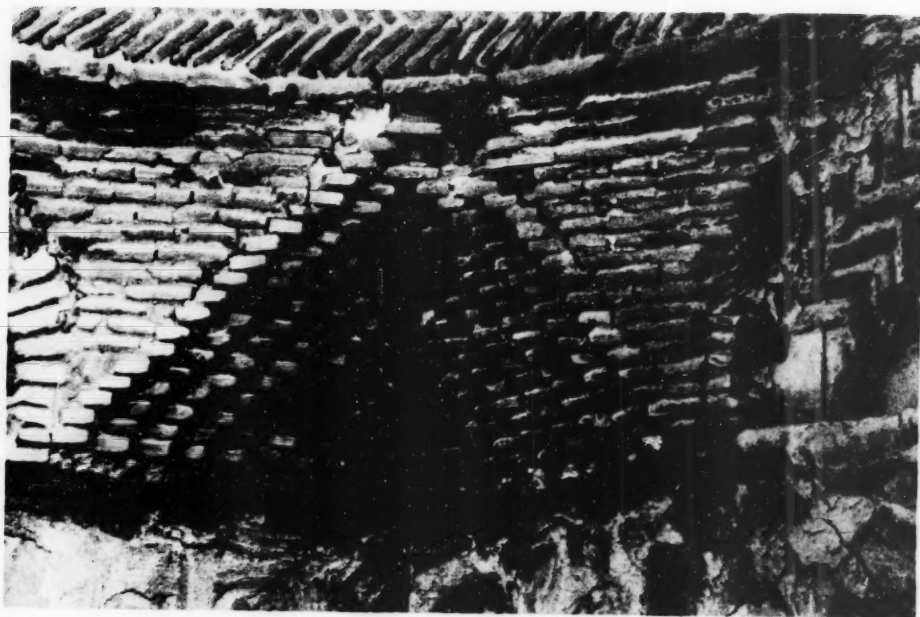


FIG. 237. L'ANGLE D'UNE SALLE À COUPOLE DU MONUMENT APPELÉ
"PRISON DE HĀRŪN AL-RASHĪD", PRÈS DE RAIY

ressés du côté construction de l'architecture pour ne la concevoir que du point de vue décoratif.

Pourtant le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān possède des constructions de l'époque muzaffaride, la madrasa de Ḳuṭb al-Dīn Shāh Maḥmūd, par exemple, dûment datée de l'année 768 H. (1366), qui sont de bonne exécution (fig. 239). C'est donc que les maçons des quinconces muzaffarides se sont surtout préoccupés d'y multiplier des tours d'adresse. Ils se plurent évidemment à figurer ces petites voûtes dans l'espace au moyen de légères nervures, faciles à construire et peu coûteuses, que l'architecture iranienne utilise, comme nous l'avons vu, depuis l'époque sasanide. Je crois que l'on peut se les représenter luttant d'habileté et d'ingéniosité, montant rapidement les espèces de cages qu'ils avaient imaginées, les détruisant, les modifiant sans peine, puis, lorsqu'ils s'en trouvaient satisfaits, abandonnant à leurs aides le soin d'exécuter les remplissages, et passant à d'autres, différentes. Il est certain que, mieux construites, ces petites



FIG. 238. LA KHĀNÈḲĀH D'ALĀ' AL-DAWLĒ, PRÈS DE SEMNĀN

voûtes auraient pu nous parvenir à peu près intactes, puisqu'il s'en trouve, à Ardistān par exemple, qui datent authentiquement de l'année 553 H. (1158-9) (fig. 240), mais il n'en reste pas moins qu'en raison même de leur exécution désordonnée, ces voûtes, composées de panneaux indépendants les uns des autres, mal collés à de trop frêles nervures qui se brisent ou se déforment, tiennent plutôt du décor que de la véritable construction.

Cette technique, jadis employée à cause de sa commodité, d'ailleurs plus rationnellement, mais dont j'ai déjà signalé le défaut d'homogénéité à Neisar, n'a ici d'autre qualité que de permettre d'obtenir une infinie variété d'effets. Ces voûtes nervées sont des coupoles, des voûtes d'arête, en arcs de cloître, mais la plupart sont de forme indéfinissable. Les coupoles sont évidemment les plus simples et les plus semblables entre elles, leurs différences ne se trouvant guère que dans l'appareillage varié des briques du remplissage.

Cependant l'Īrān n'a pas uniquement construit de cette façon les petites coupoles qu'il a directement installées sur un carré sans l'intermédiaire d'un octo-

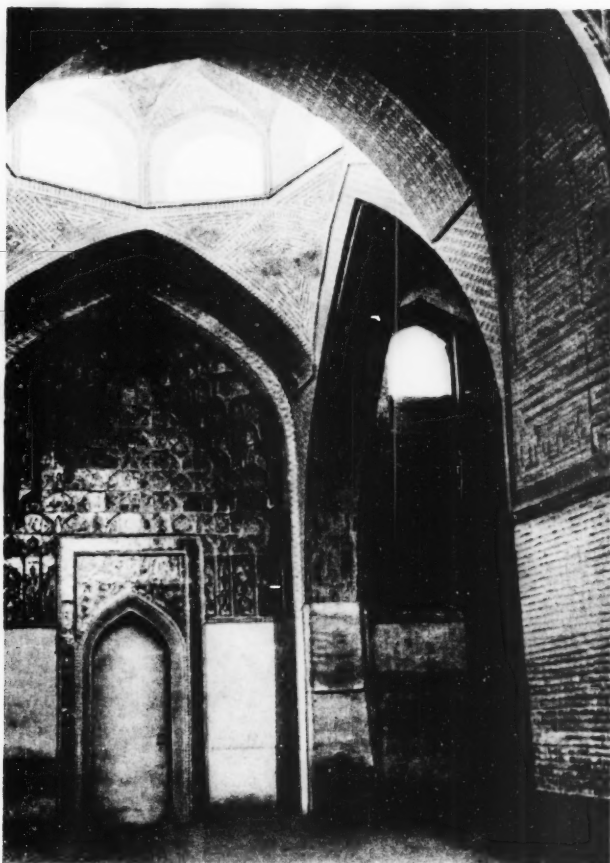


FIG. 239. ISFAHĀN. MASJID-É DJUM'A. LA MADRASA DE KUTB AL-DĪN SHĀH MAḤMŪD, APRÈS SA RESTAURATION

gone. Il a réalisé de diverses manières, plus ou moins ingénieuses, et sans l'aide de nervures, les voûtes que les photographies ci-jointes représentent (fig. 241-244).¹⁾ Les plus fréquemment rencontrées sont celles dont les figures 241 et 242 expliquent suffisamment la construction, mais la plus intéressante me paraît être celle que j'ai examinée dans un caravansérail du *Khorāsān* (fig. 243 et 244).

1. Voir aussi celles dont j'ai parlé précédemment à propos de l'architecture paysanne de l'Irān.

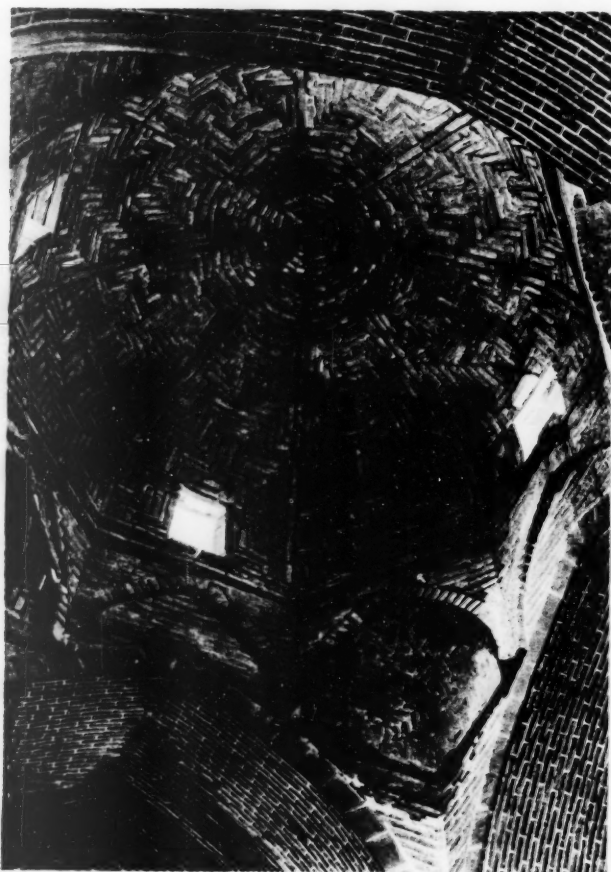


FIG. 240. ARDISTĀN. MASDĪD-É DJĀMI'. L'UNE DES QUATRE PETITES COUPOLES VOISINES DU SANCTUAIRE

Ma misérable photographie de l'intrados (fig. 243) n'en donne qu'une idée insuffisante, mais les voûtes des caravansérails sont généralement couvertes d'une telle croûte de suie que je n'ai pu en obtenir une meilleure. Telle qu'elle est, cependant, on y remarque plusieurs rangées de briques longeant l'un des arcs limitant l'espace à couvrir, c'est à dire le principe même de cette voûte. On installe une première tranche le long de chacun des quatre arcs, puis on construit une autre tranche s'appuyant à la première, puis une troisième, etc. . . jusqu'à

LES COUPOLES

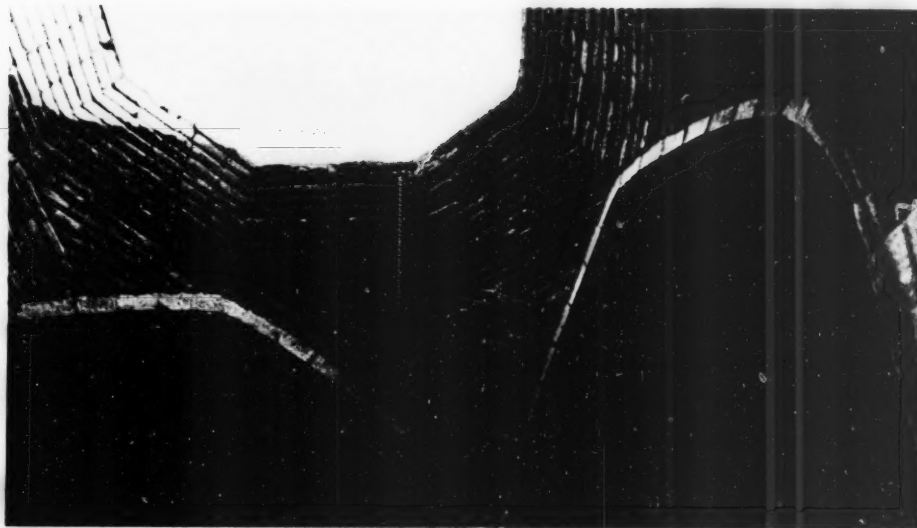


FIG. 241. ISFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. VOÛTE VOISINE DU GUNBAD-É KHĀKI

ce que la voûte soit fermée. Selon que les tranches qui longent les arcs s'appuient à un sommier plus ou moins incliné, la voûte est tout naturellement plus ou moins bombée. Le maçon, parfaitement guidé par les arcs, bâtit ainsi, dans le vide et sans gabarit, le plus facilement du monde et le plus sûrement.¹⁾

L'Irān moderne sait aussi exécuter, même dans l'architecture paysanne, de très correctes coupoles sur pendentifs classiques.²⁾ Il apprit à les tourner si aisément qu'à Dāmghān, par exemple, lorsqu'il s'est agi de réparer et de reconstruire en partie les berceaux du Tāri Khānè, il parut plus simple aux maçons de l'endroit d'exécuter des coupoles sur pendentifs.³⁾

A l'époque safawide apparaît, avec l'emploi généralisé du décor émaillé, une nouvelle solution du problème qui nous intéresse en ce moment, celui du passage du plan carré au plan circulaire de la coupole. Elle est à la fois plus simple

1. Choisy signale une voûte à peu près semblable dans l'architecture du Bas-Empire. Voir *Histoire de l'architecture*. t. II. p. 9. fig. 5-6.

2. Voir *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 304 B.

3. *idem*. t. IV. pl. 258. Voir aussi A. Godard. Le Tāri Khānè de Dāmghān, dans *Gazette des Beaux-Arts*. Décembre 1934. C'est Shaikh Mirzā Agha 'Ālemī, pish-nāmāz de la mosquée, qui fit exécuter, il y a une trentaine d'années, les étranges réparations en question.



FIG. 242. IŞFAHĀN. MASDĪD-É DĪUM'A. VOÛTE VOISINE DU GUNBAD-É KHĀKI

et plus savante que les précédentes. Plus exactement, elle est plus simple et paraît plus savante.

Dans les grands édifices de ce temps, Masdjid-é Shaikh Luţfallāh, Masdjid-é Shāh, Madrasa Māder-é Shāh d'Işfahān, la coupole repose sur un haut tambour cylindrique tangent au sommet des quatre arcs d'angle et des quatre arcs de même dimension, plus décoratifs qu'utiles, que justifient les niches peu profondes ménagées sur les axes de ces monuments. Comment les constructeurs évitèrent-ils les porte-à-faux, ces porte-à faux qui brimèrent et, pour ainsi dire, déterminèrent l'architecture intérieure des grandes salles à coupole seldjukides et mongoles? Ils s'en tirèrent aisément, par encorbellement des lits de briques dans les triangles situés entre les arcs et par gauchissement, de la même façon que l'on opérait à l'époque sasanide.

A la vérité, l'Irān islamique n'avait jamais abandonné ce procédé de construction: je l'ai dit à propos de l'architecture paysanne. Dans l'architecture monumentale elle-même, c'est bien souvent qu'on le retrouve sous le parement des murs.

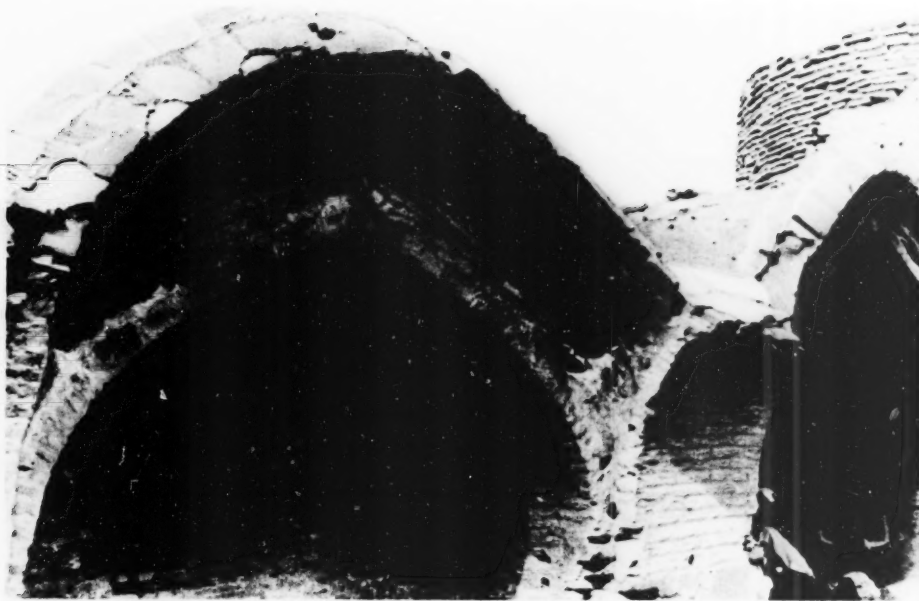


FIG. 243. VOÛTE DU ROBAT AL-ḤAḤḤ, PRÈS D'ABBĀSĀBĀD (KHORĀSĀN)

Voyez, par exemple, comment, dans le Masjdīd-é Djum'a de Warāmīn, un iwān rectangulaire se couvre d'une demi-coupole (fig. 245).¹⁾ Voyez à Shīrāz, dans le soi-disant Tombeau d'Ābesh Khātūn,²⁾ comment est truqué le lourd encorbellement sur lequel repose la coupole de ce monument.³⁾ A Tabrīz, dans

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 411 B.

2. Ābesh Khātūn, princesse salghuride, fille de Turkan Khātūn, règne nominalement sur le Fārs pendant vingt ans. Un an après son accession au trône des Atabeks du Fārs, elle épousa en effet Mangū-Timūr, fils de Hūlāgū, et depuis lors vécut à Tabrīz où elle mourut en l'année 686 H. (1287), c'est à dire à une date qui ne correspond guère au style de notre monument. Il est, en outre, bien peu probable que l'on ait rapporté son corps à Shīrāz.

Le tombeau en question est, plus probablement, celui de sa fille, la princesse Kurduđjīn, qui épousa Siyurghatmish, gouverneur du Kermān, continua d'administrer cette province après la mort de son mari, par la permission de Bāidū Khān, puis fut nommée gouverneur du Fārs par le Sultān Abū Sa'id. Elle fut un grand constructeur et, pendant son gouvernement, Shīrāz, selon Waṣṣāf, devint une cité magnifique. Elle vivait encore en 728 H. (1327).

Le tombeau dit d'Ābesh Khātūn serait donc celui de la princesse Kurduđjīn, fille d'Ābesh Khātūn, elle-même fille de l'Atābek Sa'd b. Abū-Bakr.

3. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 412 D.

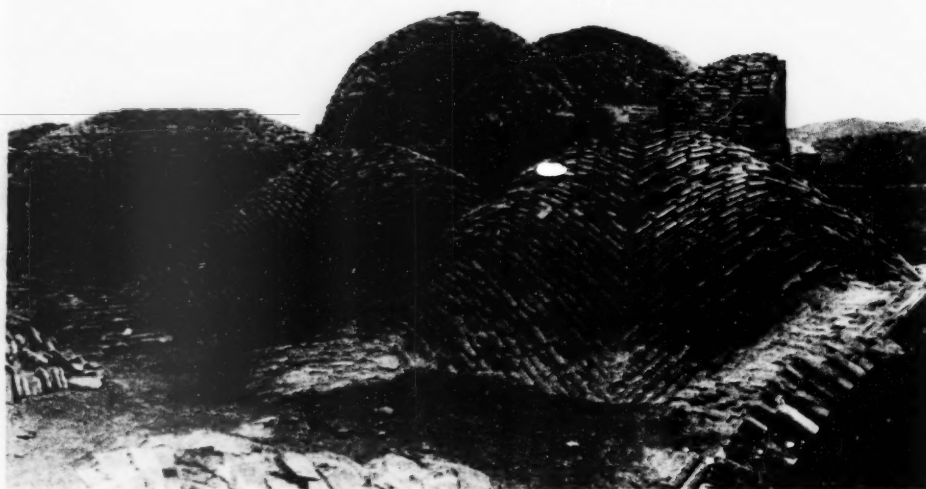


FIG. 244. VOÛTE DU ROBAT AL-HAKK, PRÈS D'ABBASABAD (KHORĀSĀN)

la mosquée bleue, datée de l'année 870 H. (1465), un peu antérieure, par conséquent, à l'époque safawide, le tambour qui porte la coupole étant tangent à l'octogone circonscrit (fig. 246¹), les porte-à-faux sont supprimés, comme dans les monuments sasanides, au moyen d'un encorbellement et d'arcs d'angle gauches. L'architecture iranienne d'alors n'admettait cependant pas plus, et moins encore qu'au début de l'Islam, l'imprécision et, souvent, la lourdeur d'un tel raccordement. Les architectes safawides, conscients de ce défaut, dessinèrent donc sur le revêtement émaillé de leurs encorbellements de fausses nervures qui suffirent à limiter et à justifier les courbes nerveuses et indépendantes du tambour qu'ils eurent ainsi la possibilité d'imposer à la surface des écoinçons. L'impression produite est satisfaisante en ce sens que, par ce camouflage astucieux de la véritable construction, la difficulté que je viens de signaler se trouve tournée.²) Mais ce n'est qu'un trompe l'œil.

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 452.

2. *idem*. t. IV. pl. 485 et 506.

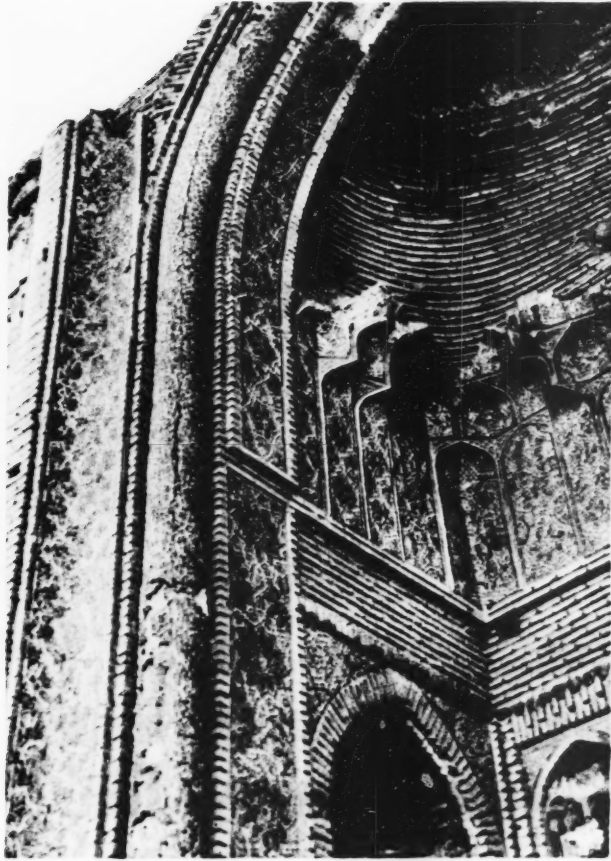


FIG. 245. WARĀMĪN. MASDĪD-É DJUM'A. LES STALACTITES DU PORTAIL D'ENTRÉE

Nous voilà loin de la pureté et de la franchise des solutions architecturales de l'époque seldjukide. L'architecture safawide s'est vêtue d'un bel habit sous lequel le corps de l'édifice a disparu tout entier. Et cela est d'autant plus dommage que le décor finit par intéresser seul le constructeur et que l'on ne se soucia plus guère de ce qu'on ne voyait pas. Non seulement les fondations devinrent insuffisantes,¹⁾ non seulement il fallut ravauder sans cesse le bel habit

1. *Athūr-e Īrān*, 1937, p. 115.



FIG. 246. TABRIZ. MOSQUÉE BLEUE. LE DÉPART DE LA COUPOLE PRINCIPALE

d'émail, si coûteux que l'on dut renoncer à l'exécuter en mosaïque et se contenter de précaires carreaux de faïence, mais des essaims entiers de stalactites, pendus au moyen de cordes aux véritables voûtes, s'écroulèrent, comme il arriva dans l'un des grands iwans de la vieille mosquée d'Işfahān,¹⁾ des voûtes s'effondrèrent parce qu'elles n'étaient que de fausses voûtes, portées par des poutres de bois qui furent mangées par les termites, comme il est arrivé, il y a quelques années, à Işfahān également, dans le Tombeau de Hārūn Wilāyet. Il est à peu près impossible de savoir, à première vue, comment est réellement construit un monument de cette époque.

Les fausses nervures safawides connurent le plus vif succès. D'abord destinées, comme nous venons de le voir, à cacher le défaut d'un système de cons-

1. *Āthār-e Irān*. 1936. fig. 175. Ces stalactites ont été reconstruites en 1943-4 par le Service archéologique.

LES COUPOLES

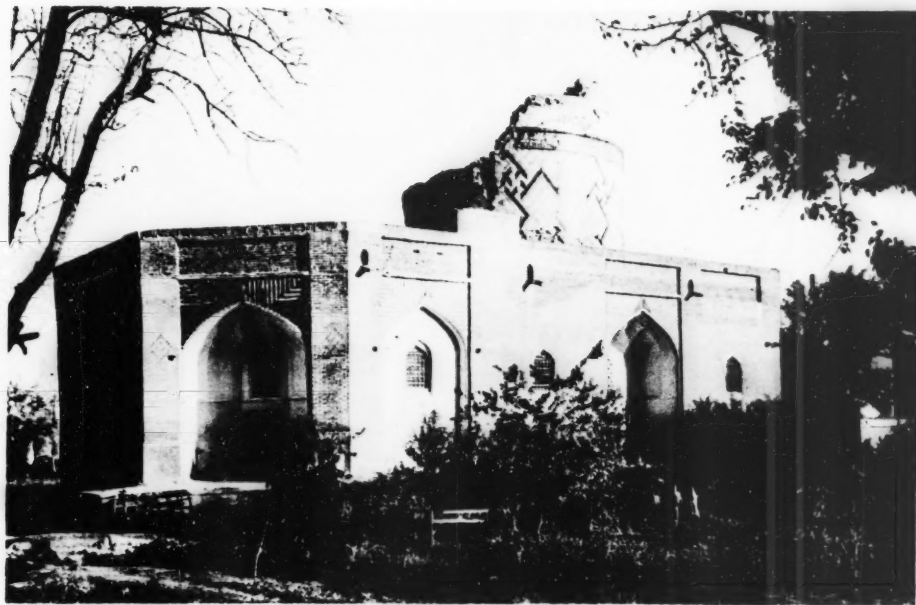


FIG. 247. GULKHURĀN, PRÈS D'ARDABĪL. LE TOMBEAU DE SHAIKH DIABRĀ'IL

truction, ou, très heureusement, à préciser un parti décoratif,¹⁾ elles servirent ensuite, construites ou simplement peintes, et de plus en plus jusqu'à nos jours, à limiter les plans et les motifs d'un décor toujours plus compliqué.²⁾ On est allé, dans ce sens, jusqu'à l'abus, jusqu'à l'outrance, et je pense que c'est pour cette raison que l'architecture moderne, dite internationale, eut tant de vogue en Īrān durant les vingt dernières années. Ainsi d'ailleurs en va-t-il généralement de l'art de construire, dans tous les temps et dans tous les pays du monde: il oscille sans cesse du constructif au décoratif, puis du décoratif au constructif et ainsi de suite, passant chaque fois par une crise déterminant le mouvement contraire, excès de décor, ou nudité.

Examinons maintenant comment les grands édifices de l'Īrān musulman passent, extérieurement, du plan carré de leur base au plan circulaire de la coupole.

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 469.

2. idem. t. IV. pl. 498. Ce vestibule n'a d'ailleurs pas été "réparé", mais construit en 1934.

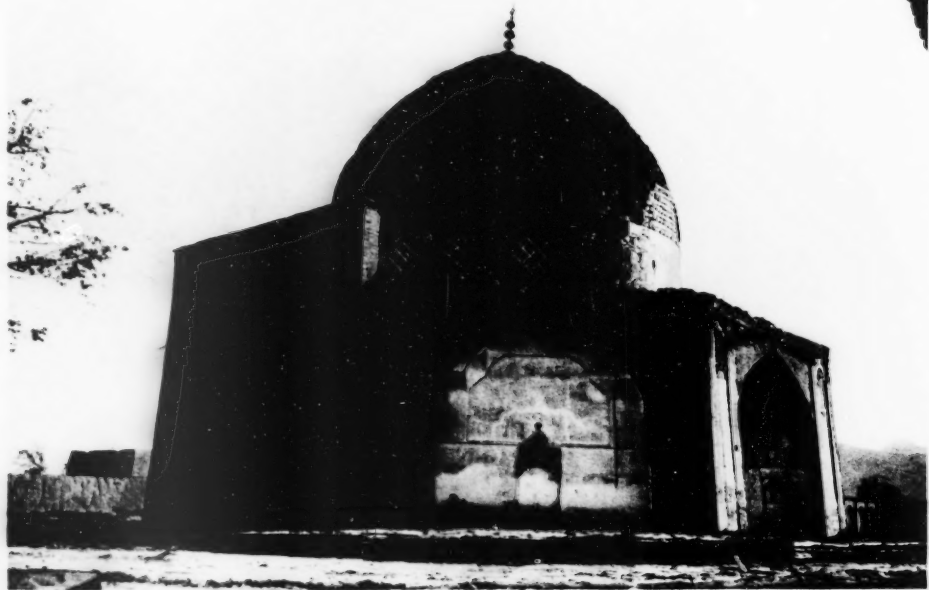


FIG. 248. GULPĀYGĀN. L'IMĀMZĀDE HIFDĀ TĀN

Ce passage qui s'effectue, intérieurement, par l'intermédiaire de l'ocotogone, visible ou camouflé, doit normalement s'exprimer à l'extérieur. Et c'est ce qui se produit en effet, mais pas toujours.

Il est évident que lorsque la coupole se trouve, dès son origine, incorporée à d'autres bâtiments, la question ne se pose pas. L'édifice à coupole, carré en bas, sort des toitures qui l'entourent sous la forme d'un prisme ou d'un cylindre surmonté d'une coupole. Ainsi en est-il, par exemple, à Darb-é Imām, à Iṣfahān,¹⁾ au tombeau de Shaiḵh Djabrā'il, à Gulkhurān, près d'Ardabil (fig. 247), à Ḳadam-Gāh, près de Nishāpūr,²⁾ au tombeau de Khwādjē Rabi', près de Meshhed,³⁾ à la Madrasa Dō Dār, à Meshhed (fig. 261), à l'Imāmzādē Hifdā Tān, à Gulpāygān (fig. 248), etc. . . . et même, en raison de l'épaisseur considé-

1. *Athār-é Irān*, 1937, fig. 18.

2. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 488.

3. *idem.* t. IV, pl. 487.

LES COUPOLES

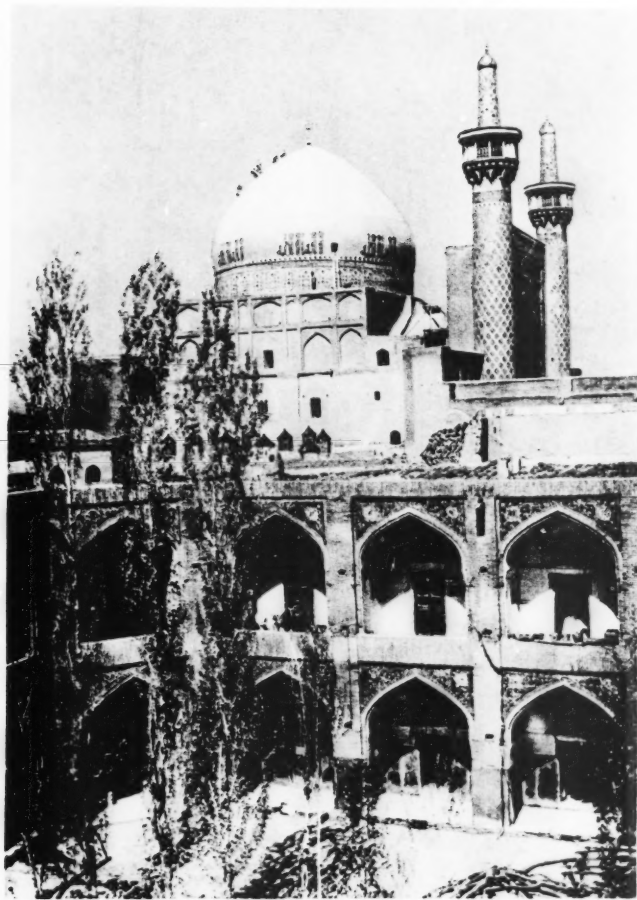


FIG. 249. MESHHEH. LA MOSQUÉE DE GAWHAR SHĀD

nable des murs, au tombeau de Bābā Rukn-al Dīn, à Iṣfahān') et au Masdjīd-é Gawhar Shād, à Meshhed (fig. 249).

Il s'agit donc surtout, ici, des édifices à coupole isolés.

Dans le plus ancien exemple connu, le tombeau d'Ismā'il le Samanide,¹) la

1. *Athār-é Irān*. 1937. fig. 45-47.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 264, et *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Décembre 1936. p. 198. fig. 1; p. 199. fig. 3; p. 203. fig. 7.

LES COUPOLES

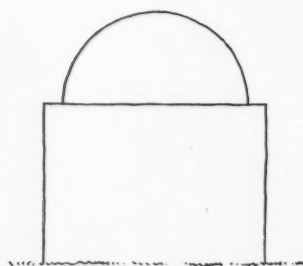


FIG. 250. BUKHĀRĀ. SCHÉMA DU
TOMBEAU D'ISMĀ'IL LE
SAMANIDE

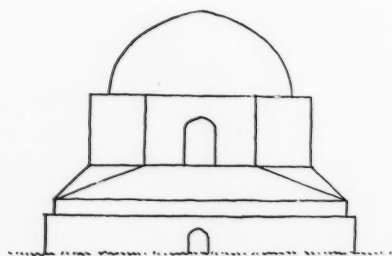


FIG. 251. SANGBAST (KHORĀSĀN).
SCHÉMA DU TOMBEAU DIT
D'ARSLĀN DJĀDHIB

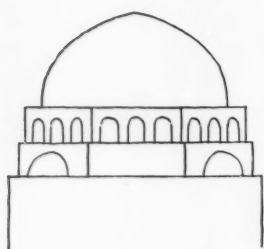


FIG. 253. YAZD. SCHÉMA DE
L'IMĀMZĀDE DAWĀZDA IMĀM

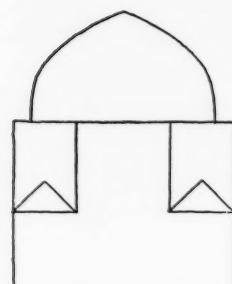


FIG. 254. GULPĀYGĀN. MASDĪD-É
DJĀMI'. SCHÉMA DE LA COUPOLE
SELDJUKIDE

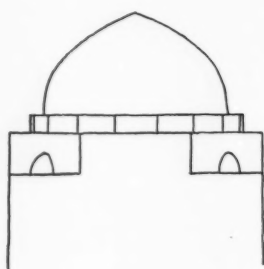


FIG. 255. IŞFAHĀN. MASDĪD-É
DJUM'A. SCHÉMA DU
GUNBAD-É ŞĀHEB

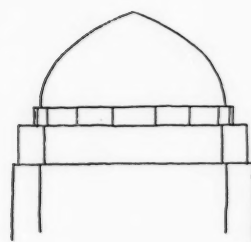


FIG. 257. RIḌĀIYĒ (AUTREFOIS
URMĪYĒ). SCHÉMA DE LA COUPOLE
DU MASDĪD-É DJĀMI'

LES COUPOLES



FIG. 252. SANGBAST (KHORĀSĀN). LE TOMBEAU DIT D'ARSLĀN DĪĀDHIB

coupole repose, extérieurement, sur le soubassement cubique, sans intermédiaire d'aucune sorte (fig. 250). L'aspect général du monument est lourd.

Dans le tombeau de Sangbast (fig. 251 et 252), la coupole repose sur un étage dont le périmètre extérieur n'est pas un octogone mais un carré à pans coupés. Cet étage s'appuie, par l'intermédiaire d'un haut glacis, sur un large socle carré de peu de hauteur qui repose lui-même sur une base carrée. L'aspect de l'édifice est encore lourd, peu représentatif de l'intérieur.

Mais dès l'année 429 H. (1037), le monument de Yazd que l'on appelle "Dawāzda Imām" adopte une élégante solution qui serre de si près le dispositif intérieur qu'elle fixe immédiatement l'architecture extérieure de ce genre d'édifices¹) (fig. 253). Sur la partie inférieure du monument, actuellement enlaidie par les vestiges de constructions ultérieures qui y restent attachés, s'élève un étage octogonal contre lequel s'appuient des demi-coupoles qui sont l'extra-

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 273.

LES COUPOLES

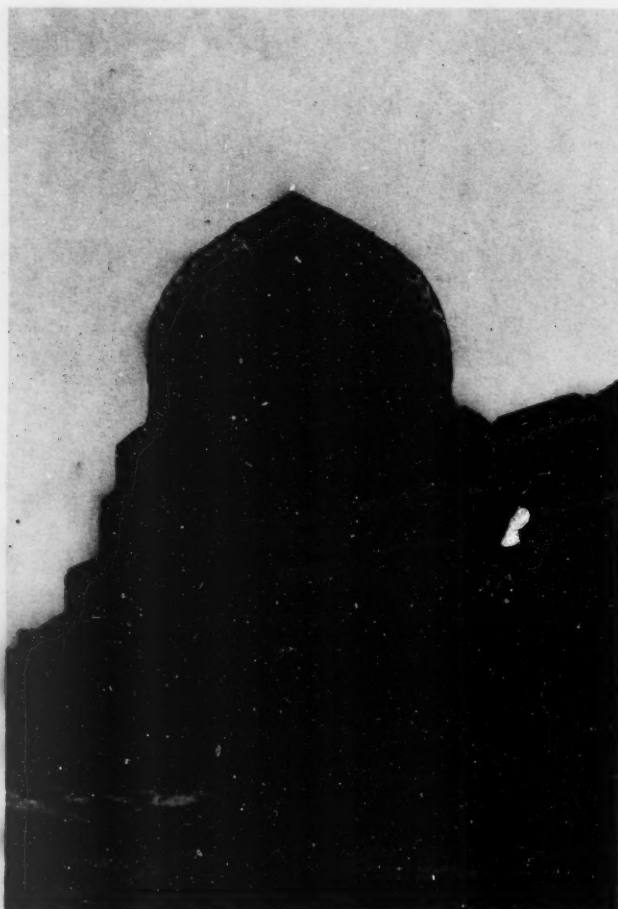


FIG. 256. SĀWÈ. MASĠĠID-É DJUM'A

dos des niches d'angles. Un autre étage octogonal, plus petit et sensiblement en retrait par rapport au premier, vient ensuite, puis la coupole. Les faces de l'étage octogonal supérieur sont ornées de niches plates, à raison de trois niches par face.

La plupart des grands édifices seldjukides, les kiosques des anciennes mosquées tout particulièrement, adoptèrent sans hésitation le principe de cette élévation extérieure, mais plus ou moins complètement et plus ou moins heureusement.

A Kāzwin,¹⁾ à Gulpāygān,²⁾ à Burudjird,³⁾ l'étage octogonal s'amortit sur la base carrée au moyen de demi-pyramides d'angle qui dissimulent la saillie des niches d'angle. Le second étage octogonal n'existe pas (fig. 254).

La plus vaste des deux coupoles seldjukides de la vieille mosquée d'Iṣfahān, Gunbad-é Šāheb, repose sur un petit étage à 16 côtés qui repose lui-même sur un étage à 8 côtés construit sur le plan carré de la salle (fig. 255). Pas de demi-pyramides de raccordement, mais on voit apparaître, appuyée aux faces diagonales de l'étage octogonal, la partie supérieure de l'extrados des niches d'angle (fig. 221). Dans la même mosquée, le Gunbad-é Khākī, autrefois isolé, est maintenant si engoncé dans les constructions postérieures que l'on voit seulement émerger une petite partie de son soubassement carré surmontée d'un haut étage octogonal contre lequel s'appuient les niches d'angle et sur lequel repose la coupole (fig. 222).

A Ardistān⁴⁾ et à Barsiān,⁵⁾ soubassement carré, étage octogonal auquel s'appuient les niches d'angle, et coupole.

A Sāwè (fig. 256), la coupole et son tambour cylindrique reposent sur un étage octogonal construit sur le plan carré. De vastes niches plates, en partie occupées par l'extrados des niches d'angle, s'ouvrent sur les faces diagonales de l'étage octogonal.

Dans le Masdjid-é Djāmi' de Zawārè, dont le sanctuaire ne mesure intérieurement que 7,45 m de côtés et dont les murs sont relativement très épais, la coupole coiffe un étage octogonal qui repose sur le plan carré de base sans accompagnement de demi-pyramides ou de demi-coupoles de raccordement (fig. 224). Les niches d'angle sont en effet entièrement comprises dans l'épaisseur des murs.

Le kiosque de Riḍāiyè,⁶⁾ au dessus des constructions qui l'entourent maintenant, apparaît comme un édifice carré à petits pans coupés surmonté d'un étage légèrement en retrait, également carré et à pans coupés, puis d'un étage bas à 16 côtés qui porte la coupole (fig. 257).

1. *Atthār-é Irān*. 1936. fig. 135.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 277 A.

3. *idem*. t. IV. pl. 276 A.

4. *idem*. t. IV. pl. 278 et 279.

5. *Ars islamica*. 1937. p. 9. fig. 2 et 3.

6. *A Survey of Persian Art*. t. II. fig. 377 et 378.

LES COUPOLES

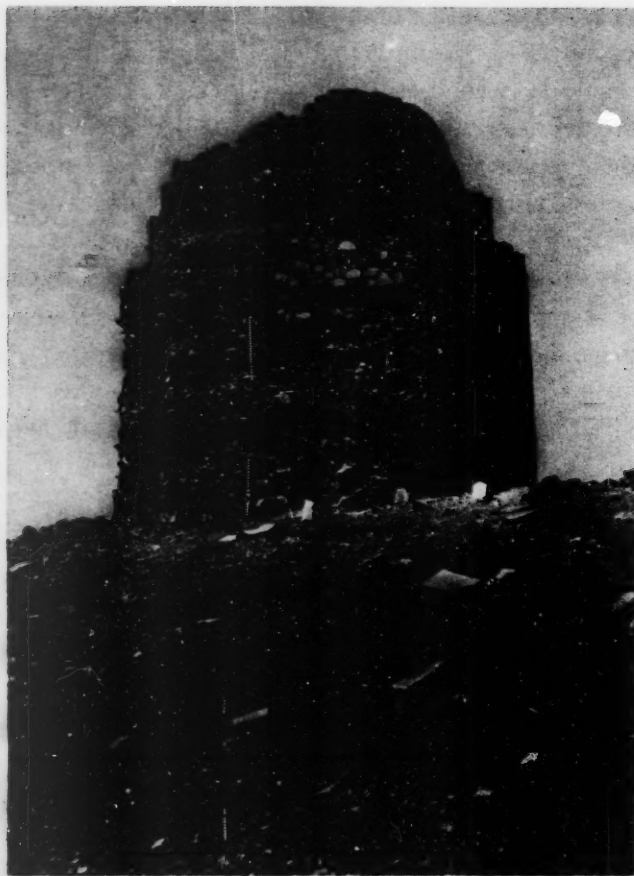


FIG. 258. TÜRĀN POSHT (KHORĀSĀN). LE TOMBEAU DE SHAIKH DJUNAID

Le tombeau de Sultān Sandjar, à Marw,¹⁾ possède bien un étage octogonal, construit sur la salle carrée, mais pour ainsi dire caché par la galerie décorative sur laquelle ouvrent les fenêtres d'angle dont j'ai parlé précédemment. Sur l'étage octogonal se trouvent un étage circulaire orné d'arcatures très saillantes puis la coupole.

Hārūniyè de Tūs,²⁾ de la même veine que le monument précédent mais moins

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 282.

2. *idem*. t. IV. pl. 380.

LES COUPOLES

monumental, possède un étage octogonal caché par des salles d'angle qui rétablissent, à leur niveau, le plan carré de la base. Ensuite, un étage à 16 côtés, puis la coupole.

Sur un socle octogonal, la *Djabāliyyè* de Kermān¹⁾ présente un étage à 16 côtés puis, en retrait, un étage à 8 côtés ornés de pilastres, puis la coupole.

D'autres édifices de l'époque seldjukide, mais plus petits, entre autres l'*Imām-zādè Shāhzādè Husain* et *Ibrāhīm*, à *Shahrestān*,²⁾ le tombeau de *Shaikh Djunaïd*, à *Tūrān Posht* (fig. 258), *Gunbad-é 'Alī*, à *Abarķūh*,³⁾ apparaissent sous la forme de constructions octogonales sur lesquelles repose une coupole, par l'intermédiaire ou sans l'intermédiaire d'un petit étage de raccordement ou d'une corniche décorative.

A l'époque mongole, la mosquée à quatre iwans ayant définitivement supplanté la mosquée-kiosque, les grands édifices à coupole isolés sont rares. Cependant le sanctuaire des grandes mosquées de ce temps est généralement à ce point surélevé par rapport aux bâtiments qui l'entourent, que le problème en question reste le même. Voyez, par exemple, le *Masdjid-é Djum'a* de *Warāmīn* (fig. 259).⁴⁾ Comme à l'époque seldjukide, le socle carré de la base porte un étage octogonal flanqué de demi-pyramides sur les angles du carré et surmonté de la coupole.

A *Qal'è Māshīz*, près de Kermān, le tombeau de *Pīr-é Jāsus*⁵⁾ est construit de la même façon, moins les demi-pyramides d'angle. La mosquée de *Kādī*, près d'*Iṣfahān*,⁶⁾ également. Etc. . . .

C'est peut-être dans la *Khānèkāh* d'*'Alā al-Dawlè*, près de *Semnān* (fig. 238), que fut résolu le plus franchement et le plus complètement le problème du passage du plan carré au plan circulaire par le moyen de formes intermédiaires se dédoublant l'une l'autre. A l'extérieur, le plan carré de la salle centrale de ce monument devient en effet, au dessus des bâtiments qui l'entourent, un polygone à 8 côtés, puis un polygone à 16 côtés, puis le tambour cylindrique qui porte la coupole. Les divers étages sont nettement accusés et je pense qu'à côté

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 281.

2. *idem.* t. IV. pl. 334 A.

3. *Athār-é Irān*. 1936. fig. 32.

4. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 405.

5. *idem.* t. IV. pl. 334 B.

6. *idem.* t. IV. pl. 404 A.

LES COUPOLES



FIG. 259. WARĀMĪN. L'ARRIÈRE DU MASJID-É DJUM'A

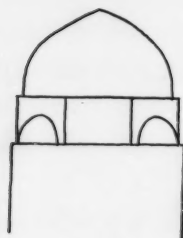


FIG. 260. ABAKŪH. SCHÉMA DU SOI-DISANT
TOMBEAU DE TĀ'ŪS

LES COUPOLES

de Dawāzda Imām de Yazd, qui fixa le principe, ou du moins le fixe pour nous, la *Khānēkāh* de Semnān peut être considérée comme l'exemple le plus caractéristique de ce type d'édifices. Je pense même qu'avec ses vastes baies d'angle, qui marquent si nettement le système constructif, et sa double coupole, qui le silhouette si haut dans le ciel dès avant l'époque safawide, ce monument est l'un des plus intéressants de l'Irān. Malheureusement il repose sur un étage entièrement construit en terre crue et se trouve, en conséquence, en grand danger de disparaître.

Les édifices à coupole isolés de l'époque mongole sont en général des tombeaux. L'un d'eux, le soi-disant tombeau de Ṭā'ūs, à Abarkūh,¹⁾ se composait extérieurement d'un très haut socle carré surmonté d'un étage octogonal qui portait la coupole. Sur les faces diagonales de l'étage octogonal s'appuyaient les niches d'angle (fig. 260). D'autres ont des formes plus trapues mais sont composés de la même façon, par exemple le tombeau voisin de Dīdārm que Diez appelle "Hadschimasiah".²⁾

Dans certains des plus grands édifices octogonaux de l'époque mongole, tel le tombeau de Shāhzādē Ibrāhīm, à Kumm,³⁾ la coupole est portée par un petit étage intermédiaire à 16 côtés. C'est la solution de l'époque précédente. Cependant l'immense mausolée de Sulṭān Uldjāitū Khodābendē, à Sulṭāniyē,⁴⁾ se présente un peu différemment. Sur la plateforme supérieure de l'édifice, s'élève, sans intermédiaire d'aucune sorte, le tambour et la coupole. Des colonnes décoratives ornent les angles de l'octogone.

Les petits monuments octogonaux du même temps, par exemple le tombeau de Čelebī Oghlū, à Sulṭāniyē⁵⁾ et l'Imāmzādē Dja'far, à Isfahān,⁶⁾ dressent généralement leur coupole sur l'octogone avec ou sans l'intermédiaire d'un tambour cylindrique.

Ainsi donc, à la fin de l'époque mongole, le sanctuaire du Masdjid-é Djum'a

1. Comme un grand nombre des monuments de l'époque mongole, cet édifice était entièrement construit en terre crue, sauf les arcs qui portaient la coupole sur les angles. Les figures 42 et 43 de *Athār-é Irān*, 1936, montrent qu'il n'était déjà plus qu'une ruine en 1936. D'autres éboulements s'étant produits en 1939, le Service archéologique de l'Irān s'est trouvé dans l'obligation de faire abattre ce qui en restait.

2. E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. p. 15. fig. 4.

3. *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Juin 1935. p. 37. fig. 3.

4. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 381.

5. *idem*. t. IV. pl. 354 A.

6. *idem*. t. IV. pl. 354 B.

LES COUPOLES

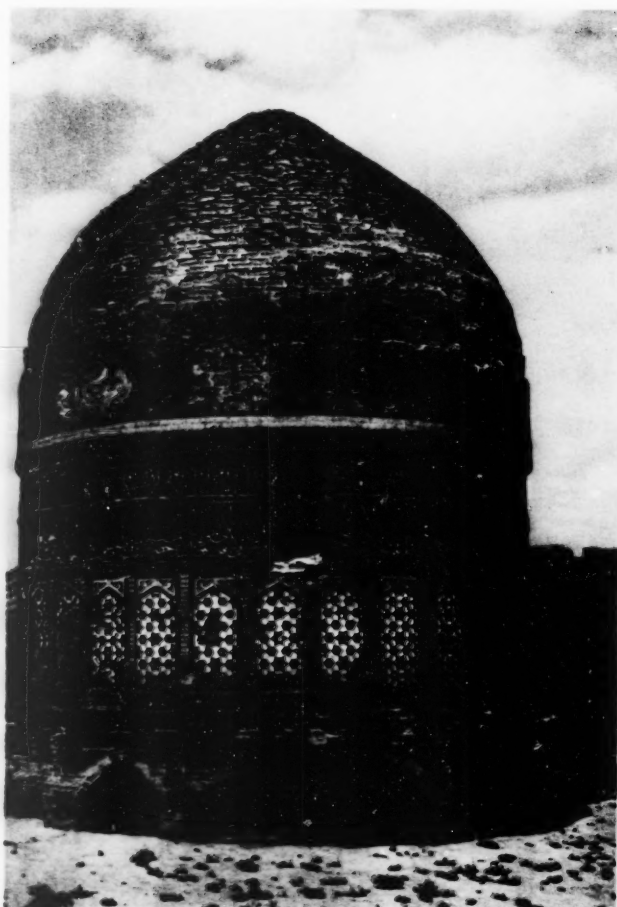


FIG. 261. MESHED. L'UNE DES COUPOLES DE LA MADRASA DŌ DĀR

de Warāmīn reproduit encore très exactement le type d'édifices qui caractérise l'architecture iranienne à l'époque seldjukide, mais aussi apparaît, dans la *Khānèkâh* d'Alā al-Dawlè de Semnān, le goût de surélever les édifices à coupole au moyen d'un haut tambour surmonté d'une double voûte.¹) Cette tendance s'affirme ensuite et se développe au point qu'assez rapidement la structure typique-

1. La naissance de la coupole inférieure de la *Khānèkâh* se trouve tout juste au dessus des petites fenêtres que l'on voit, dans la figure 238, à la base de l'étage à 16 côtés.

LES COUPOLES



FIG. 262. TURBAT-É SHAIKH DĪĀM. LE GUNBAD-É SABZ

ment seldjukide disparaît. Il semble que l'Est du pays et le Turkestān y aient beaucoup contribué. Aussi bien, à l'époque timuride, les villes de Herāt, Bukhārā, Samarqand étaient-elles devenues les centres artistiques les plus brillants de l'Asie centrale. Des architectes d'Iṣfahān, de Tabrīz, de Shīrāz y travaillaient et rapportaient dans leur pays d'origine les modes architecturales nouvelles au perfectionnement desquelles ils avaient d'ailleurs largement contribué par leur talent.

LES COUPOLES

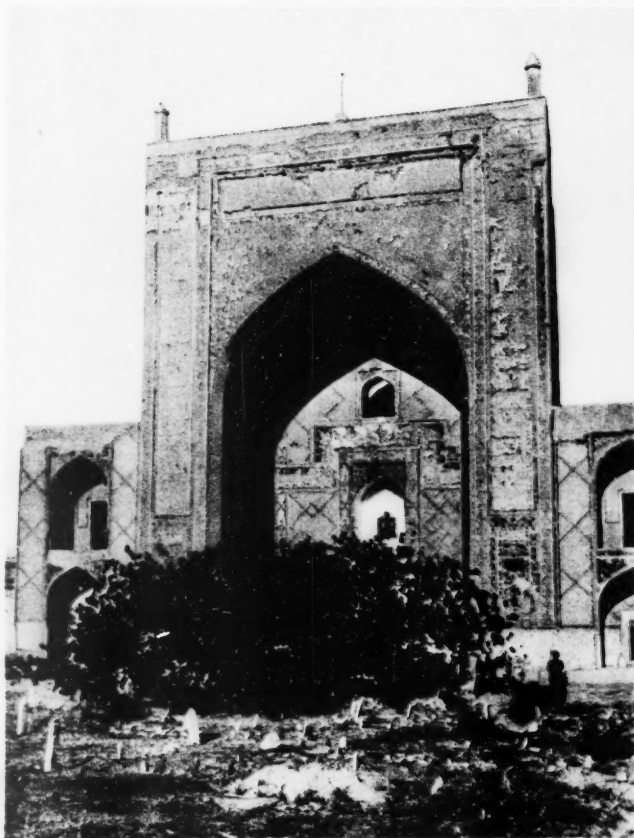


FIG. 263. TĀIYĀBĀD (KHORĀSĀN). LE MASJD-É MAWLĀNĀ

Dès la fin de l'époque seldjukide, à Marw, le tombeau du Sulṭān Sandjar comportait déjà, peut-être, comme l'a dit Diez, à l'instar des stupas buddhiques, un haut tambour cylindrique richement orné.¹⁾ A la fin du XIV-ème siècle A.D. et durant la première moitié du XV-ème, la plupart des tombeaux de Shāh Sindē, près de Samarkand, notamment ceux de "Oldsha Aim" et de "Bibi Sineb",²⁾ le mausolée de "Shirin Bika", construit en 787 H. (1385),³⁾ la mosquée

1. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. VII. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 282.

2. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. XXIV.

3. *idem*. pl. XXXVI.

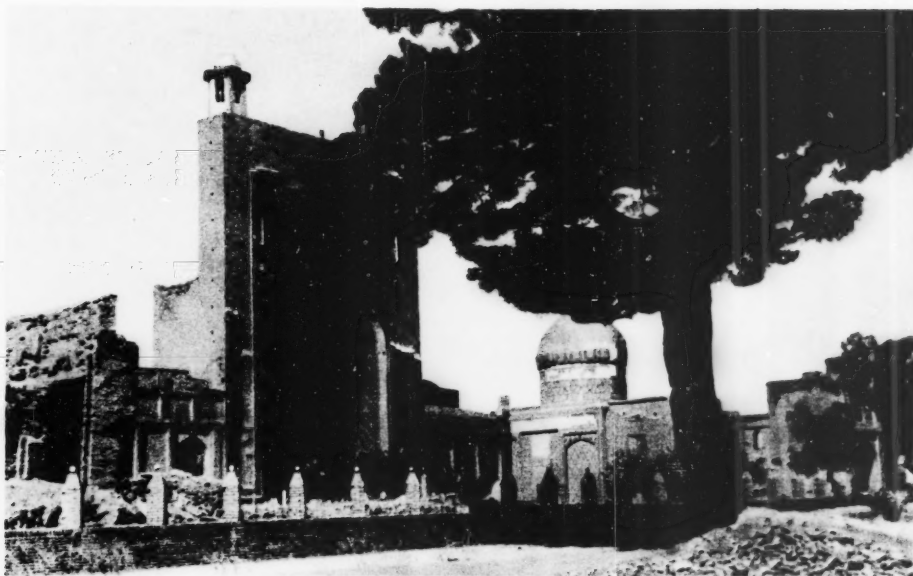


FIG. 264. TURBAT-É SHAİKH DJĀM. LE TOMBEAU DU SHAİKH

de "Bibi Shanim", à Samarkand, construite entre les années 801 et 806 H. (1398-1405),¹⁾ le mausolée de Gawhar Shād, à Herāt, construit avant 839 H. (avant 1435),²⁾ etc. . . . sont des édifices élancés dont la coupole extérieure est montée sur un haut tambour. Le maximum de l'effet cherché est obtenu à Samarkand par le tombeau de Tīmūr Lang, le Gūr-é Mir, construit en 838 H. (1434).³⁾

Dans l'Īrān de l'Est, la mode des hautes coupoles apparut presque en même temps qu'au Turkestān. En 821 H. (1418) se construisait à Meshhed la célèbre mosquée de Gawhar Shād, épouse de Shāhrukh (fig. 249). Le tambour de la coupole repose directement, sans amortissement d'aucune sorte, sur un socle cubique. En 855 H. (1451), Amīr Malek Shāh transformait un tombeau de Meshhed en une mosquée, Masdjid-é Shāh, dont la coupole, comme d'ailleurs

1. E. Cohn-Wiener. pl. LXVI-XLVII.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 437 C.

3. *idem*. t. IV. pl. 411. H. Glück et E. Diez. *Die Kunst des Islam*. pl. XIV. Voir la coupe du monument dans *Les mosquées de Samarkand*. Saint-Petersbourg. 1905. pl. VIII.

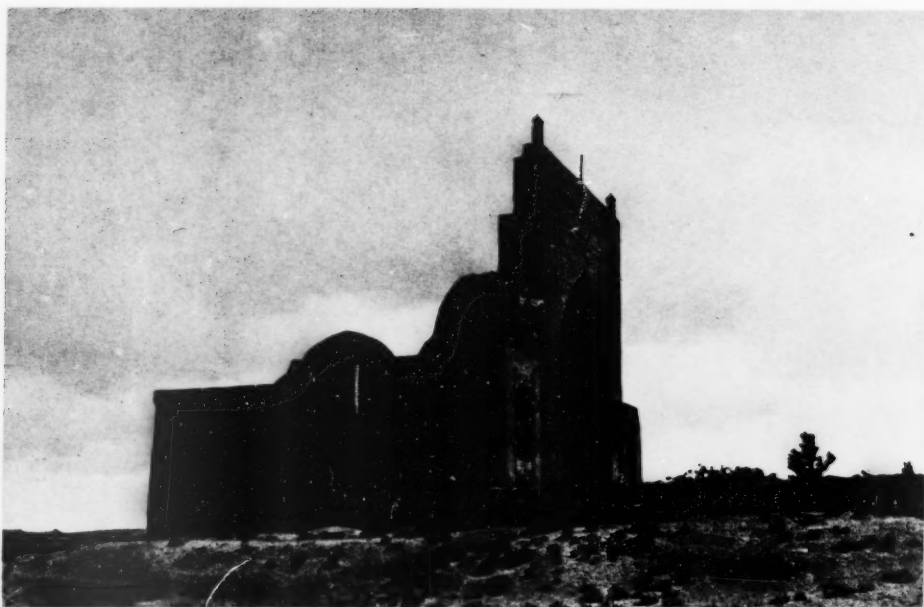


FIG. 265. TĀIYĀBĀD. LE MASĪD-É MAWLĀNĀ

celles de la Madrasa Dō Dār, à Meshhed (fig. 261), construite en 843 H. (1439-40), de la Madrasa Perizād, à Meshhed, et de Gunbad-é Sabz, à Turbat-é Shaikh Djām (fig. 262), du même temps, est à peu près semblable à la coupole du mausolée de Gawhar Shād, à Herāt.

Il nous faut remarquer aussi l'extraordinaire importance que l'architecture du Turkestān et de l'Īrān de l'Est accorda, à partir du XV-ème siècle, aux portails donnant accès aux sanctuaires.¹⁾ Voyez la mosquée d'Ulūgh Beg, à Samarqand (820-823 H. = 1417-1420),²⁾ le Masdjid-é Mawlānā, à Tāiyābād (848 H. = 1444) (fig. 263), la mosquée d'Anau (850 H. = 1446,³⁾ le portail du tombeau

1. L'Īrān avait alors depuis longtemps développé l'importance des portails d'accès à la cour des édifices religieux, mais non ceux des sanctuaires eux-mêmes. Voyez, par exemple, le portail d'accès à la cour du Masdjid-é Djāmi' de Kermān, daté de l'année 750 H. (1349). Voyez aussi celui du Masdjid-é Djāmi' de Yazd, à peu près du même temps (*A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 439), et, pour comparaison, l'iwān du sanctuaire du même édifice (*idem*. t. IV. pl. 441).

2. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. LXXV.

3. *idem*. pl. LXXIII.

LES COUPOLES



FIG. 266. IŞFAHĀN. LE MASDJID-É SHĀH

de Shaikh Aḥmad Djām, à Turbat-é Shaikh Djām, vraisemblablement construit en 860 H. (1456) (fig. 264),¹⁾ puis redécoré sous le règne de Shāh 'Abbās Ier. Voyez aussi la mosquée Shīr Dār, à Samarkand²⁾ et le Muṣallā de Meshhed,³⁾ qui sont plus tardifs, étant datés respectivement des années 1025 H. (1616) et 1087 H. (1677). Derrière ces haut écrans, qui ont pris toute l'importance décorative, les coupoles sont souvent peu soignées.

A l'époque safawide, sous l'influence de l'Est, le haut tambour et la double coupole sont en Īrān d'un usage généralisé; le dôme extérieur est légèrement bulbeux et les hauts iwans sont à la mode. Mais le pays du goût et de la composition savante n'admet pas de poser une coupole sur son socle comme un pot sur une table et prétend que, dans l'architecture d'une mosquée ou d'un mau-

1. E. Glück et Diez. *Die Kunst des Islam*. fig. 275.

2. E. Cohn-Wiener. *Turan*. pl. LXXVII.

3. Sykes. *History of Persia*. t. II. en face de la page 214.

LES COUPOLES



FIG. 267. SHIRĀZ. LE TOMBEAU DE SHĀH ĆERAGH

solée, le dôme qui couvre le sanctuaire est tout de même plus important que la porte qui y donne accès. Il estime que si l'*iwān* Sud est le plus noble des quatre *iwāns* d'une cour de mosquée, s'il peut ou doit, en conséquence, être plus monumental que les autres, il ne s'ensuit pas que la coupole, comme à *Tāiyābād*, comme à Turbat-é *Shaikh Djam*, n'ait plus qu'à disparaître derrière lui, pauvrement vêtue de briques ou de plâtre.

Voici le Masdjid-é Mawlānā de profil (fig. 265). Je n'ai pas de photographie

LES COUPOLES



FIG. 268. L'IMĀMZĀDE DJA'FAR, PRÈS DE WARĀMĪN

où le Gunbad-é Kālī soit visible derrière le grand īwān de Turbat-é Shaikh Djām, mais, par contre, voici le Masdjid-é Shāh d'Iṣfahān, à vrai dire la plus belle réussite de l'architecture safawide. Au dessus des bâtiments qui l'entourent, sa coupole apparaît à la fois parfaitement liée à eux par le moyen d'un charmant petit étage à arcades octogonal¹) et parfaitement libre dans le ciel (fig.

1. *Athār-é Irān*. 1937. fig. 39.

266). Masdjid-é Shāh est un tout harmonieux, non seulement dans sa composition générale mais aussi dans son décor. Il est bleu en toutes ses parties, du même bleu nuancé, tandis qu'avec sa coupole de couleur turquoise, posée sur une base en briques jaunes et précédée d'un portail d'un bleu violacé, très beau en lui-même mais disparate et trop lourd dans l'ensemble, la mosquée de Gawhar Shād manque justement de ces qualités d'harmonie, des formes et des couleurs, qui ont fait la gloire de l'architecture iranienne.

La coupole de la Madrasa Māder-é Shāh, construite sous le règne de Shāh Sulṭān Ḥusain, à Iṣfahān, est moins grande en dimension mais n'est pas moins belle ni moins bien liée à son socle que celle du Masdjid-é Shāh.¹⁾

Des édifices plus petits, tels que Masdjid-é Shaikh Luṭfallāh, à Iṣfahān, du temps de Shāh 'Abbās Ier,²⁾ l'Imāmzādè Shāh Zaid, construit sous le règne de Shāh Ṭahmāsp puis restauré sous Shāh Sulaimān,³⁾ l'Imāmzādè Ismā'il, également à Iṣfahān, du temps de Shāh Ṣafī,⁴⁾ ont installé aussi leurs coupoles sur de petits étages octogonaux.

A l'époque kādījār, par exemple dans les tombeaux de Saiyid 'Alā al-Dīn, Saiyid Mīr Muḥammad, Shāh Čeragh (fig. 267), tous trois à Shīrāz, c'est encore la même formule qui prévaut, du moins quant à l'amortissement du tambour sur le toit. Cependant certaines coupoles d'époques diverses, en général de petites dimensions, par exemple celle de l'Imāmzādè Dja'far, près de Warāmīn (fig. 268), sont posées directement sur leur socle, comme au Khorāsān.

Voilà, sommairement exposé, ce que devinrent au cours des siècles les monuments iraniens couverts en coupole, intérieurement et extérieurement. Mais à l'époque seldjukide comme à l'époque mongole et plus tard encore, dans le Māzandarān et le Gilān surtout, mais aussi dans l'Ādharbaidjān et la région de Kumm, des édifices à coupole ont été couramment coiffés d'un toit conique ou pyramidal. Les uns, comme le Gunbad-é Surkh, à Marāgha,⁵⁾ l'Imāmzādè Ibrāhīm, à Āmul,⁶⁾ le tombeau de Shams-é Ṭabarsī, à Āmul,⁷⁾ l'Imāmzādè Zain al-

1. *Āthār-é Irān*. 1937. fig. 56.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 483.

3. *Āthār-é Irān*. 1937. fig. 53.

4. *idem*. 1937. fig. 49.

5. *idem*. 1936. fig. 83 et 86.

6. *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Décembre 1937. p. 114. fig. 5.

7. J. de Morgan. *Mission scientifique en Perse*. Etudes géographiques. t. I. p. 184. fig. 84. F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 97 et pl. LXXVIII.

LES COUPOLES



FIG. 269. L'IMĀMZĀDĒ KOLIAK, DANS L'ALBURZ

'Ābedin, à Sārī,¹⁾ l'Imāmzādē Koliak, dans l'Alburz (fig. 269),²⁾ etc. . . . transforment le socle carré de leur base en un étage octogonal amorti sur le plan carré au moyen de demi-pyramides d'angle et coiffent la coupole d'un toit en forme de pyramide à huit côtés.

D'autres, comme le tombeau de l'historien Ḥamd Allāh Mustawfī, à Ḳazwīn (fig. 270),³⁾ passent du plan carré au plan octogonal, puis au plan circulaire. C'est sur un cylindre couronné d'une corniche que le toit conique est posé.

1. F. Sarre, dans *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 101, fig. 132 et pl. LXXX, décrit ce monument comme étant le Mausolée de Mohammed Sultan Riza. J. de Morgan, dans *Mission scientifique en Perse*, Etudes géographiques, t. I, p. 167, fig. 69, l'appelle "Mosquée Seid-Mohammad-Réza". A. U. Pope, dans *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 351 B, le présente sous le nom de "Mausolée de Shāhzādē Muḥammad Sulṭān Riṣā, le Sayyed". Mais c'est autant d'erreurs. Notre monument porte en effet cette inscription: "Ce gunbad est le tombeau béni . . . de l'Amir Zain al-'Ābedin, fils de l'Amir Kemāl al-Dīn al-Ḥusaini."

Quant à la tombe de Muḥammad Sulṭān Riḍā, elle se trouve, en compagnie de celle de Mullā Madjd al-Dīn, dans un petit bâtiment situé en dehors de la ville, sur la route de Farāḥābād.

2. A l'intersection de la vallée qui va de Yālū à Baladē et de celle qui se dirige vers Komor Rūd.

3. En cours de restauration.



FIG. 270. KAZWĪN. LE TOMBEAU DE L'HISTORIEN ḤAMD ALLĀH MOSTAWFĪ
(EN COURS DE RESTAURATION)

D'autres encore, comme le tombeau de Naṣr al-Ḥaḳḳ, à Āmul,¹⁾ demeurent cubiques jusqu'au toit en forme de pyramide à quatre côtés.

Les édifices octogonaux sont généralement coiffés d'un toit pyramidal à 8 côtés, soit directement, au dessus d'une corniche plus ou moins importante,

1. J. de Morgan. *Mission scientifique en Perse. Etudes géographiques*. t. I. p. 177. fig. 83. F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 97. fig. 124.

LES COUPOLES

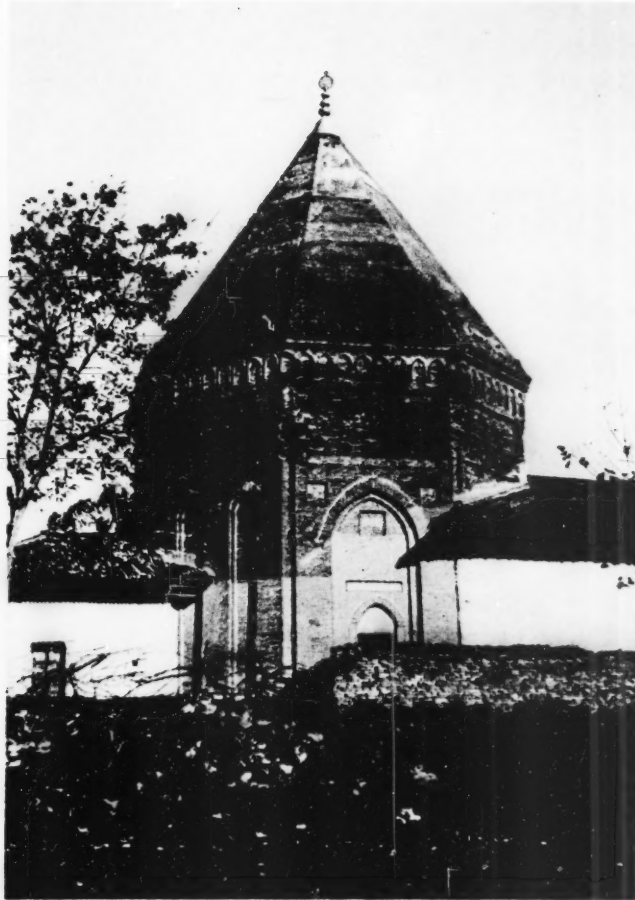


FIG. 271. BĀBOL SAR (AUTREFOIS MESHĤED-É SAR). L'IMĀMZĀDĒ
IBRĀHĪM ABŪ DĪAWĀB

comme le sont le tombeau de Yūsuf b. Kuthaiyr, à Nakhdjuwān,¹) l'Imāmzādē Muḥammad Ṭāhir, près de Bābol (autrefois Bārfurūsh),²) l'Imāmzādē Ibrāhīm Abū Dīawāb, à Bābol-Sar (autrefois MeshĤed-é Sar) (fig. 271), l'Imāmzādē

1. F. Sarre, *idem*, p. 9, fig. 1.

2. *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, Décembre 1937, p. 115, fig. 6.

Le monument que Sarre présente sous ce nom dans *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 100, fig. 131, est en réalité l'Imāmzādē 'Abbās, voisin de Sāri.

Abu 'l-Kāsem, à Bābol,¹⁾ etc. . . . soit au dessus d'un petit étage octogonal en retrait, comme l'Imāmzādè 'Abbās, près de Sārī.²⁾ Cependant un certain nombre de tombeaux octogonaux de Ķumm, par exemple ceux de Shāhzādè Aḥmad,³⁾ 'Alī b. Dja'far,⁴⁾ un autre Ibrāhīm⁵⁾ et les voisins, bien connus, de la porte de Kāshān,⁶⁾ portent des toits à 16 côtés, sur de petits étages à 16 côtés.

Des tombeaux en forme de prisme à 10 côtés, tels celui de Mu'minè Khātūn, à Nakhdjuwān⁷⁾ et le Gunbad-é Kābūd, à Marāgha,⁸⁾ portent des pyramides à 10 côtés.⁹⁾

D'autres, en forme de tour circulaire, les plus nombreux, les tours de Ladjīm,¹⁰⁾ Resget,¹¹⁾ Rādkān Ouest,¹²⁾ le tombeau de Pīr-é 'Ālamdār, à Damghān,¹³⁾ celui des Čehel Dukhterān, également à Damghān,¹⁴⁾ l'Imāmzādè Yaḥyā, à Sārī,¹⁵⁾ etc. . . . sont coiffés de toits coniques au dessus de corniches.

Passons maintenant à l'examen des coupôles elles-mêmes. Nous savons, par l'exemple de Neisar, que l'époque sasanide bâtissait déjà des voûtes de cette

1. J. de Morgan. *Mission scientifique en Perse. Etudes géographiques*. t. I. p. 170. fig. 73, sous le nom de "Mosquée de Barfurush".

2. F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 100. fig. 131, sous le nom de "Imamzādè Muhammad Tahir, près de Barfurush".

3. *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Juin 1935. p. 38. fig. 4.

4. *Athār-é Irān*. 1937. fig. 135.

5. *idem*. 1937. fig. 136. Il y a à Ķumm deux Imāmzādès Shāhzādè Ibrāhīm et un Imāmzādè Ibrāhīm.

6. *idem*. 1937. fig. 137.

7. F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 12. fig. 5 et 9. pl. II.

8. *Athār-é Irān*. 1936. fig. 96.

9. Le tombeau du fondateur de "Oulou Djami", à Erzerum, est une tour dodécagonale, extérieurement et intérieurement, couverte d'une coupole surmontée d'un toit en forme de pyramide à 12 côtés. (Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. p. 71. Plan: pl. 6. Coupe: pl. 8.)

10. *Athār-é Irān*. 1936. fig. 74.

11. *idem*. 1936. fig. 79 et 80.

12. E. Diez. *Churasanische Baudenkmäler*. pl. I.

13. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 339 B.

14. *idem*. t. IV. pl. 340 A.

15. F. Sarre, dans *Denkmäler persischer Baukunst*, présente ce monument comme étant le tombeau de Mullā Maḍjd al-Dīn. J'ai dit précédemment que la tombe de ce mullā se trouve, avec celle de Muḥammad Sulṭān Rīdā, dans un petit bâtiment situé en dehors de la ville, sur la route de Farāḥābād.

L'Imāmzādè Yaḥyā est parfaitement identifié par deux inscriptions, dont celle-ci, qui se trouve sur la porte d'entrée de l'édifice: "Ce tombeau béni est celui de l'Amīr glorifié . . . Yaḥyā, fils de l'Imām Mūsā al-Kāzem . . . La seconde tombe est celle de son frère, Ḥusain, fils de l'Imām Mūsā al-Kāzem . . . et la troisième celle de leur soeur, Sakīnè, fille de l'Imām Mūsā al-Kāzem . . ."

LES COUPOLES

forme dont la construction était guidée, sinon renforcée, par des nervures. Nous avons vu qu'ensuite, depuis le début de l'époque islamique jusqu'à notre temps, l'architecture iranienne paysanne utilisa couramment les nervures sasanides, de plâtre armé de roseaux, et des nervures en briques. Nous avons retrouvé de ces dernières dans les quinconces des vieilles mosquées d'Iṣfahān et d'Ardistān. Nous allons les voir intervenir dans la construction des grandes coupoles seljukides et mongoles ainsi que dans la structure trapue et toute moderne d'une citerne de Tabriz, de sorte que l'on peut bien dire que l'Irān musulman construisit toujours et à la fois des coupoles massives et des coupoles nervées, ou, plus exactement, pourvues de nervures.

Pour nous, en effet, une coupole nervée est une voûte dont la structure comporte un système de nervures chargées de répartir la poids de la maçonnerie et les poussées qu'elle exerce en des points déterminés, spécialement conçus pour les recevoir et leur résister. Or rien de semblable n'existe en Irān. Les nervures, dans ce pays, ou bien ne jouent aucun rôle "functional", ou bien, lorsqu'on peut dire qu'elles en jouent un, dans la citerne de Tabriz, par exemple, sont à ce point liées au reste de la construction qu'elles font pour ainsi dire corps avec lui et que le poids de la voûte ainsi que les poussées qu'elle exerce sont à peu près uniformément répartis sur sa base.

J'ai dit, à propos des nervures du petit monument de Neisar, que ces planches de plâtre ne sont pas des armatures, qu'elles ne consolident pas la voûte mais, au contraire, l'affaiblissent, puisqu'elles créent dans son épaisseur des solutions de continuité. J'ai dit aussi, des petites coupoles des quinconces d'Iṣfahān et d'Ardistān, qu'elles ne se composent généralement que de panneaux de briques mal collés à de trop frêles nervures chargées seulement de déterminer leur forme et qu'elles tiennent du décor beaucoup plus que de la construction. Quant à la citerne de Tabriz, voici.

Un jour, il y a déjà plusieurs années, j'arrivai à Tabriz où, par la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je vis la scène que représente la figure 272. Belle occasion de m'instruire! Je résolus de suivre les progrès de cette construction, pour autant du moins que le temps dont je disposais me le permettrait. Je n'en pus voir la fin, de même que je n'en avais pu voir le commencement, mais quelques photographies et des notes prises au fur et à mesure de l'avancement du travail me permettront de le décrire. Nervures gothiques? Voûtes gothiques? Nous allons

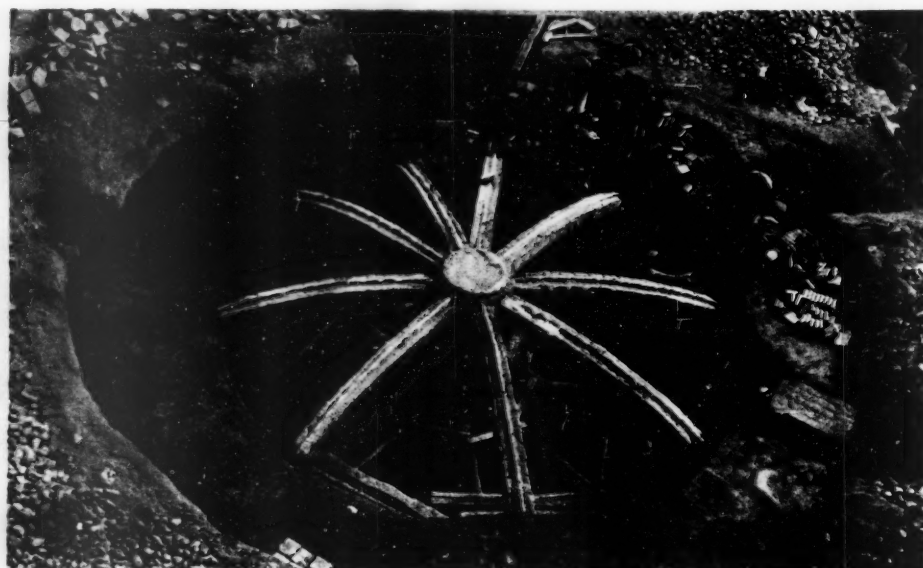


FIG. 272. TABRIZ. CONSTRUCTION D'UNE CITERNE

voir comment cela fonctionne et qu'en définitive il ne s'est agi que d'exécuter une solide voûte de briques en n'utilisant, comme d'habitude, que le moins possible de bois de charpente.

La citerne est cylindrique, de sept mètres environ de diamètre, avec un pilier central d'un mètre de diamètre. Le mur circulaire ayant été bâti jusqu'au niveau de la naissance de la voûte, on construisit, au moyen d'un cintre de bois, une série d'arcs reposant sur le bord du mur et sur le pilier central. A cette intention on divisa d'abord le périmètre de la fosse en huit parties égales, déterminant ainsi huit points, A, B, C, D, E, F, G, H, équidistants l'un de l'autre (fig. 273). Pour éviter de placer un arc tout juste au dessus de la baie d'accès au puits de visite, on divisa ensuite la distance DF en trois parties, DM, MN, NF, puis, des neuf points A, B, C, D, M, N, F, G, H, on lança neuf arcs. Leur profil se com-

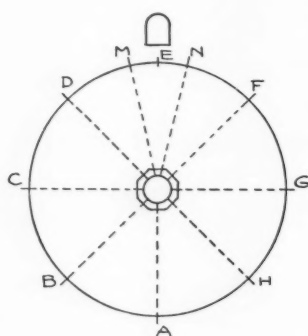


FIG. 273

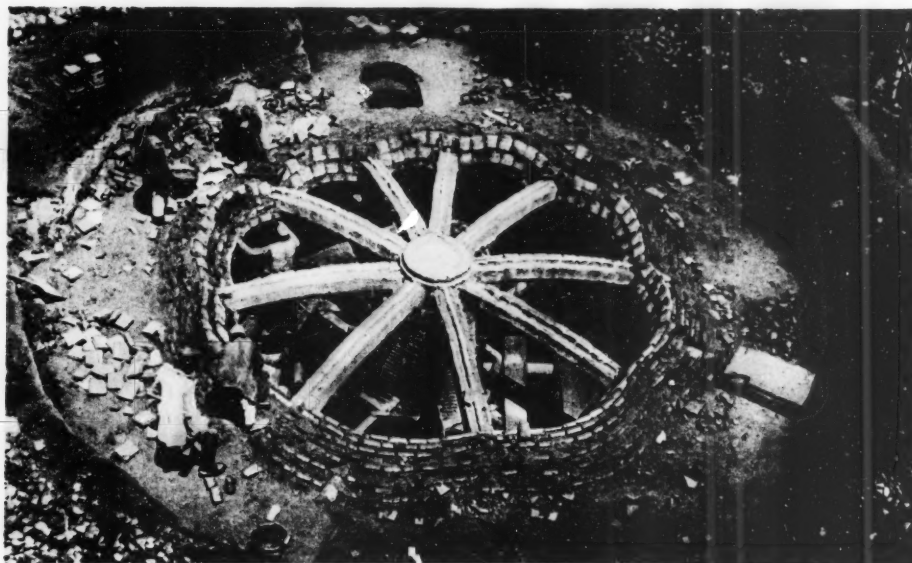


FIG. 275. TABRIZ. CONSTRUCTION D'UNE CITERNE

posa tout d'abord d'une brique portée par le cintre, d'une autre brique au dessus, puis de deux briques collées de part et d'autre des deux premières, ainsi que l'indique mon dessin (fig. 274). Cela fait, on commença de construire la voûte. C'est peu après ce moment-là qu'a été prise la première photographie (fig. 272).

On remarque que le travail s'exécute d'une façon régulière sur tout le pourtour de la voûte. Deux maçons, en deux travées voisines, tournent l'un derrière l'autre, construisant l'énorme voûte.¹⁾ L'un d'eux pose les briques, l'autre égalise et prépare la surface sur laquelle, au prochain tour, sera posée

1. Deux briques et demie d'épaisseur, soit près de 65 centimètres, pour une portée de 3 mètres environ.

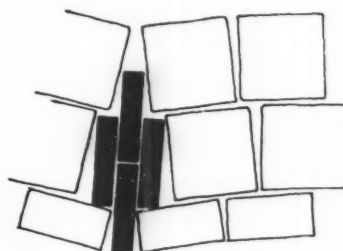


FIG. 274

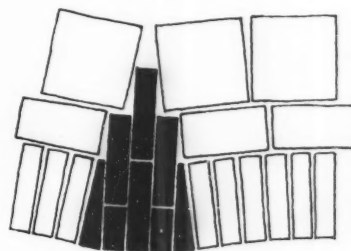


FIG. 276

la tranche suivante. On remarque aussi que la voûte pèse sur toute la longueur de mur circulaire et que les nervures n'ont jusqu'alors servi qu'à guider les maçons.

Le travail se poursuit ainsi jusqu'au moment que représente la figure 275, c'est à dire jusqu'au moment où, la voûte devenant très plate, le constructeur estima nécessaire de modifier en conséquence le profil des arcs. Pour assurer le remplissage de chaque secteur contre toute possibilité de glissement le long des côtés des nervures, il constitua ces arcs comme le représente la figure 276. Sur les sommiers ainsi obtenus, il appuya la partie inférieure de la voûte, la partie supérieure continuant d'être construite comme devant (fig. 274). Le court tronçon des arcs ainsi modifié, environ deux mètres de longueur, porte alors presque entièrement le poids de la construction correspondante, mais ce poids, peu considérable et dont une partie charge le pilier central, n'est transmis à la maçonnerie compacte de la partie déjà construite de la voûte que pour s'y disperser aussitôt en poussée diffuse. Les forces développées par le poids de la voûte toute entière agissent, en somme, à peu près uniformément sur le mur circulaire.

La figure 277 représente le dernier stade des travaux. Les arcs ayant été modifiés, on construit la voûte ainsi que je viens de le dire et d'en dessous jusqu'à l'instant où, les triangles vides étant devenus très petits, les maçons n'y peuvent plus travailler à leur aise. Comme on le voit dans la petite travée voisine du puits de visite, ils ne construisent plus d'en dessous que la partie inférieure de la voûte. Ils monteront ensuite sur son dos, d'où ils achèveront leur travail. Dans la voûte terminée, les arcs impressionnants de la figure 272, encastrés dans la maçonnerie, faisant corps avec elle, ne jouent aucunement le rôle des nervures gothiques. Ils permirent de construire facilement dans le vide, guidèrent le travail des maçons et renforcèrent la partie plate de la voûte. Rien d'autre. Il n'a nullement été question de cette localisation des forces qui commande la construction de notre Moyen-âge.

Parlons maintenant des grandes coupoles seldjukides et mongoles. Les unes, celles d'Ardistān,¹⁾ de Gulpāygān,²⁾ le Gunbad-é Şāḥeb, à Işfahān,³⁾ la coupole

1. *Athār-e Irān*. 1936. fig. 192.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 277.

3. *idem*. t. IV. pl. 288.

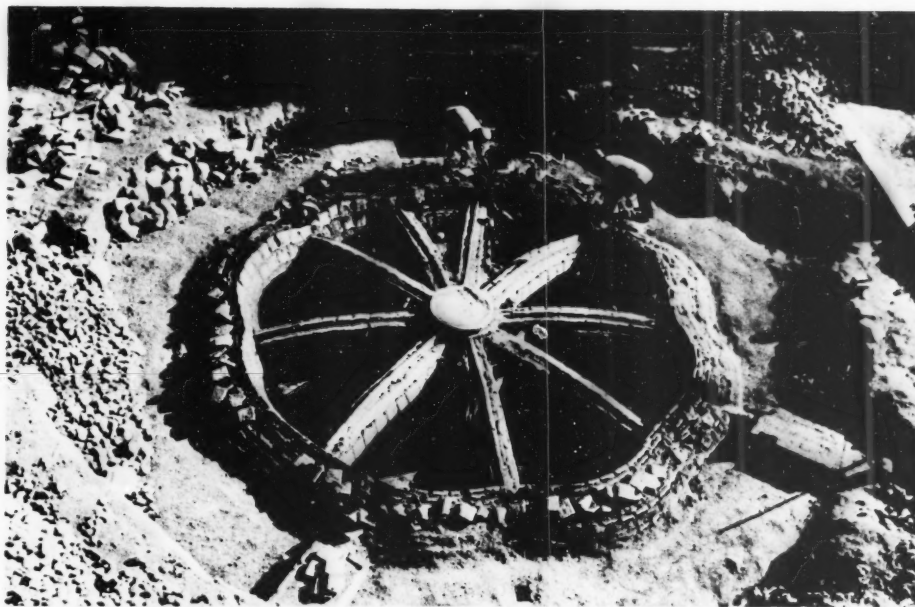


FIG. 277. TABRIZ. CONSTRUCTION D'UNE CITERNE

de Bārsiān,¹⁾ par exemple, semblent indiquer l'emploi de nervures, 16 dans les trois premiers cas et 8 dans le quatrième. D'autres, celle de la *Djāmi'* de Zawārē,²⁾ le Gunbad-é *Khākī*, à Iṣfahān, etc. . . . ne montrent rien de semblable, mais j'ai dit déjà que l'on ne peut aucunement reconnaître les procédés de construction d'un édifice iranien d'après le seul aspect de la croûte décorative dont il a été paré après coup.

Cependant des historiens iraniens de l'époque mongole parlent de coupoles "en forme de melon d'eau", c'est à dire où intervient à peu près nécessairement l'emploi de nervures, et, d'autre part, il se trouve qu'une partie détériorée de la coupole de Bārsiān, voisine de l'une des soit-disant nervures, a été soigneusement examinée par Myron B. Smith.³⁾ Or voici ce qu'il en dit: "Le dôme se compose d'une voûte extérieure et d'un revêtement intérieur formé de huit

1. *Ars islamica*, t. IV, fig. 16-19, en face de la page 16.

2. *Atthār-é Irān*, 1936, fig. 301.

3. Myron B. Smith. Manār and Masdjid, Barsiān (Iṣfahān), dans *Ars islamica*, t. IV, p. 21, fig. 19.

LES COUPOLES

triangles sphériques séparés par huit nervures. Il n'y a aucune brique de liaison entre ces trois éléments: voûte, revêtement et nervures." C'est d'ailleurs ce qu'exprime parfaitement l'un de ses dessins.¹⁾ Les nervures ont seulement 3 briques de largeur, soit environ 21 centimètres, et une brique de hauteur, soit 24 centimètres. Elles sont donc extraordinairement faibles par rapport au poids de la voûte extérieure, qui mesure 62 centimètres d'épaisseur au départ. De plus leur section est rectangulaire, c'est à dire qu'elles n'essayèrent même pas de porter le revêtement intérieur.

Qu'est-ce donc que tout cela signifie? Simplement ce que nous avons constaté à Neisar. Lorsque, la plateforme de base de la coupole ayant été établie, il s'est agi de construire la voûte, on monta d'abord l'espèce de cage constituée par les huit nervures, fragile installation qui n'avait pas la prétention de porter quoi que ce fût, mais seulement de servir de gabarit, de guide aux maçons chargés de bâtir la voûte extérieure. Après l'achèvement de cette construction les nervures, ayant rempli tout leur rôle, auraient pu disparaître, être détruites. Aussi bien en fut-il sans doute ainsi en de nombreux édifices du même temps, peut-être la *Djāmi'* de Zawāré et le Gunbad-é *Khāki* d'Iṣfahān, dont les coupoles ne présentent, à l'intrados, aucune indication de nervures. Mais, sans doute aussi, ces nervures, lorsqu'elles ne furent pas disloquées ou détruites au cours du travail, trouva-t-on commode de les garder parce qu'elles divisaient le revêtement intérieur de la voûte en un certain nombre de secteurs sphériques indépendants les uns des autres et de remplissage facile. C'est le cas de la voûte de Barsiān comme, vraisemblablement, celui du Gunbad-é *Šāheb* d'Iṣfahān, de la coupole d'Ardistān et d'autres édifices seldjukides. Les nervures n'y représentent qu'un moyen, un procédé de construction sans valeur statique.

A Gulpāygān il n'y a aucune indication de nervures à l'intrados de la voûte, mais il s'en trouve à l'extérieur,²⁾ simple décor, probablement, à l'imitation de ces coupoles "en forme de melon d'eau" dont parlent les historiens de l'époque suivante mais dont nous ne connaissons de visu aucun exemplaire. Elles ressemblaient peut-être assez exactement, pour les mêmes raisons de technique architecturale, à la voûte de la citerne de Tabriz dont je viens de parler. L'une d'elles serait, dit-on, la coupole de *Khumartash*, à *Ḳazwīn*, qui fut construite

1. Myron B. Smith. *Manār and Masdjid, Barsiān (Iṣfahān)*, dans *Ars islamica*. t. IV. p. 21. fig. 19. Sketch D.

2. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 334 B.

LES COUPOLES

entre les années 500 et 508 H. (1107-1114-5), mais son intrados est maintenant caché sous un enduit de plâtre. Quant à l'extrados, il a été couvert de kashis bleus par Sa'd-é Salṭānè, gouverneur de Ḳazwīn à la fin du règne de Nāṣir al-Dīn Shāh.

Nous ne connaissons, pour l'instant, que deux véritables coupoles nervées de l'époque mongole, celle de Pīr-é Jasūs, à Ḳal' è Māshīz, près de Kermān,¹⁾ et celle de la *Khānèkāh* d'Alā' al-Dawlè, près de Semnān (fig. 238). L'une et l'autre sont des voûtes légères situées au dessus de voûtes massives, mais à Ḳal' è Māshīz il semble que la voûte supérieure, la voûte nervée, soit toute proche de l'autre et qu'en fait ses nervures soient de minces cloisons reposant sur la voûte inférieure et destinées, comme les autres, à guider les maçons au cours de leur travail de construction. Cette voûte, trop mince, de l'épaisseur d'une seule brique, s'est écroulée. Il en fut de même, et pour la même raison, de la voûte supérieure de la *Khānèkāh* de Semnān. Celle-ci, pleine d'une audace inconsidérée, complètement indépendante de la voûte inférieure, s'est élancée dans le ciel sous la forme d'une cage composée de 16 minces nervures et d'un remplissage d'une brique d'épaisseur seulement. Ce n'était en somme que le revêtement intérieur de la voûte de Bārsiān. Il n'y avait aucune raison pour que cela tînt, et cela n'a pas tenu, en effet. Cependant la voûte inférieure, massive et épaisse, est encore, bien que construite sur des murs en terre crue, absolument intacte.

Les voûtes massives de toutes époques, compactes, homogènes, sans solutions de continuité, sont encore le plus souvent en bon état de conservation. Lorsqu'elles sont fissurées, c'est généralement par la faute de fondations insuffisantes ou mal conçues. Elles sont d'ailleurs très robustes. Celle de Bārsiān mesure 62 centimètres au départ, pour une dizaine de mètres de diamètre. Celle du soit-disant tombeau de Ṭā'ūs, à Abarkūh, avait 80 centimètres d'épaisseur à sa naissance, pour moins de 10 mètres de diamètre. Celle du tombeau du Sultān Uldjāitū *Khodābendè*, à Sultāniyè, mesure plus d'un mètre d'épaisseur à sa base. Elles sont généralement en briques cuites, à joints rayonnants.²⁾

Elles sont aussi, le plus souvent, sensiblement moins épaisses au sommet qu'à leur naissance. A l'époque seldjukide, dans le cas de voûtes uniques, l'extrados

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 334 B.

2. Quelques unes, mais de petites dimensions, celles de l'Imāmzādè 'Alī, à Abarkūh, et de l'Imāmzādè Djunaid, à Tūrān Posht (fig. 258), sont en moellons non appareillés.



FIG. 278. SULTĀNIYĒ. COUPOLE DU TOMBEAU DU SULTĀN ULDIĀITU
KHODĀBENDĒ

et l'intrados devaient être lisses ou relativement lisses, selon qu'ils devaient ou ne devaient pas recevoir un parement décoratif. On devait donc utiliser, dans l'épaisseur de la maçonnerie des voûtes, de petits morceaux et même d'infimes morceaux de briques, ce qui n'était pas de bonne construction. Pour éviter cet inconvénient, utiliser seulement des briques entières ou des demi-briques, c'est à dire construire mieux et à moindres frais de main d'œuvre, l'époque mongole opéra différemment. Elle ne diminua l'épaisseur des voûtes que deux ou trois fois seulement dans leur hauteur, rarement quatre, mais d'une brique ou d'une demi-brique chaque fois. Une voûte de trois briques d'épaisseur, par exemple, passait successivement à deux briques et demie, puis deux briques, puis une brique et demie d'épaisseur. Il se produisait alors sur l'extrados, puisque l'intrados, visible de l'intérieur du monument, devait être lisse, une série de décrochements du moins heureux effet, que l'on cachait sous un parement de briques taillées ou émaillées. Ce parement était, à Sultāniyē, porté par de légères arca-



FIG. 279. TABAS. L'IMĀMZĀDÈ ḤUSAIN B. MŪSĀ AL-KĀẒEM

tures que l'on voit parfaitement dans la figure 278. Au Masdjid-é Djum'a de Warāmin (fig. 259), à l'Imāmzādè Ḥusain b. Mūsā al-Kāẓem, près de Ṭabas (fig. 279), à l'Imāmzādè Yahyā, à Warāmin (fig. 280), au tombeau que Diez appelle "Hadschimasiah", près de *Djādjarm*,¹⁾ et ailleurs, le parement et son support ont totalement disparu, laissant voir la construction elle-même, c'est à dire les redans produits sur l'extrados par les brusques diminutions de l'épaisseur de la voûte.

Puis on inventa autre chose. Les constructions religieuses monumentales tendant à se silhouetter très haut dans le ciel dès l'époque mongole, comme nous l'avons vu à Semnān, et, d'autre part, la hauteur intérieure de ces édifices n'ayant aucun intérêt à suivre le même mouvement, on imagina de surmonter les grandes salles à coupole de deux voûtes au lieu d'une, l'une dont l'emplacement est commandé par le décor intérieur de l'édifice, l'autre silhouettant le monument dans l'espace. Dès lors il n'était plus nécessaire de cacher les redans de la voûte infé-

1. E. Diez, *Churasanische Baudenkmäler*, p. 15, fig. 4.



FIG. 280. WARĀMĪN. IMĀMZĀDE YAḤYĀ (LES CONSTRUCTIONS DU PREMIER PLAN SONT MODERNES)

rieure: ils se trouvaient entre les deux coupoles. De même lorsque, construisant la voûte supérieure de la même façon que l'inférieure, on éprouva le besoin d'en varier aussi l'épaisseur, de sa naissance au sommet, les redans purent se trouver à l'intrados, entre les deux coupoles, et invisibles par conséquent.

Le premier exemple bien net d'une coupole supérieure franchement distante de l'inférieure se trouve, ainsi que je l'ai dit déjà, à Semnān.¹⁾ La voûte inférieure se dégage du mur immédiatement au dessus des petites fenêtres percées sur les axes réguliers de la salle carrée. L'autre part beaucoup plus haut. L'une est une voûte massive; l'autre est une voûte nervée, plus légère, trop légère. On a vu ce qui en est advenu (fig. 2 38). On n'avait pas alors inventé de loger entre les deux

1. La double coupole existe déjà dans la Djabāliye de Kermān, qui est seldjukide, et dans le Gunbad-é Hārūniye de Ṭūs, qui peut être daté d'environ 700 H (1300).

LES COUPOLES

coupoles le système d'épines qui fut d'usage courant à l'époque safawide et, depuis lors, jusqu'à nos jours.

Voici, par exemple, ce qui se passe entre les deux voûtes gigantesques du Masdjid-é Shāh d'Isfahān. La coupole basse a 2 briques $\frac{1}{2}$, soit environ 65 centimètres, d'épaisseur au départ, et 1 briques $\frac{1}{2}$, soit moins de 40 centimètres, au sommet.

L'autre, la coupole supérieure, a 3 briques $\frac{1}{2}$, soit 90 centimètres, au départ et 2 briques $\frac{1}{2}$ au sommet. Elle paraît soutenue par 24 épines, dont 8 longues, 8 moyennes et 8 petites. Les petites et les moyennes reposent sur le mur même de l'édifice. Les longues reposent sur le même mur et, en partie, sur la coupole basse. Elles ont uniformément 2 briques d'épaisseur contre la voûte et 1 brique $\frac{1}{2}$ vers le centre. Cependant ces épines ne sont aucunement liées à la coupole extérieure, sauf par de légères pièces de bois qui ne peuvent avoir d'autre fonction que de maintenir les minces épines bien verticales. Elles ne servent pas de contrepoids à la partie bulbeuse de la coupole, dont le porte-à-faux est insignifiant.¹⁾ Elles ont pour raison d'être de soutenir la coupole dans le cas où elle aurait tendance à se déformer en quelque endroit. Aussi bien pouvons-nous penser que, cette voûte ayant été montée sans cintre et sans l'aide de nervures, les épines en question, construites tout d'abord, ont pu servir de guide, de gabarit, aux maçons.

A l'extérieur de la coupole supérieure il y a, ou, plus exactement, il y avait sous le parement émaillé, deux ceintures de bois, depuis longtemps réduites en poussière, l'une un peu au dessus du renflement maximum, l'autre encore plus haut. Le Service archéologique a remplacé celle du bas par une ceinture métallique.

1. *Athār-é Irān*. 1937. fig. 39.

LES STALACTITES

LES STALACTITES

Je voudrais maintenant dire quelques mots des stalactites, qui sont des voûtes, après tout, et même le plus souvent des demi-coupoles, encore qu'elles n'appartiennent généralement pas, sauf dans les cas les plus simples et les plus réduits en dimensions, au gros œuvre des édifices et que les plus vastes d'entre elles, celles des iwans de la cour du Masdjid-é Djum'a d'Işfahān, par exemple, n'aient de commun avec ces iwans que le fait d'être pendues à leur voûte au moyen de cordes.¹⁾

Les unes, construites en briques, l'ont été après coup, en même temps que le revêtement mural qu'elles prolongent. C'est le cas des stalactites du portail de Sarčam, dont j'ai donné une photographie dans *Āthār-é Irān*.²⁾ D'autres, les plus nombreuses, ne sont que travail de plâtriers. Voyez celles du portail extérieur du Masdjid-é Djum'a de Warāmīn.³⁾

Ces exemples, choisis parmi beaucoup d'autres, sont particulièrement typiques en ce sens qu'ils permettent de constater que les stalactites ne jouent aucun rôle dans la construction des édifices auxquels elles appartiennent, qu'elles leur sont même parfois de beaucoup postérieures, qu'elles ne sont qu'un décor.

L'exemple de Warāmīn montre aussi comment le constructeur du monument établit la demi-coupole du portail sur le demi-carré de base. Il n'y employa ni trompes ni arcs d'angle, rien de savant mais, à la façon sasanide, des encorbellements exécutés "au jugé", sans même qu'on se soit donné la peine de serrer de près la forme désirée (fig. 245). La demi-coupole, c'est l'essaim des stalactites qui fut chargé d'en fournir l'impression. Quant aux stalactites des iwans Sud, Est et Ouest de la Djum'a d'Işfahān, elles furent exécutées plus de trois siècles après les iwans eux-mêmes. Elles s'appuient sur le revêtement des murs et ont été pendues, au moyen de cordes de chanvre, à de véritables charpentes de poutres de bois encastrées dans les berceaux seldjukides à cette intention.

1. *Āthār-é Irān*. 1936. fig. 175.

2. *idem*. 1936. fig. 104.

3. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 406 et 411 B.

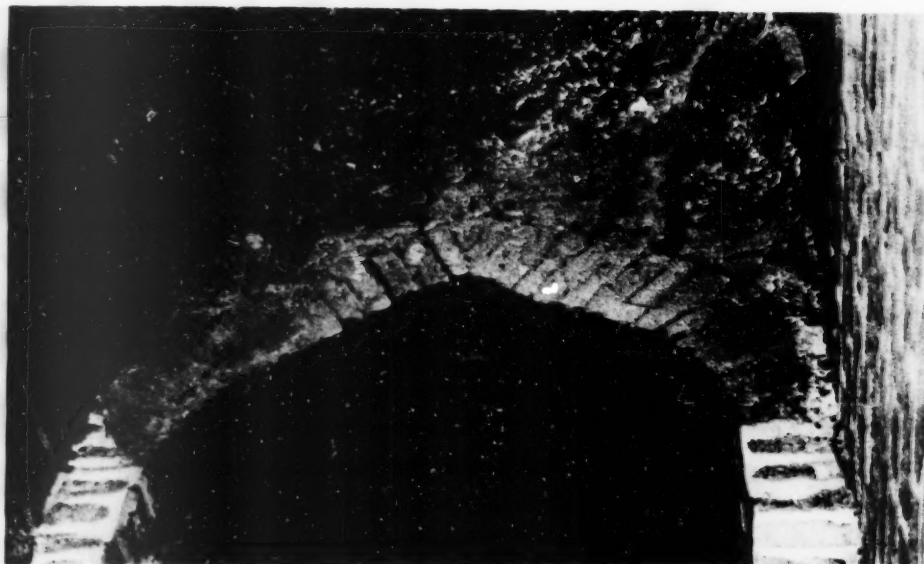


FIG. 281. GUNBAD-É KĀBŪS. STALACTITES AU DESSUS DE LA PORTE

Bien entendu, dans le cas de petites voûtes, les stalactites sont moins indépendantes du gros-œuvre. Celles qui ornent le fond de la niche où s'ouvre la porte du Gunbad-é Kābūs (fig. 281) semblent même avoir été construites en même temps que le massif de la tour. Parfois, comme à Marw¹) et à Sulṭāniyeh²), leur forme générale a été ébauchée en briques, sortes de corbeaux, puis précisée au plâtre. Mais, le plus souvent, elles ne sont qu'un ornement tant bien que mal accroché aux murs et aux voûtes. Elles ne sont même pas adhérentes au gros-œuvre. Voyez celles de la Madrasa Khān, à Shīrāz (fig. 282) et de l'iwān principal du Masdjid-é Djum'a de Qazwīn (fig. 283).

Ceci s'ajoutant à ce que j'ai dit précédemment des murs en général, composés d'un massif de maçonnerie et de son parement, quasi indépendants l'un de l'autre, on comprend qu'il soit facile à un édifice iranien de changer d'aspect. J'ai expliqué ailleurs³) comment le kiosque de l'ancienne mosquée Djāmi' d'Ar-

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 310.

2. *idem*. t. IV. pl. 383.

3. *Atthār-é Irān*. 1936. p. 288-296.

LES STALACTITES

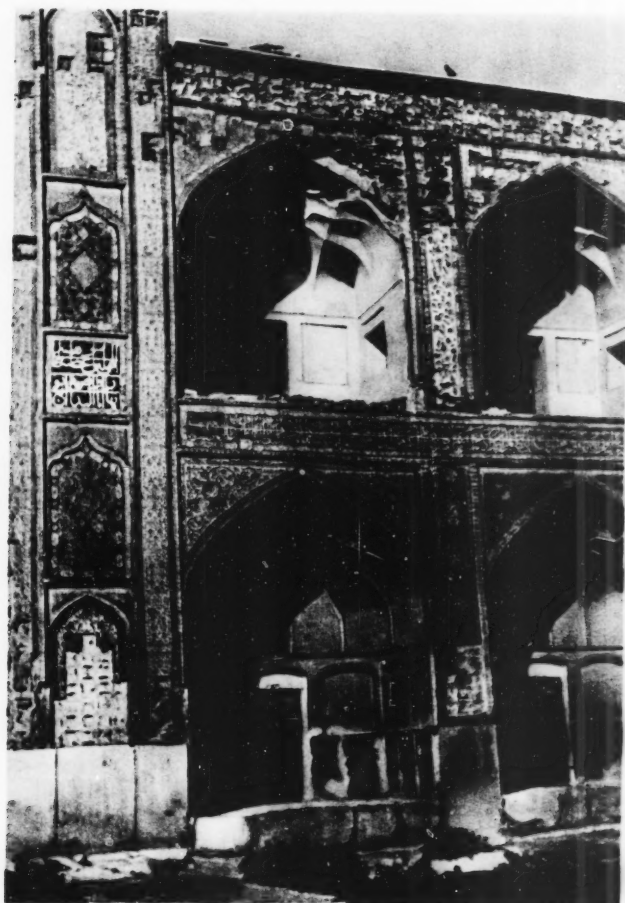


FIG. 282. SHIRĀZ. MADRASA KHĀN

distān, vraisemblablement de peu postérieur au règne de Malek Shāh, fut incorporé dans les bâtiments de l'actuelle mosquée à quatre iwāns, datée des années 553 et 555 H. (1158 et 1160), et comment son décor intérieur fut modifié à cette occasion pour être mis en accord avec celui du nouvel édifice.

Je pourrais citer de nombreux autres exemples. A Sāwè, par exemple, on trouve plusieurs fois dans la salle à coupole principale et dans l'iwān qui la précède la date de 922 H. (1516). Tout y est correct. L'habit s'applique bien



FIG. 283. QAZWIN. MASJID-É DJUM'A. IWÂN DE SHĀH'ABBĀS II

au corps de l'édifice. Cependant cette date est celle d'un remaniement safawide au cours duquel l'iwân en question fut construit devant le kiosque seldjukide et le décor du kiosque modifié en conséquence. A Riḍāiyè, le mihrāb principal du Masjīd-é Djāmi' est daté de l'année 676 H. (1277-8), ce qui explique qu'on ait souvent attribué tout le monument à cette date. Cependant la salle à coupole principale de cette mosquée est seldjukide. Etc. . . .

Parfois l'architecture iranienne ne prenait même pas la peine de détruire ou

d'enlever le décor qu'elle désirait remplacer par un autre. Nous avons, par exemple, trouvé dans la cour du Masdjid-é Djum'a d'Işfahān des éléments superposés de trois façades, celle de l'époque seldjukide,¹⁾ celle du temps du Sultān mongol Uldjaitū Khodābendè, exécutée lorsque, en conséquence des adjonctions dont parle l'inscription historique du mihrāb de 710 H. (1310), les façades sur cour, primitivement à un étage, devinrent des façades à deux étages,²⁾ puis celle du Sultān Ak-Ḳoyūnlū Ūzūn Ḥasan, qui date d'environ l'année 880 H. (1475-6) et qui est encore celle de notre temps.³⁾

Il s'ensuit qu'il y a toujours, dans l'étude des monuments iraniens, deux problèmes, celui de l'origine du gros-œuvre et celui de l'origine du décor. Je ne doute pas un instant qu'à Bārsiān le minaret et le kiosque n'aient été construits ensemble. Cependant l'un est daté de l'année 491 H. (1098) et une partie du décor de l'autre, le mihrāb, de l'année 528 H. (1134). Le reste est demeuré inachevé. Si le travail avait été repris vingt années plus tard, les parties alors terminées porteraient la date de 548 H. qui ne devrait pas nous tromper quant à l'époque de la construction du monument. Si l'on s'avisait d'en finir aujourd'hui, l'édifice porterait aussi la date d'aujourd'hui.

En vérité, si nous devions accepter comme dates d'achèvement de la construction les dates d'achèvements partiels ou de modification que l'on trouve dans la vieille mosquée d'Işfahān, nous n'y comprendrions rien du tout.

Lorsque, dans le Masdjid-é Shāh d'Işfahān, nous lisons cette inscription, écrite vers 1040 H. (1630-1): "Avec l'aide de Dieu et sa généreuse assistance, la construction de cette mosquée . . . a été terminée."⁴⁾ et celle-ci, datée de 1087 H. (1667-8): "Cette grande, glorieuse, royale mosquée . . . fut terminée sous le règne du Sultān le plus grand . . . Shāh Sulaimān",⁵⁾ nous devons même d'autant moins nous étonner qu'en fait cet édifice n'a jamais été terminé. Il ne faut se servir des renseignements excellents que l'on trouve inscrits dans les monuments iraniens qu'avec d'innombrables précautions.

1. *Athār-é Irān*. 1938. fig. 216.

2. *idem*. fig. 221. Les écoinçons des arcades hautes et basses sont occupés par un damier de petits cubes de terre cuite émaillée alternativement bleus et blancs d'un effet si misérable qu'il suffit amplement à justifier le nouveau décor de Ūzūn Ḥasan.

3. *Athār-é Irān*. 1936. fig. 169.

4. *idem*. 1937. p. 110.

5. *idem*. 1937. fig. 113.

De nombreuses personnes penseront sans doute que ces monuments iraniens, dont l'aspect ne révèle souvent ni leur construction ni le moment exact de leur exécution, n'appartiennent pas à l'art, du moins à un grand art. Depuis Viollet le Duc, en effet, depuis qu'il découvrit dans le "rationalisme" de nos cathédrales et dans "l'intimité de leurs formes avec la matière" le caractère essentiel et le principal élément de beauté de l'architecture du Moyen-âge français, on exige des architectures étrangères les mêmes qualités, faute desquelles on leur refuse toute valeur esthétique. Sans penser, ou sans savoir, que la pierre de taille et le marbre sont des matériaux extrêmement rares et que certains pays, dont la majeure partie de l'Irân, n'ont, jusqu'à présent, disposé pour construire que de la terre de leur sol, crue ou cuite, on leur interdit toute prétention à l'exercice d'un véritable art architectural.

Ecoutez, à ce sujet, Paul Valéry, qui se pique cependant de parler de l'architecture pertinemment:

"Pour comprendre l'architecture française de 1100 à 1800, il importe de se reporter au principe le plus délicat et le plus solide de tous les arts, qui est l'accord intime, et aussi profond que le permet la nature des choses, entre la *matière* et la *figure* de l'ouvrage. L'indissolubilité de ces deux éléments est le but incontestable de tout grand art"¹).

Et un peu plus loin:

"En ce qui concerne l'architecture, il faut s'accoutumer, pour en avoir une opinion exacte et en tirer une jouissance supérieure, à distinguer les constructions dont la figure et la matière sont demeurées indépendantes l'une de l'autre, de celles où ces deux facteurs ont été rendus comme inséparables. Le public confond trop souvent les qualités vraiment architectoniques avec les effets de décor purement extérieurs. On se satisfait d'être ému, ou étonné, ou amusé par des apparences théâtrales; et sans doute il existe de très beaux monuments qui émerveillent les yeux quoiqu'ils soient faits d'une grossière matière, d'un noyau de concrétion revêtu d'enduits menteurs, de marbres appliqués, d'ornements rapportés. Elles sont des masques, des simulacres sous lesquels se dissimule une misérable vérité. Mais, au contraire, il suffit au connaisseur de considérer une simple église de village, comme il en existe encore des milliers en France, pour recevoir le choc du Beau total, et ressentir, en quelque sorte, le sentiment d'une synthèse.

1. Paul Valéry. *Regards sur le monde actuel*. Paris 1931. p. 135.

Nos constructeurs des grandes époques ont toujours visiblement conçu leurs édifices d'un seul jet et non en deux moments de l'esprit ou en deux séries d'opérations, les unes relatives à la forme, les autres à la matière. Si l'on me permet cette expression, ils pensaient en matériaux . . .", dit Valéry.

Il me paraît plutôt qu'ils pensaient en architectes. Ils disposaient de la belle pierre de France et s'en servirent de leur mieux. S'il en avait été autrement, s'ils n'avaient eu à leur service que la terre, la simple terre, et quelques troncs d'arbres, comme les camarades de l'Īrān, eh bien, ils s'en seraient accommodés: c'est le métier des architectes. Nous aurions eu quand même des cathédrales. Elles auraient été autres, évidemment; sans doute n'y aurait-il pas eu intimité entre la matière et la figure de l'ouvrage, mais elles n'en auraient peut-être pas été moins belles. Après tout, le Masdjid-é Shāh d'Īsfahān ne fait pas si mauvaise figure auprès des cathédrales de Chartres et d'Amiens!

C'est que l'art architectural, je l'ai dit ailleurs, n'est ni pierre, ni briques, ni bois, ni procédés de construction. Pour nous, l'architecture grecque est bien moins une certaine façon de construire que l'expression visible de l'âme harmonieuse de la Grèce. L'architecture romaine est toute entière, origine et développements, dans les qualités d'ordre et de puissance, dans la force massive et l'utilitarisme qui caractérisent l'âme romaine. L'architecture byzantine est le reflet complexe de l'âme helléno-asiatique de Byzance.

Celle de nos grandes cathédrales est une élévation, une prière. Son but, auquel concourent à la fois les heureuses proportions de l'édifice, l'ampleur et l'ingéniosité du plan, la beauté du décor, était de communiquer au fidèle une intense émotion religieuse, non de mettre en évidence "l'indissolubilité de la matière et de la figure de l'ouvrage", dont parle Valéry.

Cela, l'indissolubilité en question, la quasi-totalité des visiteurs de nos cathédrales y est parfaitement insensible. C'est affaire de constructeurs. Encore n'était-ce pas le souci principal de ceux pour qui la pierre était depuis toujours le matériau évident, dont on construisait tout naturellement ces ogives si commodés qui permettaient d'éclairer largement et facilement les nefs des églises. Pour le maître d'œuvre le véritable problème était celui-ci: Comment pourrait-il édifier, pour la gloire de Dieu et, sans doute aussi, un peu pour la sienne, une église plus haute, plus claire, mieux parée que celle dont on achevait la construction en tel endroit?

LES STALACTITES

Ainsi "l'indissolubilité de la matière et de la figure de l'ouvrage" n'est aucunement le "but indiscutable" de l'art architectural. Il ne faut pas confondre les moyens de l'art avec ses buts.

Il est donc injuste de traiter de "décor de théâtre" et de condamner au nom de la vérité les constructions composées, comme le sont celles de l'Irân, d'un massif de maçonnerie revêtu d'un enduit ou d'un parement de matériaux plus durs ou plus riches, pierre, marbre, émail ou autres. Nous promenons-nous tout nus, au nom de la vérité? Or, au moins autant que le corps humain a besoin de se défendre du chaud et du froid, les constructions de terre de la Mésopotamie et de l'Irân ont besoin d'être protégées contre les intempéries et, dans les parties basses, contre les chocs. Au moins autant que l'homme, auquel Valéry se plaît tant à comparer l'architecture, aime à parer son corps, neuf fois sur dix invouable, l'architecture aime à couvrir le sien lorsqu'il n'est que terre crue ou que briques. La vérité, la voilà! C'est justement un aveu de pauvreté et le touchant et admirable effort du constructeur pour cacher cette misère. "Décor de théâtre" est inacceptable.

LES BERCEAUX

LES BERCEAUX



FIG. 284. 'ABBĀSĀBĀD, SUR LA ROUTE DE SHĀHRŪD À MESHĤED. EXEMPLE D'UN BERCEAU CONSTRUIT EN BRIQUES DE TERRE CRUE, PAR TRANCHES INCLINÉES

J'ai déjà parlé de ces voûtes à propos des constructions paysannes. J'ai dit qu'on les bâtissait, comme les coupoles, de deux façons, au moyen de briques à plat entre des arcs transversaux assez rapprochés (fig. 173), ou par tranches épaisses inclinées. La figure 284, qui reproduit une photographie prise récemment à 'Abbāsābād, sur la route de Tēhrān à Meshĥed, rend compte de ce dernier genre de construction et montre comment fut comblé le vide demeuré entre la dernière

LES BERCEAUX

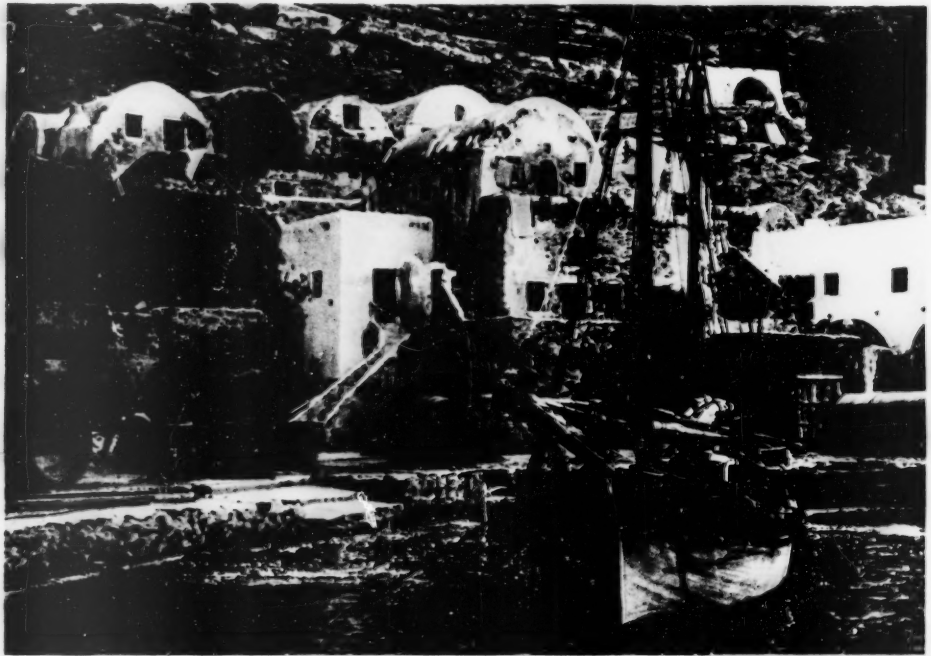


FIG. 286. SANTORIN (GRÈCE). VOÛTES EN BERCEAU



FIG. 285. CONSTRUCTIONS EN BERCEAU SUR LA ROUTE DE NAIYIN À YAZD

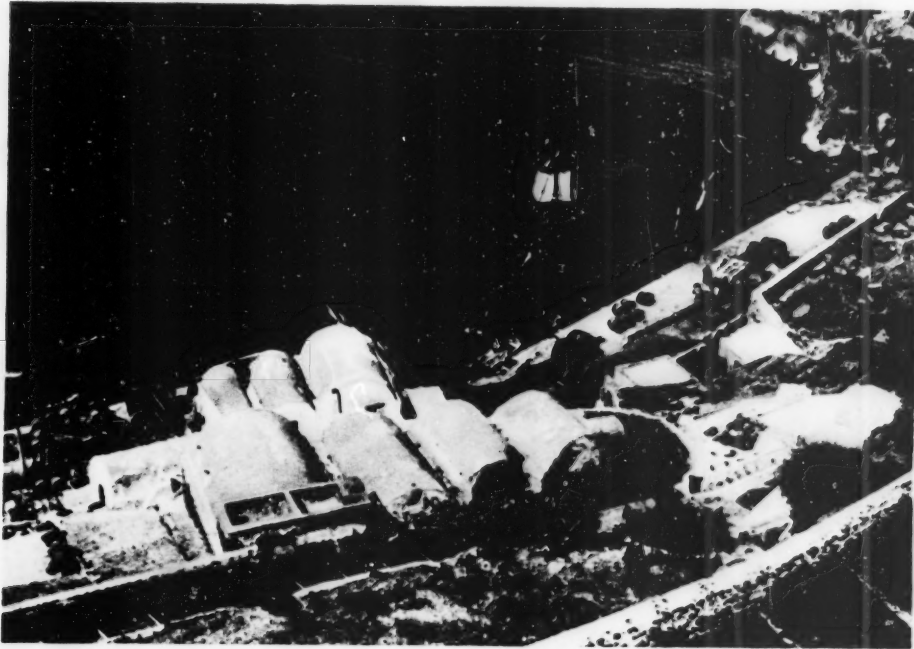


FIG. 287. LES MÊMES VOÛTES DE SANTORIN

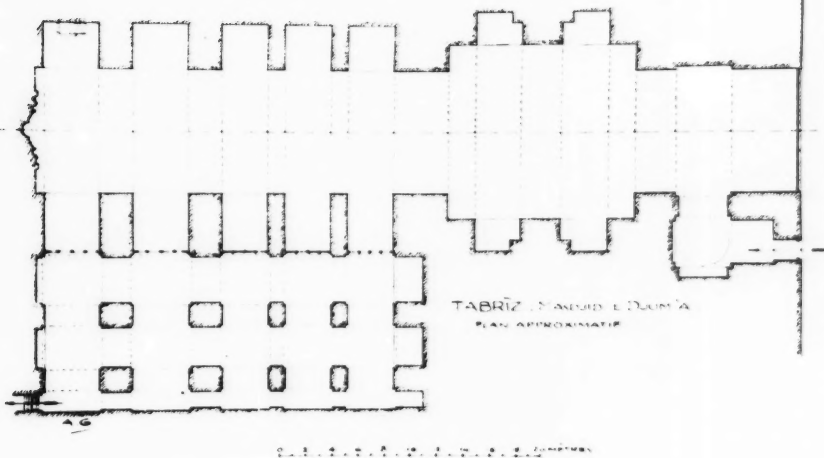


FIG. 289. TABRIZ. PLAN DU MASDJD-É DJUM'A

LES BERCEAUX

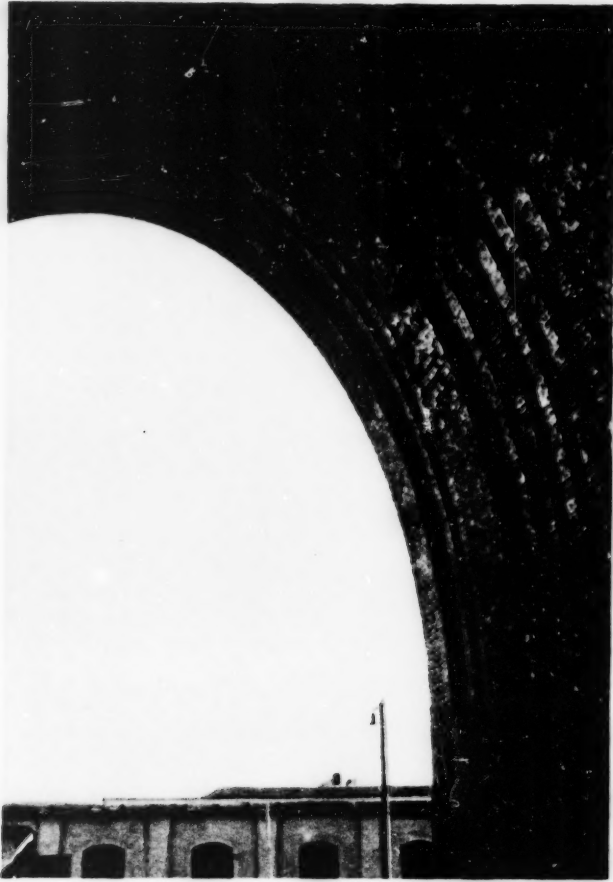


FIG. 288. L'IWĀN D'ENTRÉE DU MUSÉE DE TEHRĀN

tranche de la voûte et la façade du bâtiment. Les figures 195 et 285 prouvent que bien souvent la dernière tranche inclinée limite la voûte.¹⁾

Dans l'architecture monumentale, c'est, bien entendu, la voûte épaisse qui

1. Je signale la similitude des formes des berceaux massifs iraniens et de ceux que l'on rencontre dans les îles grecques, à Santorin, par exemple (fig. 286 et 287), mais je prie que l'on n'en déduise pas que ces voûtes sont d'origine grecque en Irān, ou d'origine iranienne en Grèce. Les berceaux iraniens sont d'ailleurs construits en briques, cuites ou crues, dans le vide et, le plus souvent, par tranches inclinées, alors que les grecs le sont en moellons sur cintres. Il n'y a là rien d'autre qu'une simple rencontre de formes.

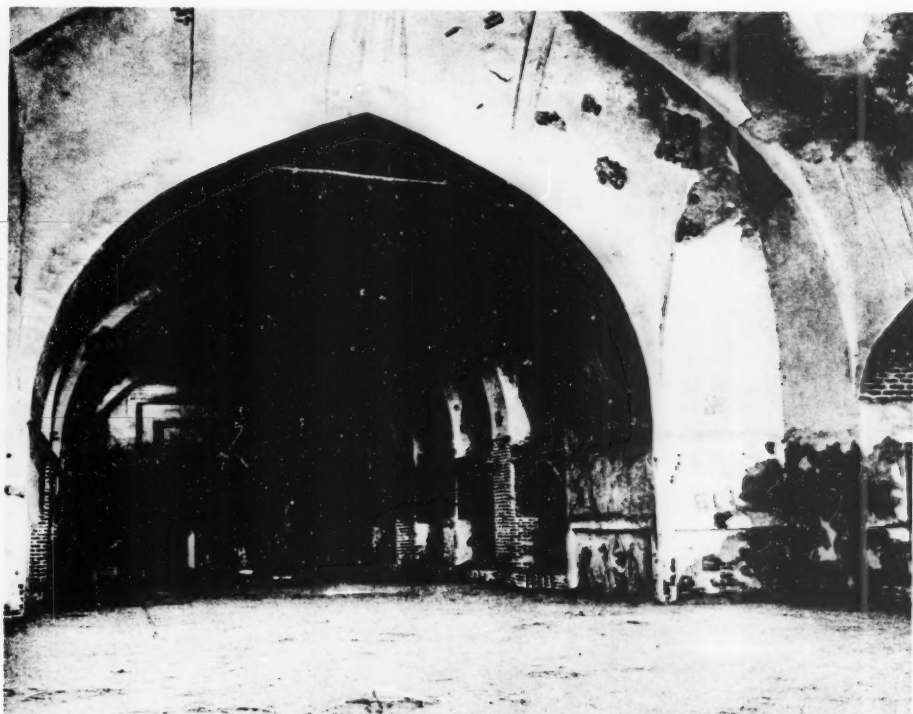


FIG. 290. TABRIZ. L'INTÉRIEUR DU MASJID-É DJUM'A

est le plus fréquemment employée. On la monte le plus haut possible par joints rayonnants, puis par tranches, inclinées ou non.¹⁾

Au Musée de Têhrân, dont l'iwân d'entrée comporte des arcs transversaux assez rapprochés, construits sur cintres, j'ai pu bâtir les remplissages, c'est à dire les parties de la voûte comprises entre les arcs, dans le vide et par joints rayonnants jusqu'au sommet de la voûte (fig. 288).

L'Irân construit aussi des voûtes d'assez vastes dimensions que l'on rapproche généralement du type d'édifices que représente le *Khân Orthma* de Baghdād²⁾ mais qui, en réalité, fonctionnent un peu différemment et diversement. Elles semblent être moins nombreuses qu'on ne le croit généralement, car

1. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 321. *Athâr-e Irân*, 1936, fig. 193.

2. Jane Dieulafoy, dans *Le tour du monde*, t. XLIX, p. 157.

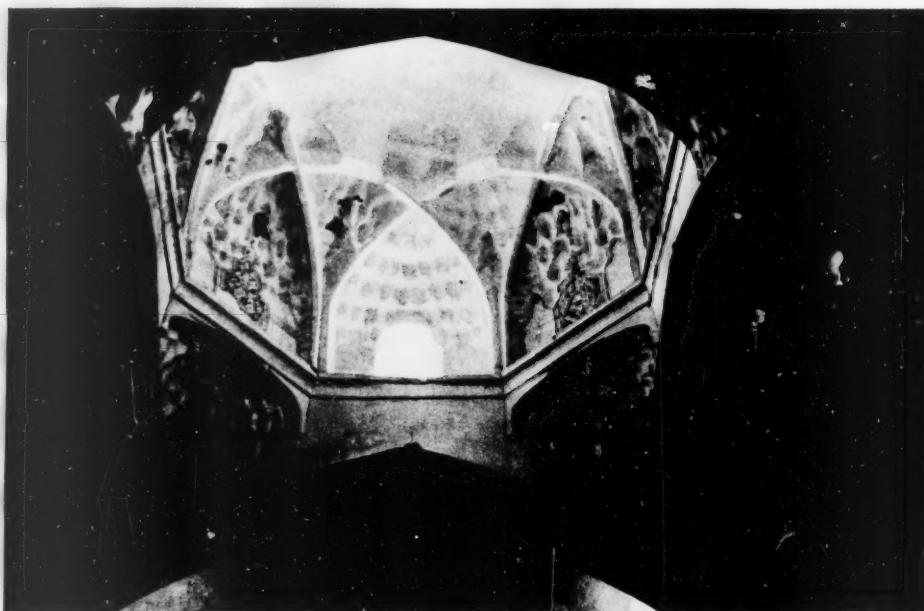


FIG. 291. TURBAT-É SHAikh DJĀM (KHORĀSĀN). LA VOÛTE DU MASDJID-É KERMĀNĪ

je n'en connais que quelques unes, dont celles qui couvrent le Masdjid-é Djāmi' de Tabriz (fig. 289 et 290), l'oratoire du Masdjid-é Djāmi' de Yazd,¹⁾ la chapelle ajoutée au Masdjid-é Djāmi' d'Abarķūh durant le XV-ème siècle,²⁾ le Masdjid-é Kermānī, à Turbat-é Shaikh Djām, dans le Khorāsān (fig. 291) et la madrasa muzaffaride du Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān (fig. 292).

Elles se composent en principe, comme dans le Khān Orthma, d'une série de doubleaux transversaux assez voisins l'un de l'autre et reliés l'un à l'autre par des voûtes plates ménageant, comme à Yazd, à Abarķūh et à Iṣfahān, ou ne ménageant pas, comme à Tabriz et à Turbat-é Shaikh Djām, des fenêtres latérales et surmontées ou non surmontées de petites coupoles pourvues ou non de fenêtres. Ce n'est d'ailleurs que par extension de la signification du terme que l'on peut désigner ces voûtes par le nom de berceaux.

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 446.

2. *Athār-e Irān*. 1936. fig. 40 et 41.



FIG. 292. İŞFAHÂN. MASDĪD-É DJUM'A. LA MADRASA DE KUTB AL-DĪN
SHĀH MAHMŪD
(PHOTO A. U. POPE)

LES VOÛTES EN ARC DE CLOÎTRE

LES VOÛTES EN ARC DE CLOÎTRE

Parlant des voûtes de la Perse ancienne, Choisy a écrit ceci dans son *Histoire de l'architecture*: „ . . . la voûte naturelle serait, semble-t-il, la voûte dite en arc de cloître, où les quatre murs de l'enceinte se prolongent en se courbant progressivement au dessus du vide. Mais il faudrait des cintres . . . ”.¹) J'ai dit plus haut, à propos de la construction du čahār tāḡ de Neisar, que les Sasanides étaient parfaitement capables d'exécuter de telles voûtes, encore qu'on n'en connaisse aucun exemple, et qu'en tout cas l'architecture paysanne iranienne en construit de nos jours, couramment (fig. 175-180).

L'architecture monumentale, utilisant le même procédé de construction, c'est à dire basé sur l'emploi de nervures, exécuta, elle aussi, et exécute encore de ces voûtes dites en arc de cloître. J'ai décrit l'une d'entre elles dans une étude consacrée à un très intéressant monument qui se trouve entre Meshhed et la frontière afghane, sur l'ancienne route de Nīshāpūr à Marw et qui date du début du VI-ème siècle de l'hégire (XII-ème A.D.), Robāṭ Sharaf: “Au moyen d'un arc en bois ou d'arcs en plâtre armés de roseaux, si l'on n'avait pu, dans cette région désertique du Khorāsān, se procurer le bois nécessaire à l'établissement d'un cintre, les maçons chargés de ce travail construisirent deux arcs d'une épaisseur de trois briques et les installèrent de part et d'autre de l'un des axes de la salle à couvrir, et à un peu moins d'un mètre de distance l'un de l'autre. Puis ils exécutèrent dans le vide, à leur habitude, le remplissage de l'espace intermédiaire. Ayant ainsi obtenu une espèce de pont d'un mètre environ de largeur, assez résistant aux efforts latéraux, ils appuyèrent contre lui quatre demi-arcs, deux de chaque côté. Après avoir exécuté le remplissage du second pont d'un mètre de largeur ainsi constitué, ils n'eurent plus qu'à bâtir les quatre angles de la voûte, opération très simple, que les maçons les plus ordinaires de l'Îrān exécutent couramment dans le vide, même en briques de terre crue. Le résultat de cette opération est parfaitement décoratif, ainsi que la figure 181 le montre bien, la croix étant appareillée autrement que ne le sont les angles. Cette sorte de

1. A. Choisy. *Histoire de l'architecture*. t. I. p. 124.

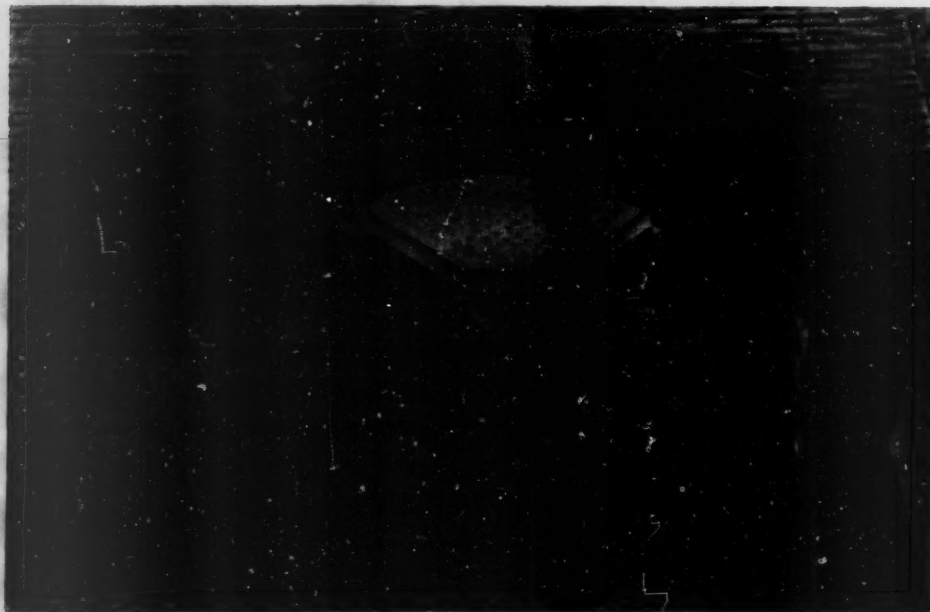


FIG. 293. IŞFAHĀN. MASDĪD-É DJUM'A. VOÛTE DANS LE QUINCONCE S.E.

voûte est encore de nos jours la plus ordinairement employée dans la province de Kermān. On conçoit d'ailleurs sa commodité, la simplicité de sa construction et qu'on en puisse couvrir des salles aussi longues qu'on le désire" (fig. 178).

Nous trouvons d'autres voûtes de ce genre à Işfahān, dans la partie muzaffaride du Masdjid-é Djum'a, mais moins pures, dont on ne saurait dire qu'elles datent bien du temps des constructions dont elles font partie et qu'elles n'ont pas été rebâties ou modifiées depuis lors.¹⁾

Le procédé de construction est toujours le même: il s'est agi là encore d'établir, à l'aide d'arcs légers, un pont en croix contre lequel viendra s'appuyer le remplissage des angles. Dans l'un des cas,²⁾ le pont se compose, sur chaque sens, de trois arcs, l'un sur l'axe de la voûte, les deux autres de part et d'autre de lui, à la distance de trois largeurs de briques. Le remplissage des ponts et des angles ayant été exécuté au moyen de briques à plat grossièrement collées au plâtre,

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 295 A et B, 296, 297.

2. *idem*. t. IV. pl. 297.

LES VOUTES EN ARC DE CLOITRE

il ne me paraît guère possible que cette voûte soit bien vieille. En d'autres cas (fig. 293),¹⁾ les deux ponts, correctement établis, comportent à leur intersection une petite coupole à base octogonale dont les faces diagonales reposent sur des arcs biais. Comme à l'ordinaire, le remplissage des angles s'appuie sur les ponts.

D'autres exemples de ce type de voûtes pourraient encore être présentés, mais ceux que je viens de citer suffisent à en indiquer le principe et le genre des variantes auxquelles il peut donner lieu.

1. *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 295 A et B, 296.

LES VOÛTES D'ARÊTE

LES VOÛTES D'ARÊTE

A l'imitation des architectures occidentales, l'Îrân a construit des voûtes d'arête. Il en subsiste un certain nombre dans la vieille mosquée de Shîrâz,¹⁾ dans la partie du Masdjid-é Djum'a de Naţanz qui est datée de l'année 709 H. (1309-10), dans le Masdjid-é Djum'a de Warāmîn, daté des années 722 et 726 H. (1322 et 1326) (fig. 294) et sans doute ailleurs encore. Cependant il semble que ces voûtes, mal construites et qui ne pouvaient guère l'être mieux en Îrân, n'y représentent que le souvenir d'une fantaisie de l'époque mongole.

Qu'est-ce, en effet, qu'une voûte d'arête? C'est, en principe, la figure que représente l'intersection de deux berceaux de même hauteur et de même largeur. Son intérêt pour le constructeur est qu'elle dégage pour ainsi dire entièrement les murs de la salle qu'elle couvre, permettant ainsi d'y pratiquer de vastes ouvertures. C'est l'histoire des voûtes gothiques. De même que les poussées exercées par ces voûtes sont, en majeure partie, transmises aux angles de chaque travée par l'intermédiaire des ogives, les simples voûtes d'arête transmettent la majeure partie de leurs poussées aux angles de leur plan par l'intermédiaire des voussoirs arêtiens. Dans la construction normale de ces voûtes, en pierre appareillée, c'est donc la suite des voussoirs arêtiens qui reçoit et transmet les efforts, ce qui explique qu'en certaines architectures, celle de notre XVII^e siècle, par exemple, les voussoirs arêtiens soient parfois en pierre alors que le reste de la voûte est exécuté en briques.

En Îrân, les voûtes d'arête sont entièrement construites en briques. Voyez celles de Shîrâz¹⁾ et celles de Warāmîn (fig. 294). Remarquez qu'il s'y trouve un joint continu sur les arêtes mêmes, c'est à dire que là où ces voûtes devraient être le plus résistantes, elles sont le plus faibles. De nombreuses briques d'arête ont même disparu.

D'autre part, il est fort probable que ces voûtes n'ont pu être bâties qu'à l'aide de cintres de bois fort coûteux. Je rappelle, en effet, que l'architecture iranienne a toujours été conditionnée par l'obligation de se passer de bois et que

1. *A Survey of Persian Art*, t. IV, pl. 304 C.

LES VOUTES D'ARETE



FIG. 294. WARĀMIN. MASJID-É DJUM'A. VOÛTE D'ARÊTE

si la coupole fut couramment utilisée en Irān depuis l'Antiquité, c'est précisément parce que son exécution ne nécessite pas l'emploi de cintres. Construction à grands frais et mauvais résultats pratiques expliquent parfaitement que la mode des voûtes d'arête n'ait connu en ce pays que peu de succès.

LES DÔMES ALVÉOLÉS

LES DÔMES ALVÉOLÉS

Il existe, en Mésopotamie et dans le Sud de l'Irān, quelques monuments qui font partie d'un groupe, autrefois beaucoup plus considérable, de curieux édifices caractérisés par le dôme en forme de pain de sucre qui les surmonte.

Certains de ces dômes, celui du tombeau de Zubaida,¹⁾ par exemple, se composent de plusieurs étages de petites niches s'élevant par encorbellement les unes au dessus des autres et parfois percées de trous d'éclairage. D'autres sont des constructions ordinaires parées d'un décor de plâtre simulant des niches ou des plans incurvés.

Voici la liste des monuments de cette sorte dont j'ai connaissance:

Tombeau de Zubaida, à Baghdād.¹⁾

Tombeau de Shaiḫ 'Omar Suhrawardī, à Baghdād.²⁾

Imāmzādè Dja'far, à Burūdjird.³⁾

Tombeau de Daniel, à Suse.⁴⁾

Tombeau sur la route de Dizfūl à Shūshtar (fig. 295).

Imāmzādè Touil.⁵⁾

Tombeau au bord du Kārūn.⁶⁾

Outre les voûtes dont je viens de parler, coupoles, berceaux, voûtes d'arête et en arc de cloître bien déterminés, il en est de nombreuses qu'on ne peut classer dans aucune série ou catégorie connue. Elles sont, en général, l'œuvre de maçons pleins de fantaisie pour qui une voûte, pourvu qu'on puisse la fermer, tient toujours . . . pendant un certain temps.

Je n'ai guère parlé que de ce j'ai vu. J'ai dit ce que j'ai remarqué au cours de mes voyages, peu de chose auprès de ce qui pourrait être fait, mais les essais de

1. Général de Beylié. *Journal de voyage en Orient*. fig. 15. Jane Dieulafoy. *Le Tour du monde*. t. XLIX. p. 155.

2. Richard Coke. *Baghdad, the City of Peace*. figure en face de la page 124.

3. *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Juin 1935. p. 34. fig. 6.

4. E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne. pl. 100.

5. Jane Dieulafoy. *Le Tour du monde*. t. LI. fig. p. 72.

6. *idem*. t. XLIX. fig. p. 117.

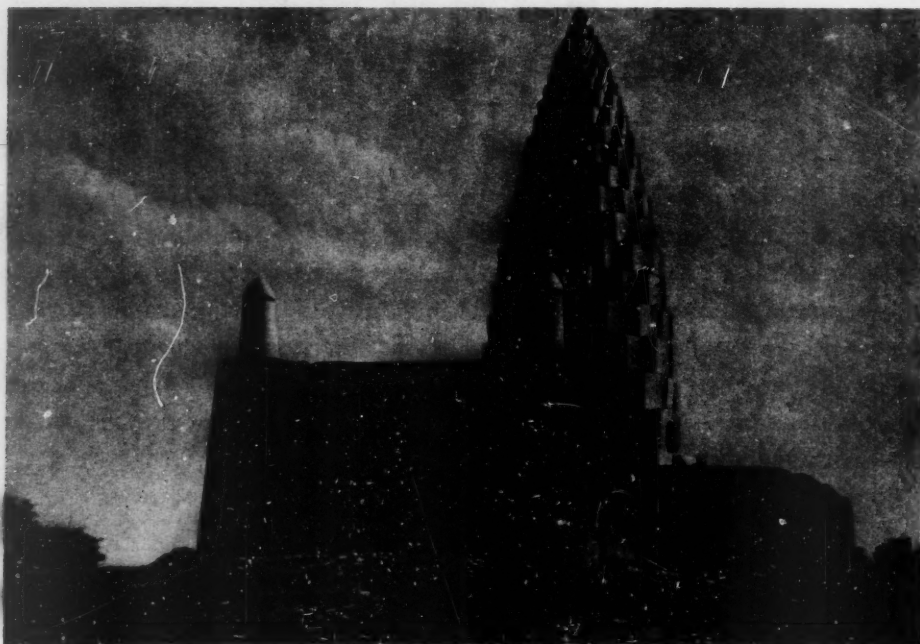


FIG. 295. TOMBEAU SUR LA ROUTE DE DIZFUL À SHUSHTAR (KHUZISTĀN)

synthèse, même prématurés, a dit très justement Georges Marçais, ne sont pas inutiles. Ils servent de cadres provisoires où viendront s'insérer les documents à venir. En faisant ressortir les lacunes de notre connaissance, ils peuvent orienter des recherches nouvelles.

André Godard

ADDITIONS

ADDITIONS

MASDJID-É DJUM'A D'ISFAHÂN¹⁾

La restauration de l'iwān occidental de la cour a été terminée l'an dernier (fig. 296. Cf *Athār-é Irān*. 1936. fig. 177, et *A Survey of Persian Art*. t. IV. pl. 415). Celle de l'iwān méridional, entreprise aussitôt après, sera probablement terminée au cours de l'année 1949. Ce travail nécessitant tout d'abord une sérieuse réparation des maçonneries, gravement fissurées, le revêtement en kashis de la façade du monument a été partiellement et provisoirement enlevé. Sous ce revêtement, comme il fallait s'y attendre et comme le montre la figure 297, est apparue la façade seldjukide, identique à celle de l'iwān Est.²⁾ Ce qu'on en voit, du côté gauche, entre les bandeaux à inscriptions verticaux encore en place,³⁾ est le fond d'une niche plate semblable à celles de cet iwān Est et bordée comme elles de colonnettes octogonales. Du côté droit a été retrouvée la partie supérieure d'une sorte de niche plate assez laide, exécutée en grands panneaux de terre cuite et datant vraisemblablement de l'époque mongole (fig. 298).

Nous sommes donc maintenant certains que les façades de trois des quatre iwāns de la cour, celui du Sud, celui de l'Est et, par symétrie, celui de l'Ouest, ont été décorées, durant le règne de Sultān Sandjār (511-552 H. = 1118-1157 A.D.), de la même architecture en briques naturelles. Il est probable que celle du quatrième iwān, celui du Nord, n'était pas différente des trois autres, mais nous ne le saurons jamais de façon certaine, car toute la partie antérieure de cet iwān a été détruite, à une époque que nous ignorons, puis reconstruite et non terminée, c'est à dire que le parement décoratif de la façade n'a pas été appliqué sur le massif de la maçonnerie.

1. Voir "Historique du Masjid-é Djum'a d'Isfahān", dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 211-282, et "Additions" dans *Athār-é Irān*. 1937. p. 315-326.

2. *Athār-é Irān*. 1936. fig. 175.

3. *idem*. fig. 169.

ADDITIONS

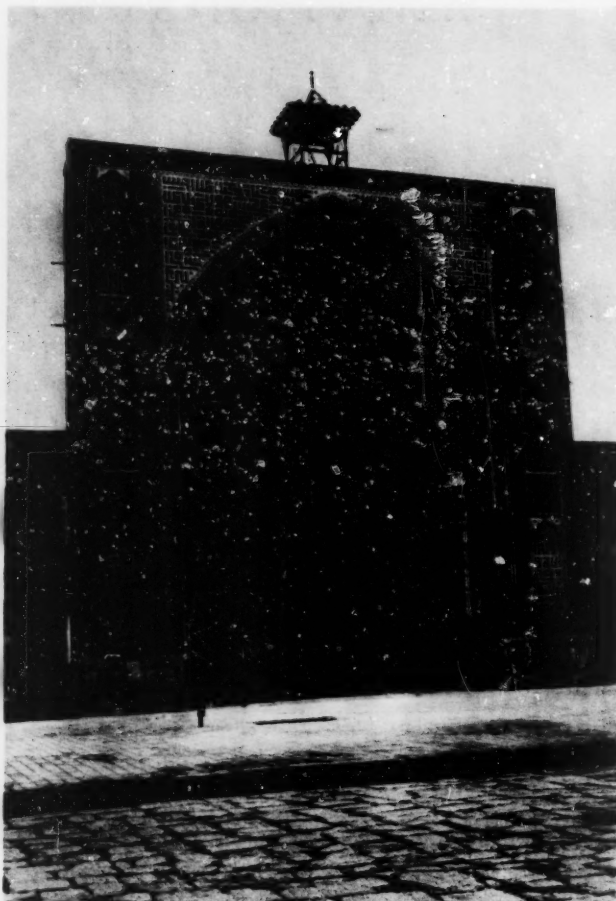


FIG. 296. IŞFAHĀN. MASĪD-É DJUM'A. L'IWĀN OCCIDENTAL RESTAURÉ

LES MONUMENTS DU FEU¹⁾

Je prie que l'on veuille bien ajouter les noms des trois "čahār-ṭāk" dont je vais parler à la liste des monuments du feu qui a été donnée dans *Athār-é Irān*, 1938, p. 70-72.

L'un d'eux, situé à Yazdikhwāst, (fig. 299), sur la route d'Işfahān à Shīrāz,

1. Voir "Les monuments du feu", dans *Athār-é Irān*, 1938, p. 7-80.

ADDITIONS

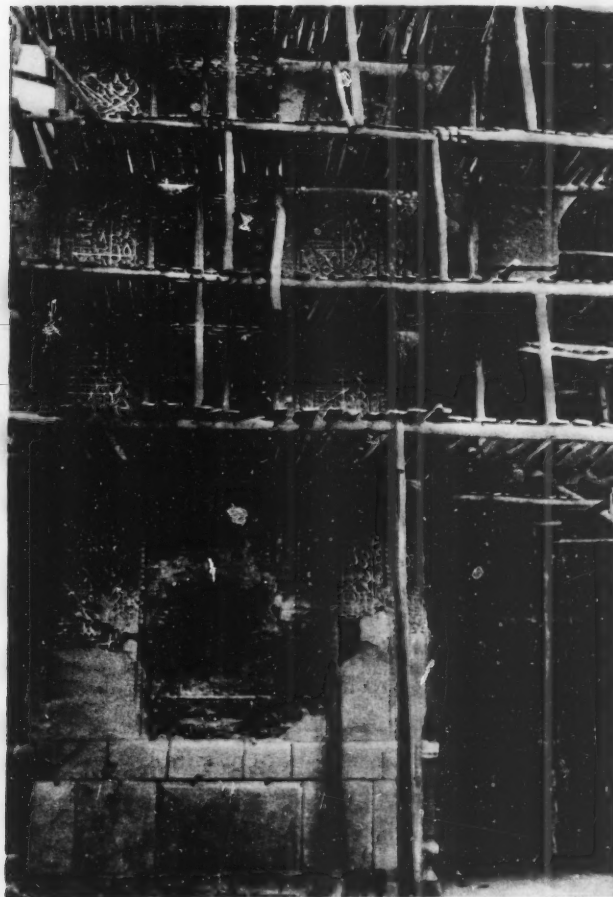


FIG. 297. IŞFAHÂN MASDĪD-É DJUM'A. L'IWÂN MÉRIDIONAL, EN COURS DE RESTAURATION

a été visité et décrit par de nombreux voyageurs, depuis Ibn Baṭṭūṭa (1327) jusqu'à Myron B. Smith (1934)¹ et Maxime Siroux, qui en a publié une très bonne et complète étude en 1945.² Il ne me reste à en dire que quelques mots.

1. Myron B. Smith. "Three Monuments at Yazd-i-Khwast", dans *Ars islamica*. 1940. fasc. I. p. 104-106.

2. Maxime Siroux. "La mosquée Djum'a de Yazd-i-Khast", dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* du Caire. t. 44. p. 101-118.

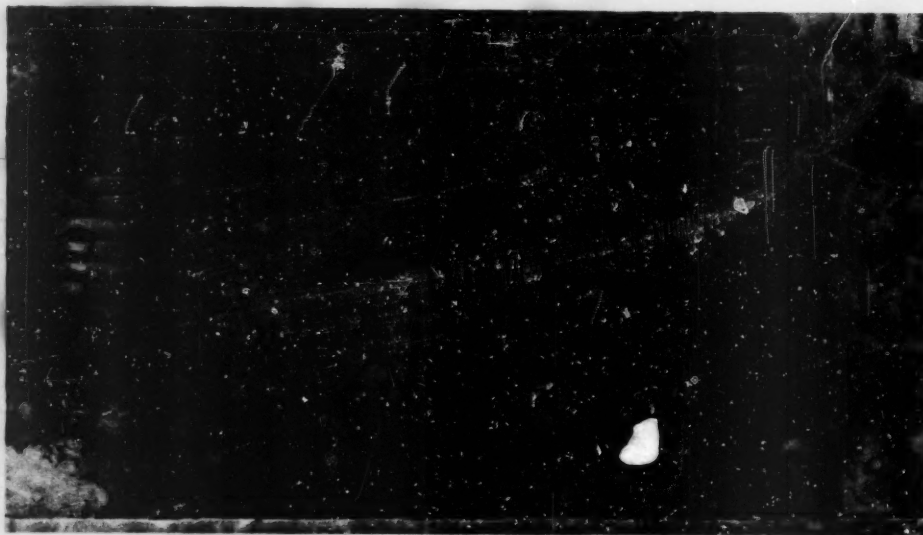


FIG. 298. IŞFAHÂN. MASDĪD-É DJUM'A. DÉTAIL DE L'IWÂN MÉRIDIONAL

Dans la vallée de Yazdikhwāst, bordée de hautes falaises et qui n'est autre chose que l'ancien lit d'une large rivière, il y a une butte aux parois presque verticales, surmontée d'une plateforme étroite et longue, au centre de laquelle se trouve le čahār-ṭāḵ en question. Le fait qu'un monument de ce type bien connu, largement ouvert sur ses quatre faces, fut construit sur cette sorte d'acropole indique assez qu'il devait y être isolé, visible de tous les hommes et villages à la ronde, et qu'il était un "signal" zoroastrien, sasanide par conséquent, comme le sont tous les signaux jusqu'à présent connus.¹⁾ C'est d'ailleurs ce que nous disent aussi son architecture et sa construction.

La population de l'endroit habitait alors les grottes que l'on voit encore, mais en ruine, au bas de la butte, au niveau de la plaine. On ne peut dire quand elle les abandonna pour s'installer sur la plateforme, autour du čahār-ṭāḵ, mais il est probable que ce fut à la suite d'éboulements provoqués par un tremblement

1. Il y a bien, pour justifier l'attribution de ce monument à l'époque saffaride (M. B. Smith), "la forme timidement ogivale des arcs", mais, ainsi que le remarque M. Siroux, les constructeurs sasanides, s'ils préféraient le tracé elliptique, n'ignoraient pas l'arc brisé. On en voit des exemples au Ṭāḵ-é Kesra de Ctésiphon. Et puis, il reste à savoir si cette forme n'a pas été tout simplement obtenue par les multiples couches d'enduit posées à l'époque islamique.

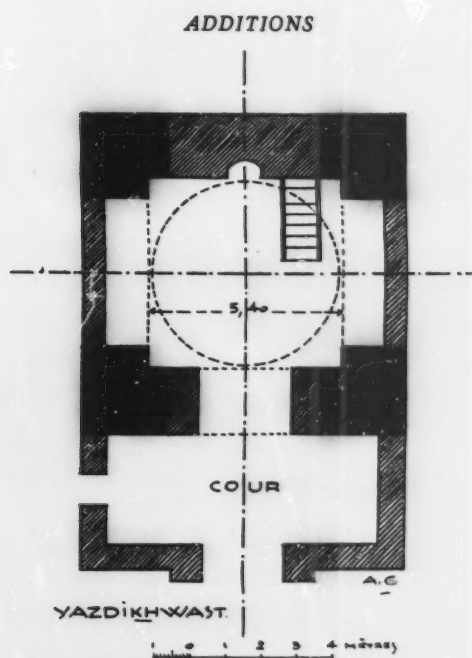


FIG. 299. PLAN DU ČAHĀR-ṬĀḠ DE YAZDIKHWĀST

de terre, et il est possible que la transformation du čahār-ṭāḡ en mosquée, qui date du début de l'époque islamique, ait été l'un des résultats de cet exode. E. G. Browne, en l'année 1887, vit encore le signal devenu mosquée en activité, mais il arriva, il y a une trentaine d'années, dit-on, qu'un autre tremblement de terre secoua la butte, ses maisons en porte-à-faux, qui s'écroulèrent, sa mosquée, dans le sol de laquelle s'ouvrit une fissure de cinquante centimètres de largeur, et que le village fut abandonné. Ses habitants déménagèrent une fois encore et s'installèrent hors de la vallée, sur le plateau.

Le second čahār-ṭāḡ se trouve près du village de Borzū, à une douzaine de kilomètres de Rāhgird ('Irāḡ). C'est un petit édifice sans grand caractère, situé sur une route fréquentée, auprès d'une source (fig. 300).

Le troisième čahār-ṭāḡ, celui de Khairābād, à une quinzaine de kilomètres à l'Est de Behbehān, dans le Khūzistān, se dresse sur la rive gauche du Khairābād Rūd, à quelques dizaines de mètres de la seule pile restante d'un pont sasanide¹.)

1. Sa coupole repose sur une salle carrée de 6,25 m de côtés, contre 5,40 m à Yazdikhwāst et 5,10 m à Borzū.

ADDITIONS

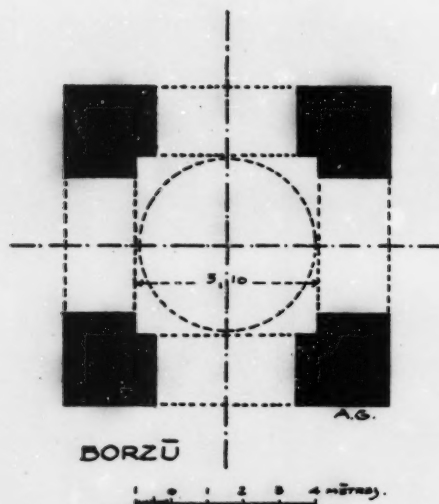


FIG. 300. PLAN DU ČAHĀR-TĀK DE BORZŪ

Sa présence auprès d'un pont et à une certaine hauteur au dessus de lui¹⁾ nous assure encore une fois que les "signaux" sasanides avaient à jouer un rôle pratique en même temps que religieux. Ils apparaissent, le plus souvent, "sur les hauteurs, en vue d'agglomérations urbaines ou marquant des cols". Celui de *Khairābād*, pour qui circulait dans la vaste plaine de Behbehān, marquait le lieu du passage de la rivière, un pont invisible de loin. Quoi de mieux, pour indiquer son emplacement, que cette espèce de phare? Et quel meilleur endroit, pour un monument religieux, que le débouché de ce pont où passaient nécessairement les voyageurs de la région, "on their way to Mesopotamia"?

A. G.

1. Voir fig. 21, dans Sir Aurel Stein. *Old Routes of Western Iran*.

TABLE DES MATIÈRES

André Godard. <u>KHORĀSĀN</u>	7
<i>Robāt Sharaf</i>	7
<i>La Nizāmiyè de Khargird</i>	68
<i>Les mosquées de Forūmad et de Zawzan</i>	83
<i>Les muṣallās de Turuk et de Meshhed</i>	125
<i>Le Mil-é Ahangān</i>	137
<i>Conclusion</i>	142
 André Godard. <u>BADR NESHĀNDĒ</u>	 153
 André Godard. <u>LE TOMBEAU DE BĀBĀ KĀSEM ET LA</u> <u>MADRASA IMĀMI</u>	 165
 André Godard. <u>VOÛTES IRANIENNES.</u>	 187
 <i>Les voûtes sasanides.</i>	 187
 <i>L'architecture iranienne paysanne:</i>	
<i>Berceaux</i>	211
<i>Voûtes en arc de cloître</i>	215
<i>Coupoles</i>	223
 <i>Les monuments de l'architecture paysanne:</i>	
<i>Citernes</i>	225
<i>Glacières</i>	231
<i>Auberges</i>	232
<i>Pigeonniers</i>	236
 <i>L'origine de l'architecture française du Moyen-âge</i>	 239

L'architecture iranienne monumentale:

<i>Coupoles</i>	259
<i>Stalactites</i>	319
<i>Berceaux</i>	339
<i>Voûtes en arc de cloître</i>	349
<i>Voûtes d'arête</i>	355
<i>Dômes alvéolés</i>	359
<i>Voûtes diverses</i>	359

André Godard. ADDITIONS

<i>Le Masdjid-é Djum'a d'Isfahān</i>	363
<i>Les monuments du feu</i>	364

